

LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE

Feuille d'édification chrétienne.

Que le Seigneur veuille diriger
vos cœurs à l'amour de Dieu et à
l'attente de Christ!

2 Thess. III, 5.

Quatrième année
1863.

VEVEY
P. RECORDON.

TABLE DES MATIÈRES

du quatrième volume.

I. ETUDES ET MÉDITATIONS SUR L'ÉCRITURE.

	Pages.
Genèse, chap. XIII.	41
Le chrétien mort au péché, mais vivant à Dieu, Rom. VI.	65
Apocalypse, chap. V.	114
Réflexions sur 2 Tim.	155, 141
Philipp., chap. II et III	172, 181
Josué I	183
Le chrétien délié de la Loi par son union avec Christ, Rom. VII.	241
Pensées sur Apoc. I, 10-20	327
La vie dans l'Esprit, l'Esprit Saint en nous, et Dieu pour nous, Rom. VIII.	341, 361
Méditation sur Rom. IX	568, 381
Exode. XIV.	441
Notes sur les sacrifices	221, 501, 421
Ephés. V, 20	256
Point de vue sur Apoc. XXI et XXII	336
Réflexions sur Exode III, 14	474

II. CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES SUJETS BIBLIQUES.

La Résurrection, 1 Cor. XV	1, 21
Des diverses manifestations de la puissance dans les Actes.	27
Me suis-je assez repenti?	37
Ressources pour les temps fâcheux, 2 Tim.	49, 61, 81
La confession des péchés	83
Voies de Dieu à l'égard du lépreux, Lévit. XIII, XIV.	87, 101, 121
Alliance ou Unité, 2 Chron. XVII-XX et XXIX-XXXI.	148
La puissance d'en haut.	161
Dénombrement et service des Lévites, Nombr. III et IV.	193
Vérité, Pyrrhonisme, Dogmatisme, Christianisme.	201

La repentance à salut est un double changement de pensées	254
Le puits de Sichar, Jean IV 256, 261,	281
Des langues divisées, Actes II, 1-11	275
Amitié	293
Pourquoi êtes-vous troublés	299
L'Agneau.	513
Comment le croyant sait-il qu'il est justifié?	317
L'avènement et le Jour du Seigneur (2 Pier. III)	321
Triple témoignage de la divinité de Jésus-Christ.	593
Deux choses que Dieu a jointes	395
« Sois nettoyé. » Marc I, 40-45.	398
Le trône et l'Autel, Es. VI, 1-8.	401
Quelle est la bonne nouvelle pour un homme perdu?	412
« Si tu connaissais le don de Dieu. » Jean IV, 10	415
A qui la faute?	417
Lettre sur Jean XVI, 33	455
La foi opérante par l'amour.	469

III. EXPLICATIONS DE PASSAGES.

Rom. VIII, 12-14	59
1 Tim. VI, 16	99
1 Tim. II, 15	120
Apocalypse XX, 11, 2 Cor. V, 10	280

IV. VARIÉTÉS, FRAGMENTS ET PENSÉES.

Pensées sur une nouvelle année.	461
Cantique	27
Fragments : Aucune confiance en la chair	60
Evocation des esprits	219
1 Chron. XXI	240
Fragments 400, 440, 475	
Pensées 140, 220, 240, 500, 520, 560, 440, 476	



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La Résurrection.

1 Cor. XV.

Il est étrange qu'étant tous obligés de nous familiariser avec la mort, et qu'éprouvant pour elle une horreur instinctive, tout en sentant que nous ne pouvons lui échapper, il est étrange, dis-je, que nos cœurs ne soient pas plus impressionnés, et nos sentiments et nos pensées modifiés davantage par l'admirable révélation de Dieu, qui nous présente le seul remède possible contre la mort, et seule jette un rayon de lumière sur les lourdes et obscures ténèbres du sépulcre. Rien n'est plus solennel que la mort ; elle est appelée justement : « le roi des épouvantements, » et ce n'est pas en bannissant l'idée de nos esprits, ni en l'envisageant avec légèreté, que nous triompherons de ses terreurs.

Si les chrétiens se pénétraient plus profondément de ce qu'est la mort : — qui est la fin et la destruction de toute relation et de toute espérance terrestres ; qui en un moment arrête toute pensée d'homme ; qui brise chaque lien d'affection par lequel notre cœur était uni

à ceux que nous aimions ; qui nous sépare de tout ce à quoi nous avons pris intérêt depuis que commença notre vie ; qui nous éloigne de tout ce qui dans ce monde nous a fait éprouver une joie ou une douleur, pour ne rien dire des circonstances qui accompagnent si souvent cette heure de dissolution ; — les chrétiens alors seraient poussés davantage à s'occuper de la résurrection, cette vérité et cette victoire de Christ, en qui seule est leur ressource et le remède contre la mort. La résurrection ne serait plus une chose vague et sans portée, une doctrine parmi d'autres doctrines, et rien de plus, — mais elle serait la puissance vivifiante qui seule soutient le cœur là où tout s'écroule, et on rendrait grâces à Dieu de ce qu'il a donné la plus brillante lumière de la révélation, là où la nature est le plus en défaut, et de ce qu'il fait luire un reflet de sa gloire magnifique sur l'heure la plus sombre de l'humanité.

Il est important de remarquer comment Paul, dans le développement merveilleux du sujet de ce chapitre, lie tout ce qui lui est révélé quant à la certitude, l'ordre et la puissance de la résurrection, à l'évangile qu'il prêche, et avec quelle simplicité il expose les principes de cet évangile, dans lequel seul l'homme trouve sa délivrance du péché, et tous les heureux fruits de cette délivrance. Il résume cet évangile de la manière la plus succincte, disant que « Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures » (vers. 3, 4). C'est là, selon lui, le sujet du témoignage commun rendu par lui-même et par les autres disciples et témoins de la résurrection de Christ. « Soit donc moi, soit eux, nous prêchons ainsi » (vers. 11). La mort de

Christ nous est présentée comme le résultat des conseils de Dieu et le fruit de sa grâce infinie, selon le témoignage de miséricorde donné depuis le temps où le péché entra dans le monde, jusqu'au moment où la culpabilité fut portée et effacée, non par le sang des sacrifices typiques qui avaient été ordonnés de Dieu, mais par la mort de Christ, qui « maintenant en la consommation des siècles, a été manifesté une fois pour l'abolition du péché, par le sacrifice de lui-même » (Hébr. IX, 26). « Il est mort *pour nos péchés*, selon les Ecritures. »

La cause et le but de la mort de Christ nous sont ainsi présentés, car ce n'est pas en un Christ vivant que se trouve l'Évangile pour des hommes voués à la mort. Il est vrai que Christ a vécu avant de mourir, cependant, quelque simple que puisse paraître la distinction, et quelque vrai qu'il soit que Christ soit l'objet de la prédication et du témoignage, il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a d'évangile pour les pécheurs que dans sa *mort*. L'homme, dans la mort, est réduit à l'impuissance inhérente à sa condition de pécheur, et en la subissant, il est forcé de rendre témoignage, quoique contre son gré, au jugement solennel de Dieu contre le péché. On peut chercher à s'abuser soi-même au sujet de la mort, en se persuadant qu'elle arrive selon l'ordre de la nature, ou comme « une dette que l'on paie à la nature, » ou bien comme « le repos dans le sein de la terre ; » — mais il n'y a dans la mort ni « ordre de la nature, » ni rien autre que le juste jugement de Dieu, — son jugement irrévocable pour quiconque n'a pas la foi en la mort de Christ. « Il est *réserve* aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés » (Hébr. IX, 27).

Il est important de remarquer, car beaucoup de chrétiens sont induits en erreur par là, combien on s'arrête et on s'en tient à la vie de Christ, non pas que l'on ne parle pas de la mort du Seigneur comme d'un fait historique, mais d'une part, on présente Christ comme le restaurateur de *l'humanité dans son état naturel*, celui qui la remet ainsi en communication avec Dieu ; d'autre part, on veut que la puissance et la grâce qui demeuraient en Christ comme homme, soient perpétuées maintenant par le moyen d'ordonnances et d'une sacrifice. Mais le Seigneur lui-même nous apprend que, quelles que fussent l'excellence, la perfection et la plénitude qui demeuraient en lui vivant sur la terre, perfection et plénitude auxquelles le cœur renouvelé s'attache avec délices, l'homme né d'Adam en était séparé, et ne pouvait y avoir part que par *sa mort* : « A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean XII, 24). Ce n'est que par la mort, que Christ lui-même devient une source de vie et de bénédiction pour d'autres. *Vivant*, il est *seul* dans son excellence et sa perfection infinies ; mais par sa mort, cette excellence et cette perfection deviennent la part de ceux qui croient en lui dans sa mort expiatoire. C'est là ce qui donne tant d'importance à la mort de Christ, et rend si significative la déclaration de l'apôtre que « Christ est *mort* pour nos péchés, selon les Ecritures » (vers. 3).

Mais l'Évangile annonce de plus que Christ « a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Ecritures » (vers. 4). La doctrine de la mort et de la résurrection de Christ, c'est « qu'il a été livré pour

nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification » (Rom. IV, 25). La certitude de la mort de Christ, de sa sépulture et de sa résurrection est ici le fondement sur lequel repose tout le christianisme. Christ n'est pas seulement ressuscité d'entre les morts, mais du tombeau. La mort et le tombeau sont vaincus par la résurrection de Christ, c'est pourquoi nous lisons à la fin du chapitre : « O mort ! où est ton aiguillon ? O sépulcre ! où est ta victoire » (vers. 55) ?

Paul rappelle ainsi aux Corinthiens quel est l'Évangile qu'il prêche et qu'ils ont reçu, et par lequel ils sont sauvés, à moins, — et il ne veut pas même un moment s'arrêter à cette pensée, — que tout n'ait été en vain. Il leur avait déclaré ce qu'il avait reçu par une révélation directe du Seigneur, car c'était là le caractère particulier du témoignage de Paul. Il n'avait pas connu Christ, lorsque celui-ci était sur la terre et que les autres apôtres avaient été appelés ; la résurrection de Christ, aussi bien que sa mort, avaient été comme non avenues pour lui, jusqu'à ce que, sur le chemin de Damas, il en eût été convaincu par l'apparition du Seigneur lui-même. Ce fut cet événement qui le rendit propre, d'une manière spéciale, à se joindre à la troupe des témoins qu'il énumère dans ce chapitre, pour rendre témoignage avec eux à ces vérités fondamentales qui seules ont rendu possible le salut, et qui forment la base sur laquelle le christianisme tout entier est édifié : — « et après tous, il a été vu de moi aussi, comme d'un avorton » (vers. 8).

La mention qu'il fait de cette apparition de Christ, reporte la pensée de Paul vers l'état dans lequel il se trouvait lorsque le Seigneur s'était ainsi présenté à lui.

Il se souvient d'avoir persécuté l'assemblée de Dieu, et son cœur humilié est tout pénétré du sentiment de cette grâce qui l'a sauvé et qui a fait de lui un apôtre et un témoin pour ce Christ, dont il a si follement tenté de détruire le nom. Il attribue à cette grâce qui lui a été faite toute l'énergie de son service ; et ses travaux, si nombreux, il les désavoue comme *siens*, et déclare qu'ils ne sont dus qu'à la seule grâce de Dieu qui était avec lui (vers. 5-10).

Ensuite il établit, comme fondement de son argumentation, que Christ avait été prêché, qu'il « était ressuscité d'entre les morts, » et il demande comment il se faisait que quelques-uns d'entre les Corinthiens dissent « qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? » (vers. 12.) Car, si une fois on admettait qu'il n'y a pas de résurrection des morts, il est évident que Christ, qui était mort et enterré, ne pouvait pas être ressuscité. Et s'il en était ainsi, toutes les conséquences qui découlaient de ce fait, suivaient immédiatement, en sorte que la prédication de l'apôtre était vaine, et leur foi était vaine aussi ; et ceux qui avaient annoncé un Christ mort et ressuscité devenaient de faux témoins de la part de Dieu, parce qu'ils assuraient que Dieu avait ressuscité Christ, ce qui n'était pas vrai, *si les morts ne ressuscitent pas*. Mais, si Christ n'était pas ressuscité, leur foi était vaine, ils étaient encore dans leurs péchés. Si la résurrection de Christ n'était pas, tout était perdu. La mort de Christ n'était plus l'expiation pour le péché, et par conséquent ceux qui s'étaient endormis en Christ étaient péris ; et les apôtres étaient de tous les hommes les plus à plaindre, pour s'être confiés implicitement à ce qui n'était qu'une fable, et avoir enduré pour ce

motif, de la part du monde, tant de souffrances et de misères.

Les Corinthiens n'avaient sans doute aucune idée que leur refus d'accepter la résurrection entraînât avec lui de pareilles conséquences, car ils n'avaient certainement pas l'intention de renoncer formellement au christianisme; mais l'apôtre, par l'Esprit de Dieu, nous montre que si cette portion de la vérité chrétienne est sacrifiée, le christianisme dans son essence même n'existe plus, et l'homme est laissé dans l'abîme du péché et du désespoir, malgré tout ce que l'Évangile peut lui avoir promis. Dans la pensée de l'apôtre, la résurrection est liée en même temps au fondement de sa foi et à son espérance finale au delà de la tombe; sans elle, il ne peut se tenir dans la présence de Dieu, et tout espoir est perdu pour lui.

Ayant montré ainsi aux Corinthiens quel était le témoignage qui leur avait été apporté; leur ayant fait comprendre que la dénégation de la résurrection des corps*, quoi qu'ils pussent en penser, renversait le christianisme tout entier; et ayant établi, comme fait incontestable, que « Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui dorment » (vers. 20), l'apôtre a ouvert la voie à de nouveaux enseignements.

* Il ne paraît pas que les Corinthiens niassent l'immortalité de l'âme, ou une vie de l'esprit dans un autre monde après celui-ci, mais ils disaient qu'il n'y avait pas de *résurrection du corps* après la mort. C'est contre cette idée-ci que sont dirigés tous les arguments de ce chapitre, qui vient nous prouver ainsi l'importance de la doctrine qui est en question, et nous montrer la place que la résurrection de Christ et la résurrection d'entre les morts de ceux qui sont à lui, doivent occuper dans notre cœur.

Cependant depuis le vers. 20 jusqu'au vers. 29, la révélation ne va pas au delà de la résurrection de Christ et de la position de puissance à laquelle, dans les conseils de Dieu, il est parvenu par la résurrection. Car Christ est envisagé ici comme homme, et comme « ressuscité d'entre les morts *par la gloire du Père* » (Rom. VI, 4). Christ, dans sa résurrection, est présenté d'abord comme « la gerbe des prémices tournoyée devant l'Éternel » (Lév. XXIII, 11) ou comme « les prémices de ceux qui dorment, » en liaison avec le rassemblement de cette moisson qui aura lieu à la venue du Seigneur. La résurrection de Christ est le gage et la puissance de la résurrection des morts de ceux qui sont à lui, ainsi que nous l'apprend le vers. 23, où l'ordre dans lequel la résurrection s'accomplira nous est décrit : « Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ à sa venue. » Nous apprenons ensuite que, de même que la mort entra dans le monde par l'*homme*, c'est aussi par l'homme que la résurrection des morts, cet unique remède contre la mort, est introduite ; et ceci est démontré par le contraste qu'il y a entre Adam et Christ : la mort vint par l'un, la vie qui sort de la mort nous est donnée par l'autre. La mort est la conséquence de notre relation avec Adam : c'est le jugement de la nature ; la vie est le fruit de notre relation avec Christ : c'est le triomphe de la foi.

L'universalité de l'expression : « Comme dans l'Adam *tous* meurent, de même aussi dans le Christ *tous* seront vivifiés » (vers. 22), est limitée par la relation avec les chefs respectifs de la mort et de la vie. Quand il est dit : « en Adam *tous* meurent, » la portée de cette déclaration est universelle comme conséquence

de la relation avec lui par descendance naturelle, en tant qu'elle n'est pas modifiée par l'association avec Christ par la foi : pareillement, la seconde partie du passage : « de même aussi dans le Christ tous seront vivifiés, » ne se rapporte pas à l'exercice de la puissance de Christ, lorsque « tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et sortiront, » quelques-uns « en résurrection de vie, » mais d'autres « en résurrection de jugement » (Jean V, 28, 29) : non que la puissance universelle de Christ pour ressusciter les morts soit mise en question, mais la portée de la déclaration de l'Écriture est ici limitée à la relation avec Christ lui-même, comme Chef de la rédemption pour tous ceux qui sont en lui par la foi, et dont la résurrection est la conséquence d'un autre principe que celui de l'exercice d'une puissance divine à laquelle il faut que tous obéissent. C'est ce que nous montre le vers. 44 du chap. VIII de l'épître aux Romains : « et si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. »

L'apôtre nous apprend ensuite quel est l'ordre dans lequel aura lieu la résurrection : « chacun dans son propre rang » (vers. 23).

« Christ les prémices. » — Christ, nous le savons, est ressuscité il y a plus de 1800 ans ; — « puis ceux qui sont de Christ à sa venue » (vers. 23). Ce n'est qu'à la venue de Christ que les siens seront introduits dans la jouissance de la résurrection effective qui est nécessaire à leur introduction dans la gloire avec lui, quoique déjà ils aient pu connaître « la puissance de sa ré-

surrection » dans beaucoup de ses précieux fruits. La première épître aux Thessaloniens, chap. IV, vers. 16, 17, nous donne des détails très-explicites sur ce point : « Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement, puis nous les vivants qui demeurons, serons ravés ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. »

Ce n'est pas de l'état intermédiaire ou du bonheur de l'âme séparée du corps que l'Écriture nous occupe ici, quoiqu'elle dise ailleurs que « de déloger et d'être avec Christ est beaucoup meilleur » (Phil. I, 23), et que : « être absent du corps, c'est être présent avec le Seigneur » (2 Cor. V, 8). Mais elle nous parle de la résurrection du corps d'entre les morts ; de l'intervention du pouvoir de Christ pour délivrer les corps de ses saints de la corruption dans laquelle ils ont dormi, et les soustraire ainsi aux derniers vestiges de l'empire du péché, pour les présenter « irréprochables devant sa gloire » (Jude 24) comme les trophées de sa puissance et de son amour.

Ensuite, après la démonstration de cette puissance de Christ dans la résurrection des siens à sa venue, viendra « la fin. » Cette fin, *τελος*, doit avoir lieu au dénouement du règne médiatorial de Christ, lorsqu'il remettra le royaume à Dieu ; mais cet événement ne s'accomplira pas avant que son règne et sa puissance n'aient eu pour résultat « l'abolition de toute principauté, et toute autorité et toute puissance » (vers. 24), et la soumission de tous ses ennemis. La « mort » même

sera détruite par la puissance de Christ, en ce sens que ceux qui sont demeurés sous l'empire de la mort, comme n'ayant pas de part à la première résurrection, ressusciteront à la fin : « Et je vis un grand trône blanc, et celui qui est assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel, et il ne fut point trouvé de lieu pour eux. Et je vis les morts, petits et grands, se tenant devant Dieu ; et les livres furent ouverts, et un autre livre fut ouvert qui est celui de la vie, et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres. Et la mer rendit les morts qui étaient en elle, et la mort et le hadès rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres. Et la mort et le hadès furent jetés dans l'étang de feu, et c'est la seconde mort, l'étang de feu. Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu » (Apoc. XX, 11-15).

La seule allusion qui soit faite dans le chapitre qui nous occupe à ce qui est appelé « la résurrection générale, » ou la résurrection de ceux qui ne sont *pas* de Christ, se trouve dans cette parole : « l'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort » (vers. 26), qui répond au passage d'Apoc. XX que nous venons de citer.

Puis vient l'état final, au delà de toute dispensation, lorsque Christ « aura remis le royaume à Dieu son Père » (vers. 24), et que « le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (vers. 28). C'est de cet état que nous parle le chapitre XXI de l'Apocalypse dans les versets 1-5 : il vient dans l'ordre des temps après le jugement des morts qui a été déjà mentionné, et qui

aura lieu à la fin du règne millénaire de Christ. Cet état est caractérisé par de « nouveaux cieux et une nouvelle terre » et par la déclaration que « l'habitation de Dieu est avec les hommes, » « car les premières choses sont passées. » — C'est à sa *venue* que Christ reçoit le royaume ; mais « la fin » sera lorsqu'il remettra le royaume à Dieu son Père, après qu'il aura pleinement exercé sa puissance en abolissant toute autorité contraire, et en soumettant tous ses ennemis.

Rien n'est plus merveilleux, rien n'est plus capable de produire une impression profonde sur le cœur, que cette *largeur* de l'Écriture, qui, en quelques simples paroles, découvre les destinées de l'homme et de l'univers, — et qui, dépassant le cours rapide des temps, dirige le regard au travers de toutes les dispensations de Dieu, jusqu'à ce qu'il aille se perdre dans l'éternité de Dieu même ! Et de quelle paix l'âme n'est-elle pas remplie ainsi ! Comme elle s'élève au-dessus de tous les intérêts de la terre, en s'occupant des pensées de Dieu, en voyant que notre héritage véritable, notre part éternelle est unie ainsi aux conseils éternels de Dieu dans le Christ Jésus ! Et de quelle grandeur n'est pas revêtu à nos yeux, cet « homme de douleurs » que nous avons appris à aimer, lorsque nous découvrons que c'est lui qui est le centre et le but de tous ses conseils !

Mais comment se fait-il, dira-t-on, que de pareils événements, que rien dans les annales du monde n'a fait pressentir, soient ainsi déroulés devant nous avec tant d'exactitude ? Nous répondons que c'est là *le plan de Dieu* ; c'est sa main qui a esquissé le vaste drame de l'univers, qui se développe jusqu'à ce que l'éternité ar-

rive et engloutisse le cours des temps. Ce que *l'homme* sait bien, il le décrit avec simplicité ; et Dieu, de qui la sagesse a ordonné toutes choses, et de qui la puissance accomplit toutes choses, Dieu peut révéler avec une simplicité parfaite l'ordre et la suite des desseins de son conseil éternel. Heureux celui qui trouve son bonheur et sa joie liés à tout ce qui nous est ainsi révélé !

Depuis le vers. 20 jusqu'au vers. 29 de ce chapitre, l'Écriture nous a occupés d'un sujet spécial, d'un épisode divin concernant la puissance et la gloire de Christ comme l'Homme ressuscité, et son royaume jusqu'à « la fin. » L'argumentation qui se rapporte directement à la résurrection des morts a été interrompue au vers. 19 ; mais elle est reprise de nouveau au vers. 29, par ces mots : « autrement que feront ceux qui sont baptisés pour les morts, si absolument les morts ne ressuscitent pas ? » et l'apôtre demande : « pourquoi aussi sont-ils baptisés pour eux ? Pourquoi aussi nous, sommes-nous en danger à toute heure ? » Au verset 18, l'apôtre avait démontré, comme conséquence de la dénégation de la résurrection des morts, que « ceux qui se sont endormis en Christ sont péris, » et il continue maintenant son discours en parlant de la folie qu'il y avait, en dehors de l'espérance de la résurrection, à se faire baptiser pour les morts. Le baptême au nom de Christ, quelle qu'en soit la valeur maintenant, équivalait *alors* au baptême pour la *mort*. Lorsque les martyrs succombaient et que d'autres s'élançaient dans les rangs afin de prendre leurs places, c'était dans la perspective de partager leur sort ; mais qu'est-ce qui pouvait entraîner à s'exposer à ce sort, sinon la certitude de la

résurrection? Ils étaient ainsi baptisés « pour les morts, » car je pense que c'est là le vrai sens de ce passage tant débattu. Ce n'est pas qu'au temps des apôtres (quel que soit d'ailleurs le progrès que la superstition a fait depuis lors), la coutume existât que certaines personnes se fissent baptiser pour d'autres, mortes sans baptême, afin que celles-ci en eussent le bénéfice. Cette prétendue coutume n'est probablement qu'une fable, inventée pour supprimer la difficulté de ce passage qui, mis en rapport avec d'autres, se comprend parfaitement bien. L'explication que nous en donnons ici est confirmée par ce que l'apôtre dit ensuite en parlant de sa propre expérience. Au vers. 19 il avait dit : « Si nous n'avons d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus misérables de tous les hommes. » Et il ajoute maintenant, comme illustration du sujet : « pourquoi aussi nous, sommes-nous en danger à toute heure? »

La vie de Paul n'était qu'une succession de périls encourus pour le nom de Christ. Chaque jour, il se trouvait face à face avec la mort, comme conséquence de l'espérance qui était en lui. A Ephèse, il s'était trouvé en face d'une populace furieuse, et il compare cette rencontre à un combat avec les bêtes féroces dans l'amphithéâtre. Mais quel profit y avait-il à tout cela si les morts ne ressuscitent pas? Otez la résurrection et il n'y a plus de raison pour aller à l'encontre de la persécution et des maux de cette vie. Il est inutile de prétendre que d'autres motifs auraient pu également inspirer une pareille conduite. C'est là précisément le point en question, et l'apôtre déclare que le *christianisme*, tel qu'il est, n'en présente pas d'autre que la

résurrection. L'importance de cette doctrine et la place qu'elle occupait dans la pensée de l'apôtre apparaissent ici. Nous avons vu déjà quelle était la portée de sa réjection sur l'évangile, le témoignage de Paul et la foi des fidèles ; et maintenant nous voyons que pour l'apôtre lui-même, nier cette doctrine de la résurrection, c'était lui ôter à lui toute sa force, et renverser toutes ses espérances. Sans résurrection, il ne voit pas d'autre alternative que de « manger et de boire, car demain nous mourrons » (vers. 32), et il fait entendre assez clairement que déjà cet effet avait été produit, du moins sur quelques-uns. « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs » (vers. 33). Les croyances philosophiques, et les pratiques sensuelles et dépravées des païens produisaient leurs fruits parmi les Corinthiens ; leurs relations avec ces hommes éloignés de Dieu avaient probablement déjà corrompu leurs doctrines, et corrompaient maintenant leurs mœurs.

C'était cette influence délétère de leur commerce avec les païens, qui amène de la part de l'apôtre cette sévère réprimande : « Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas ; car quelques-uns sont sans la connaissance de Dieu, je vous le dis à votre honte » (vers. 34). Paul ne veut pas dire qu'il y eût chez les Corinthiens de l'ignorance positive quant à la nature de Dieu, ou que l'existence de Dieu fût niée par eux, mais les Corinthiens avaient tellement perdu le sentiment de la sainteté du caractère de Dieu et de ses droits, que leur triste état ne pouvait être attribué qu'à la négligence de la vérité et à l'absence de cette communion avec Dieu, dans laquelle nous introduit la grâce de l'évangile. Car il faut nous souvenir que la grâce

que nous apporte l'évangile nous est communiquée par la révélation du caractère de Dieu dans la vérité, la justice, la sainteté, qui sont les attributs de son être. Les Corinthiens avaient perdu cela de vue, comme il arrive partout où l'erreur prend possession de l'âme. La connaissance de Dieu qui donne à la conscience de l'activité et de la sérénité, faisant défaut, l'âme a perdu sa sauvegarde, et nous sommes exposés aux artifices de Satan, qui ne peuvent être découverts que lorsque nous marchons dans la lumière.

Quant à la doctrine elle-même, il est évident que ni spéculations philosophiques au sujet d'une vie future, ni raisonnements sur l'immortalité de l'âme, ni rêveries d'une imagination malade et sentimentale relativement aux jouissances des esprits dépouillés du corps, ne peuvent jamais prendre la place de la simple et claire doctrine de l'Écriture sur la résurrection des morts, cette doctrine qui introduit Dieu dans toute la souveraineté de sa puissance pour compléter la rédemption que sa grâce a commencée, et qui ne laisse à *l'homme* d'autre place que celle d'un pécheur sans ressource, justement abandonné à la mort et à la corruption. Ce fut dans la résurrection d'entre les morts que la victoire de Christ sur la mort fut accomplie et proclamée, et c'est par la résurrection des siens que leur participation à cette victoire est manifestée. La précieuse vérité que : « déloger et être avec Christ est beaucoup meilleur » (Philip. I, 23), n'est pas méconnue ; et celle que pour le fidèle : « être absent du corps, c'est être présent avec le Seigneur » (2 Cor. V, 8), garde la place qui lui appartient. Le même apôtre qui nous les révèle ne permet pas qu'elles viennent affaiblir un seul mo-

ment l'importance de la vérité fondamentale qu'il s'occupe à établir. La raison en est simple. La certitude que l'âme, au moment de la mort, est introduite dans la présence de Christ, entoure cet instant solennel de lumière, de joie, et d'une espérance céleste ; mais ce n'est que dans la résurrection que toute la puissance de Christ sur la mort est manifestée. Aussi longtemps que le corps est couché dans la tombe, la corruption exerce son empire sur ce que Christ a racheté ; et la victoire n'est pas complète tant qu'une partie quelconque de ce qui constitue notre être, demeure sous la puissance de la mort. Nous savons, il est vrai, que lorsque la résurrection des morts était en question, notre Seigneur déclare que « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, car tous vivent pour lui » (Luc XX, 58) ; mais il nous est dit aussi que « la vive attente de la création attend *la révélation des fils de Dieu* » (Rom. VIII, 19), et cette révélation aura lieu lorsque ceux-ci seront ressuscités des morts par Christ à sa venue. « Quand le Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire » (Col. III, 4). Ce n'est pas par la mort que le fidèle arrive à la gloire, mais par la résurrection ou par ce qui lui équivaut. « Il transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire » (Phil. III, 21), et ce qui nous est présenté comme l'objet de l'attente des fidèles, c'est : « l'adoption, la délivrance de leur corps » (Rom. VIII, 23).

Ce n'est donc pas tenir compte de la gloire de Christ, ni avancer la sanctification, en produisant la séparation d'avec l'esprit de propre satisfaction qui régit le monde ; ce n'est pas non plus conduire à un service fervent et

énergique, que de diriger si peu le cœur et le regard du chrétien vers ce qui est au delà de la mort, vers la résurrection, ce privilège spécial et distinctif de ceux qui sont à Christ. Malheureusement cette résurrection est trop souvent confondue avec une résurrection *éloignée*, commune et simultanée de tous les hommes quoique l'Écriture distingue soigneusement ces deux résurrections l'une de l'autre, tant pour ce qui regarde le moment, que pour la manière dont elles doivent s'accomplir. « Bienheureux et saint est celui qui a part à la première résurrection » (Apoc. XX, 6).

Ici (vers. 55) l'argumentation de l'apôtre change de forme, et il nous dit *comment* et avec *quel corps* les morts ressusciteront.

D'abord la difficulté ou l'objection que font supposer les questions, est traitée de pensée folle, et l'apôtre n'y répond par conséquent pas directement, et ne le pouvait peut-être pas. Il s'agit simplement de la puissance de Dieu, qui n'est pas limitée par la capacité de l'homme à en comprendre l'exercice. Toutefois il y a certaines analogies qui éclairent la question : et d'abord l'exemple de la semence qui est semée. La semence ne lève pas, à moins que le grain ne se décompose et ne meure; elle ne lève pas non plus avec le même corps qui a été semé, mais Dieu lui donne un corps selon son bon plaisir. Cependant chaque semence a un corps qui lui est approprié, quel qu'il soit d'ailleurs, de blé, ou de quelque autre grain. — Ensuite il y a l'analogie de la vie animale organisée. — Et ici, quoique tout soit chair, il y a une différence cependant, chaque espèce étant adaptée à la place particulière qu'elle doit occuper et à l'élément dans lequel elle est appelée à vivre. C'est une

chose merveilleuse, — mais trop oubliée, parce qu'elle nous est si familière, — que la chair puisse exister sous des conditions si diverses, et dans des milieux si contraires ; chez les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons !

En troisième lieu, l'apôtre relève la différence qu'il y a entre les corps célestes et les corps terrestres, et leur gloire respective : « autre est la gloire des célestes, et autre celle des terrestres » (vers. 40). Les corps célestes non plus ne sont pas semblables l'un à l'autre : ils diffèrent entre eux en splendeur ou en gloire ; la gloire du soleil est différente de celle de la lune, et une étoile diffère d'une autre étoile en gloire. Tout, en un mot, témoigne hautement du pouvoir et de la sagesse de Celui dont la volonté seule ressuscite les morts, en sorte que les questions de : « *comment ?* » ou : « *avec quel corps ?* » ne servent qu'à démontrer la folie ou l'ignorance de ceux qui ont les yeux fermés aux manifestations de la puissance divine qui les entourait, et qui restent insensibles aux témoignages de force et de sagesse que Dieu leur présente dans la création, d'un bout à l'autre de l'univers.

Ici se terminent les analogies dont nous avons parlé, car ce qui est dit au vers. 42 : « Ainsi aussi est la résurrection des morts, » ne se rapporte pas à la diversité des corps célestes entre eux, et à leur gloire respective, mais nous ramène à l'exemple de la semence semée dont il est fait mention au vers. 38. Tous les caractères du corps ressuscité, son incorruptibilité, sa gloire, sa puissance, sa nature spirituelle, sont passés en revue et mis en contraste avec la corruption, le déshonneur, la faiblesse en lesquels le corps naturel est semé. « Le

corps est *semé* en corruption » etc. L'expression même de *semé*, par l'emploi qu'en fait ici l'Esprit de Dieu, réveille l'espérance au moment même où le regard est le plus disposé à demeurer fixé sur les épaisses ténèbres du sépulcre ; elle nous fait entrevoir comme un brillant arc-en-ciel au milieu des sombres nuages de notre douleur. Car quel est le chrétien qui, debout près de la fosse d'un être bien-aimé, ait vu la froide terre couvrir le cercueil, sans trouver de la consolation dans cette pensée que : « ce corps n'est que semé ? » Le tombeau ne fait que recevoir la semence pour la rendre plus tard comme le triomphe complet de l'attente chrétienne exprimée dans ces paroles : « Le corps est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité ; il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire ; il est semé en faiblesse, il ressuscite en force ; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel » (vers. 42-44).

Ce dernier caractère du corps ressuscité, qui distingue sa nouvelle nature, donne lieu à une déclaration de l'apôtre à laquelle peut-être on ne s'arrête pas suffisamment. Paul dit : « il y a un corps animal, et il y a un corps spirituel » (vers. 44) ; non pas qu'il veuille répéter ici l'assertion banale que l'homme est composé d'un corps animal et d'un esprit, ce que nous savons tous ; mais il est dit : « il y a *un corps spirituel*, » c'est-à-dire, un corps qui est connu et qui existe dans l'économie merveilleuse de Dieu, et qui porte le caractère distinctif, selon le type duquel le saint sera revêtu dans la résurrection, tout comme maintenant le saint possède « un corps animal » approprié aux besoins de son existence actuelle.

(Suite.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La Résurrection.

1 Cor. XV.

(Suite de la page 20.)

C'est à propos de ces expressions qu'il est fait mention du premier Adam comme étant une « âme vivante, » et le dernier Adam un « esprit vivifiant » (vers. 45); et nous apprenons ainsi, non-seulement quelle était la condition d'Adam, lorsque Dieu le créa, et ce qu'est Christ dans sa personne divine, mais encore quels sont les caractères du corps naturel et du corps spirituel dont l'apôtre nous dit que, dans l'ordre du temps, le corps naturel vient le premier, et ensuite le corps spirituel.

Adam, ayant été formé de la poudre de la terre, est « de la terre, poussière » (vers. 47); c'est là le caractère du premier homme. Mais quant au second homme, il n'est pas dit qu'il soit du ciel, céleste, mais il est dit « qu'il est le Seigneur, venu du ciel » (vers. 47). Ce qu'il est par sa nature et par sa relation avec Dieu,

entre nécessairement dans ce qu'il accomplit et ce qu'il est comme chef du salut, et le caractérise.

C'est pourquoi le premier objet qui nous soit ensuite présenté, c'est la participation à cette divine nature. « *Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière, et tel le céleste, tels aussi les célestes* » (vers. 48). Notre participation à la nature d'Adam nous associe à lui dans les mêmes conditions d'existence, et nous place dans toutes les circonstances qui se lient à cet état, caractérisé comme étant « de la terre, poussière ; » nous n'avons pas d'autre principe de vie que celui de cette nature déchue et souillée par le péché, et n'avons par notre nature même, comme étant « de la terre, poussière, » aucun rapport avec le ciel. Mais la participation à la nature du second Adam, « le Seigneur venu *du ciel*, » nous place dans la condition dans laquelle il se trouve Lui-même comme le Chef ressuscité d'une famille rachetée et céleste, et dans toutes les circonstances et les relations avec le ciel, dans lesquelles la résurrection l'a placé Lui-même. « *Tel le céleste, tels aussi les célestes.* » Les circonstances peuvent être encore « de la terre, » comme conséquence de notre relation avec le premier homme, mais notre vie et notre nature sont du ciel, appartiennent au ciel, et n'ont de patrie que le ciel, car elles sont unies au « second homme, qui est le Seigneur venu du ciel » (vers. 47).

Ce qui précède amène la déclaration que nous porterons l'*image* de celui, de la nature duquel nous participons. « Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste » (vers. 49). Voilà ce qui sera et ce à quoi se rattache

notre espérance ; mais « ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous *Lui serons semblables* » (1 Jean III, 2). Déjà maintenant, au milieu des misères qui nous environnent, au milieu des afflictions de la mort, de la corruption, et de toutes les terribles conséquences du péché, nous savons que « tel qu'est le céleste, tels aussi *sont* les célestes. » Nous sommes plus que vainqueurs « par Celui qui nous a aimés » (Rom. VIII, 37).

Mais « la chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu, et la corruption n'hérite pas non plus de l'incorruptibilité » (vers. 50). Il faut nécessairement qu'il se fasse dans l'état présent de notre être un changement équivalent à celui qui, selon l'enseignement de l'apôtre, doit avoir lieu à la résurrection, lorsque le corps « ressuscite corps spirituel, » car il est impossible que la nature de l'homme puisse être associée à la gloire du royaume de Dieu. Ceci fait ressortir un autre point de la révélation, que nous retrouvons dans le passage de la 1^{re} épître aux Thessaloniens, où il est question de l'espérance du chrétien à l'égard de ceux qui dorment. Le : « nous vous disons ceci par la parole du Seigneur » (1 Thess. IV, 15), correspond exactement au vers. 51 de notre chapitre : « Voici, je vous dis un mystère : nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés, » etc. La déclaration qu'il faut absolument qu'un changement ait lieu pour que nous puissions hériter du royaume de Dieu, oblige l'apôtre à faire connaître la puissance de Christ sous une autre forme que celle qui nous est présentée dans la résurrection. Jusqu'ici il semblait que

ce n'était qu'en passant par la mort qu'on pouvait arriver au royaume de Dieu, et obtenir la transformation qui rendait propre pour ce royaume. Mais l'apôtre nous apprend que si la nécessité d'un changement est absolue et universelle, il n'est pas également nécessaire que tous les croyants passent par la mort. « Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés. » Lorsque Christ viendra, les saints vivants seront transformés sans qu'ils aient à traverser la mort. Un moment, l'espace d'un clin d'œil, suffira pour les revêtir des vêtements de lumière et les introduire dans le royaume de gloire. « La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles et nous, *nous serons changés* » (vers. 52). Ceci aura lieu, nous apprend l'apôtre, « à la dernière trompette, » et nous retrouvons la même déclaration dans la 1^{re} épître aux Thessaloniens, chap. IV, 16 : « Car le Seigneur Lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel ; » alors ceux qui sont morts en Christ ressusciteront, et les vivants seront ravis ensemble avec eux « dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air » (1 Thess. IV, 17).

Combien la puissance de Christ est admirable ! et dans quelle position réelle et positive il a placé les siens ! Il ne faut plus nécessairement qu'ils meurent ; ils attendent seulement l'appel de Celui qui est ressuscité, et qui a été élevé dans la gloire, afin qu'Il pût leur dire : « Venez ici, » et, dans l'espace d'un moment, le monde et tous les intérêts du temps présent disparaîtront pour eux, et revêtus de corps glorieux comme le sien, ils rejoindront le Seigneur dans la félicité du royaume éternel de Dieu !

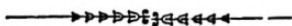
Il est vrai « qu'il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité » (vers. 53); mais nous avons vu que lorsque l'heure vient, un moment suffira au Seigneur Jésus pour tout accomplir. Et « quand ce corruptible, » — ce corps qui était assujetti à la mort et à la dissolution « aura revêtu l'incorruptibilité, » et que « ce mortel, » — ce corps qui est mortel par sa nature, — « aura revêtu l'immortalité, » — alors cette parole s'accomplira : « La mort a été engloutie en victoire ! » La mort devant laquelle jusqu'alors tout a succombé, elle même recule et disparaît dans le complet et glorieux triomphe de Christ ! « Jésus-Christ a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile » (2 Tim. I, 10), mais ici la mort, et tout son empire sur ceux qui sont de Christ, disparaissent « engloutis en victoire. »

L'apôtre s'anime à la vue de la plénitude de cette victoire et de cette puissance de Christ, et il s'écrie : « O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? » — Car en dehors de la rédemption, la mort est armée d'un aiguillon terrible, et le tombeau triomphe douloureusement. En Christ l'aiguillon de la mort est enlevé. La mort n'a plus aucun pouvoir de blesser car « l'aiguillon de la mort, c'est le péché » (vers. 56), non pas les douleurs de la décomposition du corps, ni les angoisses de la nature qui peuvent l'accompagner. Le péché étant donc ôté, la mort ne peut plus avoir son aiguillon, qui était le péché. C'est le jugement de Dieu contre le péché, qui arme la mort de son aiguillon, et c'est la loi qui donne au péché sa terrible puissance, son pouvoir de convaincre la conscience, dont rien ne peut délivrer, sinon la connaissance de « Celui qui est la fin de la loi en justice à tout croyant » (Rom.

X, 4), et qui « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pier. II, 24). « Mais grâces à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ » (vers. 57).

Lorsque le cœur et l'esprit sont occupés du monde et des choses de la terre, on pense fort peu à cette victoire et aux douleurs et aux souffrances qu'elle coûta à Christ ; on ne s'arrête pas davantage au sort effrayant de ceux qui n'auront aucune part à ce triomphe de Christ, sur le péché et sur la mort. Mais là où l'affreuse nature du péché est connue, là où l'on sympathise à ces soupirs de la création, et à toutes les souffrances du fidèle, pendant qu'il traverse le désert de cette vie, alors la victoire paraît grande réellement, et le cœur s'avance tranquille et ferme au-devant de la *mort*, — si nous sommes appelés à mourir, — ou attend avec une vive espérance l'heure du retour de Christ.

Cette merveilleuse vérité une fois établie, tout le reste de ce qui nous concerne est résumé dans cette exhortation finale : « Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur. » Chaque circonstance de notre vie n'est qu'un pas en avant vers le moment de la victoire finale, et chaque occupation à laquelle un chrétien peut s'adonner, peut devenir « l'œuvre du Seigneur, » une œuvre qui ne sera pas vaine et qui ne sera pas sans fruit, mais qu'il reconnaîtra et qu'il honorera à sa venue. Amen.

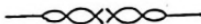


Cantique.

Être avec le Seigneur, avec Christ dans la gloire,
 Régner avec Lui dans le ciel,
 Le voir, le contempler, jouir de sa victoire,
 Au sein d'un repos éternel,

Le cœur ne peut saisir, la langue ne peut dire
 Ce bonheur suprême, infini,
 Quand le péché n'est plus et que la chair expire,
 Que le mal pour nous a fini.

Alors nos yeux verront le Prince de la vie,
 Et pour sonder les profondeurs
 De son amour divin, l'éternité bénie
 Sera nécessaire à nos cœurs.

**DES DIVERSES MANIFESTATIONS****de la puissance de Dieu,**

mentionnées dans le livre des Actes.

On ne peut lire le livre des Actes des Apôtres sans être profondément convaincu que la puissance qui a opéré les merveilles qui y sont racontées, est une puissance surhumaine contre laquelle tous les efforts de l'homme et de Satan ne peuvent rien. Il est si évident que c'est Dieu, la puissance de Dieu qui a agi là, qu'on serait tenté de changer le titre du livre et de dire : les Actes de la puissance de Dieu. Et en lisant les choses admirables dont ce livre est rempli, qui ne soupire pas en soi-même et ne cherche pas à se rendre compte du contraste qu'il y a entre cette époque de l'Eglise et la nôtre, entre une puissance si richement

manifestée et une faiblesse si profonde? On se demande si l'Eglise a perdu à jamais la puissance que nous voyons se déployer en elle, pour elle et par elle, lors de son commencement? Mais si la lecture de ce livre fait naître certaines questions dans l'âme du fidèle, elle a aussi, elle a surtout pour effet béni de le convaincre puissamment *qu'il faut que Dieu agisse pour que quelque chose se fasse*. Or cette conviction bien établie dans l'âme est d'un grand prix; on recherche avec plus d'ardeur la communion avec Dieu, la présence de Dieu en qui réside toute force; on se souvient qu'il est toujours vrai que « si l'Eternel ne bâtit la maison ceux qui la bâtissent se tourmentent en vain; si l'Eternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain » (Ps. CXXVII, 1).

La puissance de Dieu se manifeste de diverses manières dans le livre des Actes. Il y a d'abord les miracles opérés *par les Apôtres et d'autres disciples*. Ainsi nous lisons que Pierre et Jean guérissent un boiteux dès le ventre de sa mère (III). A Lydde, Pierre guérit le paralytique Enée et ressuscite Dorcas à Joppe (IX). A Lystre, Paul fait marcher un homme impotent de ses pieds, perclus dès le ventre de sa mère (XIV). Il rappelle à la vie Eutyche tombé d'un troisième étage et relevé mort (XX). Mais ce ne sont pas là tous les actes de puissance opérés par les mains des Apôtres; car nous lisons que : *beaucoup* de prodiges et de miracles se faisaient par les Apôtres (II, 44). Et plus loin : *Et beaucoup* de miracles et de prodiges se faisaient parmi le peuple par les mains des Apôtres; de sorte qu'on apportait les malades dehors dans les rues et on les mettait sur de petits lits et sur des couchettes, afin

que quand Pierre viendrait, au moins son ombre passât sur quelqu'un d'eux. La *multitude* aussi des villes d'alentour s'assemblait à Jérusalem, apportant les malades, et ceux qui étaient tourmentés par des esprits immondes, et ils étaient *tous* guéris (V). Enfin Etienne, plein de grâce et de puissance, faisait parmi le peuple des prodiges et de grands miracles (VI).

On le voit donc : à chaque pas dans ce livre, la puissance de Dieu est manifestée par l'instrumentalité des Apôtres, et il est parfaitement beau de voir comment tous ces actes de puissance ont été à la gloire de Dieu : jamais ceux qui en ont été les instruments ne s'en sont servis pour attirer les regards des foules sur eux-mêmes. Au contraire, voyez avec quelle énergie Pierre s'écrie, après la guérison de l'impotent : Pourquoi avez-vous les yeux *sur nous*, comme si nous avions fait marcher cet homme par *notre* propre puissance, ou par *notre* piété (III)? Ecoutez aussi Paul et Barnabas, disant aux foules frappées d'admiration par la guérison de l'homme perclus : Hommes, pourquoi faites-vous ces choses? (on voulait leur sacrifier.) Nous sommes, nous aussi, des hommes, sujets aux mêmes passions que vous (XIV). Oh! si, dans les petites choses que nous pouvons faire, au moins nous avons ce même esprit!.... Ne nous arrive-t-il pas trop souvent, qu'au lieu de déchirer nos vêtements comme Paul et Barnabas, nous avons une secrète joie lorsqu'on nous encense et qu'on a les yeux sur nous? Et alors, n'est-il pas évident que ce que nous avons fait, n'a pas été fait exclusivement pour glorifier Dieu, mais aussi pour nous glorifier un peu nous-mêmes? Mais je m'abstiens de toute autre réflexion sur la manifestation de la puis-

sance de Dieu, par les mains « d'hommes sujets aux mêmes passions que nous. »

Et je remarque, en second lieu, dans ce livre, que la puissance de Dieu s'y manifeste dans des actes accomplis sans aucun instrument *humain*; dans des actes faits directement par le Seigneur lui-même, agissant par sa providence ou par le moyen des anges. Ces actes sont assez nombreux; notons-en quelques-uns. Ananias et Sapphira, entrant dans l'assemblée et entendant la répréhension de Pierre, meurent subitement l'un et l'autre. — Les Apôtres sont jetés dans la prison publique à Jérusalem. Mais un ange du Seigneur ouvrit de nuit les portes de la prison, les conduisit dehors et dit : « Allez, et vous tenant dans le temple, annoncez au peuple toutes les paroles de cette vie » (V). Saul est près de Damas, en plein midi, et tout à coup une lumière brilla du ciel comme un éclair autour de lui : « Et étant tombé par terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul! Saul! pourquoi me persécutes-tu? Et il dit : Qui es-tu, Seigneur? Et le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que tu persécutes » (IX). — Pierre est de nouveau en prison, lié de chaînes, et dort entre deux soldats. « Et voici, un ange du Seigneur survint, et une lumière resplendit dans le bâtiment et, frappant le côté de Pierre, l'ange le réveilla disant : Lève-toi promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : Chasse tes sandales. Et il le fit ainsi. Et il lui dit : Jette ta robe sur toi et me suis. Et sortant il le suivit » (XII). Hérode, revêtu d'une robe royale, haranguait les Tyriens et les Sydoniens. « Et le peuple s'écria : Voix d'un Dieu et non d'un homme! Et à l'instant un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il

n'avait pas donné gloire à Dieu et, étant rongé par les vers, il expira » (XII). A Philippes, Paul et Silas sont jetés en prison et gardés sûrement. « Or sur le minuit, Paul et Silas, en priant, chantaient les louanges de Dieu et les prisonniers les entendaient. Et tout à coup il se fit un grand tremblement de terre, de sorte que les fondements de la prison étaient ébranlés, et incontinent toutes les portes s'ouvrirent et les liens de tous furent détachés » (XVI). L'incrédule peut sourire en entendant les récits des diverses manifestations de la puissance de Dieu, mais rien n'est plus propre à fortifier notre confiance dans le Seigneur, à nous qui croyons ; car ces actes nous disent clairement que du haut du ciel où il est glorieux et glorifié, notre Seigneur connaît parfaitement nos circonstances, et qu'il peut, quand il le juge nécessaire, intervenir pour les changer. Il connaît les souffrances des siens aussi bien que les desseins des méchants, et, s'il laisse quelquefois les premiers longtemps dans l'épreuve et les derniers suivre longtemps leur mauvais train, il sait cependant, au temps convenable, « délivrer de la tentation les hommes pieux et réserver les injustes pour le jour du jugement » (2 Pier. II, 9). Si le Seigneur connaît nos œuvres (Apoc. II et III), il connaît aussi nos besoins, nos difficultés, nos circonstances, nos ennemis, et quelle douceur n'y a-t-il pas dans cette pensée que Celui dont nous connaissons la grâce et l'amour parfaits a les yeux constamment ouverts sur nous et « a toute autorité dans le ciel et sur la terre ? » Quel repos une telle pensée ne donne-t-elle pas ? Oh ! quand elle remplit le cœur on peut vraiment, comme Pierre, *dormir* paisiblement dans un cachot, entre des soldats, ou, comme Paul et

Silas à Philippes, *chanter* à haute voix les louanges de Dieu? C'est que si ces serviteurs de Dieu sont dans des cachots, ils ont la pleine assurance d'y être sous l'œil de Dieu; ils connaissent son pouvoir, et pleins de paix et de joie, ils attendent! Qui nous dénierait le droit de faire comme eux, et de nous appuyer en toute occasion sur Dieu? Et Dieu n'est-il pas toujours dans les cieux faisant tout ce qui lui plaît? Je ne dis point sans doute qu'un chrétien qui est en prison, par exemple, doive s'imaginer que le Seigneur va immédiatement envoyer un ange ou faire trembler la terre pour le délivrer; je ne dis point que nous ayons le droit de compter sur des miracles, mais je dis que nous pouvons et devons compter sur Dieu et qu'Il peut tout!

Mais en troisième lieu, on voit la puissance de Dieu se manifester encore d'une autre manière dans ce livre: je veux parler de la puissance du Saint-Esprit opérant ici des choses bien plus remarquables et plus importantes que celles qui ont été accomplies, soit par les miracles des Apôtres, soit par ceux du Seigneur Jésus lui-même. En effet, les Apôtres, qui ont été témoins des nombreux miracles du Seigneur et qui en ont fait eux-mêmes pendant sa vie ici-bas, étaient cependant demeurés des hommes sans une vraie intelligence et tardifs de cœur à croire ce que les prophètes ont dit (Luc XXIV, 25). Mais dès qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, quel changement! Ce sont des hommes nouveaux dans toute la force du terme! Le Seigneur leur avait dit, après sa résurrection: « Demeurez dans la ville de Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la *puissance* d'en haut » (Luc XXIV). Et: « Mais vous recevrez de la *puissance*, le Saint-Esprit venant sur

vous et vous serez mes témoins, etc., » (Act. I). Or, le Saint-Esprit, cette puissance d'en haut, se manifeste abondamment. Considérons-la un instant, d'abord dans les témoins de Jésus.

C'est le Saint-Esprit qui leur donne de pouvoir s'exprimer en diverses langues, sans en avoir jamais appris le premier mot ! C'est peut-être ici le seul acte rapporté dans ce livre, opéré par la puissance du Saint-Esprit et ayant le caractère bien marqué d'un *miracle* ; mais, si les actes suivants, opérés par la même puissance, n'ont pas ce même caractère, ils n'en sont pas moins admirables. Ainsi, voyez Pierre qui avait nié trois fois de connaître Jésus, voyez avec quelle hardiesse, quelle fermeté inébranlable il lui rend maintenant témoignage ! Voyez maintenant son intelligence des Ecritures ! Les autres Apôtres aussi « rendaient avec une *grande puissance* le témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus » (IV, 15). Et ils rendaient ce témoignage malgré la haine des magistrats, malgré leurs défenses, malgré leur verges et leurs prisons ! Voyez Etienne, quel courage ! quelle intelligence de la Parole ! quel témoignage ! quelle mort ! Suivez Paul dans sa course rendant témoignage aux Juifs, aux Grecs, aux barbares, aux sages, aux inintelligents, aux grands et aux petits ! Il ne fait cas de rien ni ne tient sa vie pour précieuse à lui-même, pourvu qu'avec joie il achève sa course et le service qu'il a reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce (XX, 24). Tous ces témoins avaient le trésor du ministère dans « des vases de terre, » afin que l'excellence de la puissance fût de Dieu et non d'eux (2 Cor. IV, 7). C'est donc la puissance de Dieu,

la puissance du Saint-Esprit qui se manifeste dans ce témoignage rendu à Jésus par des vases de terre, hommes sujets aux mêmes passions que nous.

Mais ce n'est pas en eux seuls que cette puissance paraît et se manifeste : on la voit aussi dans ceux qui entendent et reçoivent le témoignage à l'évangile de la grâce. Il est bien vrai que plusieurs de ceux qui l'ont entendu « ont résisté au Saint-Esprit ; » mais il est vrai aussi que cette puissance a brisé des milliers de cœurs de pierre et vivifié des milliers de personnes « mortes dans leurs fautes et leurs péchés. » Voyez ces trois mille qui, le cœur saisi de componction à l'ouïe du témoignage du Saint-Esprit, demandent à Pierre et aux autres Apôtres : « Hommes frères, que ferons-nous ? » Voyez quelles multitudes à Jérusalem se joignent au Seigneur ! et quelles foules en divers endroits du pays d'Israël d'abord, et parmi les Gentils ensuite, obéissent à la foi ! Qui a opéré ces merveilles ? Paul ? Apollos ? Céphas ? Non ! car s'il est vrai que Paul plante et qu'Apollos arrose, il est également vrai que Dieu seul donne l'accroissement. Oh ! qu'elle est admirable la puissance de Dieu manifestée dans ces multitudes de pécheurs convertis ! quand on pense qu'une conversion est une nouvelle naissance, une création !...

Et ce n'est pas tout : remarquez maintenant ces milliers de croyants à Jérusalem ou ailleurs ; ils ne sont qu'un cœur, qu'une âme ; ils s'aiment les uns les autres, parce que tous aiment Celui qui les a engendrés ; tous sont remplis des mêmes fruits de l'Esprit : d'amour, de joie, de paix, de longanimité, de bienveillance, de bonté, de fidélité, de douceur, de tempérance (Gal. V, 22). Les uns souffrent avec joie l'enlèvement

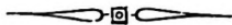
de leurs biens ; les autres se réjouissent d'avoir été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus et chantent en priant dans leurs cachots. Suivant l'exemple de leur Maître, si on leur dit des outrages, ils ne rendent pas d'outrages ; si on les frappe, ils ne menacent point, mais se remettent à Celui qui juge justement (1 Pierre III). Or, quand on y regarde de près, la puissance de Dieu, opérant de telles choses, est tout aussi grande, tout aussi admirable que celle qui éclate dans n'importe quel miracle. Qu'étaient en effet autrefois ces hommes qui aujourd'hui portent de tels fruits ? Ce qu'ils étaient ? Ah ! la Parole nous le dit en cent endroits ! Ils étaient « ce que nous étions nous aussi autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables et nous haïssant l'un l'autre » (Tite III, 3).

Il est aisé de se convaincre que si la puissance de Dieu est manifestée dans les actes dont je viens de parler, Dieu ne les a pas accomplis simplement pour que nous sachions qu'il est tout-puissant, car ces actes manifestent aussi sa *grâce*. C'est déjà ce que nous voyons dans presque tous les miracles du Seigneur Jésus : quand il ouvre les yeux d'un aveugle, ou qu'il guérit un lépreux, ou qu'il ressuscite un mort, il est impossible, sans doute, de ne pas être frappé d'une telle puissance ; mais qui ne voit en même temps dans ces actes, la pitié, la bonté, la grâce ? Il en est de même dans les Actes des Apôtres : sans doute la puissance du Seigneur s'y manifeste quelquefois *en jugement*, comme dans les cas d'Ananias et d'Hérode, et même dans ces

cas ne voit-on pas la grâce? N'est-ce pas une grâce quand *le Seigneur* juge et ôte le mal?

Il est doux de savoir que Dieu, que « Jésus est toujours le même, hier, aujourd'hui, éternellement, et que malgré les nombreuses misères des croyants, le Saint-Esprit est encore sur la terre, » dans nos corps qui en sont les temples, dans l'Eglise qui en est le tabernacle (1 Cor. VI, Eph. I). Et si le témoignage de l'Eglise est faible et pauvre à bien des égards, il n'en faut pas conclure que l'Esprit de Dieu se soit retiré ou qu'il ait perdu de sa puissance; mais ce qu'il faut reconnaître et confesser, c'est qu'on lui « résiste » beaucoup dans le monde et qu'on le « contriste » beaucoup dans l'Eglise; et s'il faut s'étonner d'une chose de nos jours, c'est de celle-ci, savoir : qu'au milieu des divisions de l'Eglise et malgré ses nombreuses infirmités et infidélités, on voit encore la puissance du Saint-Esprit se manifester d'une manière aussi riche et aussi bénie!

Or, chers frères, à Celui qui selon la *puissance* qui opère en nous *peut* faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons, à Lui soit la gloire dans l'assemblée dans le Christ Jésus pour tous les âges du siècle des siècles (Eph. III, 20, 21). Et que le Dieu d'espérance vous remplisse de toute joie et paix en croyant, afin que vous abondiez en espérance par la *puissance* du Saint-Esprit (Rom. XV).



« Me suis-je assez repentant? »

Je ne connais pas de question plus embarrassante que celle-ci pour une âme réellement angoissée. Je rencontrai, il y a peu de temps, une personne qui avait passé des années à tâcher de savoir quelle mesure de repentance il faut avoir pour être assuré que l'on est sauvé.

— De laquelle des deux repentances avez-vous essayé? lui demandai-je.

— Y en a-t-il donc de deux espèces?

— Mais oui, il y a la repentance légale, par laquelle un homme cherche à abandonner tout péché et à accomplir toute justice pour être sauvé. Voyez Ezéchiel XVIII, 30. Puis il y a la repentance évangélique qui consiste à renoncer à toute prétention de justice. Le mot que nous traduisons par « repentance, » signifie simplement un changement de pensées. Ce changement ou cette repentance sera de l'une ou l'autre espèce, selon qu'il s'effectuera en rapport avec la loi ou avec l'Évangile. Il peut être uniquement de tristesse, ou il peut être suivi de joie, à la vie ou à la mort. Le changement de pensées ou la repentance légale était fondé sur le principe des œuvres; le changement de pensées, ou la repentance de l'Évangile, l'est entièrement sur le principe de la grâce, nullement sur celui des œuvres. Si donc, c'est par la repentance des œuvres que vous cherchez le salut, jamais vous n'en aurez une mesure suffisante pour être sauvé. Croire que l'on puisse être sauvé par les bonnes œuvres de la repentance légale, est une erreur complète.

Il se peut que vous teniez pour une chose légère de continuer à vivre dans le péché, pensant qu'il vous sera facile de vous repentir un jour : épouvantable, fatale illusion ! Vous vous endurecissez de jour en jour davantage.

J'en reviens à la repentance évangélique. Dieu est le Dieu de vérité, et la vérité, c'est que l'homme est un *pécheur perdu*, privé de toute justice, car il est écrit : « Il n'y a point de juste, non, pas même un seul. » Les pensées de l'homme à cet égard, ne sont que ténèbres. Il s'imagine n'être pas si mauvais qu'il ne puisse se corriger.

Mais il y a une autre chose :

Dieu aime l'homme coupable et perdu. Du trône de la gloire et brûlant d'amour, Il a envoyé son Fils bien-aimé au pauvre pécheur coupable ; ce Fils est mort sur une croix, « le Juste pour les injustes. » Oh ! regardez l'Agneau de Dieu mourant ! Voyez le sang expiatoire décollant de son côté percé. Il baisse la tête et meurt ! Et tout est accompli.

Dieu l'a ressuscité des morts ; et maintenant Il peut te recevoir par la rédemption qui est en Jésus-Christ. Il te reçoit, Il t'aime, pauvre pécheur au cœur brisé. Il vient à ta rencontre en amour, et tu pensais qu'Il ne pouvait te rencontrer qu'avec la colère que tu avais méritée. Il te commande avec autorité, dans l'Évangile, de te repentir, c'est-à-dire de changer de pensées à ton égard et à son égard. Comment cela ? En croyant ce qui est vrai, savoir : que tu ne peux te présenter devant Lui que couvert de péchés. Renonce donc à toute prétention de justice, et, comme un pécheur perdu, regarde à la croix. Je puis te dire qu'aussi certainement que tu

as été amené à reconnaître ton état et à sentir qu'il te faut Christ, aussi certainement tu es accepté de Dieu, à cause de l'œuvre que Christ a accomplie, et que, te montrant la croix sur laquelle tes péchés ont été expiés, Il te dit : « Ici, pécheur, je n'ai plus rien contre toi. » Ce n'est pas toi qui t'approche de Dieu avec des œuvres de repentance, c'est Dieu qui s'approche de toi par la mort de Jésus.

Que le Dieu de bonté, mon cher lecteur, te conduise à la repentance, c'est-à-dire qu'il te fasse connaître en plein son amour immense, pour toi, pécheur perdu. Alors tu éprouveras que cette bonne nouvelle est la puissance de Dieu à salut. L'Esprit Saint opérera en toi la tristesse selon Dieu à cause du péché, et la force de l'abandonner ; Dieu lui-même produira en toi le vouloir et l'exécution pour faire ce qui lui est agréable. Ce sont là les choses qui accompagnent nécessairement le salut, mais qui n'en sont jamais les conditions, autrement la grâce ne serait plus la grâce.

Explication de passages.

Rom. VIII, 12-14.

Nous ne pouvons mieux répondre à une demande que nous a faite sur ces versets, il y a longtemps déjà, notre frère A. B., aux Etats-Unis, qu'en citant les lignes suivantes des « Etudes sur la Parole » sur ce passage.

« L'apôtre termine son exposé de la vie spirituelle qui affranchit l'âme, en présentant le chrétien comme

étant débiteur non pas à la chair, qui ainsi n'a plus aucun droit sur lui ; mais il s'arrête là, ne voulant pas dire d'une manière positive que nous soyons débiteurs à l'Esprit ; ce serait là placer l'homme sous une loi plus élevée que celle de Moïse, sous une loi à l'accomplissement de laquelle il serait partant plus impossible encore d'atteindre. L'Esprit est la force pour vivre, et cela par les affections qu'il donne ; il n'est pas une simple obligation imposée à l'homme d'avoir de ces affections. Si nous vivons selon la chair, nous sommes sur le chemin de la mort ; si par l'Esprit nous mortifions les actions du corps, nous vivons. Le mal est présent en nous, mais la force est en nous pour le vaincre. Ce sont les effets, d'un côté, de l'action du nouvel homme selon la nature de Dieu, et d'un autre, les effets de l'action du vieil homme, de la chair. Mais il y a un autre côté du sujet, que l'apôtre traite ici, savoir la relation dans laquelle cette présence et cette opération du St-Esprit nous placent avec Dieu. Au lieu donc de dire : « vous êtes débiteurs à l'Esprit, » l'apôtre nous montre que l'Esprit lui-même est la force par laquelle nous mortifions la chair, sûrs ainsi que nous sommes de vivre avec Dieu. Mais étant conduits par l'Esprit de Dieu, nous sommes aussi fils de Dieu ; car nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte (état qui était l'état du fidèle sous la loi), mais l'Esprit qui fait que nous répondons, dans les sentiments qu'il inspire, à la position que Dieu nous a faite en nous adoptant pour être fils de Dieu, l'Esprit qui est ici-bas la force de cette relation, l'Esprit par lequel nous crions : Abba, Père. »

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Genèse XIII (*)

Le commencement de ce chapitre nous met en présence d'un sujet qui est du plus grand intérêt pour le cœur : lorsque d'une manière ou d'une autre, l'état spirituel du croyant est venu à baisser et qu'il a perdu la communion avec Dieu, il court risque, dès que sa conscience commence à se réveiller, de ne pas saisir la grâce telle qu'elle est, et de ne pas entrer pleinement dans la réalité de sa restauration devant Dieu. Or nous savons que tout ce que Dieu fait, Il le fait d'une manière qui est digne de Lui-même ; soit qu'Il crée ou qu'Il sauve, soit qu'Il convertisse ou qu'Il restaure, Il ne peut agir que selon ce qu'Il est Lui-même : Il glorifie Son nom dans toutes ses voies. C'est un grand bonheur pour nous, qui sommes toujours portés « à borner le Saint d'Israël » (Ps. LXXVIII, 41), et qui le faisons surtout quand il s'agit de la grâce qui restaure.

(*) Extrait de la traduction de « Notes on Genesis, » qui est sous presse.

Nous voyons ici qu'Abraham fut non-seulement retiré du pays d'Égypte, mais encore ramené « jusqu'au lieu où il avait dressé ses tentes *au commencement* — au même lieu où était l'autel qu'il avait bâti au commencement, et Abraham invoqua là le nom de l'Éternel » (vers. 1-4). Dieu ne sera satisfait à l'égard de celui qui s'est égaré, ou qui est resté en arrière, que lorsqu'il l'aura ramené dans le droit chemin, et qu'il l'aura parfaitement rétabli dans sa communion. Nos cœurs, pleins de propre justice, penseraient volontiers qu'une place moins élevée que celle qu'il occupait auparavant, convient à un tel homme, et il en serait ainsi en effet, s'il était question de nos mérites ou de notre caractère; mais comme il s'agit uniquement de grâce, il appartient à Dieu de déterminer la mesure du relèvement, et cette mesure nous est donnée dans le passage que voici : « Israël, si tu te retournes, dit Jéhovah, retourne-toi à moi » (Jér. IV, 1). Voilà comment Dieu relève, et faire autrement serait indigne de Lui. Il ne restaure pas du tout, ou Il le fait de manière à exalter et à glorifier les richesses de sa grâce. Quand le lépreux était ramené dans le camp, il était conduit à « l'entrée du tabernacle d'assignation » (Lévit. XIV, 11); quand le fils prodigue revint à la maison paternelle, le père le fit asseoir à table avec lui; quand Pierre fut relevé de la chute, il put dire aux hommes d'Israël : « Vous avez renié le Saint et le Juste » (Actes III, 14), les accusant ainsi précisément de ce qu'il avait fait lui-même, dans les circonstances les plus aggravantes. Dans chacun de ces cas et dans beaucoup d'autres, nous voyons que Dieu restaure parfaitement : Il ramène toujours l'âme à Lui, dans toute la puissance de la

grâce, et dans toute la confiance de la foi. « Si tu te retournes, retourne-toi à moi. » « Abram revint jusqu'au lieu où il avait dressé ses tentes au commencement. »

En outre, l'effet de la restauration divine de l'âme est infiniment pratique : si par son *caractère*, elle confond le légalisme, l'effet qu'elle produit confond l'antinomianisme. L'âme restaurée aura un sentiment vif et profond du mal dont elle a été délivrée, et ce sentiment se manifestera par un esprit de vigilance, de prière, de sainteté et de prudence. Dieu ne nous relève pas pour que nous prenions le péché plus à la légère encore, et que nous y retombions de nouveau ; Il dit : « Va, et ne pèche plus » (Jean VIII, 44) ! Plus le sentiment que nous avons de la grâce de Dieu qui nous a relevés, est profond, plus aussi le sentiment de la *sainteté* de ce relèvement sera profond. C'est un principe établi, et enseigné d'un bout à l'autre de l'Écriture, mais spécialement dans deux passages bien connus, Ps. XXIII, 3, et 1 Jean I, 9 : « Il restaure mon âme et me conduit pour l'amour de son nom *par des sentiers de justice* ; » — « Si nous confessons nos péchés, Il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous *purifier de toute iniquité*. » Le sentier qui convient à une âme que la grâce a restaurée, est le « sentier de la justice. » La jouissance de la grâce produit une vie juste : parler de grâce et vivre dans l'injustice, c'est « changer la grâce de Dieu en dissolution » (Jude 4). Si « la grâce règne par la justice en vie éternelle » (Rom. V, 21), elle se manifeste aussi en œuvres de justice qui sont le fruit de cette vie. La grâce qui nous pardonne nos péchés, nous purifie de toute iniquité. Ce

sont deux choses qu'il ne faut jamais séparer, et qui, réunies ensemble, confondent, comme nous l'avons déjà dit, le légalisme aussi bien que l'antinomianisme.

Abraham avait été éprouvé par la famine au pays de Canaan, mais il y eut pour lui une épreuve plus grande que celle-là, et qui provenait de la compagnie de quelqu'un qui, évidemment, ne marchait pas dans l'énergie d'une foi personnelle, ni dans le sentiment de sa responsabilité individuelle. Il semble que, dès le commencement, Lot, dans sa marche, fut plutôt poussé par l'influence et l'exemple d'Abraham, que par une foi en Dieu qui lui fût propre; et dans ce fait est renfermé un principe tout à fait général. En parcourant les Saintes Ecritures, nous voyons que, dans les grands mouvements produits par l'Esprit de Dieu, certaines personnes, croyantes ou non, se sont associées à ces mouvements, sans participer elles-mêmes à la puissance qui les avait produits. Ces personnes poursuivent leur chemin pendant un temps, soit en pesant comme un corps mort sur le témoignage, soit en entravant celui-ci d'une manière positive. Ainsi, l'Eternel avait appelé Abraham à quitter sa parenté, mais Abraham, au lieu de la quitter, l'emmène avec lui; Taré le retarde dans sa marche, jusqu'au moment où il est enlevé par la mort; Lot l'accompagne un peu plus loin, jusqu'à ce que « les convoitises à l'égard des autres choses » (Marc IV, 19) le surmontent et l'accablent entièrement.

Il peut être profitable d'examiner de plus près ce qui engagea Lot à quitter le chemin du témoignage public. Il y a dans l'histoire de tout homme un moment de crise, qui révèle le fondement sur lequel il s'appuie dans sa marche, les motifs qui le font agir et les objets

qu'il poursuit ; et il en est ainsi de Lot : il ne mourut pas à Caran, mais il tomba dans Sodome. La cause apparente de sa chute fut la querelle entre les pasteurs de son bétail et ceux du bétail d'Abraham : mais quand on ne marche pas avec un œil simple et des affections purifiées, on rencontre facilement une pierre qui nous fait broncher : si ce n'est pas un jour, ce sera l'autre ; si ce n'est pas en un lieu, ce sera en un autre. Dans un sens, il importe peu quelle est la cause apparente qui vous fait quitter le droit chemin ; la cause *réelle* reste cachée bien loin peut-être de l'attention publique, dans les chambres secrètes des affections du cœur, là où le *monde*, sous une forme ou sous une autre, a trouvé à se loger. La querelle entre les bergers eût été facile à apaiser, sans dommage spirituel, soit pour Lot, soit pour Abraham. Elle ne fit en réalité que fournir à ce dernier l'occasion de montrer la magnifique puissance de la foi, et cette élévation morale et céleste dont la foi revêt celui qui croit ; tandis qu'elle ne fit que manifester la mondanité dont le cœur de Lot était rempli. Cette querelle de bergers ne produisit pas plus la mondanité dans le cœur de Lot, que la foi dans le cœur d'Abraham ; elle ne fit que mettre en lumière, dans l'un et l'autre cas, ce qui existait de fait dans le cœur de chacun d'eux. Il en est toujours ainsi : des controverses et des divisions s'élèvent dans l'Eglise de Dieu, deviennent pour plusieurs une occasion de chute et les font retourner au monde, d'une manière ou d'une autre ; et alors ces personnes s'en prennent aux controverses et aux divisions et font retomber sur elles la responsabilité qui leur revient à elles-mêmes, tandis qu'en réalité ces choses n'ont été que le moyen de ma-

nifester le véritable état des âmes et des cœurs. Quand le monde est dans le cœur, on en trouve toujours le chemin, et c'est montrer peu de grandeur morale que de blâmer les hommes et les circonstances quand la racine du mal gît en nous-mêmes, quelque déplorables que soient d'ailleurs les controverses et les divisions. Il est triste et humiliant de voir des frères se quereller en présence même des « Cananéens et des Phérésiens, » tandis que leur langage devrait toujours être : « je te prie, qu'il n'y ait point de dispute entre moi et toi, car nous sommes frères » (vers. 8-9). Mais encore, pourquoi Abraham ne choisit-il point Sodome? Pourquoi la querelle ne le poussa-t-elle pas dans le monde, et ne devint-elle pas pour lui une occasion de chute? Il envisagea la difficulté au point de vue de Dieu. Son cœur n'était pas moins susceptible d'être attiré par des plaines bien arrosées que celui de Lot; mais il ne permit pas à son cœur de choisir. Il laissa le choix à Lot, et remit à Dieu le soin de choisir pour lui. Telle est la sagesse qui vient d'en haut. La foi laisse toujours à Dieu le soin de fixer son héritage, comme aussi elle s'en remet à Lui du soin de l'y introduire. Elle peut dire : « Les cordeaux me sont échus dans des lieux agréables, et un très-bel héritage m'a été accordé » (Ps. XVI, 6). Peu importe où « les cordeaux » lui sont échus, la foi juge qu'ils lui étoient en « des lieux agréables, » parce que c'est Dieu qui les y a placés. Celui qui marche par la foi peut laisser le choix volontiers à celui qui marche par la vue; il dit : « Si tu choisis la gauche, je prendrai la droite; et si tu prends la droite, je m'en irai à la gauche. » Il y a à la fois du désintéressement et de l'élévation morale, et aussi quelle sécurité!

On peut compter que quelqu'étendus que soient les désirs de la nature et la portion qu'elle prendra, elle ne mettra jamais la main sur le trésor de la foi : elle cherche sa portion dans une direction tout opposée. La foi place son trésor en un lieu que la nature ne songerait jamais à visiter ; elle ne pourrait même pas s'en approcher si elle le voulait, et quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas ; en sorte que la foi, en laissant le choix à la nature, est en parfaite sécurité aussi bien qu'admirablement désintéressée.

Quel fut donc le choix de Lot quand il put choisir ? Il prit pour sa part Sodome, le lieu même sur lequel le jugement allait éclater. Comment et pourquoi Lot fit-il un pareil choix ? C'est qu'il regarda à l'apparence extérieure et non au caractère intrinsèque et à la destinée future du lieu. Le vrai caractère de Sodome était « la méchanceté » (vers. 13) et sa destinée future « le jugement, » la destruction par « le feu et le soufre du ciel. » Mais, dira-t-on, Lot ignorait tout cela : il est possible, et Abraham aussi peut-être ? mais Dieu le savait, et si Lot eût laissé à Dieu le soin de « lui choisir un héritage, » Dieu ne lui eût certainement pas donné un lieu qu'Il allait lui-même détruire. Mais Lot voulut choisir lui-même et jugea que Sodome lui convenait, bien que Sodome ne convenait pas à Dieu ; ses yeux s'arrêtèrent sur « les plaines bien arrosées » et son cœur fut captivé par elles. « Il dressa ses tentes jusque vers Sodome » (vers. 10-12). Tel est le choix que fait la nature. « Démas m'a abandonné, ayant aimé ce présent siècle » (2 Tim. IV, 18). Lot abandonna Abraham pour la même raison ; il quitta le lieu du témoignage et passa dans celui du jugement.

Et l'Éternel dit à Abraham, après que Lot se fut séparé de lui : « Lève maintenant tes yeux et regarde du lieu où tu es vers le septentrion, le midi, l'orient et l'occident ; car je te donnerai et à ta portérité pour jamais tout le pays que tu vois » (vers. 14-15). La « querelle » et « la séparation, » bien loin de causer un dommage spirituel à Abraham, servirent à manifester les principes célestes qui le gouvernaient, et fortifièrent la vie de la foi dans son âme ; elles servirent en outre à éclaircir sa voie et à le délivrer d'une compagnie qui ne pouvait que l'entraver. Toutes choses ainsi concoururent au bien d'Abraham et lui procurèrent une moisson de bénédictions.

Dieu avait appelé Abraham à quitter Ur pour venir en Canaan, aussi voyons-nous que Dieu le conduisit tout le long du chemin. Lorsqu'Abraham s'arrêta à Caran, Dieu l'attendit ; lorsqu'il descendit en Egypte, Dieu le ramena ; quand il eut besoin de direction, Dieu le guida ; lorsqu'il y eut une querelle et une séparation, Dieu prit soin de lui, en sorte qu'Abraham ne put que dire : « Oh ! que tes biens sont grands, lesquels tu as réservés pour ceux qui te craignent » (Ps. XXXI, 19) ! Abraham ne perdit rien par la querelle : il eut, après comme avant, sa tente et son autel. « Abram donc, ayant transporté *ses tentes*, alla demeurer en la plaine de Mamré, qui est en Hébron, et il bâtit là *un autel* à l'Éternel » (vers. 18). Que Lot choisisse Sodome : Abraham cherche et trouve son tout en Dieu. Il n'y avait point d'autel à Sodome ; tous ceux, hélas ! qui cheminent dans cette direction, cherchent tout autre chose qu'un autel. Ce n'est pas pour rendre culte à Dieu qu'ils vont du côté de Sodome ; c'est l'amour du

monde qui les y conduit. Et quand bien même ils obtiendraient l'objet de leur recherche, quelle en serait la fin? L'Écriture nous le dit : « Il leur donna ce qu'ils avaient demandé, mais Il leur envoya une consommation » (Ps. CVI, 15).



Ressources pour les « temps fâcheux. »

(Lisez 2 Timothée.)

Il est de toute importance, pour le serviteur de Christ, dans tous les temps, d'avoir un sentiment clair, profond, permanent, efficace, de sa position, du chemin qu'il doit suivre, de son partage et de son avenir — une intelligence divinement éclairée du terrain sur lequel il est appelé à se tenir, de la sphère d'action qui est ouverte devant lui, des ressources divines mises à sa portée pour le consoler, l'encourager, le fortifier et le diriger, et des glorieuses espérances qui lui sont proposées. Nous ne sommes que trop souvent exposés au danger de nous laisser attirer dans un milieu de pures spéculations et de théories, d'opinions et de sentiments, d'affirmations et de principes dogmatiques. Trop souvent la fraîcheur du premier amour se perd au contact des hommes et des choses de ce qu'on peut appeler « le monde religieux ; » trop souvent l'aimable vigueur des premiers temps d'un christianisme personnel est détruite par l'abus du mécanisme en religion, si l'on peut employer ce terme.

Dans le règne de la nature, il arrive fréquemment qu'une semence emportée par le vent tombe sur le sol,

y prend racine et donne naissance à une plante délicate. La main de l'homme n'a rien affaire là. C'est Dieu qui l'a plantée, qui l'a arrosée, qui l'a fait croître. Il lui a assigné sa place, il lui a donné sa force, il l'a revêtue de sa belle verdure. Bientôt l'homme pénètre dans la solitude où elle prospère, il la transplante dans son enclos artificiel pour y sécher et s'y flétrir. Hélas ! il en va trop souvent de même avec les plantes du règne spirituel de Dieu. Souvent la rude main de l'homme leur fait du mal. Mieux vaudrait pour elles qu'elles fussent laissées aux seuls soins de la main qui les a plantées. Il arrive parfois que de jeunes chrétiens ont beaucoup à souffrir quant à leur âme de n'avoir pas été laissés sous la seule discipline du Saint-Esprit et sous le seul enseignement de la sainte Ecriture. Presque toujours une direction humaine a pour résultat d'arrêter la croissance et le développement des plantes spirituelles de Dieu. Je ne veux nullement dire par là que Dieu ne puisse pas employer des hommes comme ses instruments pour arroser, cultiver et soigner ces précieuses plantes. Il est évident qu'il peut le faire, et qu'il le fait ; mais alors c'est là vraiment une culture de Dieu, et des soins de Dieu, et non de l'homme. C'est ce qui fait toute la différence. Le chrétien est une plante de Dieu. La semence qui l'a produite était divine. Elle a été plantée par la main de Dieu ; il faut donc laisser à cette main le soin de la développer.

Or, ce qui est vrai de l'individu croyant est également vrai de l'Eglise, considérée dans son ensemble. Dans la première épître à Timothée, l'Eglise est envisagée dans son ordre originel et dans sa gloire. Elle y est représentée comme « la Maison de Dieu, — l'E-

glise du Dieu vivant, — la colonne et l'appui de la vérité. » Il y est question, d'une façon détaillée et formelle, de ses employés, de ses fonctions, de ses responsabilités. Le serviteur de Dieu y reçoit des instructions sur la manière dont il doit se conduire au milieu d'une sphère aussi honorable et aussi sacrée. Tel est le caractère, tel est le dessein et l'objet de la première épître de Paul à Timothée.

Dans la seconde épître nous avons quelque chose de tout différent. La scène est entièrement changée. La maison, que la première épître nous montrait comme en bon état, est ici contemplée comme en ruines. L'Eglise, en tant qu'économie établie sur la terre, avait, comme toutes les autres économies, entièrement failli. L'homme est tombé en tout et partout. Il est tombé au milieu des beautés, de l'ordre et des délices du Paradis. Il est tombé dans ce bon pays, « ruisselant de lait et de miel, la noblesse de tous les pays. » Il est tombé au milieu des excellents privilèges de la dispensation évangélique ; et il tombera sous les brillants rayons de la gloire millénaire (voyez Gen. III ; Juges II ; Actes XX, 29 ; 3 Jean 9 ; Apoc. II, III ; XX, 7-9).

La considération de ce triste fait nous aidera à comprendre la seconde épître à Timothée. On pourrait bien justement la caractériser, en disant que nous y trouvons « des ressources divines pour des temps fâcheux. » L'apôtre semble, pour ainsi dire, pleurer sur les ruines de cet édifice autrefois si beau. Comme le prophète désolé, il contemple « les pierres du sanctuaire semées au coin de toutes les rues » (Lamentat. IV, 4). Il se souvient des larmes de son bien-aimé Timothée ; il est heureux d'avoir en lui un cœur sympathique dans

lequel il peut épancher ses douleurs. Tous ceux qui étaient en Asie s'étaient détournés de lui. Personne n'avait été avec lui devant le tribunal de César. Démas l'avait abandonné. Alexandre, l'ouvrier en cuivre, lui avait fait beaucoup de mal. Tout ce qui l'entourait, à vue humaine du moins, paraissait lugubre et sombre. Il prie son cher Timothée de lui apporter son manteau, ses livres et ses parchemins. Tout se dessine de plus en plus. « Des temps fâcheux, » difficiles et dangereux, sont en perspective. « Une forme de piété sans puissance, » — le manteau de la profession jeté sur les plus grossières abominations du cœur humain, — des hommes devenus incapables de supporter la saine doctrine, — s'amassant des docteurs selon leurs propres convoitises, ayant des oreilles qui leur démangent et qui ont besoin d'être chatouillées par les absurdités et les fables de l'esprit humain. Tels sont les grands traits de la seconde Epître à Timothée, comme chacun de nous peut s'en convaincre. Il est aussi facile de voir que le lot nous est échu au milieu de tous les dangers et les maux qui sont indiqués ici. Et n'est-il pas bon pour nous d'avoir une connaissance exacte de ces choses? Pourquoi voudrions-nous fermer les yeux à la vérité? A quoi bon nous tromper nous-mêmes par les vains rêves de progrès dans la lumière et dans la prospérité spirituelle? Ne vaut-il pas beaucoup mieux considérer en face le véritable état des choses? Assurément, et cela d'autant plus que cette même épître qui décrit si fidèlement les « temps fâcheux, » indique tout aussi fidèlement les ressources divines, appropriées à ces jours dangereux. Pourquoi nous imaginerions-nous que l'homme, sous la dispensation chrétienne, serait meil-

leur que l'homme sous toutes les dispensations précédentes, ou sous la dispensation millénaire à venir? Même en l'absence de toute preuve directe et positive, l'analogie seule ne nous conduirait-elle pas à attendre une chute sous cette économie-ci comme sous toutes les autres? Si, sans aucune exception, nous trouvons le jugement au terme de toutes les autres dispensations, pourquoi attendrions-nous quelque chose d'autre au terme de celle-ci? Que mon lecteur médite sérieusement ces pensées, et puis qu'il veuille bien me suivre pendant que je chercherai, avec la grâce de Dieu, à signaler quelques-unes des ressources divines pour les temps difficiles.

Je ne me propose pas d'expliquer en détail cette épître si intéressante et si touchante; cela ne serait pas possible dans un article comme celui-ci. Je veux simplement emprunter un seul sujet à chacun des quatre chapitres de cette lettre. Ces quatre sujets sont : 1^o « une foi sincère » (I, 5); 2^o « le solide fondement » (II, 19); 3^o « les saintes lettres » (III, 15); 4^o « la couronne de justice » (IV, 8). L'homme qui connaît, en quelque mesure, la puissance de ces choses, est divinement pourvu pour « les temps fâcheux. »

I. — D'abord, quant à « la foi sincère » — cette grâce sans prix, l'Apôtre dit : « Je suis reconnaissant envers Dieu, lequel je sers dès mes ancêtres avec une conscience pure, de ce que je me souviens de toi si constamment dans mes supplications, nuit et jour (désirant ardemment de te voir, me souvenant de tes larmes, afin que je sois rempli de joie), me rappelant la foi sincère qui est en toi, et qui a premièrement habité en Loïs, ta grand'mère, et en Eunice, ta mère; et, j'en

suis persuadé, en toi aussi. » Ici donc nous avons quelque chose qui est au-dessus et au delà de tout ce qui est simplement ecclésiastique ; — de quelque chose que chacun doit avoir, avant qu'il puisse être réellement introduit dans l'Eglise, et qui tiendra bon lors même que l'Eglise, comme ensemble, serait en ruines autour de lui. Cette foi sincère attache l'âme immédiatement à Christ, par un lien puissant, qui doit nécessairement être antérieur à toute idée ou association ecclésiastique, quelque importante qu'elle puisse être à sa place, — lien qui subsistera encore et toujours le même, alors que toutes les associations terrestres auront été dissoutes et pris fin pour toujours. Nous n'arrivons pas à Christ par l'Eglise. Nous arrivons à Christ premièrement, puis à l'Eglise. C'est Christ et non pas l'Eglise qui est notre vie. Sans aucun doute, la communion de l'Eglise est des plus précieuses ; mais il y a quelque chose de supérieur et d'antérieur à cette communion, et ce quelque chose c'est « la foi sincère » qui en prend possession. Timothée avait cette foi habitante en lui avant son entrée dans la maison de Dieu. Il était en relation avec le Dieu de la maison avant son affiliation publique à la maison de Dieu.

Il importe d'être au clair sur ce sujet. Nous ne devons jamais sacrifier l'intime individualité qui caractérise une « foi sincère. » Nous devons la porter avec nous à travers toutes les circonstances de notre vie et de notre service comme chrétiens. Cultivons soigneusement ces affections fraîches, vives, puissantes, créées dans nos cœurs alors qu'ils furent ouverts à la connaissance du Seigneur. Que les belles fleurs de notre printemps spirituel soient suivies, non par la sécheresse et

la stérilité, mais par ces bons fruits qui proviennent de la réalisation de notre union avec la racine. Trop souvent, hélas ! il en est autrement. Trop souvent le jeune chrétien sérieux, zélé, simple de cœur, disparaît dans le membre étroit et bigot d'une secte, ou dans le partisan intolérant et fougueux d'une opinion particulière. Il est rare que la fraîcheur, la douceur, la simplicité, la délicatesse et la fervente affection de nos débuts dans la carrière chrétienne, nous accompagnent jusqu'aux stations subséquentes de l'âge mûr et de la vieillesse. Fréquemment, on peut voir, dans les voies ou la marche de tel ou tel chrétien, une profondeur de sentiments, une richesse d'expériences, une élévation morale aux premiers temps de la vie chrétienne, trop tôt remplacées par un formalisme glacial, ou par une énergie exclusivement dépensée à défendre un aride système de théologie. Oh ! qu'il est rare de voir se réaliser ces paroles du Psalmiste : « Ils porteront encore des fruits dans la vieillesse toute blanche ; ils seront en vigueur et demeureront verts » (Ps. XCII, 14) !

Il est de fait que nous avons tous besoin de cultiver avec plus de soin « une foi sincère. » Nous avons besoin de réaliser, avec plus de force spirituelle, la puissance du lien qui nous unit, individuellement, à Christ. C'est ainsi que nous serions toujours, comme des arbres, pleins de sève et couverts de feuilles et de fruits. « Le juste fleurira comme le palmier ; il croîtra comme le cèdre au Liban ; étant plantés dans la maison de l'Éternel, ils fleuriront dans les parvis de notre Dieu. » Nous ne pouvons pas impunément nous laisser aller même à ce qu'on appelle des relations chrétiennes qui prendraient la place de notre connexion personnelle et de

notre communion avec Christ. Nous sommes beaucoup trop enclins à substituer des rapports avec les hommes aux rapports avec Dieu, — à marcher sur les traces de nos semblables plutôt que sur les traces de Christ, — à regarder autour de nous plutôt qu'en haut, lorsque nous avons besoin de sympathie et d'encouragements. Ce ne sont pas là les fruits d'une « foi sincère, » mais tout l'opposé. Cette foi est aussi florissante et efficace au milieu des solitudes d'un désert que dans le sein d'une assemblée. C'est avec Dieu lui-même qu'elle a, avant tout et surtout, affaire. « Elle tient ferme, comme voyant celui qui est invisible. » Ses regards sont sérieusement fixés sur les choses invisibles et éternelles. Elle entre jusqu'au dedans du voile, pour les contempler. Elle vit au milieu des réalités du royaume éternel. Après avoir amené l'âme aux pieds de Jésus pour y recevoir un plein et parfait pardon de tous ses péchés par son précieux sang, elle la porte, elle la conduit glorieusement en avant, à travers tous les détours et les labyrinthes du désert de cette vie, et la rend capable de se réjouir aux brillants rayons de la gloire millénaire.

Voilà ce que nous avons à dire sur cette première et inestimable ressource pour les « temps fâcheux, » — sur cette « foi sincère. » Sans elle personne ne peut prospérer spirituellement, que les temps soient paisibles ou dangereux, aisés ou difficiles, rudes ou doux, sombres ou sereins. Si un homme manque de cette foi, profondément plantée et soigneusement cultivée dans son âme, il sera tôt ou tard renversé. Il peut, pour un temps, être poussé en avant par les impulsions et l'influence des circonstances qui l'entourent ; il peut se

voir appuyé et comme porté par ses coreligionnaires, dans le courant de la profession religieuse ; mais très-certainement, s'il n'est pas en possession d'une « foi sincère, » le temps approche à grands pas, où ç'en sera fait de lui pour toujours. « Les temps fâcheux » arriveront bientôt à leur comble, puis viendra la terrible crise de jugement, auquel nul ne pourra échapper sinon les heureux possesseurs d'une « foi sincère. » Dieu veuille que tous mes lecteurs soient de ce nombre ! S'il en est ainsi, tout pour eux est éternellement sur et sauf.

II. — Venons-en maintenant au « solide fondement. » « Toutefois le solide fondement de Dieu demeure, ayant ce sceau : « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et : Que tout homme qui prononce le nom du Seigneur se retire de l'iniquité » (chap. II, 19). Au milieu de tous les troubles, de toutes les difficultés, des disputes de mots, des discours vains et profanes, des hérésies d'Hyménée et de Philète, — au milieu de tous ces traits variés des temps fâcheux, combien n'est-il pas précieux de pouvoir s'appuyer sur le solide fondement de Dieu ! L'âme qui est édifiée sur ce fondement, dans la divine énergie d'une « foi sincère, » est capable de résister au torrent du mal qui grossit si rapidement, — elle est divinement fortifiée pour tenir ferme et demeurer debout même dans les temps les plus allarmants. Il y a un beau lien moral entre la foi sincère dans le cœur de l'homme, et le solide fondement posé par la main de Dieu. Toutes choses peuvent tomber en ruines. L'Eglise, considérée comme temple de Dieu, peut être mise en pièces, et tous ceux qui aiment cette Eglise peuvent être appelés à s'asseoir tristement et à

pleurer sur ses décombres; mais toujours debout demeure et demeurera cet inébranlable fondement, que la main de Dieu a posé, contre lequel le torrent débordé de l'erreur et du mal peut frapper avec toute sa furie, sans autre effet que de démontrer l'éternelle stabilité de ce rocher et de tous ceux qui ont bâti sur lui l'édifice de leurs espérances et de leur salut. « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens. » Il n'y a que trop de fausse profession de christianisme, mais les yeux de Jéhovah reposent sur tous ceux qui lui appartiennent. Aucun d'eux n'est et ne peut jamais être oublié par Lui. Leurs noms sont gravés sur son cœur. Ils lui sont précieux en proportion du prix qu'il a payé pour les racheter, prix qui n'est rien moins que « le précieux sang » de son Fils bien-aimé. Nul mal ne peut les atteindre. Nulle arme forgée contre eux ne prospérera. « Le Dieu d'ancienneté est leur retraite, et les bras éternels sont au-dessous d'eux. » Quelle riche et bonne ressource pour « les temps fâcheux ! » Qu'aurions-nous à craindre? Pourquoi nous inquiéterions-nous? Ayant une « foi sincère » au dedans de nous, et le solide fondement de Dieu sous nos pieds, c'est notre heureux privilège de poursuivre, avec des cœurs tranquilles, notre course en avant et en haut, dans l'assurance que tout est bien, que tout sera bien.

On a souvent fait remarquer que le sceau, qui est sur le fondement de Dieu, a deux faces; l'une portant cette inscription : « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens; » et l'autre, celle-ci : « Que tout homme qui prononce le nom du Seigneur, se retire de l'iniquité. » La première est aussi réjouissante pour l'âme que la seconde est pratique. Quels que soient les débats et la

confusion, — quelle que soit la violence de l'orage et la fureur des flots soulevés, — quelque profonde que soit l'obscurité, — et lors même que toutes les puissances de la terre et de l'enfer s'allieraient, — « le Seigneur connaît ceux qui sont siens. » Il les a scellés de son sceau comme signe qu'ils sont à Lui. L'assurance de ce fait est éminemment propre à maintenir le cœur dans un profond repos, quelque difficiles et dangereux que soient les temps où nous vivons.

Mais n'oublions jamais que « tout homme qui prononce le nom de Christ, » est sous la responsabilité solennelle « de se retirer de l'iniquité, » partout où elle se rencontre. Cette obligation concerne tous les chrétiens. Du moment que nous voyons quelque chose qui mérite l'épithète d'iniquité, — quoi que ce puisse être, ou en quelque lieu que ce puisse être, nous sommes appelés à nous « en retirer. » Nous ne devons pas pour cela attendre que d'autres le voient comme nous, car ce qui peut paraître « iniquité » à l'un, peut ne pas sembler tel à un autre. Aussi c'est là une question entièrement individuelle. « Que tout homme. » En général les applications morales, dans cette épître, sont très-personnelles, très-fortes, très-sérieuses : « Si *quelqu'un* se purifie de ceux-ci. » — « *Fuis* les convoitises de la jeunesse. » — « *Evite* de telles gens. » — « *Mais toi, demeure.* » — « *Je t'adjure* devant Dieu. » — « *Mais toi, veille, ou sois* sobre en toutes choses, endure les souffrances. » — « *Garde-toi* aussi de lui. » — Ce sont là tout autant de sérieux et graves avertissements, qui démontrent bien clairement que notre lot nous est échu dans des temps où nous ne devons pas nous appuyer sur le bras de l'homme. Ce qui peut nous soutenir,

c'est l'énergie d'une « foi sincère, » c'est notre connexion personnelle avec « le solide fondement. » Ainsi nous serons rendus capables, — que les autres fassent ou pensent ce qu'ils veulent, — de nous « retirer de l'iniquité, » — de « fuir les convoitises de la jeunesse, » — de nous détourner » des adhérents d'une « forme de piété » sans puissance, en quelque lieu que nous les trouvions, et de nous « garder de tout Alexandre, ouvrier en cuivre. * » Si nous laissons nos pieds s'éloigner du Rocher, — si nous cédon aux impulsions des circonstances et des influences qui nous entourent, nous ne serons jamais en état de tenir tête aux formes particulières du mal et de l'erreur dans ces « temps fâcheux. »

(Suite).

* Ne pourrait-on pas dire qu'il n'y a jamais eu un Néhémie sans un Samballat, ou un Esdras sans un Réhum, ou un Paul sans un Alexandre ?

« Aucune confiance dans la chair » (Philip. III. 5).

L'histoire de Saul nous montre jusqu'à quel point un homme peut agir avec Dieu et pour les intérêts du peuple de Dieu, étant mu par une énergie qui n'est, après tout, que charnelle. Elle nous montre comment Saul fut mis à l'épreuve, et comment, dans un certain sens, Dieu était avec lui ; car Dieu lui donna un nouveau cœur ; ce n'était pas, sans doute, la conversion, mais Saul devint un tout autre homme ; et pourtant le résultat ne fait que démontrer jusqu'où peut aller la chair dans l'accomplissement du but que Dieu se propose, et quelle est la fin de tout cela ! C'est un tableau bien solennel ; mais c'est là ce qui est présenté dans l'histoire de Saul. Elle montre jusqu'où la chair peut agir même sous la direction de Dieu ; c'est ce que fit Saul jusqu'au moment où sa propre volonté commença à agir ; et alors il put mépriser Samuel lui-même.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Ressources pour les « temps fâcheux. »

(Lisez 2 Timothée.)

(Suite et fin de la page 60).

III. — Cela nous amène naturellement à notre troisième point, savoir : « les saintes Ecritures, » — cette précieuse portion de tout homme de Dieu : « Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que dès ton enfance tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute Ecriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et PARFAITEMENT accompli pour TOUTE bonne œuvre » (III, 14—17). Voilà, pour nous, une riche provision pour les « temps fâcheux. » Une vraie connaissance de celui « de qui nous avons appris, » — une étude faite avec soin, une intelligence personnelle, expérimentale des « saintes lettres, » —

cette fontaine pure de l'autorité divine, — cette source immuable de la céleste sagesse, que même *un enfant* peut posséder, et sans laquelle *un sage* s'égare. Si un homme ne peut pas rapporter toutes ses pensées, toutes ses convictions, tous ses principes, à Dieu comme à leur vivante source — à Christ comme à leur centre vivant, et aux « saintes Ecritures » comme à leur divine autorité, il ne sera jamais en état de traverser les « temps fâcheux. » Une foi de seconde main ne suffira jamais à personne. Il faut que nous tenions la vérité directement de Dieu, par le moyen et sur l'autorité des « saintes Ecritures. » Dieu peut se servir d'un homme pour me faire comprendre ou m'expliquer certaines choses dans la Parole ; néanmoins, ces choses, je ne les tiens pas de l'homme, mais de Dieu. C'est là savoir de *qui* on les a apprises ; et quand il en est ainsi, je suis capable, par grâce, de traverser, en sûreté, les plus profondes ténèbres et les chemins raboteux du désert de ce monde. La lampe de la céleste inspiration donne une lumière si claire, si belle si sûre que les ténèbres environnantes n'ont d'autre effet que d'en faire ressortir plus distinctement la merveilleuse splendeur. « L'homme de Dieu » n'en est pas réduit à puiser aux ruisseaux fangeux qui coulent dans le canal de la tradition humaine ; mais ayant le vase d'une « foi sincère, » il s'assied près de la source limpide et intarissable des « saintes lettres » pour s'abreuver de ses eaux rafraîchissantes, pour l'entière satisfaction de son âme altérée.

Il est digne de remarquer que, quoique l'apôtre inspiré fût parfaitement au courant, en écrivant sa première épître, de la « foi sincère de Timothée et de sa

connaissance des « saintes lettres » dès sa tendre enfance, il ne fait pourtant aucune allusion à ces choses que lorsqu'il contemple, dans sa seconde épître, les effrayants caractères des « temps fâcheux. » La raison en est bien simple : c'est au milieu même des dangers des « derniers jours, » que l'on a le plus urgent besoin d'une « foi sincère » et des « saintes Ecritures. » Impossible de s'en passer. Si tout, autour de nous, était frais et vigoureux, — si tous les saints étaient portés en avant comme par une commune impulsion de vraie piété, — si tous les cœurs débordaient d'une affection profonde pour la personne et pour la cause du Christ, — si toutes les figures rayonnaient d'une céleste joie, — alors, sans doute, il serait comparativement facile de marcher en avant. Mais l'état de choses signalé dans la seconde épître à Timothée est précisément l'inverse de tout cela. Il est tel que, si quelqu'un ne marche pas intimement avec Dieu, dans l'exercice habituel d'une « foi sincère » — dans la réalisation permanente du lien qui le rattache indissolublement au « fondement de Dieu » — et dans une connaissance claire, exacte, inébranlable des « saintes Ecritures, » il fera inévitablement naufrage. C'est là une pensée profondément sérieuse bien digne de toute l'attention de mes lecteurs, accompagnée de prières. Il est bien venu le temps où chacun doit suivre le Seigneur, selon sa mesure. « Que t'importe ? Toi, suis-moi. » Ces paroles ont une force toute particulière pour celui qui cherche son chemin au milieu des ruines de toutes les choses ecclésiastiques.

Cependant, que l'on me comprenne bien. Ce n'est pas que je veuille, le moins du monde, amoindrir l'im-

portance et la valeur d'une vraie communion d'église, ou de la divine institution de l'assemblée et de tous les privilèges et les responsabilités qui s'y rattachent. Loin de moi cette pensée. Je crois de tout mon cœur que les chrétiens sont appelés à s'efforcer de maintenir les principes de communion les plus élevés ; et que, d'un autre côté, l'épître dont nous nous occupons nous donne droit d'espérer que, même dans les temps les plus sombres, les « vases purifiés » pourront toujours « poursuivre la justice, la foi, l'amour et la paix, » *avec ceux* qui « invoquent d'un cœur pur le Seigneur » (II, 22).

Tout cela est simple et clair et a sa place et sa valeur, mais n'a rien du tout à faire avec le fait, que chaque chrétien est responsable de suivre un sentier de sainte indépendance des hommes, sans s'appuyer pour cela sur l'approbation, la sympathie, le soutien ou la société de ses semblables. Sans doute, nous devons être profondément reconnaissants de la communion fraternelle quand nous pouvons en jouir sur le terrain de la vérité. Le prix d'une telle communion est réellement inexprimable. Plût à Dieu que nous la connussions davantage, et que le Seigneur nous en augmentât au centuple la jouissance ! Mais ne nous laissons jamais entraîner à acquérir cette communion aux dépens de « tout ce qui est aimable et de bonne renommée. » Ce serait la payer trop cher. Puisse le nom de Jésus être beaucoup plus précieux à nos cœurs que tout le reste, et avec tous ceux qui aiment sincèrement ce nom, que notre lot sur la terre soit heureux, comme il le sera, à travers l'éternité, dans les régions d'en haut de la lumière et de la pureté incorruptible.

(Suite.)

Comment le chrétien est « mort au péché, mais vivant à Dieu. »

CHAPITRE VI DE L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

La grâce nous place toujours dans la liberté ; même dans la sainteté, la liberté caractérise la séparation qui en est le fruit ; car la liberté, c'est l'affranchissement de la servitude du péché, la consécration volontaire et joyeuse à Dieu.

Le chapitre que nous avons devant nous est très-pratique, en même temps que très-profond, comme tout ce qui vient de Dieu, car tout ce qui vient de Dieu, retourne à Dieu. L'homme rapporte tout à lui-même, par nature : toutes ses pensées, toutes ses actions, commencent et se terminent par *le moi*. Mais Christ ne pouvait descendre sur la terre et marcher dans la justice sans rapporter toutes choses à Dieu : *tout* l'encens de « l'offrande du gâteau » (Lév. II) montait vers Dieu. Sans doute, les sacrificateurs en respiraient la bonne odeur, toutefois comme offrande, le parfum montait tout entier vers Dieu. Il en est de même de la nouvelle vie dont parle ce chapitre, et qui, venant de Dieu, remonte à Dieu. Elle produit des fruits, cela est naturel, mais ce n'est pas là son but ; comme nous lisons au chap. V de l'épître aux Ephésiens : « Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour. » Voilà la morale chrétienne ; c'est la nature de Dieu, la vie de Dieu exprimée dans les hommes, une vie qui découle de Dieu et qui doit retourner à Dieu. Mais la Parole ajoute : « Comme

Christ aussi nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur. »

La vie que Dieu donne remonte à lui ; et lorsqu'elle fait défaut, tout manque. Elle est le tout, mes bien-aimés, — car la valeur d'un homme n'est pas dans ce qu'il fait, mais dans le motif qui le fait agir. Deux hommes peuvent être occupés du même travail par des motifs totalement opposés : l'un travaillera pour sa famille, tandis que l'autre dépensera le prix de sa journée dans de coupables plaisirs. — Quelle différence entre l'acte de l'un et celui de l'autre ; et pourtant ils sont occupés du même travail et s'en acquittent également bien, dans l'intérêt de celui qui les emploie ! — Dans la nouvelle nature, je le répète, toute chose retourne à Dieu, c'est pourquoi nous avons à nous juger nous-mêmes, car même le chrétien, quand sa marche est sans reproche devant les hommes, peut permettre quelquefois que d'autres choses interviennent qui ne sont pas simplement *plaire à Dieu*, — et qui altèrent le parfum. Quelle chose affreuse, lorsque le moi entre et vient corrompre le parfum ! alors même que d'autres ne s'en apercevraient pas.

Le chap. III de cette épître nous enseigne de quelle manière le sang vient faire face aux péchés, soit des Juifs, soit des Gentils. — Le chap. IV nous montre le vrai caractère de la foi chrétienne, se reposant en Dieu qui était venu en puissance, et avait élevé à sa droite celui qui était mort. En regardant à Jésus comme à un homme placé sous la mort, nous voyons la puissance de Dieu qui intervient et le ressuscite. — Dans le chapitre V, ce principe est appliqué à la justification, et

la Parole nous parle de la joie qui est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit. Ensuite vient la loi qui est mise en contraste avec la grâce, et qui fut introduite autrefois, après que l'homme fut devenu pécheur, — elle-même étant juste, et ainsi démontrant le péché de l'homme. Il y a pour l'homme deux manières de subsister devant Dieu, et point d'autre : l'homme pouvait être juste, ou bien il peut être sauvé. L'homme aurait pu encore, il est vrai, être innocent comme le fut Adam, mais par l'entrée du péché dans le monde, cette possibilité est perdue pour toujours. L'homme ne peut donc se tenir devant Dieu que sur le fondement de la grâce souveraine. La loi est bonne, et si l'homme l'accomplissait, elle le rendrait heureux ; elle rendrait même les anges heureux, car aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même, cela est pratiqué dans le ciel. Mais dans la forme sous laquelle elle fut donnée à Sinaï, la loi ne pouvait être donnée à un Adam innocent ; car la loi suppose toujours la présence du péché, et elle intervient afin de mettre en évidence son vrai caractère.

Après nous avoir démontré que « comme par la désobéissance d'un seul, plusieurs ont été constitués pécheurs, ainsi aussi par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes » — et nous avoir ainsi fait comprendre que Dieu fait remonter la famille des pécheurs jusqu'à Adam et la famille des justes jusqu'à Christ, l'apôtre, dans le chap. VI, s'empare de l'objection que ce qu'il vient de dire, paraît devoir nous rendre indifférents quant à notre marche pour nous faire faire un pas de plus dans la connaissance de notre position en Christ. La chair en effet raisonne ainsi : car

si « par l'obéissance d'un seul plusieurs sont constitués justes, » et si nous sommes envisagés dans le chef auquel nous appartenons, nos actions n'ont plus aucune importance, parce qu'elles ne sont pas le fondement de notre acceptation ; car la chair tourne tout à mal. Elle s'empare de *la loi*, qui a été donnée pour *convaincre de péché*, pour en faire un instrument de *justice* ; et de *la grâce*, qui est la puissance et le moyen de sainteté et de communion avec Dieu, pour en faire une occasion de péché.

Adam et Christ sont donc ici placés devant nous comme les deux chefs des deux familles humaines. Mais Adam est devenu un homme pécheur, le péché a été accompli en lui avant qu'il soit devenu chef de race. Christ également a accompli la justice avant qu'il ne soit devenu le chef de sa famille ; et de même que nous entrons dans la condition qui fut accomplie en Adam, nous entrons dans celle qui a été accomplie en Christ. Et comme nous avons eu en nous une vie qui aimait l'état dans lequel nous nous trouvions en Adam, de même, après que nous nous trouvons justifiés dans le Christ Jésus, il y a en nous une vie qui aime ce nouvel état.

La réponse de l'apôtre quant à l'usage que la chair voudrait faire de cette vérité que nous sommes justifiés par l'obéissance d'un autre, comme étant dans le chef qui est Christ, est tirée de la vérité même qui donna lieu à l'objection : le Christ dans lequel nous sommes, est mort et ressuscité ! « Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore » (vers. 2) ? — En Christ nous sommes morts au péché. Il n'est jamais dit que nous *devions* mourir au péché, mais que nous

sommes morts au péché. Nous sommes établis en Christ. — Notre place est en Christ, mort et ressuscité. Si je possède cette justification, c'est en lui en qui je possède cette vie. Si je n'ai pas l'une, je n'ai pas non plus l'autre. L'apôtre ne parle pas ici de motifs ; il établit ce qui *doit* être nécessairement, en conséquence de la nature de notre union avec Christ. Si je crois que je suis sauvé par le sang de Jésus, je trouve dans ce sang, mis sur mon oreille, sur ma main et sur mon pied (comp. Lévit. VIII, 23, 24), un motif pour marcher d'une manière qui soit en harmonie avec ce que ce sang réclame. Mais, je le répète, il n'est pas question ici de motifs, mais de résurrection. Comment ai-je été justifié ? Par la mort et la résurrection. Dieu me considère donc comme mort, car Christ est mort et je suis en lui. Si je suis mort, je ne puis pas vivre en ce en quoi je suis mort ; — voilà la doctrine ! Nous sommes appelés à mortifier nos *membres* et non à mourir *nous-mêmes*.

La grande question pour nous est : comment pouvons-nous nous débarrasser du péché qui est dans notre nature ? Il faut que nous fassions mourir le péché ; il faut que nous nous mettions à mort nous-mêmes. Mais comment pouvons-nous accomplir cette œuvre pendant que nous sommes dans cette nature ? Il faut que nous possédions une autre vie, avant que nous puissions faire mourir celle que nous avons ; il faut que nous ayons une vie nouvelle avant que nous puissions crucifier l'ancienne, autrement nous ferions mourir la seule vie que nous possédons. Or, cette vie nouvelle nous est donnée, de sorte que nous pouvons mortifier ce qui est de la vieille vie ; et ce sont mes *membres* que je morti-

fié, ce n'est pas moi-même. Mon *moi*, le vieux moi, est mort dans la mort de Christ, ainsi qu'il est écrit : « Je suis crucifié avec Christ ; » mais l'Écriture ajoute : « Mais Christ vit en moi » (Gal. II, 20) ; la nouvelle vie, c'est *moi* maintenant. Je vis ! — J'ai une vie nouvelle, quoique la vieille vie ait été mise à mort, et dès ce moment je puis exterminer tout ce qui appartient à l'ancienne.

L'apôtre unit ainsi la liberté à la mort et à la résurrection : « Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché » (vers. 6) ; « car si nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection » (vers. 5).

A quel Christ avons-nous part ? A un Christ mort ou à un Christ ressuscité ? Christ est-il divisé ? Nous n'avons pas part à un demi-Christ. Si nous sommes morts avec lui, nous ressuscitons aussi avec lui, « afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie » (vers. 4). Là est notre marche. Et remarquez que le type de cette marche, — la mesure qui est placée devant nous, c'est « la gloire du Père ! »

Je m'arrête ici un moment pour examiner cette expression merveilleuse ; car tout ce qui nous montre l'excellence de Christ, nous donne de la puissance. Ce que je vois ici, c'est qu'il n'y a pas une seule chose qui glorifie le Père, qui ne soit en jeu dans la résurrection de Christ d'entre les morts. La puissance divine ? — c'est Dieu qui ressuscite les morts. La mort comme ruine de l'homme ? — Dieu en ramène Christ. L'amour

du Père? — il est en plein exercice. Fut-il jamais plus complètement manifesté que dans la mort de Christ? « A cause de ceci, le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie afin que je la reprenne » (Jean X, 17). Le Père trouve, pour ainsi dire, un nouveau motif d'aimer son Fils. Mais, de plus, c'était le Fils du Père qui se trouvait ainsi sous la puissance de la mort, et par conséquent, il ne pouvait y être laissé. Pour l'amour de sa gloire, le Père ne pouvait pas souffrir que son Bien-aimé sente la corruption. — Sa justice? — la justice du Père fut magnifiée. « Je t'ai glorifié sur la terre...., maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même » (Jean XVII, 4, 5). Le Père, ayant en quelque sorte été rendu débiteur du Fils, qui l'avait glorifié sur la terre, avait à lui donner maintenant sa récompense. Ainsi, tout ce qui constitue la gloire du Père a été en exercice dans l'élévation de Jésus à la droite même de Dieu. Il y aurait eu une lacune dans le ciel, une lacune effrayante, si Christ n'avait pas été ressuscité, mais il n'était pas possible qu'il fût retenu sous la puissance de la mort.

« Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (vers 11). — L'apôtre ne dit pas : *réalisez* que vous êtes morts, quoique cela soit vrai en son lieu, mais dans la puissance de cette vie ressuscitée : *tenez-vous* vous-mêmes pour morts, puisque Christ est mort. C'est ici que j'obtiens cette vie en Christ ressuscité. Mon âme est amenée à saisir la gloire du Père, le caractère du Père et sa relation avec Christ, en voyant toutes les perfections divines mises en évidence dans la résurrection de Christ, et en étant rendu participant

en lui de la vie, dans la puissance de laquelle il est ressuscité. Et comment suis-je ainsi associé à cette vie? Pourquoi Christ était-il là dans la mort? Pour mes péchés, — et ce fait lie cette vie ressuscitée à mes affections. Ce n'est pas par la puissance ou par un effort de l'intelligence qu'on y entre; — mais quand l'âme, dans la puissance du Saint-Esprit, saisit l'excellence de la personne de Jésus, comprenant qu'il était tel, qu'il ne pouvait être retenu par la mort, et que la gloire du Père était engagée dans sa résurrection. Lorsque nous connaissons la personne de Christ, nous savons qu'il ne pouvait être retenu par la mort! — C'est à cette connaissance que le Seigneur amena la femme Samaritaine. Il agit d'abord sur sa conscience: « Va et appelle ton mari; » ensuite, après lui « avoir dit tout ce qu'elle avait fait, » il l'amène au point où il peut lui dire: « C'est moi qui te parle » (Jean IV, 16, 26, 29), de sorte que la personne du Seigneur Jésus remplit son âme et son cœur. Lorsque Dieu nous a fait comprendre par la puissance de l'Esprit, que c'est un Christ mort qui est ressuscité, alors nous acquérons la puissance de la vie. Je suis uni à Christ lui-même qui est ressuscité, mais qui a été mort une fois pour mes péchés, étant descendu par grâce jusque dans la condition dans laquelle je me trouvais, et hors de laquelle il fut ressuscité par la gloire du Père. Combien ceci rapproche le Seigneur de nous! Comment vous ou moi pourrions-nous monter au ciel pour contempler la gloire du Père? Mais ici je vois la gloire du Père entrer là où Christ était mort pour mes péchés. Il a été occupé de moi; — il a souffert pour moi. N'allez pas croire même pour un instant, que c'est par une sagesse de l'intelligence

que vous arriverez à ces choses, mais elles rempliront votre âme quand vous apprendrez que vous êtes un si grand pécheur que Christ a été dans le sépulcre à cause de vos péchés. D'abord, la conscience est atteinte par la puissance de l'Esprit de Dieu ; ensuite nous voyons la fin de ses luttes dans ce qui a lieu dans la personne de Christ, lorsqu'il est complètement sous le poids de nos péchés.

Nous avons vu que toute la puissance et toute la gloire du Père étaient en jeu dans la résurrection de Christ, et le cœur suit Jésus là où il est maintenant dans la gloire.

L'apôtre va nous montrer maintenant de quelle manière nous avons part à la mort et à la résurrection de Christ. « Si nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection » (vers. 5). Je le répète, ce n'est pas un demi-Christ que nous avons. Si Christ est mort, et si nos péchés sont effacés, c'est qu'il est ressuscité, et notre place est avec lui comme étant ressuscité. (Car, dans cette partie de l'épître, il ne s'agit pas de justification. La justification ne consiste pas en ce que Christ a effacé le péché, mais en ce que lui, dans sa personne, il a été accepté ; — il a été ressuscité pour notre justification, — et que nous, nous sommes acceptés en lui.) « Notre vieil homme a été crucifié avec lui, pour que nous ne servions plus le péché » (verset 6). Servir le péché ! L'apôtre se sert du langage d'un pays où il y avait des esclaves ; il parle à la manière des hommes. Vous êtes maintenant des serviteurs de la justice, et cependant pas des serviteurs, car, en vérité, vous êtes libres. La position dont il est question ici est

celle d'un homme qui dépend de la volonté d'un autre et qui est à sa disposition. Il était l'esclave du péché. Être sous la loi et être sous le péché, c'est la même chose (voyez Jean VIII). « L'esclave ne demeure pas dans la maison pour toujours. » — Si vous êtes sous la loi, vous ne pouvez pas demeurer toujours dans la maison, — vous n'êtes que des esclaves, — vous pouvez être mis dehors, comme il arrive aux esclaves, ou être tués si vous ne faites pas bien votre service. Mais si vous êtes fils, vous faites partie de la famille, vous êtes libres et vous demeurez dans la maison pour toujours.

On ne peut rien mettre à la charge d'un homme qui est mort ; le maître d'un homme mort a perdu son pouvoir sur lui. Si l'on veut tuer, il faut qu'il y ait quelqu'un à tuer. La vie à laquelle l'iniquité pouvait être imputée, cette vie n'existe plus. Nous sommes morts. — Mais comment se fait-il que nous puissions parler ainsi ? Christ est mort et nous sommes morts en lui. « Celui qui est mort est quitte du péché » (verset 7). Mais vous dites : hélas ! nous n'en avons pas fini avec le péché ! Voulez-vous être plus sage que Dieu ? Dieu dit qu'en Christ nous sommes quittes du péché. Le péché fut attaché à Christ, mis sur lui pour nous, par grâce, et Christ est mort, et c'en est fait du péché, entièrement. Christ est mort pour tout le mal que je vois en moi, — le principe du mal, mes mauvais penchants et tout le reste ; tout cela a pris fin en Christ, et maintenant, je suis appelé à faire mourir tout ce qui le rappelle. Par conséquent : « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, » — *tenez-vous* pour morts — telle est l'expression de l'Écriture, — et là est la liberté — l'affranchissement du péché et non la liberté de pécher.

Je désire faire ici deux observations. L'évangile produit nécessairement des fruits en moi, mais la doctrine du christianisme, c'est que je suis sauvé par un médiateur. Si je dois être sauvé par moi-même, c'en est fait de moi ; — tout est perdu. Si je dois jamais paraître en jugement, je suis perdu. Toute la doctrine du salut repose donc sur ce qu'il y a « un médiateur » (Job. IX, 33). Quant à moi-même, comme dit Job : « Si je me lave dans de l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, — alors tu me plongeras dans un fossé, et mes vêtements m'auront en horreur » (Job IX, 30, 31). Mais il y a un médiateur, il y a quelqu'un « qui met la main sur nous deux ; » et cette personne, c'est Christ. Il est ma vie, et assurément je produis du fruit, mais je suis fait justice de Dieu en lui.

Pendant vous dites : « Le péché est pourtant toujours vivant en moi. » Laissez-moi vous demander ceci : Christ est-il tout ce qu'il est, pour les péchés que vous avez, ou pour ceux que vous n'avez pas ? — Pour ceux que vous avez, sans nul doute, — pour ceux que vous découvrez en vous. C'est pour ces péchés-là que Christ mourut. Il est bon d'être jaloux d'une jalousie de Dieu, mais, en même temps que de la jalousie de la grâce, souvenez-vous qui a effacé tous vos péchés.

Si nous sommes morts, nous vivons aussi. Par ma relation avec Christ, je suis amené dans une nouvelle condition d'existence dans laquelle rien ne peut s'élever contre moi : ni le péché, ni Satan, ni la mort. Il n'y a rien de ce qui pouvait m'atteindre comme pécheur, que Christ n'ait affronté pour moi, et il a triomphé de tout. Nous sommes placés dans un état entièrement nouveau, — comme au delà de la mer Rouge. Christ

mourut une fois au péché. S'il avait refusé de prendre sur lui tout ce qui pesait sur moi comme pécheur, je n'aurais pas été sauvé, — je n'aurais point de liberté. « Mais il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Héb. V, 8). Il dut obéir jusqu'aux dernières limites de l'obéissance ; il dut passer à travers tout, afin que l'on vît si, en quoi que ce soit, on pourrait trouver en lui un refus d'obéir (et c'est là le péché), mais il ne s'en trouva pas, et c'est ce qui fait que dans sa mort, il n'y a pas seulement l'expiation, mais aussi la perfection morale du Rédempteur.

Christ ne demanda jamais qu'une autre coupe, quelle qu'elle fût, fût éloignée de lui ; — mais cette coupe-là, il ne pouvait pas désirer de la boire, car c'était souffrir pour le péché, — Dieu lui cachant sa face. Ainsi, dans le jardin, il choisit la coupe qui lui cachera la face de Dieu, plutôt que de manquer à l'obéissance, — et désormais il vit au delà de tout cela. Quelle sera donc maintenant votre position ? Vous êtes morts, n'est-ce pas ? Oui, « morts, » mais pourtant « vivants ; » et telle est la véritable position chrétienne. Ce n'est pas : « Si vous n'êtes pas cela, vous ne jouirez pas de la valeur du sang ; » mais : « Vous devez être cela puisque Christ l'est, Je n'exhorte pas quelqu'un qui n'est pas mon enfant à vivre comme s'il l'était. Non, certainement. « Vous aussi, tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts etc. » J'acquies à la fois la position et ce qui en est la conséquence. Je dois me tenir moi-même pour mort. C'est là de la foi. Je le répète, il n'est pas dit : « faites l'expérience, » mais « tenez-vous vous-mêmes pour morts etc. » et la conséquence suivra. Par grâce, j'ai le droit de me tenir pareillement pour res-

suscité ; et alors je vis pour Dieu. J'ai ainsi la position justifiée de vivre pour Dieu devant le monde, comme auparavant j'étais dans la position de condamnation de la vie coupable d'Adam. L'apôtre ne dit pas : « Livrez-vous vous-mêmes à la vertu, » mais « Livrez-vous vous-mêmes à Dieu. » Ce qui vient de Dieu retourne à Dieu. (Je m'abhorre moi-même lorsque je vois que je fais une chose bonne, et que je ne la fais pas en vue de Dieu. Cela arrive, hélas ! Et en parlant de la meilleure chose, il peut y avoir le plus affreux péché.) Maintenant je me livre moi-même à Dieu. Une des premières choses que j'aie remarquées en lisant les Evangiles, c'est que jamais Jésus n'a fait quoi que ce soit en vue de lui-même. Il n'avait pas le temps de dormir. La prière occupait ses nuits ; ou bien il reposait tranquillement dans le vaisseau battu par les vagues. Il était là dans l'obéissance, non pas seulement dans les choses qui étaient commandées, mais parce qu'elles étaient commandées. Oh ! quelle liberté ! Si vous êtes chrétien, vous savez ce que c'est que d'être un meurtrier du péché et du moi ; et c'est là la chose la plus heureuse. J'ai le droit d'en avoir fini avec moi-même.

Le chap. V nous présente un homme, par lui-même pécheur, sous le jugement de la désobéissance ; ici, c'est un homme sous la domination du péché, — comme jadis Israël sous Pharaon, obligé de faire des briques sans paille : les Juifs n'y trouvaient pas de plaisir, cependant ils le faisaient. Mais, dites-vous, le péché a de la puissance ; je crains que je ne me trompe. — Où en êtes-vous ? — Vous ne vous placez pas sous la grâce. Il faut y être d'abord ; et puis allez à Dieu et vous obtiendrez de la force pour résister au péché. C'est pour-

quoi le chapitre V est placé avant le chap. VI. Avant tout, il faut que vous soyez placés sous la grâce. La grâce ne s'exerce pas envers un être saint, — c'est alors l'amour ; — mais elle s'adresse à quelqu'un qui en est indigne. « Le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous [la] loi, mais sous [la] grâce » (vers. 14). Vous avez Dieu de votre côté, pour vous, contre le péché.

Les hommes pensent que si on donne à l'homme une paix parfaite, il oubliera Dieu. Hélas ! il est dans notre nature corrompue d'en agir ainsi en tout temps, et d'abuser pour cela du soulagement qu'a trouvé la conscience. Mais la puissance de la résurrection en Christ dans laquelle nous obtenons ce soulagement, nous délivre du péché, et comment celui qui est délivré du péché, peut-il être esclave du péché ? « Si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi » (Gal. V, 18). Le Saint-Esprit ne nous conduira jamais dans le péché. « Ayant donc été affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice » (vers. 18). Quand je dis : « *asservis*, » je parle à la façon des hommes, car après tout, c'est réellement la liberté que le service de Dieu. Remarquez qu'il y a un fruit dans la justice. Quel fruit avions-nous du péché ? La fin de ces choses est la mort, mais la justice, servant la volonté de Dieu, produit des fruits bénis. Non-seulement il y a des fruits justes, mais il y a un fruit dans la justice. « Nous avons notre fruit en sanctification » (vers. 22). Qu'est-ce que la sainteté ? C'est la séparation pour Dieu. Adam n'était pas saint, — il était innocent. Dieu est saint. Il connaît le bien et le mal ; il aime le bien et il hait le mal. Il en est ainsi de Jésus, et puis de nous. Nous aimons le bien et nous haïssons le mal. Mais moi, comme créature, je ne puis juger de la différence entre le bien et le mal, c'est pourquoi j'ai besoin de Dieu comme

d'un objet pour discerner la mesure entière du bien, et pour pouvoir ainsi juger le mal, et m'en tenir séparé. Des affections tournées vers Christ, sont le canal et la puissance de ce bien. Christ, dans ce sens, ne pouvait pas avoir d'objet, quoiqu'il eût toujours son Père devant lui, et que, comme homme, il regardât « à la joie qui lui était proposée » (Hébr. XII, 2). Mais il n'avait pas besoin d'avoir ses affections tournées vers un objet qui le sanctifiât; car elles l'étaient dans la vérité et une parfaite communion; et en prenant sa place d'homme ressuscité, il se sanctifiait lui-même et se mettait à part comme l'homme ressuscité, par la révélation duquel nous devons être sanctifiés par la vérité. Lui-même, il était l'objet de l'amour du Père sur la terre (Matth. III, 16, 17). Ailleurs (Act. VII, 55) il est le nôtre dans le ciel ⁴.

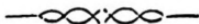
Il n'y a point de fruit du péché; mais la destruction, jusqu'à la mort, de ce qui a été dégradé en perdant l'image de Dieu. Maintenant je suis appelé à marcher dans la justice, et la conséquence en est que je m'éloigne de l'esprit et des voies du monde; je suis soustrait à l'influence des choses qui le gouvernent; dans la liberté pratique de ma nouvelle nature, mon cœur est plus occupé de ce qui est de Dieu; ma confiance en lui est augmentée, la prière embrasse une sphère plus étendue, le cœur est attiré plus près de Dieu, et par le commerce dans lequel je vis avec Dieu, j'apprends à le connaître mieux lui-même. Ce n'est pas seulement qu'il y a des fruits, mais à cette marche pratique dans la justice, se lie la consécration du cœur à Dieu, et la connaissance de Dieu lui-même. Si nous vivons pour Dieu, nous connaissons ce qui est bon ou mauvais à ses yeux. Ce n'est pas seulement que nous vivons pour

⁴) Quand je dis : « sur la terre, » je parle de Christ comme actuellement révélé. Il a été les délices du Père éternellement. Voyez Prov. VIII.

Christ quant au dévouement extérieur, mais notre cœur sera délivré de l'influence des choses qui l'entraînaient autrefois.

C'est pourquoi veillez à ce que Dieu soit tout dans votre vie de tous les jours ! Ne soyez pas comme des gens dont les pieds glissent à tout moment, et qui avancent pour glisser de nouveau et recommencer toujours, comme font tant de chrétiens, mais avancez tranquillement et d'un pas ferme, croissant dans la séparation pour Dieu. Alors « vous aurez votre fruit en sanctification, » étant vous-mêmes asservis, non pas à la sanctification, mais, comme il est dit, « à Dieu. » Là est la source, et l'excellence glorieuse et la liberté du service. Vous pouvez être un esclave à la justice, afin de satisfaire votre conscience et vous exténuer ainsi jusqu'à la mort ; tandis que ce que je trouve ici, par la grâce, c'est la liberté par la justice, et ensuite la volonté de Christ comme le motif de tout ce que je suis, et de tout ce que je fais. C'est la liberté, en effet ! Il faut le fruit pratique de chaque jour, mais, en outre, il y a la joie, la joie positive, de servir Dieu. Et, après tout, après que cette voie pratique d'arriver à la justice et à la véritable sainteté, à l'image même de Dieu, — vous a été enseignée, il est doux d'apprendre encore que la vie éternelle est entièrement par grâce, « le don de Dieu. » J'aime mieux recevoir et posséder la vie éternelle comme un don de Dieu, que de mériter dix vies, car posséder la vie ainsi, est la preuve de l'amour de Dieu, et par là félicité !

Que le Seigneur nous donne, dans notre vie ordinaire de chaque jour, de vivre de la vie cachée du cœur, et de faire découler de là la vie extérieure de notre service *pour lui*, sur le fondement que nous nous tenons nous-mêmes pour morts et ressuscités, nous livrant nous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants (vers. 15).



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Ressources pour les « temps fâcheux. »

(Lisez 2 Timothée.)

(Suite et fin de la page 64).

IV. — Encore un mot, pour terminer, sur « la couronne de la justice. » « Car pour moi, j'ai déjà reçu l'aspersion du sacrifice, et le temps de mon départ est arrivé ; j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur, juste Juge, me rendra dans ce jour-là, et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition » (IV, 6-8). Ici, le vénérable pèlerin prend place au sommet d'un Pisga spirituel et, d'un œil clairvoyant, il contemple les radieuses sphères de la gloire. Il voit la couronne de justice resplendissant dans la main du Maître qu'il a servi. Il regarde en arrière sur la course qu'il a achevée et sur le champ de bataille où il a combattu : — il se tient debout sur les confins de la terre et, au milieu même des ruines de cette église, sur l'origine et les progrès de laquelle il avait veillé avec tant de sollici-

tude, et sur la déchéance et la chute de laquelle, il avait répandu des larmes d'une affection tendre quoique trompée, — il fixe ses yeux sur le but immortel qu'aucune puissance de l'ennemi ne peut l'empêcher d'atteindre et d'atteindre en triomphateur ; que ce soit par la hache de César qu'il doive y arriver, ou par quelque autre moyen, cela n'a aucune importance pour celui qui pouvait dire : « JE SUIS PRÊT. » Quelle vraie sublimité ! quelle grandeur morale ! quelle noble élévation ! et pourtant il n'y avait rien d'ascétique dans cet incomparable serviteur, car quoique sa vision fût remplie de la couronne de justice, quoiqu'il fût prêt à monter en vainqueur sur son char de triomphe, — il n'en estime pas moins comme parfaitement en place de donner à Timothée des directions sur son manteau et ses livres. Cela est divinement parfait, et nous enseigne que, plus nous entrons vivement par la foi dans les gloires du ciel, plus aussi nous nous acquittons fidèlement des devoirs de la terre, — que plus nous réaliserons la proximité de l'éternité, plus aussi nous mettrons bien en ordre les choses du temps.

Telles sont donc, bien-aimé lecteur, les riches ressources fournies par la grâce de Dieu pour les « temps difficiles, » à travers lesquels nous passons maintenant : « Une foi sincère » — « le fondement solide » — « les saintes Ecritures » — et « la couronne de justice. » Puisse le Saint-Esprit nous donner un sentiment profond de l'importance et de la valeur de ces choses ! Pussions-nous aimer l'apparition de Jésus-Christ, et attendre sérieusement ce matin sans nuage où le « juste Juge » mettra un diadème de gloire sur le front de chacun de ceux qui aiment réellement son avènement !

La confession des péchés.

Lorsque nous nous occupons d'une vérité de Dieu quelconque, il importe que nous nous habituions à peser calmement toutes nos conclusions à la balance de l'Écriture sainte. En agissant ainsi, nous éviterons le danger de ne saisir qu'un des côtés seulement de la question, et de nous en servir de manière à altérer la vérité divine au grand détriment des âmes.

Beaucoup de chrétiens, nous avons eu souvent l'occasion de le remarquer, ne sont pas au clair sur l'important sujet de la confession des péchés par le croyant; et nous voudrions traiter ici cette question de façon à l'éclaircir, si possible, d'une manière définitive pour ceux qui liront ces lignes.

Quelques enfants de Dieu paraissent confondre deux choses très-distinctes : l'expiation et le pardon. Il est très-vrai que tous nos péchés ont été expiés sur la croix, et qu'ainsi, dès que, par la grâce, nous avons cru au Fils de Dieu, nous passons d'un état de culpabilité et de condamnation, à un état de pardon complet et d'acceptation parfaite. Le croyant est uni à Christ. Il est « parfait, » quant à sa position devant Dieu, tellement qu'il peut dire avec l'Écriture : « Tel qu'il est, tels nous sommes » dans ce monde (1 Jean IV, 17); nous sommes « accomplis en lui » (Col. II, 10), « rendus agréables dans le Bien-aimé » (Eph. I, 6); — et nous ne pouvons jamais perdre cette position. Il est impossible qu'un seul des membres du corps de Christ puisse jamais, même pour un instant, perdre cette fa-

veur parfaite, dans laquelle il a été placé par la libre grâce de Dieu, qui l'a uni à un Chef crucifié, ressuscité et glorifié. — Le chrétien peut, il est vrai, perdre le sentiment de cette bienheureuse position, il peut en perdre la puissance et la joie ; mais il ne peut pas perdre la chose elle-même : la position elle-même est son inaltérable part en Christ. Des nuages peuvent bien s'interposer entre le soleil et nous, et nous priver ainsi de ses bienfaisants rayons, mais sous ces nuages, le soleil continue à briller d'un immuable éclat. Le croyant est « rendu agréable » une fois pour toutes en Christ, il est uni à lui par un indissoluble lien. Tout cela est divinement vrai, et clairement présenté dans la Parole, dans une foule de passages trop nombreux pour être cités ici. Mais, rappelons-nous, que ce n'est que lorsque nous croyons, que nous entrons dans cette position bienheureuse. Le fondement a été posé par la mort et la résurrection de Christ, mais nous ne jouissons de la position que lorsque, par la puissance du Saint-Esprit, nous recevons dans nos cœurs la précieuse vérité de l'Évangile, « auquel aussi *ayant cru*, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse » (Eph. I, 13).

D'un autre côté, nous devons nous souvenir que, quoique « accomplis » en Christ, quant à notre position et à notre droit devant Dieu, tellement que nous sommes toujours prêts à paraître devant lui, et quoique possédant la nature divine qui ne peut pécher, puisqu'elle est née de Dieu (comparez 1 Jean III, 9), nous avons cependant encore du péché en nous. Nous portons avec nous une nature pécheresse, et si nous ne sommes pas vigilants, nous pécherons en pensées, en paroles et en actes. « Si nous disons que nous n'avons

point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Si nous confessons nos péchés il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et pour nous purifier de toute iniquité. Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons menteur et sa parole n'est pas en nous. Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste ; et il est la propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier » (1 Jean I, 8-II, 2).

Ces paroles sont comme un exposé de la doctrine de la confession du péché. « Si nous, » les croyants, « nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste, pour pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité. » Remarquez qu'il est dit : « il est *fidèle* et *juste*, » non pas seulement : « il est plein de grâce et miséricordieux. » Ceci est vrai aussi de lui, que son nom en soit béni ; mais il est plus que cela, il est fidèle et juste. Sur quel fondement ? — Sur celui de l'expiation. Il est merveilleux de penser que Dieu puisse ainsi nous être présenté en connexion avec le pardon et la purification de celui qui a commis le péché

Mais il faut que le péché soit confessé ; il faut que la conscience soit maintenue pure. Un pécheur ne peut pas, après avoir commis le péché, dire : « Oh ! mes péchés sont tous pardonnés, et je n'ai pas besoin de m'en inquiéter ! » Non, cela n'est pas possible. Une seule pensée coupable suffit pour interrompre la communion du croyant avec Dieu. Rien ne peut toucher à sa vie, ni ébranler sa sécurité en Christ, mais sa com-

munion peut être interrompue et sa joie détruite. Il est impossible que celui qui croit ait communion avec Dieu, lorsqu'il garde sur sa conscience le plus petit péché non confessé. Que doit-il faire? Que son cœur s'ouvre par la confession, qu'il se débarrasse du fardeau qui l'opprime; et quelle en sera la suite? Un entier et plein pardon et une purification, selon la fidélité et la justice de Dieu.

Quelques personnes demanderont peut-être : ne com-mettons-nous pas bien des péchés qui ne viennent jamais peser sur notre conscience, et comment pouvons-nous confesser de tels péchés? La réponse à cette question est très-simple : il ne s'agit pas de ces péchés-là. Nous pouvons, sans aucun doute, confesser d'une manière générale nos nombreux péchés, nos fautes, nos manquements, et être assurés d'un plein pardon ; mais notre communion n'est interrompue que par les choses qui pèsent sur notre conscience : « Si nous marchons dans la lumière, comme il est dans la lumière, nous avons communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » Quand nous marchons dans la lumière, le péché est hors de question, nous sommes gardés devant Dieu, selon la divine efficacité du sang de Jésus-Christ. Mais si nous sortons de la lumière quant à l'état pratique de l'âme, et que nous commettions le péché, comment serons-nous restaurés? — Par la confession, par l'intervention de Christ, notre avocat auprès du Père. Si nous marchons dans la lumière, nous avons le sang ; si nous péchons, nous avons un avocat. La manière de faire habituelle des hommes, c'est précisément de renverser cet ordre.

Que le Seigneur nous donne une claire intelligence de toutes choses et augmente en nous l'esprit de parfaite soumission à l'autorité de l'Écriture sainte.



Voies de Dieu à l'égard de l'homme lépreux.

Lévitique XIII, XIV.

INTRODUCTION.

Le lépreux est quelqu'un qui a du mal en sa chair, mais qui n'a pas de force pour le surmonter : tel était Israël sous l'ancienne alliance. Les saints à présent ont du mal dans leur chair, mais ils ont obtenu la délivrance et la force en Christ et par Christ, étant morts avec lui, et pouvant, par l'Esprit, faire mourir les actions du corps. Quiconque n'est pas vivant à Dieu sera surmonté par la chair, quoiqu'il puisse marcher avec les enfants de Dieu pour un temps ; et tout système d'ordonnances qui laisse l'homme dans la chair, le fera rejeter.

L'action de la chair, en qui que ce soit, se manifeste de la même manière ; mais les enfants de Dieu repentants ne sont pas ramenés de la même manière que les pécheurs du monde sont amenés, tandis qu'Israël, comme peuple de Dieu, est ramené en cette qualité.

La manifestation des œuvres de la chair, partout où il a plu à Dieu de la mettre sous nos yeux, est toujours instructive pour nous et utile pour la correction ; il est

donc nécessaire de considérer les terribles résultats de ce mal actif. C'est ce que Satan s'efforce de cacher dans les descriptions qu'il fait du mal qui est dans le monde ; mais Dieu nous a donné une lumière qui luit dans un lieu obscur. Le lépreux nettoyé et réintégré nous présente la ressource offerte par la grâce de Dieu pour demeurer dans la bénédiction. C'est par là qu'Israël finira, et que nous, nous commençons en Jésus-Christ. Puisse-nous marcher davantage dans cette bénédiction permanente — qui est notre portion en lui — nous appuyant sur lui dans toute notre faiblesse, étant *fermes* et *inébranlables* à cause de notre victoire par notre Seigneur Jésus-Christ, et demeurant en lui pour porter du fruit ; car en dehors de lui nous ne pouvons rien faire.

I^{re} PARTIE.

LÉVITIQUE XIII.

La lèpre constatée par le sacrificateur ; et le lépreux jugé et mis hors du camp.

La lèpre a rapport à ce qui est à la surface de la *peau*, à ce qui frappe la *vue*. C'est une énergie maligne, dominante, ostensible, qui doit être discernée par l'œil du sacrificateur.

Ce n'est qu'en marchant en *nouveauté de vie* que nous pouvons être délivrés de ces œuvres mauvaises dont la lèpre est le type ; et nul ne peut marcher ainsi que ceux qui *vivent avec Christ*.

L'apôtre signale aux Galates le danger de retourner

à la chair, en cherchant à être justifié par les œuvres, et non par la foi en Christ ; et il rattache les œuvres de la chair à cette tendance. Ce n'est que par la vie de Christ qu'il y a délivrance de ces œuvres mauvaises. « Si nous *vivons* par l'Esprit, *marchons* aussi par l'Esprit. » « Voici donc ce que je dis : Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair. »

L'alliance du mont Sinäi ne délivrait pas Israël de la chair ; et Israël est rejeté dehors comme lépreux.

Mais ceux qui sont enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ ne sont pas, comme Israël, sous le mont de Sinäi, nés selon la chair, exposés à être rejetés ; mais Christ vit en eux ; ils sont délivrés de cette triste condition, comme dit l'apôtre : « Car pour moi, par la loi, je suis mort à la loi, afin que je vive à Dieu. Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. II, 19, 20).

Et il dit encore : « C'est pourquoi, mes frères, vous aussi vous êtes morts à la foi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu. Car quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort. Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, afin que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre » (Rom. VII).

Lisez Rom. VI, où sont montrées en connexion la vie d'un croyant et la puissance de cette vie : — « *Nous*

avons été ensevelis avec lui, par le baptême, pour la mort, afin que comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. » Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que *nous ne servions plus le péché*. Ce que nous devons faire, et ce que nous devons ne pas faire, la Parole le fait découler de ce que *nous sommes*, en vertu de notre union avec Christ.

Lisez aussi l'épître à Tite, chap. I et II, où les choses qui conviennent à la saine doctrine sont mentionnées en détail pour les vieillards, les femmes âgées, afin qu'elles soient transmises par eux aux jeunes gens, aux jeunes femmes et aux serviteurs.

Toutes ces œuvres de justice naissent de *la grâce de Dieu qui apporte le salut*. « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, et justement, et pieusement; attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, *zélé pour les bonnes œuvres*. Annonce ces choses, exhorte et reprends, avec toute autorité de commander. Que personne ne te méprise. — Fais-les souvenir d'être soumis aux principautés et aux autorités, de marcher dans l'obéissance, d'être *prêts à toute bonne œuvre*, de n'outrager personne, de n'être pas querelleurs, mais modérés et montrant toute douceur envers tous les hommes. Car nous étions, nous aussi autrefois, insensés,

désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables et nous haïssant l'un l'autre. Mais quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous a sauvés, non sur le principe des œuvres accomplies en justice, que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit saint ; lequel il a répandu richement sur nous par Jésus-Christ notre Sauveur, afin qu'ayant été justifiés par sa grâce, nous fussions, selon l'espérance, héritiers de la vie éternelle. Cette parole est certaine, et je veux que tu insistes sur ces choses, *afin que ceux qui ont cru en Dieu s'appliquent à être les premiers dans les bonnes œuvres ; ces choses sont bonnes et utiles aux hommes.* »

Dans ses procédés avec le lépreux, Dieu indique d'abord comme moyen une épreuve patiente pour la découverte de la lèpre, là où elle n'est que soupçonnée (Lév. XIII, 4-8). Un homme a dans la peau de sa chair une tumeur, ou gale, ou bouton. Quelque chose de mauvais se montre ; c'est dans la *peau* de sa chair, comme place de manifestation : les symptômes de la souillure apparaissent dans cette tumeur, cette gale ou ce bouton ; cela présente l'aspect de la lèpre, et doit donc être soumis à l'épreuve. Il faut se garder, à la fois, d'un jugement précipité et d'indifférence pour le mal ; la voie du Seigneur n'est ni l'un ni l'autre : tout se fait avec une grande patience et un soigneux discernement ; et tout se fait par le sacrificateur qui peut agir en grâce envers celui avec lequel il agit en jugement ; car dans ce cas il n'y a pas jugement sans miséricorde, mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement,

et la grâce règne par la justice. Celui que Dieu a fait le ministre de sa grâce, est aussi déclaré compétent pour prononcer sur l'impureté de l'impur ; d'autres peuvent juger différemment, pour ou contre, mais le sacrificateur donne la pensée de Dieu.

« Le sacrificateur *regardera* la plaie qui est dans la peau de la chair. » Le jugement du sacrificateur est le résultat de sa propre observation. Ce n'est pas selon les voies du Seigneur d'agir sur un simple oui-dire. Cette grande précaution, quand on devait rendre un jugement, nous la voyons aussi dans le cas du jugement d'un méchant en Deut. XVII : « Et que cela t'aura été *rapporté*, et que tu l'auras *appris*, alors tu t'en *enquerras exactement* ; et si tu trouves que ce qu'on t'a dit soit *véritable*, et qu'il soit *certain* qu'une telle abomination ait été faite en Israël..... On fera mourir, sur la parole de *deux* ou *trois* témoins, celui qui doit être puni de mort ; mais on ne le fera pas mourir sur la parole d'un seul témoin. » Comparez 2 Cor. XIII, 1 : « C'est ici la troisième fois que je viens à vous : par la bouche de deux ou de trois témoins toute parole sera établie ; » 1 Tim. V, 19 : « Ne reçois pas d'accusation contre un ancien, si ce n'est sur la déposition de deux ou de trois témoins. » Dans le cas d'une accusation relative à un acte, il y a *deux* ou *trois témoins* ; dans le cas d'un mal existant supposé, il y a *l'examen du sacrificateur* : mais dans les deux cas on apporte une grande attention à ce que le jugement soit très-juste.

Dans le cas d'un homme qui a une tumeur, ou gale, ou bouton, le sacrificateur *regardera* la plaie qui est dans la peau de la chair ; et si le poil de la plaie est devenu blanc, et si la plaie, à la voir, est plus enfoncée

que la peau de la chair, c'est une plaie de lèpre ; le sacrificateur donc le regardera, et le jugera souillé.

Deux manifestations fâcheuses sont découvertes par le sacrificateur. Premièrement, une action malfaisante dans la tumeur, qui *fait devenir* blanc le poil ; elle affecte tout ce qui la touche ; ce n'est pas simplement un mal local, mais un *mal opérant* — changeant le caractère de ce qui croît à sa portée. Secondement, la plaie *est plus enfoncée que la peau* : ce n'est pas seulement un mal en action, mais un mal *en intention*, — un mal profond — plus profond que la peau.

Mais dans d'autres circonstances ce bouton peut n'être pas la lèpre : « Si le bouton est *blanc* en la peau de sa chair, et qu'à le voir il ne soit *point plus enfoncé* que la peau, et si son poil n'est *pas devenu* blanc, le sacrificateur fera enfermer pendant sept jours celui qui a la plaie. » Il y a lieu d'espérer que là où le mal se montre, son énergie active n'apparaîtra pas ; le bouton *est blanc*, mais *son poil n'est pas devenu blanc* ; cette circonstance est digne d'être soigneusement remarquée par le sacrificateur. Il y a aussi beaucoup d'espoir quand la tumeur *à la voir n'est pas plus enfoncée* que la peau : le mal ne se trouve pas dans son intention et ses desseins. Dans ce cas, le sacrificateur ne prononce pas du tout, mais il attend avec patience un développement ultérieur : « Le sacrificateur fera enfermer pendant sept jours celui qui a la plaie. » Le sacrificateur ne le juge pas net, parce que le bouton *est blanc* ; mais il ne le juge pas pour cela lèpreux à devoir être mis hors du camp, parce que, à la vue, il n'y a pas une énergie active en mal, ou une intention ; le bouton n'est *point plus enfoncé que la peau*, et *son poil n'est pas devenu blanc* ; mais cepen-

dant le mal est apparu, et on a besoin d'attendre tranquillement, et de faire plus tard un nouvel examen ; et non-seulement cela , mais il est nécessaire aussi que, durant ce temps d'attente, son mal ne puisse pas être excité par les circonstances, ni exercer son action sur d'autres : le sacrificateur donc, dans ce cas, *fera renfermer celui* qui a la plaie pendant sept jours. Après ce second délai, on voit que le mal qui s'était montré est *vaincu*. Tandis que le bien ne se trouve jamais en la chair, on doit toujours mortifier les *actes* du corps, et ne pas accomplir les désirs de la chair. Comparez Rom. VII, 18, avec VIII, 15, et Gal. V, 16. « Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien. » « Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez. » « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair. » La plaie qui auparavant était blanche en la peau de la chair, le sacrificateur voit maintenant qu'elle *s'est un peu retirée*. Le sacrificateur aperçoit le déclin de la puissance de ce mal ; et à part le même symptôme qui donnait de l'espoir au commencement, il voit que la plaie ne s'est point accrue sur la peau. Il se plaît à reconnaître la continuation de ce qu'il avait remarqué d'abord. Quand tout cela a lieu de cette manière, « le sacrificateur le juge net : c'est de la gale ; et il lavera ses vêtements, et sera net. »

Un jugement précipité aurait appelé de la lèpre ce que Dieu a déclaré n'être que de la gale. L'absence du discernement sacerdotal dans les manifestations variées d'une énergie maligne tiendrait peu compte du péché.

Mais les acheminements du mal sont si perfides et

subtils, qu'après tout cet examen, il est encore ajouté : « Mais si la gale s'étend sur la peau, après qu'il aura été examiné par le sacrificateur pour être jugé net, il sera examiné pour la seconde fois par le sacrificateur, et s'il aperçoit que la gale ait crû sur la peau, le sacrificateur le jugera souillé : c'est de la lèpre. »

Ici nous voyons qu'une vigilance continuelle est nécessaire. On doit faire attention au mal aussi souvent qu'il apparaît. Ce qui avait été jugé n'être que de la gale quand il ne s'étend pas, est déclaré être de la lèpre quand il s'étend.

Nulle autre puissance que celle de Christ ne peut vaincre le mal de la chair : « Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit. »

Dans l'état lépreux d'Israël nous voyons en eux ce qu'est la chair.

Dans le mal dominant de l'homme qui n'est pas en Christ, nous voyons aussi en lui ce qu'est la chair.

Dans la délivrance de l'empire du mal de celui qui vit par la foi du Fils de Dieu, nous voyons les actions du corps mortifiées en lui par l'Esprit ; et le croyant s'assujettit à cette parole : « Que le péché donc ne règne point dans votre corps mortel pour lui obéir dans les convoitises de celui-ci » (Rom. VI, 12).

A l'égard des diverses manifestations du mal de la chair, le sacrificateur use de divers moyens pour le reconnaître, mais toujours selon Dieu.

Il peut y avoir une manifestation du mal où la présence de la lèpre est douteuse ; mais il y aura telle manifestation où le doute n'est pas possible (voyez Lévit. XIII, 9-17) ; c'est « quand IL Y AURA une plaie de lèpre en un homme. » Un tel homme n'est pas amené au sacri-

ficateur pour voir si la lèpre est en lui, mais il est amené parce qu'il est connu comme lépreux.

Encore y a-t-il examen. « Le sacrificateur le *regardera*; et s'il aperçoit qu'il y ait une tumeur blanche dans la peau, et que le poil soit devenu blanc, et qu'il paraisse de la chair vive en la tumeur, c'est une lèpre invétérée en la peau de sa chair; et le sacrificateur le jugera souillé, et ne le fera point enfermer, car il est jugé souillé. »

Ce cas présente trois manifestations. La *première*, quant à ce qui regarde la mauvaise condition où se trouve la tumeur : *celle-ci est blanche*. La *seconde* a rapport aux résultats produits par la tumeur, en rendant semblable à elle ce qui croît à sa portée : *le poil est devenu blanc*. Mais il y a une *troisième* manifestation, celle d'une énergie mauvaise particulière, « *une chair vive en la tumeur*. » C'est ici une preuve qu'on ne marche pas vers une guérison, mais que le mal va en empirant; car il n'y a pas seulement une chair ulcérée, mais *une animation de celle-ci*.

Tout cela se voit au premier coup d'œil; il n'est pas nécessaire d'attendre dans ce cas : le jugement est immédiatement prononcé : « C'est une *lèpre invétérée* en la peau de sa chair; et le sacrificateur le jugera souillé, et ne le fera *point enfermer*, car il est jugé souillé. »

Le Seigneur a grand soin d'empêcher qu'un jugement ne soit prononcé sur le seul motif de la manifestation du mal, à moins que la manifestation ne soit très-claire, et il veut que l'on use de beaucoup de patience, s'il le faut, pour cet éclaircissement; toutefois, dans certains cas qui ne laissent aucun doute, on voit tout de suite que c'est de la lèpre, et le jugement que c'est de la

souillure est aussitôt prononcé. Le miséricordieux principe d'une attente patiente ne va pas jusqu'à permettre qu'on traite légèrement un mal connu : « Le sacrificateur le jugera souillé, et ne le fera point enfermer, car il est souillé. » Il n'est pas ici question de quelque chose qui ait surgi tout à coup et récemment, mais c'est une lèpre *invétérée* ; et il y a une manifestation actuelle que cette ancienne lèpre va toujours en empirant, car il y a une recrudescence de chair vive dans la tumeur.

Mais, par la grâce de Dieu, un cas de bénédiction merveilleuse se lie parfois étroitement à celui d'un jugement décidé. C'est ce que l'on trouve ici envers un homme qui est dans un état de totale ruine. « Si la lèpre boutonne fort dans la peau, et qu'elle couvre toute la peau de celui qui a la plaie, depuis la tête de cet homme jusqu'à ses pieds, autant qu'en pourra voir le sacrificateur, le sacrificateur le regardera ; et s'il aperçoit que la lèpre ait couvert toute la chair de cet homme, alors il jugera net celui qui a la plaie ; la plaie est devenue toute blanche, il est net. » Ce n'est pas ici un cas douteux, — il ne s'élève aucune question à son sujet : *toute* la peau est couverte de la plaie de la tête aux pieds ; le sacrificateur n'a qu'à voir qu'il en est ainsi, après quoi il le déclare net. Une fois qu'il est connu que c'en est entièrement fait de nous, alors la grâce de Dieu intervient. Quand le fils prodigue eut *tout dissipé*, et fut dans la disette au point de dire : Je meurs de faim, alors vint la bénédiction. « La loi est intervenue afin que l'offense abondât ; mais où le péché abondait, la grâce a surabondé » (Rom. V, 20). Le propre résultat de la loi est que « toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu » (Rom. III, 19) ;

et à la suite de la manifestation de ce qu'est l'homme, il y a la manifestation de la justice de Dieu, qui est par la foi de Jésus-Christ envers tous et sur tous ceux qui croient. Maintenir quelque prétention, c'est exclure cette grâce. La croix de notre Seigneur Jésus-Christ est le témoin de notre complète ruine, et c'est là l'unique voie de notre délivrance. La croix nous dit que la mort est notre part comme pécheurs ; mais elle nous le dit dans la mort de Christ, par lequel est apportée la vie éternelle comme don de Dieu. Quand c'en est fait de nous entièrement, alors tout vient de Dieu pour nous : « Si la lèpre a couvert toute la chair de cet homme, alors il jugera net celui qui a la plaie ; la plaie est devenue toute blanche, il est net. »

En tout ceci, on ne trouve pas de l'indulgence pour le mal. C'est le type de quelqu'un dans une condition de ruine totale manifeste, auquel cas subvient la grâce de Dieu. C'est le cas de quelqu'un perdu par le péché, non pas se plaisant dans le péché. Il est ajouté : « Mais le jour auquel on aura aperçu de la chair vive, il sera souillé. » Les mauvaises œuvres ont affaire avec le jugement, tandis que celui en qui se trouvent les pitoyables effets du mal a affaire avec la miséricorde et la grâce.

Mais l'abandon du mal est toujours en bénédiction ; il est ajouté : « Que si la chair vive se change, et devient blanche, alors il viendra vers le sacrificateur ; et le sacrificateur le regardera ; et s'il aperçoit que la plaie soit devenue blanche, le sacrificateur jugera net celui qui a la plaie : il est net. » Que la chair vive se change et devienne blanche, ce n'est pas un changement de sa mauvaise nature ; mais c'est le témoignage que quoique

sa nature soit mauvaise, cette méchante énergie ne règne pas en lui. L'homme, dans la conscience du changement, *vient* vers le sacrificateur ; et le sacrificateur, à la vue du changement, le juge net. *L'homme n'est pas amené*, comme aux versets 2 et 9 ; mais maintenant, dans la joie de cœur d'une personne en voie de bénédiction sentie, *il vient*. (Suite.)

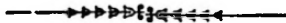


Explication de passages.

Notre frère E. M. de M.-G. (Haute-Loire) nous demande comment on peut concilier cette déclaration de 1 Tim. VI, 16 : « lequel [Dieu] habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu ni ne peut voir, » — avec des passages tels que, Matth. V, 8 : « Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, car ils verront Dieu, » et Apoc. XXII, 4 : « Ils verront sa face. » — A quoi, l'on peut répondre, je pense, qu'il est peut-être une lumière et une gloire du « bienheureux et seul Souverain » inaccessible à tout œil humain ; mais que, peut-être aussi, on peut entendre ici les mots « aucun des hommes » dans le sens d'hommes naturels. Les hommes, dans ce passage, comme dans Hébr. IX, 27, seraient mentionnés en contraste avec les croyants, les enfants de Dieu, ceux qui attendent Jésus et qui ont une part avec lui. Quant à « voir Dieu » dans Matth. V, cela peut s'entendre par : jouir de sa proximité, de sa présence, de sa faveur. Comparez, pour la portée juive de ce verset, Ps. XXIV, 3-6 ; LXXIII, 4. Voir la face de Dieu désigne un privilège spécial de félicité et de gloire. Jésus dit que « dans les cieux, les anges des petits, voient continuellement la face de son Père » (Matth. XVIII, 18). David louait Dieu, en disant : « Tu m'as fait connaître les chemins de la vie, tu me rempliras de joie *par ta face* » (*littér.*) (Act. II, 28). Puis le

mot grec, qui signifie *face* ou *figure*, est souvent rendu par *présence*. Ainsi, Act. III, 20 : « Les temps de rafraîchissement viendront par *la face* (litt.) du Seigneur ; » Hébr. IX, 24 : « Christ paraît maintenant pour nous devant *la face* de Dieu ; » Act. V, 41 : « *de devant* le sanhédrin, » litt. : *de la face du s.* Apoc. XXII, 4 est un contraste avec 2 Thess. I, 9, qui montre les méchants punis d'une perdition éternelle, *loin de devant la face* du Seigneur. Jéhovah lui-même dit à Moïse : « Tu ne pourras pas voir ma face ; car nul homme ne peut me voir et vivre » (Ex. XXXIII, 20 ; cf. Jug. VI, 22, 25 ; Gen. XXXII, 30) ; et cependant il est dit que « l'Éternel parlait à Moïse *face à face* » (Ex. XXXIII, 11) ; et cependant c'était le désir des saints de l'Ancien Testament et c'est l'espérance du résidu de voir *la face* de Dieu ; voyez, entre beaucoup d'autres passages : Ps. XVII, 16 ; XLII, 2. Ce qui était une mort pour l'homme dans la chair, devient la bienheureuse prérogative de celui qui est sous la grâce et en Christ. Quand la perfection sera venue, « nous verrons *face à face* » (1 Cor. XIII, 12).

Enfin Jésus a dit : « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jean XIV, 9). Dès maintenant, nous pouvons nous appliquer cette déclaration de l'apôtre : « Or *nous tous*, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, comme par le Seigneur en esprit. » Et encore : « Car c'est le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir des ténèbres, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu *en la face* de Jésus-Christ » (2 Cor. III, 18 ; IV, 6). Si c'est une grâce que nous possédons dès à présent, à plus forte raison sera-ce notre glorieux privilège dans le ciel : là aussi, sans aucun milieu obscur, la connaissance de la gloire de Dieu resplendira éternellement pour nous *en la face* de Jésus-Christ, auquel soit gloire aux siècles des siècles !



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Votes de Dieu à l'égard de l'homme lépreux.

Lévitique XIII, XIV.

(Suite de la page 87).

Depuis le verset 18 au 28, la lèpre est examinée en rapport avec les occasions de son éruption. Deux de ces occasions sont mentionnées. Ce qui peut en soi n'être pas de la lèpre, tout en pouvant cependant en être l'occasion, c'est un avertissement très-important pour nous.

Premièrement : « Si la chair a eu en sa peau un ulcère qui soit guéri, et qu'à l'endroit où était l'ulcère il y ait une tumeur blanche, ou une pustule blanche-roussâtre, il sera regardé par le sacrificateur. »

Au même endroit où *était* l'ulcère qui *était* guéri, la lèpre pouvait se manifester. Un mouvement soudain et passager du tempérament naturel peut être l'occasion d'une souillure profonde et durable. Ici tout mouvement d'un caractère ardent a besoin d'être surveillé, de peur que quelque terrible mal ne surgisse à l'endroit où ce mouvement s'est manifesté, même après qu'il

s'est apaisé. Une inimitié profonde peut être le résultat de quelque émotion de ressentiment qui a passé ; « et à l'endroit de l'ulcère il y a une tumeur blanche, ou une pustule blanche-roussâtre, et il sera regardé par le sacrificateur. » L'ulcère n'était pas de la lèpre ; mais cette tumeur blanche ou ce bouton à l'endroit de l'ulcère, peut être de la lèpre ; il est donc montré au sacrificateur, afin qu'il en juge. Il faut que toute affaire douteuse soit soumise au jugement de celui auquel il a plu au Seigneur de donner compétence pour en connaître. La soumission à Dieu exige que le jugement du mal ait lieu en suivant sa voie à lui ; il en doit être de même de tout jugement quelconque.

« Et s'il aperçoit qu'à la voir elle soit plus enfoncée que la peau, et que son poil soit devenu blanc, alors le sacrificateur le jugera souillé : c'est une plaie de lèpre, la lèpre a boutonné dans l'ulcère. » Tandis que les circonstances du mal diffèrent, cependant on y peut reconnaître un principe commun : « *la plaie plus enfoncée que la peau, et son poil devenu blanc ;* » si cette manifestation se produit, quoique les formes du mal puissent varier, le jugement est aussitôt prononcé : c'est là une preuve que le mal, qui se montre dans un acte extérieur, est, par ses causes intérieures, *plus enfoncé que la peau*, et que c'est un mal actif communiquant son caractère — *étant lui-même blanc, et faisant blanchir le poil.*

Mais ici la lèpre est rattachée à l'ulcère qui *est guéri* : c'est une plaie de lèpre qui *a boutonné dans l'ulcère*. L'endroit de l'ulcère a besoin d'être surveillé, même après que l'ulcère est guéri.

Dans la découverte de cette lèpre-ci, il peut y avoir

une autre manifestation que c'est de la lèpre, même quand on ne discerne pas que le mal soit dans les intentions, ou qu'il possède une énergie qui se communique : ce nouveau caractère ne se discerne pas sur-le-champ, mais le sacrificateur attend pour voir s'il en est ainsi : « Si le sacrificateur la regardant aperçoit que le poil ne soit point devenu blanc, et qu'elle ne soit point plus enfoncée que la peau, mais qu'elle se soit retirée, le sacrificateur le fera enfermer pendant sept jours. Que si elle s'est étendue en quelque sorte que ce soit sur la peau, le sacrificateur le jugera souillé : c'est une plaie. » Si cette mauvaise manifestation s'accroît et devient une habitude, l'homme est impur. Il peut n'avoir pas d'intention sous ce rapport, il peut ne pas se montrer comme communiquant son mal, toutefois s'il va en *augmentant, si le mal s'étend sur la peau*, là se trouve la manifestation d'une souillure contagieuse, et l'homme est souillé.

« Mais si le bouton s'arrête en son lieu, ne *croissant* point, c'est un feu d'ulcère ; ainsi le sacrificateur le jugera net. »

Au vers. 24, il y a une *seconde* occasion de l'éruption de la lèpre : « Que si la chair a dans sa peau une inflammation de feu, et que la chair vive de la partie enflammée soit un bouton blanc-roussâtre, ou blanc. » Cette *inflammation* est chronique ou continue, elle diffère de l'ulcère que la chair *a eu* et qui *s'est* guéri. Il peut exister une prédisposition à une souillure particulière ; et pourtant il n'y a pas d'indulgence à avoir pour elle. L'inflammation n'est pas de la lèpre ; mais elle peut avoir ce bouton blanc qui peut être de la lèpre.

Du verset 29 au 37, se trouvent d'autres directions,

non sur le simple fait de la présence de la lèpre, mais en rapport avec la *place* qu'elle occupe : « Si l'homme ou la femme a une plaie en la tête, ou l'homme en la barbe. » Le mal déploie son énergie au siège de la force et de la gloire, là où doit se manifester ce qui est bien-séant et aimable.

La tête et la barbe sont considérées ainsi dans les Ecritures : « Voici, oh ! qu'il est bon et qu'il est agréable que des frères vivent bien unis entre eux ! Telle est l'huile exquise qui, de *la tête*, descend sur *la barbe*, sur la barbe d'Aaron, qui descend jusqu'au bord de ses vêtements » (Ps. CXXXIII).

A la place même où doivent se montrer la grâce et la beauté, on voit le mal à l'œuvre.

Quand la souillure doit être jugée sur-le-champ, le sacrificateur *regarde* la plaie ; et comme dans tous les symptômes précédents de l'action du mal, la plaie est plus enfoncée que la peau ; mais il y a encore ici une manifestation particulière : elle a « *en soi du poil jaunâtre délié.* » Dans les autres cas, la puissance du mal faisait changer et *blanchir le poil* ; mais ici du mal se produit ainsi : « *La plaie a en soi du poil jaunâtre délié.* » On voit ce qui est essentiellement mauvais dans sa nature, se développer à la place même où l'on devrait trouver ce qui est honorable. Lors du poil *devenu blanc*, ce qui était bon avait subi la corruption ; mais *dans le poil jaunâtre délié*, on a un produit essentiellement mauvais. A l'endroit qui devait spécialement offrir aux regards la grâce de Dieu, on voit un homme présenter un mal particulier.

Le sacrificateur — celui qui a l'entrée au sanctuaire où ne peut se trouver aucun mal, celui qui est le mi-

nistre de la grâce de Dieu pour délivrer du mal, regarde cet homme. S'il voit que ce mal ait évidemment pris place dans ce qui indique le dessein, l'intention, et que quelque chose d'essentiellement mauvais surgisse de cette mauvaise manifestation, il le juge alors souillé: c'est de la teigne, c'est de la lèpre de la tête ou de la barbe, qui ne sont plus le terrain où se développe ce qui est bon; ce qui est mauvais y pousse.

Néanmoins ces mauvaises manifestations peuvent ne pas y être: « Si le sacrificateur, regardant la plaie de la teigne, aperçoit qu'à la voir elle n'est point plus enfoncée que la peau, et n'a en soi aucun poil noir, le sacrificateur fera enfermer pendant sept jours celui qui a la plaie de la teigne. » Voici deux manifestations qui induisent à attendre patiemment. La première est la même que celle qui est toujours présentée comme un signe favorable, quand le jugement n'est pas prononcé à l'instant: « *la plaie n'est point à la voir plus enfoncée que la peau.* »

Mais il y a une autre manifestation signalée comme particulière pour juger de la lèpre de tête ou de barbe: « elle n'a *en soi aucun poil noir.* » La patience et le long support de Dieu se montrent admirablement ici. Le fait de ne voir aucun poil noir dans la plaie signifie non pas l'absence du développement d'un mal manifeste, mais l'absence du développement de ce qui est bon: au verset 37, ce caractère est remarqué alors que *la guérison* de la teigne coïncide *avec la croissance du poil noir en elle.* Le sacrificateur voit que la manifestation du mal n'a pas son foyer dans les intentions de l'homme. Jusque-là, c'est bien. Il voit aussi qu'il n'y a pas de poil noir: il s'attendait à la croissance de ce qui est

bon, et ne la trouve pas ; là-dessus, il attend un plus ample développement, faisant enfermer pendant sept jours celui qui a la plaie — acte nécessaire de discipline sacerdotale continuée pendant un temps suffisant, mais témoignage constant que la restauration est espérée.

Après cette période d'attente, le sacrificateur observe trois choses qui donnent lieu de concevoir de l'espérance, et qui conduisent à user d'un nouveau délai pour une manifestation ultérieure : « Et le septième jour, le sacrificateur regardera la plaie : et s'il aperçoit que la teigne ne s'est point étendue, et qu'elle n'a aucun poil jaunâtre, et qu'à voir la teigne, elle ne soit pas plus enfoncée que la peau. » *Premièrement*, la teigne ne s'est pas étendue. C'est dans tous les cas une observation essentielle après une période d'attente. Cette manifestation demande du temps ; mais c'est la première à considérer, après une période d'attente, après que le mal a paru, et a pu faire supposer une action corruptrice intérieure : jusque-là, il est heureux de voir que la plaie ne s'étend pas. *En second lieu*, elle n'a aucun poil jaunâtre. Avant les sept jours d'attente, quand le sacrificateur examina d'abord la plaie, il n'y vit aucun poil noir ; à la fin des sept jours, il remarque qu'elle n'a aucun poil jaunâtre : ceci donne encore de l'espérance. Quand il n'y avait aucun poil noir, il y avait l'absence de ce qui est bon ; et si une action en mal opère, l'absence du bien est bientôt suivie de la présence de ce qui est mauvais ; mais le sacrificateur voit qu'il n'en est pas ainsi, il n'y a pas de poil jaunâtre : et encore en ceci il y a de l'espoir. *En troisième lieu*, à la voir, la teigne n'est point plus enfoncée que la peau ; ce fut la première chose observée avant les sept jours ; mainte-

nant c'est remarqué de nouveau, parce que, bien que le mal n'apparaisse pas exister en intention, toutefois si une énergie en mal était à l'œuvre, elle aurait bientôt atteint les pensées et les intentions, et par conséquent, ce point est remarqué de nouveau comme donnant plus d'espoir encore.

Quand il en est ainsi, rien n'est encore prononcé, mais vient un nouveau délai d'une durée suffisante : « Il se rasera ; mais il ne rasera point l'endroit de la teigne, et le sacrificateur fera enfermer pendant sept autres jours celui qui a la teigne. »

Au terme de cette seconde période, le sacrificateur n'observe rien de nouveau, seulement il n'y a pas diminution de ce qui avait été observé de favorable. L'appel du Seigneur à Ephraïm et à Juda est : « Que te ferai-je, Ephraïm ? que te ferai-je, Juda ? puisque votre piété est comme *une nuée du matin*, comme *une rosée du matin qui s'en va* » (Os. VI, 4). Mais ici, quand ce qui avait donné bon espoir persiste, alors celui qui a la plaie est jugé pur : « Le sacrificateur regardera la teigne au septième jour ; et s'il aperçoit que la teigne *ne s'est point étendue sur la peau, et qu'à la voir elle n'est point plus enfoncée que la peau*, le sacrificateur le jugera net, et cet homme lavera ses vêtements, et sera net. »

Mais combien le mal a besoin d'être surveillé et jugé ! Après chaque délai, le sacrificateur regarde si le mal s'étend ; et maintenant il est ajouté : « Mais si la teigne croît en quelque sorte que ce soit, dans la peau après sa purification, le sacrificateur la regardera ; et s'il aperçoit que la teigne ait crû dans la peau, le sacrificateur ne cherchera point de poil jaunâtre (c'est-à-dire le péché particulier] ; il est souillé. » Cette unique ma-

nifestation d'extension sur la peau, est à présent décisive, — si décisive qu'on n'en cherche aucune autre : s'il y a un accroissement habituel de cette manifestation mauvaise, alors la corruption est en train ; il est souillé : on n'a plus besoin de rechercher cette croissance du mal intrinsèque, signifiée par le poil jaunâtre.

Les manifestations de l'entière délivrance viennent ensuite : — « Mais s'il aperçoit que la teigne se soit arrêtée, et qu'il y soit venu du poil noir, la teigne est guérie ; il est net, et le sacrificateur le jugera net. » Le symptôme essentiel est la *non-extension*, alors que l'absence d'une énergie mauvaise est signalée ; mais à présent on remarque de plus une énergie positive dans la croissance de ce qui est bienséant, car *il y est venu du poil noir* — la plaie est guérie — l'homme est net, et le sacrificateur le juge net.

Une grâce merveilleuse et de tendres soins se montrent dans les directions données ensuite, qui nous offrent aussi un frein fort nécessaire : voyez les versets 38 et 39. Cinq cas distincts où le mal déployait son énergie ont été exposés : mais voici un cas qui ne suppose pas de même une souillure opérante. Le Seigneur semble dire : N'allez pas trop loin, même dans le cours de l'examen touchant le mal présumé. En toute affaire nous sommes en danger de dépasser les bornes ; spécialement dans cette affaire-ci. Quand le juste jugement a été exercé, un esprit judiciaire peut aller trop loin ; c'est dans le but de le prévenir que le Seigneur a soin de donner cette miséricordieuse direction : « Si l'homme ou la femme ont dans la peau de leur chair des boutons, des boutons qui soient blancs, le sacrificateur les regardera ; et s'il aperçoit que dans la peau

de leur chair il y ait des boutons retirés et blancs, c'est une tache blanche qui a boutonné dans la peau ; il est donc net. » C'est tout ce qui est dit ici : il n'est question que d'un cas de netteté. Dans les autres cas, la découverte de l'état de netteté était le résultat d'une épreuve d'une certaine durée, tandis que l'action du mal était l'objet d'une découverte immédiate ; mais ici c'est la netteté qui est vue sur-le-champ. Les boutons blancs sont retirés (blancs-foncés, *version angl.* pâles, *vers. de De Wette*) — les manifestations du mal ont l'air de taches de rousseur. Un homme a une humeur désagréable ; mais il vise à se contenir et la question de l'emportement, en tant que convoitise de la chair, n'est pas abordée. Quelqu'un peut avoir une tache de rousseur, et pourtant être net.

Encore au verset 40 : « Si l'homme a la tête pelée, il est chauve, et néanmoins il est net. Et si sa tête est pelée du côté de son visage, il est chauve, et néanmoins il est net. » En cela il y a une distinction entre la faiblesse et l'énergie du mal ; l'homme est *chauve*, et néanmoins il est *net* : toutefois, d'un autre côté, la faiblesse n'est pas l'indulgence pour le mal : « Si dans la partie pelée ou chauve il y a une plaie blanche-roussâtre, c'est une lèpre qui a bourgeonné dans sa partie pelée ou chauve ; et le sacrificateur le regardera ; et s'il aperçoit que la tumeur de la plaie soit blanche-roussâtre dans sa partie pelée ou chauve, semblable à la lèpre de la peau de la chair, l'homme est lépreux, il est souillé ; le sacrificateur ne manquera pas de le juger souillé : sa plaie est en sa tête. » Les Ecritures écartent tout droit de justifier ou de pallier le mal sous prétexte d'infirmité.

Dieu a voulu que la peine fût liée à une mauvaise œuvre. « Celui qui sème pour sa chair, moissonnera de la chair la corruption. » « Les délices du péché » ne peuvent être que « pour un temps. » Les méchants, qui n'ont point d'angoisses en leur mort, sont désolés en un moment » (Ps. LXXIII). Mais Dieu, dans sa miséricorde, a fait du sentier de la douleur le chemin de la bénédiction ; et il a fait de la ruine, amenée par le triomphe apparent du péché, le chemin de la délivrance de la perdition éternelle. Si le pécheur semble obtenir le triomphe maintenant en la chair, il sera vu dans les tourments (Luc XVI, 25) ; mais celui qui a rencontré en ce temps-ci la douleur à cause de sa transgression est, dans cette douleur, à l'endroit fréquenté par la miséricorde et la compassion, à cause de la bonté de Dieu.

« Or le lépreux, en qui sera la plaie, aura ses vêtements déchirés et sa tête nue, et il sera couvert sur la lèvre de dessus, et il criera : Le souillé, le souillé ! Pendant tout le temps qu'il aura cette plaie, il sera jugé souillé : il est souillé, il demeurera seul, et sa demeure sera hors du camp » (Lév. XIII, 45, 46).

« *Il aura ses habits déchirés.* » Un homme ne peut conserver à son aise ses vêtements, une fois qu'il est dans la position d'un transgresseur convaincu, rebelle à Dieu. Les vêtements déchirés expriment un état de deuil, de chagrin, par suite d'un événement affligeant : et Dieu a rattaché un semblable état de deuil au règne du péché dans les membres. Celui en qui domine la chair pécheresse se prépare de nombreuses douleurs (Ps. XXXII, 40), et s'il persiste dans cet état, il se mettra dans la condition de celui qui mène deuil.

Le lépreux devait avoir « *sa tête nue.* » La tête découverte accompagnait les vêtements déchirés. Ces marques d'humiliation, commandées au lépreux, étaient défendues au souverain sacrificateur ; celui-ci ne devait faire ni l'une ni l'autre ; le lépreux devait observer ces deux choses. Dans le lépreux, il faut voir un témoignage à la condition affligeante où le transgresseur est amené par l'énergie du mal en sa chair : dans le souverain sacrificateur on a sous les yeux la bénédiction de la proximité de Dieu, qui confère cette gloire en arrachant l'homme à la misère qui produit de semblables scènes de douleur. « Et le souverain sacrificateur d'entre ses frères, sur la tête duquel l'huile de l'onction aura été répandue, et qui sera consacré pour vêtir les saints vêtements, ne découvrira point sa tête, et ne déchirera point ses vêtements. Il n'ira point vers aucune personne morte ; il ne se rendra point impur pour son père ni pour sa mère ; et il ne sortira point du sanctuaire, et ne souillera point le sanctuaire de son Dieu, parce que la couronne de l'huile de l'onction de son Dieu est sur lui : Je suis l'Eternel » (Lév. XXI, 10-12).

A la mort de Nadab et Abihu, deux des fils d'Aaron, Aaron, et Eléazar et Ithamar ses fils, reçurent la défense de découvrir leurs têtes, ou de déchirer leurs vêtements à l'occasion du deuil général, parce que, en qualité de sacrificateurs à Dieu, ils étaient mis en communion avec lui (voy. Lév. X). Mais non le lépreux ; sa souillure le place en dehors de la bénédiction, et par conséquent le plonge dans la douleur. A cet égard, le méchant Caïphe pécha contre Dieu (Matth. XXVI, 65).

Il sera aussi « *couvert sur la lèvre de dessus* » (comp. Mich. III, 7) : « Et les voyants seront honteux, et les

devins rougiront de honte ; eux tous se couvriront sur la lèvre de dessus, parce qu'il n'y aura aucune réponse de Dieu. » La parole lui était ôtée, sauf pour témoigner de sa propre souillure ; « et il criera : le souillé, le souillé !

« Pendant tout le temps qu'il aura cette plaie, il sera jugé souillé ; il est souillé. » Aussi longtemps qu'une énergie mauvaise se déploie dans la chair, il y a souillure personnelle ; et en conséquence il doit « demeurer seul » — témoin que sa compagnie est pernicieuse : elle en corromprait d'autres.

« Sa demeure sera hors du camp. » Le camp était l'enceinte où l'Eternel habitait au milieu de son peuple, et le souillé ne pouvait pas y être. « L'Eternel parla à Moïse, en disant : Commande aux enfants d'Israël qu'ils mettent hors du camp tout lépreux, tout homme décollant, et tout homme souillé pour un mort. Vous les mettrez dehors, tant l'homme que la femme, vous les mettrez hors du camp, afin qu'ils ne souillent point le camp de ceux au milieu desquels j'habite » (Nomb. V).

Nous voyons tous ces détails réalisés dans les procédés de Dieu envers son peuple d'Israël : la patience avec laquelle il juge dans leurs fréquentes infidélités ; leurs voies incorrigiblement mauvaises, allant toujours en empirant ; puis son juste jugement en les mettant de côté. « Or l'Eternel, le Dieu de leurs pères, les avait sommés par ses messagers, qu'il avait envoyés en toute diligence, parce qu'il était touché de compassion envers son peuple, et envers sa demeure. Mais ils se moquaient des messagers de Dieu, ils méprisaient ses paroles, et ils traitaient ses prophètes de séducteurs ; jusqu'à ce que la fureur de l'Eternel s'allumât tellement contre

son peuple, qu'il n'y eut plus de remède » (2 Chron. XXXVI, 15, 16).

Dieu a maintenant mis ses saints dans une autre et meilleure position que celle d'Israël ; afin qu'ils ne puissent pas, de même qu'Israël, être rejetés comme des lépreux.

« Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont point reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu ; [savoir] à ceux qui croient en son nom ; *lesquels ne sont nés* ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, *mais de Dieu* » (Jean I, 11-13). Ce n'est que comme rendus participants de cette vie, comme étant vivifiés ensemble avec Christ, que nous pouvons demeurer avec Dieu. « Ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair ; mais ceux qui sont selon l'Esprit, aux choses de l'Esprit » (Rom. VIII, 5). « Ces choses sont opposées l'une à l'autre » (Gal. V, 17). Laissez agir la chair, et le mal en est le résultat ; « car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien » (Rom. VII, 18).

Quand l'activité du mal qui est en la chair se montre en quelqu'un de ceux qui sont rassemblés comme vivant à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur, le discernement sacerdotal est alors nécessaire, ainsi que le jugement là où surgit un mal manifeste. Mais c'est, dans leur caractère de sacrificateurs, que le service est accompli envers Dieu en ce cas par ceux qui, étant eux-mêmes sanctifiés et nourris de Christ, sont désignés pour servir par la grâce de Dieu. Et comme les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir, et que tout Israël sera sauvé, de même dans l'Eglise, quand un

méchant en était ôté, c'était afin que l'esprit fût sauvé dans le jour du Seigneur (comp. Rom. XI, 25-52 avec I Cor. V, 5).

Mais il faut que le lépreux soit mis hors du camp, et que le méchant soit ôté du milieu de l'assemblée : ce n'est pas ici le jugement de l'homme, c'est celui de Dieu. (Suite.)



Apocalypse V.

(Méditation.)

Mes chers amis, le sujet du chapitre que nous venons de lire, bien que distinct de celui qui précède (ch. IV), en est le complément. Au chap. IV, les droits du trône du Dieu créateur sont reconnus et exaltés ; ici, ce sont ceux de l'Agneau mis à mort, seul digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux.

En lisant ce chapitre, on est frappé du contraste qui existe entre ce qui se passe dans le ciel et ce qui se passe sur la terre ; là, on entend des louanges à l'Agneau ; ici, on entend tout autre chose ; quand il s'agit de Christ, ce sont des « *paroles dures*, » dit Jude, que les hommes profèrent contre lui. Il est donc heureux de penser qu'un si désolant contraste ne durera pas toujours ; de nombreuses portions de la Parole nous apprennent, qu'un temps viendra où de puissantes nations rechercheront le Seigneur et se glorifieront en lui, et que même sur les sonnettes des chevaux on lira ces mots : « Consécration à l'Éternel » (Esaïe II, 1-5 ;

Zach. XIV, 20). Ce temps heureux arrivera lorsque la scène décrite ici, sera accomplie. Pour le présent, c'est une prophétie, — une révélation anticipée de choses qui amèneront la bénédiction au milieu des hommes et dont le trône de l'Agneau rédempteur sera le centre. Quelle bénédiction pour nous, chers amis, d'avoir l'intelligence de ces choses avant qu'elles aient leur accomplissement ! Quel privilège le Seigneur nous accorde ! et c'est ainsi que l'Esprit met en relief la séparation de l'Eglise et du monde. L'Eglise est intéressée à connaître les choses qui concernent l'Agneau, car elle est l'épouse de l'Agneau ; c'est pourquoi elle a le secret des choses qui ne se voient pas encore ; elle peut en parler comme témoignage, afin d'en sauver quelques-uns ; mais de telles révélations sont sa part, à elle, dans ce monde où tout est dans les ténèbres, où Christ est méconnu et où l'on ne se réclame pas de son nom.

Je voudrais, chers amis, avant d'entrer dans quelques détails, attirer votre attention sur le dernier verset du chapitre précédent : « Seigneur, tu es digne de recevoir gloire, honneur et puissance ; car tu as créé toutes choses : c'est à cause de ta volonté qu'elles existaient, et qu'elles furent créées. » Pour saisir la portée de ces paroles, il nous faut ramener en arrière nos pensées, et nous souvenir du changement survenu, par la désobéissance de l'homme, dans sa condition, dans ses pensées envers Dieu, tellement que, depuis la chute, Dieu n'a pu jouir de ses œuvres ; c'était cependant pour en jouir qu'il les avait créées. Les paroles qu'expriment les vingt-quatre anciens montrent l'intelligence qu'ils ont du but primitif de Dieu ; c'est à lui, non à Satan, quoiqu'il règne dans ce monde, qu'ils reconnaissent le

droit de posséder tout ce qui existe et d'en jouir. Au reste, ce n'est pas pour Satan que le monde a été fait, mais pour Christ, car Dieu l'établira sur toutes ses œuvres (Ps. VIII).

Maintenant, chers amis, entrons plus particulièrement dans quelques détails. Un livre est dans la droite de celui qui est assis sur le trône ; ce livre donne droit d'héritage à celui qui sera digne de le prendre et d'en rompre les sceaux ; à ce sujet, une question sérieuse est proclamée, mais nul ne répond. Moment solennel, où l'âme du prophète est mise dans la plus grande angoisse ! Christ est encore caché dans le trône, et n'apparaît pas encore aux yeux de Jean désolé. Il est terrible, en effet, de penser que si personne ne se présente pour ouvrir le livre, tout restera inévitablement sous la dure domination de l'Usurpateur. Les larmes de l'apôtre étaient donc légitimes, car que deviendrait le monde, que deviendrait Israël, si personne ne répondait à l'appel de l'ange ? C'est alors qu'un messenger sort *du sanctuaire* et révèle à Jean, qu'il y en a un qui se présente et qui *a vaincu* pour ouvrir le livre ! Alors Jean est tiré de son affliction, ses pleurs cessent et ses yeux peuvent contempler, au milieu du trône, un agneau comme immolé ; quelle grâce ! Christ seul apaise et réjouit le cœur, dont la tristesse est changée en joie ¹.

C'est donc par sa mort, que Christ « a vaincu pour ouvrir le livre et en rompre les sept sceaux. » Le sacrifice qu'il a fait de lui-même a aboli le péché pour

¹) Je ne doute pas qu'ici Jean représente le résidu juif des derniers jours, consolé par la certitude des paroles prophétiques avant que Christ paraisse publiquement en puissance et en gloire. Voyez aussi Jean XVI, 20-25.

toujours ; sa mort a rendu impuissant celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable ; partout où sa puissance était manifestée, par sa mort, Christ en a triomphé. Sa mort l'a rendu digne d'ouvrir le livre et de devenir maître de tout. C'est ce glorieux fait, chers amis, qui est en vue ici ; par la foi, nous jouissons déjà du salut — ce précieux fruit de l'humiliation et de la mort de Jésus, l'Agneau de Dieu ! Le vers. 5 nous montre qu'il s'agit bien ici de la terre, c'est pourquoi Israël est mentionné : Christ est « la racine de David, le lion de Juda ! » — Toujours quand il est question de la terre, Israël est sur le premier plan. Christ en est la source et la force. Cela sera glorieusement manifesté, lorsque Dieu commencera à agir envers Israël et le monde universel.

Ici, bien des pages des écrits prophétiques trouveraient leur place, mais leur examen nous mènerait trop loin pour aujourd'hui. Plusieurs d'entre vous, en lisant ce chapitre, ont pu trouver singulier que Jean, qui avait vécu avec le Seigneur, fût dans la nécessité de recevoir la communication qui lui est faite, par un des anciens. Jean, en sa qualité de prophète, reçoit cette communication ; il est comme en dehors des choses, il doit les apprendre comme ne les sachant pas. A ce sujet, un détail intéressant est à remarquer : ce n'est pas un des quatre êtres vivants qui est envoyé à Jean, mais un des anciens, un de ceux qui ont appris les voies de Dieu *dans son sanctuaire*. Ce simple fait est, il me semble, une preuve à l'appui du caractère allégorique de ces hauts personnages. L'Eglise, à qui est donnée la communication des plans divins, rend dans ce monde un témoignage complet au caractère et aux droits de

Christ, le Fils de Dieu ; mais à part cela, elle a une espérance qui lui est propre, car elle n'est pas de ce monde ; unie par l'Esprit à Christ, le Fils de Dieu, elle est du ciel, et c'est de là qu'elle attend Jésus qui apparaîtra pour elle, avant d'être manifesté au monde. Ni Israël, ni le monde, ne reçoivent actuellement *sa parole* ; et Jésus lui-même a dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; » c'est là l'immense grâce qui est faite aux croyants ; ce sont eux qui verront le Seigneur avant qu'il se rende visible au monde. « Et il vint, et prit le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône. » Maintenant, l'aspect de toutes choses change : l'Agneau est investi des droits, en vertu desquels il va agir ; il monte, pour ainsi dire, sur le trône. En rapport avec cet événement, et comme type, on peut lire avec intérêt 1 Rois I, 52 à 48. Seulement, la scène, décrite ici, va beaucoup plus loin ; l'Agneau est le Rédempteur, non d'Israël seulement, mais de la création : « il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché *du monde*. » A son apparition glorieuse, la création, depuis si longtemps assujettie à la vanité, aura aussi part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu (Rom. VIII). Remarquons encore qu'un des traits distinctifs du gouvernement de Christ, sera l'exercice *de la justice* ; aussi en rapport avec ce fait, les anciens ont « des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. » Dans la Parole, il y a deux catégories de *saints* : ceux qui appartiennent au ciel et ceux qui appartiennent à la terre. Quant à ces derniers, il est souvent fait mention d'eux comme étant aux prises avec la petite corne ou la Bête de la fin, ou des derniers jours (Dan. VII, 21 ; Apoc. XIII, 7). Leurs prières, leurs supplications

et leurs cris sont, pour Jésus et pour Dieu, ce qu'était le parfum offert autrefois, dans le tabernacle terrestre. Ce sera comme la bonne odeur des victimes qui seront mises à mort aux derniers jours. Celui donc qui exercera la justice, « vengera ses élus qui crient à lui jour et nuit » (Luc XVIII).

Les vingt-quatre anciens agissent donc ici dans le caractère de sacrificateurs, de ceux qui s'approchent de Dieu ; ce ne sont pas leurs propres prières qu'ils présentent à Dieu, mais celles de ses élus, de ses saints, sous le règne de la petite corne ; lesquels, qu'ils soient mis à mort ou non, régneront avec Christ, mille ans (Apoc. XX, 4) ; — aussi les vingt-quatre anciens, en parlant d'eux disent : « *ils* » (et non pas « *nous* ») régneront, bien que l'Eglise régnera ; mais ce n'est pas là le sujet traité ici. Comme sacrificateurs à Dieu, ils s'intéressent aux circonstances et aux besoins des saints qui, sous le règne de l'antichrist, souffriront pour la parole de Dieu et le témoignage de Jésus. Quel encouragement pour nous, chers amis, que de penser à l'influence bénie que nous sommes appelés à exercer comme sacrificateurs ! Et si cela est actuellement vrai et réel, malgré notre faiblesse, que sera-ce quand l'Eglise sera glorifiée et que, des lieux célestes, elle exercera sa sacrificature envers la terre ? Unie à Christ, dans l'exercice de son caractère sacerdotal, l'Eglise contribuera puissamment à la bénédiction, à la paix et au bonheur des hommes sur la terre.

Maintenant, chers amis, remarquez comment se termine ce précieux chapitre. Ce ne sont plus uniquement les êtres vivants et les vingt-quatre anciens qui adorent et qui louent ; c'est un chœur universel : tout ce qui a

une voix pour louer, exalte le Rédempteur, Jésus. Chose remarquable, ce qui se voit ici est précisément la réponse à ce qui est demandé à la fin du livre des Psaumes : « Que tout ce qui respire loue l'Éternel ! Louez l'Éternel. »

Et nous, frères, son cher troupeau,
Objets de son amour immense,
Disons avec reconnaissance :
Gloire à l'Agneau ! gloire à l'Agneau !



Explication de passages.

Notre frère E. M. (voir notre précédent N^o p. 99) demande encore l'explication du passage 1 Tim. II, 15, où il est dit de la femme : « Mais elle sera sauvée en mettant des enfants au monde, » ou littéralement : « *par* ou à *travers* l'enfantement. » Pour l'intelligence de ces paroles, il faut se souvenir que l'apôtre qui a parlé d'Ève en passant, généralise cependant ce qu'il a à dire de son sexe : l'idée qu'il développe, c'est que la femme ne doit pas enseigner, ni user d'autorité sur l'homme, à qui elle est inférieure. Elle a été formée après l'homme, de l'homme et pour l'homme. Elle est par nature plus susceptible aux impressions qui viennent du dehors : Adam ne fut pas tenté par le serpent, il le fut par Ève que la séduction avait fait tomber. La femme doit donc s'abstenir d'enseigner ; cependant « elle sera sauvée, si elle persévère dans la foi, dans l'amour et dans la sainteté avec modestie. » Mais le salut qui lui a été offert après la chute, ne détruit pas sa position inférieure, ni même les douleurs de l'enfantement qui lui furent imposées comme peine naturelle et spéciale. C'est aux paroles de Gen. III, 15, 16, que se rapportent les exhortations de Paul, et les douleurs de l'enfantement peuvent être considérées comme un exercice de la foi. On peut ajouter, comme une idée secondaire peut-être et cachée dans l'arrière-plan, le salut qui devait sortir pour la femme comme pour l'homme de la malédiction elle-même reposant dans l'enfantement, c'est que de la semence de la femme devait naître Celui qui briserait la tête du serpent et procurerait à l'homme croyant le bonheur éternel, dont la chute et le péché l'avaient complètement exclu.

LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Voies de Dieu à l'égard de l'homme lépreux.

Lévitique XIII, XIV.

(Suite et fin de la page 99).

II^e PARTIE.

LÉVITIQUE XIV.

Dans ce qui précède l'Éternel parlait à Moïse et terminait, pour ce qui regarde le lépreux, en prononçant son jugement ; mais ici l'Éternel s'adresse de nouveau à Moïse. En ce qui concerne Israël, il est ému de compassion envers son peuple (Joël II, 18). En ce qui concerne un pauvre pécheur, la miséricorde de Dieu s'abaisse et s'étend jusqu'à lui ; et cette miséricorde qui le trouve loin, l'approche par le sang de Christ (Eph. II, 13).

« C'est ici la loi du lépreux pour le jour de la purification, il sera amené au sacrificateur. Par là il est reconnu que tout ce qui est hors du camp est sans profit pour celui qui a été mis là par le jugement : la béné-

diction doit venir du lieu d'où il a été à juste titre banni, et doit venir par celui qui a découvert et constaté les symptômes et les effets du mal qui le faisait bannir ; le lépreux n'a point de plus grand ami que celui qui a jugé sa souillure.

Mais la place du sacrificateur est dans le camp, et la place du lépreux hors du camp ; celui-ci ne peut pas se rendre au lieu où est le sacrificateur, mais le sacrificateur peut aller à l'endroit où est le lépreux. Voilà la grâce de Dieu envers le pauvre lépreux. « Et le sacrificateur sortira hors du camp, et le regardera ; et s'il aperçoit que la plaie de la lèpre soit guérie au lépreux. »

La lèpre était une énergie en mal se déployant en la chair et se manifestant par là-même ; cette action a maintenant cessé. Quand Israël viendra à reconnaître le mal qu'il a commis, alors la plaie, qui se traduisait depuis si longtemps par de la rébellion contre Dieu, sera guérie chez ce peuple : et maintenant tout Juif repentant, ainsi que tout pécheur d'entre les Gentils, a droit, par la foi en Jésus, à toute l'excellence de la purification.

L'homme souillé est celui en qui une énergie de mal est apparente ; de même l'homme purifié est celui en qui se voit la manifestation de la justice. Comme auparavant il fut jugé souillé par ses fruits, de même à présent on voit en lui, purifié, les fruits de justice. Cela donne un caractère bien particulier à ce chapitre, où non-seulement l'œuvre de Christ pour nous, pécheurs, est exposée, mais aussi la puissance de Christ en nous comme rattachée à son œuvre. La première — l'œuvre de Christ pour nous, nous est décrite du 4^{me} au 7^{me} versets. La seconde, Dieu opérant en nous et le vouloir et

le faire selon son bon plaisir, est décrite aux vers. 8 et 9. Puis vient le complément de la bénédiction au huitième jour, ou jour de la résurrection, depuis le verset 10.

Dans la première de ces divisions, versets 4 à 7, l'homme qui doit être purifié ne fait rien pour lui-même, tout est fait pour lui : « Le sacrificateur commandera qu'on prenne pour celui qui doit être nettoyé, deux passereaux vivants et nets, avec du bois de cèdre, et de l'écarlate, et de l'hysope. » Le commandement du sacrificateur n'est pas donné à celui, mais *en faveur de celui* qui doit être nettoyé. Si l'on ne comprend pas cela, on tombe souvent dans l'achoppement ; on commence par faire pour soi-même ce que Christ a fait, ou l'on veut préparer par et pour soi-même ce que Dieu a si complètement fait en Christ.

Sous la figure de ces deux oiseaux vivants et nets, le Seigneur Jésus-Christ nous est présenté dans deux états importants.

En premier lieu, il fut livré pour nos offenses. En second lieu, il est ressuscité pour notre justification. Ainsi le premier passereau était tué ; mais le second passereau était mis en liberté et s'envolait par les champs. Quoique Jésus fût livré à la mort pour nous, il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle ; et en lui notre vie est aussi une vie d'entre les morts : « Parce que je vis, vous aussi vous vivrez. »

Les mots « *pour lui*, » sont très-doux à l'oreille du pauvre lépreux ; et de même, « *pour nous* » est le témoignage du Saint-Esprit maintenant. Voyez-en des exemples, dans Eph. V, 2 : « Le Christ nous a aimés, et s'est donné lui-même *pour nous*. » Tite II, 14 : « Notre

grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même *pour nous*. » 1 Pier. II, 21 : « Christ aussi a souffert *pour vous*. » IV, 1 : « Christ donc, ayant souffert *pour nous* en la chair. »

L'un des passereaux était tué sur *un vaisseau de terre, sur de l'eau vive*.

Cela peut nous rappeler deux choses : premièrement, que Christ a été crucifié en faiblesse. Paul emploie cette expression de vase de terre pour signifier notre état d'infirmité dans le corps. « Nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu et non pas de nous. » Notre précieux Sauveur vint ici-bas dans notre faiblesse, mais il n'y demeura pas, il ne nous y laissera pas non plus, et ainsi le vase de terre était sur de *l'eau courante*; les mots dans l'hébreu sont « *eau vivante*, » — non pas ce qui est stagnant, et qui doit être bientôt tari, comme ce qui s'en va par la mort, mais ce qui coule sans cesse d'une source intarissable.

Dans ces deux passereaux il est important de voir que le passereau, voué à la mort, est mis en avant *premièrement*; ensuite, le passereau vivant. C'est tout à fait contraire à l'ordre humain, où la mort est la fin, mais pour nous en Christ Jésus, nous trouvons la mort *premièrement*, et ensuite la vie. Dans la rédemption, tout a pour point de départ la mort : c'est là que le péché nous a amenés; c'est de cela que Dieu nous sauve; et ainsi Christ est mort pour nos péchés selon les Ecritures, il a été enseveli, et il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures (1 Cor. XV, 3, 4). Cette vie de résurrection était figurée par le passereau vivant, qui avait été trempé dans le sang de l'autre passereau

égorgé, et ainsi identifié avec sa mort, mais non pas retenu par elle ; car, après cela, on laissait aller par les champs le passereau vivant.

Quand l'oiseau vivant — type de Christ ressuscité — était ainsi laissé libre, en cela un témoignage était rendu que le lépreux était net : et celui qui a ce témoignage est reconnu être justifié. Le sang l'avait purifié, et le passereau vivant était laissé libre ; et de même nous sommes justifiés par le sang (Rom. V, 9). C'est le sang qui purifie (1 Jean I, 7) ; mais c'est en ressuscitant Christ d'entre les morts que Dieu, dans sa puissance pour sauver et pour vivifier, se présente à ceux qui, par le sang, sont pardonnés de toutes leurs offenses. Avec Christ ressuscité nous vivons, mais avec Christ crucifié nous sommes morts, et ainsi justifiés du péché ; « celui qui est mort est quitte du péché » (Rom. VI, 7).

Abraham, père de tous ceux qui croient, « croyait en Dieu qui fait vivre les morts ; » et de même, « si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé » (Rom. X, 9). « Etant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Col. II, 12).

Le sang d'aspersion a parfaitement répondu au cas du lépreux ; il en a été aspergé sept fois ; c'était là le fondement de sa purification — la figure de ce qui est pleinement suffisant pour le premier des pécheurs, et rien de plus n'est exigé du représentant du pécheur ; il entre dans sa gloire.

L'homme souillé n'est appelé à faire quoi que ce soit

pour lui-même, avant qu'il ne soit d'abord établi dans la perfection de l'œuvre de Christ ; et cela a lieu lorsque le sacrificateur a fait aspersion du sang par sept fois sur lui, et l'a ensuite déclaré net : c'est là le fondement et le gage assuré de toute la bénédiction ultérieure.

Deux périodes distinctes se suivent ici, la première de sept jours ; et la seconde, le huitième jour. Il y a de la bénédiction durant les sept jours ; mais la consommation ou la plénitude n'en arrive qu'au huitième jour — le premier d'une nouvelle semaine — le jour de la résurrection. La bénédiction durant les sept jours pour le lépreux purifié, consiste en ce qu'il « *entrera au camp ;* » il n'est plus sous le jugement de la souillure, comme auparavant, lorsqu'il était dit : « Sa demeure sera hors du camp » : il était alors un lépreux souillé ; mais à présent la lèpre a été guérie, et il a été parfaitement aspergé de sang, et déclaré net. Mais quoique dans le camp, il attend encore le repos, « *il demeurera sept jours hors de sa tente*⁴. » Et de même « il reste donc un sabbatisme pour le peuple de Dieu » (Héb. IV, 9). « Car nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice » (Gal. V, 5).

Remarquez l'immense changement survenu dans les voies de l'homme purifié, qui a passé sous l'efficace du sang : auparavant, dans la misère consciente et confessée de la souillure et de la séparation de Dieu il avait ses vêtements déchirés ; maintenant, ayant part à la

⁴) De même avec les fils d'Aaron au jour de leur purification. Le sacrifice avait été d'abord offert ; puis dans la bénédiction ils attendaient à la porte du tabernacle d'assignation pendant sept jours, jusqu'à la gloire du huitième jour, où ils entraient au sanctuaire (voy. Lévit. VIII, 31, 35 ; X-XIII).

purification par le sang, il lave ses vêtements. Au lieu d'avoir ses vêtements en désordre, comme ci-devant, il en est plutôt paré, et travaille à ce qu'ils aient la pureté qui convient à une personne parfaitement purifiée par le sang.

Et ici il est encore représenté comme « celui qui doit être nettoyé ; » il avait été auparavant jugé net, quand il avait reçu sept fois l'aspersion du sang ; et il est toujours net : le sang n'a pas perdu son efficace, « par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébr. X, 44). Mais il doit être net pratiquement dans sa marche, ôtant le mal qui était dans ses habitudes ; il règle ses voies selon la pensée de Christ, en les assujettissant à sa parole ; il se purifie donc, mais il le fait avec la force que lui donne la conviction qu'il a d'être purifié par le sang : relativement à cette purification-ci qui est le fondement de l'autre, il n'a rien fait du tout pour lui-même.

Il doit aussi « raser tout son poil ; » ce qui est de lui ne peut plus être la beauté de l'homme purifié, mais doit être mis de côté.

Il doit aussi « se laver dans l'eau, et il sera net ; » il doit non-seulement nettoyer ses vêtements, mais se purifier lui-même : et l'apôtre dit dans ce sens : « Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu. »

Il ne demeurera plus hors du camp à l'endroit de la souillure et du jugement ; mais il est écrit, « et ensuite il entrera au camp. »

Dans cette purification de lui-même, il ne se repose pas jusqu'au huitième jour ; car le septième jour, à la

fin même de cette période, il a encore ceci à faire : « Et au septième jour il rasera tout son poil, sa tête, sa barbe, les sourcils de ses yeux ; tout son poil ; il rasera tout son poil, puis il lavera ses vêtements et sa chair, et il sera net. »

Mais dans toute cette purification de lui-même, c'est le lavage d'eau qui est employé ; c'est l'œuvre de Christ seul de purifier par le sang. « C'est le sang qui fera propitiation pour l'âme » (Lév. XVII, 11). Le lépreux ne pouvait rien en fait d'expiation pour lui-même, ou pour obtenir la rémission de ses péchés ; c'est l'œuvre de Christ seul par l'effusion de son sang : « Sans effusion de sang, il n'y a point de rémission » (Héb. IX, 22). Quand Christ lava les *pieds* de ses disciples avec de *l'eau* , il leur enseigna que ce n'était pas exclusivement son œuvre pour eux, mais aussi leur œuvre l'un envers l'autre. « Si donc moi, votre Seigneur et votre Maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que, comme je vous ai fait, moi, vous aussi, vous fassiez de même » (Jean XIII, 14, 15). Dans ce lavage s'accomplit le ministère de la grâce par la Parole. Nous lavons nos vêtements et nous nous lavons nous-mêmes, quand la parole de Christ habite en nous : les désirs charnels sont alors découverts, on jouit alors de la pensée de Christ, et tout ceci a lieu par l'énergie de l'Esprit, parce qu'il rappelle à notre souvenir que Christ mourut pour nous sur la croix, nous voyons la fin de nous-mêmes comme enfants d'Adam. Par l'Esprit nous mortifions les actes du corps (Rom. VIII, 13). Par l'Esprit nous sommes fortifiés dans l'homme intérieur (Eph. III, 16).

Comme auparavant il fut déclaré net, après l'aspersion du sang par lequel est faite l'expiation, de même maintenant, quand il a été ainsi lavé d'eau, il est ajouté, « et il sera net. »

Le huitième jour, verset 10. Le huitième jour est un jour de vie, et non de mort, parce que c'est le premier jour de la semaine — le jour où Christ ressuscita, comme les prémices de ceux qui dorment ; car ceux qui sont de Christ se relèveront à sa venue, et quand il apparaîtra ils apparaîtront avec lui en gloire ; mais toutes les bénédictions de ce jour à venir sont basées sur la mort de Christ ; et cette connexion entre sa mort et les bénédictions de ce jour est exposée ici dans les sacrifices offerts au huitième jour.

Dans les ombres de la loi, le sacrifice *unique* de Christ, ayant *plusieurs* aspects, avait plusieurs sacrifices pour représenter ces divers aspects.

Différents sacrifices étaient employés pour montrer la plénitude et la perfection du sacrifice de Christ envers Dieu et envers l'homme. Divers sacrifices étaient aussi employés pour montrer les divers temps, auxquels le seul sacrifice de Christ avait rapport.

Les sacrifices ici étaient offerts le huitième jour, pour montrer que le sacrifice de Christ avait rapport au jour de la résurrection.

Les bénédictions en résurrection se rattachent encore à la présence du Saint-Esprit ; et c'est ce qui est aussi exposé ici.

« Et au huitième jour il prendra deux agneaux sans tare, et une brebis d'un an sans tare, et trois dixièmes de fine farine à faire le gâteau, pétrie à l'huile, et un log d'huile. »

Il y a dans ces offrandes l'ombre de Christ et de son œuvre. L'huile est l'emblème du Saint-Esprit dont nous sommes oints.

Christ est pour nos besoins et notre joie tout ce qui était figuré dans chacune de ces offrandes. Voy. Héb. IX, X.

Ce qui est signifié par l'huile est aussi notre précieuse portion : « Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs » (2 Cor. I, 21, 22).

Celui qui entre ici dans les bénédictions et les joies de ce nouveau jour est quelqu'un qui a commis des transgressions contre Dieu ; mais Dieu a pourvu à un sacrifice pour le délit, et le sang du sacrifice pour le délit répond et satisfait à tout le mal qui a été commis.

Ensuite le sacrifice pour le péché, dans lequel tout le jugement est subi par Christ pour nous ; et il y a aussi l'holocauste, dans lequel l'oblation de Christ qui fait la propitiation pour nous est toute en suave odeur pour Dieu.

Dans le sacrifice pour le délit — le premier offert ici — le sacrifice de Christ est présenté quant à l'efficacité de son sang pour nettoyer le pécheur. Dans l'holocauste — le dernier offert — son sacrifice est présenté comme une bonne odeur à Dieu : car Christ prenait plaisir à faire la volonté de Dieu ; et il la fit si parfaitement en s'offrant lui-même que, « par une seule offrande, il a rendus parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, » et ainsi sanctifiés par l'offrande de son corps faite une fois pour toutes.

« Et le sacrificateur prendra du sang de l'offrande

pour le délit, et le mettra sur le mou de l'oreille droite de celui qui doit être nettoyé, et sur le pouce de sa main droite, et sur le gros orteil de son pied droit. » Ce sont les principaux membres par lesquels le délit était commis : d'abord, l'oreille comme organe par lequel on apprenait le mal ; puis la main et le pied, comme membres par lesquels on commettait le mal ; mais le sang les atteignait tous, et tous sont nettoyés.

Celui qui est nettoyé par le sang, est aussi oint de l'Esprit ; et c'est grâce au sacrifice de Christ que l'on est rendu propre et capable de recevoir cette onction. Dans toutes les opérations de l'Esprit de Dieu, la gloire est donnée à Christ, et son œuvre est maintenue ; là où est son sang, là sera son Esprit.

« Puis le sacrificateur prendra de l'huile du log, et en versera dans la paume de sa main gauche ; et le sacrificateur trempera le doigt de sa main droite en l'huile qui est dans sa main gauche, et fera aspersion de l'huile avec son doigt sept fois devant l'Eternel. Et du reste de l'huile qui sera dans sa paume, le sacrificateur en mettra sur le mou de l'oreille droite de celui qui doit être nettoyé, et sur le pouce de sa main droite, et sur le gros orteil de son pied droit, sur le sang pris de l'offrande pour le délit. »

L'oreille — membre indigne — qui souvent écoutait les propos corrupteurs d'une conversation impure, l'oreille maintenant purifiée par le sang, est ointe de l'Esprit, et par là mise à la portée de Dieu pour l'écouter. Cette main — membre livré comme esclave à l'impureté et à l'iniquité pour l'iniquité — est maintenant purifiée par le sang et ointe de l'Esprit, pour être livrée comme esclave à la justice pour la sanctification (Rom.

VI, 19). Le pied, qui servait à marcher dans les voies de l'impiété, est maintenant nettoyé par le sang : « il mettra du sang sur le gros orteil de son pied droit, » et alors ce membre aussi est ramené, afin que nous marchions avec Dieu ; et c'est pourquoi il est oint d'huile.

Mais dans tout cela, il n'y a d'onction que là où le sang a été mis d'abord ; *c'est sur le sang pris de l'offrande pour le délit que l'huile est mise.*

Celui qui cherche à séparer l'œuvre de l'Esprit de l'œuvre de Christ ne connaît ni l'une ni l'autre. Rien n'est pur pour le Saint-Esprit de Dieu que ce qui a été purifié par le sang de Christ ; et si cette purification est opérée, là sera son Esprit.

Dans les immenses richesses de cette grâce, l'honneur est donné par Dieu à celui qui auparavant s'était plongé dans la misère et la honte, parce qu'il avait été rebelle aux paroles de Dieu, et qu'il avait méprisé le conseil du Très-Haut (Ps. CVII, 11) ; et comme lorsque, hors du camp, le lépreux avait la tête nue, en témoignage d'humiliation pour le péché ; et comme ensuite il se rasait la tête en mettant de côté ce qui était de lui, de même maintenant, en ce jour de bénédiction, délivré de ce qui était de lui-même, le sacrificateur lui oint la tête, et fait de lui l'heureux témoin de la bénédiction personnelle par ce qui vient de Dieu. « Mais ce qui restera de l'huile sur la paume du sacrificateur, il le mettra sur la tête de celui qui doit être nettoyé. »

Au huitième jour se rattache notre *espérance* dans le jour de l'apparition de Christ : à ce jour aussi se rattache notre *foi maintenant*, comme ressuscités avec Christ (voy. Col. III).

Celui qui est nettoyé par le sang est conduit par l'Es-

prit. Ce qu'il connaît est *en partie maintenant* jusqu'à ce que la perfection soit venue. « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, *habite* en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts *vivifiera aussi vos corps mortels* par son Esprit qui habite en vous. » Servir Dieu est à présent notre partage dans la faiblesse ici-bas : servir Dieu sera notre partage quand la perfection sera venue. C'est là notre partage à présent comme nettoyés et vivifiés et oints, pendant que ce qui nous entoure est souillé et mort et profane, et que nous sommes dans des corps mortels : ce sera notre partage au jour où il n'y aura plus de malédiction. C'est de ce jour-là que l'ange dit à Jean : « Et ses esclaves le serviront, et ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts » (Apoc. XXII, 3, 4). Mais c'est *du jour où nous sommes* que l'apôtre dit aux saints : « Et ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité ; mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice. — Ainsi que vous avez livré vos membres comme esclaves à l'impureté et à l'iniquité pour l'iniquité, ainsi livrez maintenant vos membres comme esclaves à la justice pour la sanctification » (Rom. VI, 13, 19).

Dans notre condition actuelle, ayant l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habitant en nous, pendant que nos corps mortels ne sont pas encore vivifiés, à cause de la chair notre service a lieu selon les sept jours qui suivent la purification ; mais à cause de notre vie avec Christ, nous entrons, dès maintenant, en quelque mesure, dans le huitième jour. Voy. Col. III, 1-6, où nous sommes exhortés, tant à l'égard

des choses qui sont en haut qu'à l'égard de nos membres qui sont sur la terre. Quand ce qui est parfait sera venu, le service des sept jours, quant à ce qui se rapporte à notre chair méchante, cessera, et tout sera vie et gloire.

NOTE.

Il y a une humiliation spéciale dans les circonstances de la purification du lépreux (Lév. XIV), qui ne se trouve pas dans celles de la sanctification des sacrificateurs (Lév. VIII, IX, X).

Le lépreux est quelqu'un qui s'est trouvé dans le camp, mais qui ne pouvait pas y conserver sa place, à cause du mal régnant en sa chair; les sacrificateurs, en revanche, n'ont jamais été auparavant dans le sanctuaire, où ils allaient entrer pour la première fois.

Le lépreux emploie ses sept jours à se laver lui et ses vêtements, etc., mais les sacrificateurs passent leurs sept jours à manger la chair du sacrifice à la porte du tabernacle d'assignation; ils sont, de cette manière, en communion avec Dieu par le sacrifice qui les a approchés de lui.

C'était le sang du bélier des consécrationes qui était mis sur les sacrificateurs, tandis que c'était le sang de l'offrande pour le délit qui était mis sur le lépreux.

Les sacrificateurs avaient leurs membres sous l'efficace du sang et de l'onction au commencement des sept jours; le lépreux ne l'avait qu'au huitième jour.

Tout cela implique ce grand principe de la pensée de Dieu, savoir que, dans la chair, nous ne pouvons prendre aucune place devant Dieu sans le jugement et la douleur, le retour par la repentance entraînant avec soi une humiliation très-spéciale, qui n'aurait pas lieu si nous venions prendre cette place par la grâce de Dieu tout d'abord. Et ainsi, quand un pauvre pécheur du monde entre dans l'Eglise, c'est avec joie et dans des circonstances particulièrement heureuses, car il n'était rien, et maintenant

par la grâce de Dieu, il entre ; mais quand quelqu'un est ôté par jugement, à cause de quelque péché dominant en la chair, son retour par la repentance est accompagné de beaucoup d'humiliation ; néanmoins tout se termine par la bénédiction.

Ces principes se rapportent spécialement à Israël et à l'Eglise, — aux enfants de la servante nés selon la chair, et aux enfants de la femme libre nés par la promesse (Gal. IV) ; mais l'humiliation d'Israël est en quelque mesure la nôtre, dans les circonstances de notre pèlerinage ici-bas, à cause de la chair, pendant que nous traversons ces circonstances.



Réflexions sur la 2^{me} épître à Timothée ¹.

Cette épître a deux parties distinctes, quoique comme fondues l'une dans l'autre. La partie principale renferme les instructions et les exhortations que l'apôtre adresse, de la part de Dieu, à son enfant Timothée. L'autre partie se compose de quelques brèves indications sur les circonstances de Paul au moment où il écrivait cette lettre, indications du plus grand intérêt, car elles sont, pour ainsi dire, la dernière page de l'histoire de ce serviteur de Dieu. Et cette dernière partie n'est pas moins la parole de Dieu que la première, ni moins « utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, » que n'importe quelle autre portion des Ecritures. Les circonstances, par lesquelles les serviteurs de Dieu ont passé, et l'exemple qu'ils nous ont laissé, sont pour nous un sujet d'instruction. Aussi

¹) Au moment où nous publiions, dans nos nos 3, 4 et 5, quelques considérations sur cette épître, un frère écrivait cet article que nous donnons à nos lecteurs comme complétant le premier.

est-il écrit : « Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant l'issue de leur conduite, imitez leur foi » (Hébr. XIII, 7). Si donc nous examinons un peu ce que cette épître nous dit de Paul, nous ne ferons qu'obéir à cette exhortation.

Et d'abord, une circonstance bien solennelle dans laquelle se trouve l'apôtre est celle-ci : il est près de son délogement, il le sait et il l'annonce ainsi à son cher Timothée : « Pour moi, j'ai déjà reçu l'aspersion du sacrifice, et le temps de mon départ est arrivé ; j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi » (IV, 6, 7). Ces paroles solennelles ne nous apprennent pas seulement que Paul savait que le moment de son départ était arrivé, mais il y a aussi comme un regard rapide jeté sur la course que Paul venait de fournir, course que l'apôtre caractérise par ce mot remarquable : « *J'ai combattu le bon combat.* » Tel a bien été en effet l'un des traits saillants de la carrière de Paul : il a combattu. C'est ici un soldat qui va entrer dans le repos et attendre la couronne de justice que son Seigneur tient en réserve pour lui. Car il a « combattu dans la lice et couru dans l'arène, » afin de recevoir une couronne incorruptible (2 Cor. X, 24, 27). Il a couru et combattu, non à l'aventure, non comme battant l'air, mais il attaquait avec une extrême vigueur les forteresses mêmes de Satan ; il possédait des « armes puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu » (2 Cor. X, 3-5). Un soldat est établi pour détruire, et Paul, soldat de Jésus-Christ, a dû détruire aussi. Mais hâtons-nous de

le dire : si Paul a été soldat, il a été aussi architecte, « un sage architecte » qui a posé le fondement et édifié sur ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses (1 Cor. III). S'il a été laboureur et a, comme tel, déraciné des ronces et des épines, il a aussi été semeur. Paul a pu, à la fin de sa carrière, contempler sans regret et sans remords les ruines de plusieurs grosses forteresses de Satan ; mais il a pu aussi contempler avec joie « l'édifice de Dieu et le champ de Dieu ; » édifice auquel il a travaillé activement ; champ où il a labouré et semé avec larmes, travaillant nuit et jour. L'évangile détruit et renverse, il le faut ; mais il fonde et édifie, et cette œuvre de destruction et d'édification se fait par l'établissement, la propagation, la prédication de la vérité. Paul, arrivé lui-même au terme de la lutte, écrivait à un jeune soldat de Jésus-Christ pour l'exciter à se comporter vaillamment : « Toi donc, lui disait-il, endure les souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ. Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre ; de même si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné, s'il n'a pas combattu selon les lois ; il faut aussi que le laboureur travaille premièrement pour qu'il jouisse des fruits » (II, 3-7).

Revenons à Paul. Il est près de son départ ; sa course est terminée ; il a combattu et il combat encore. Mais où est-il ? dans quelles circonstances se trouve-t-il ? L'épître nous répond qu'il est à Rome, prisonnier, lié de chaînes comme un malfaiteur et que Luc *seul* est avec lui ; car « Démas l'a abandonné, ayant aimé le présent siècle ; » tous ceux qui sont en Asie se sont

aussi détournés de lui, entre lesquels étaient Phygelle et Hermogène !

Arrêtons-nous un peu devant la position de ce vieillard prisonnier et demandons-lui quelle est la cause de ses souffrances actuelles et des nombreuses persécutions qu'il a endurées durant sa course. Pourquoi est-il dans un cachot ? pourquoi ces chaînes ? La réponse de l'apôtre se trouve d'abord, chap. I, 8-12. Là il nous donne un résumé de la doctrine qu'il prêchait, de cette doctrine de la grâce, de la croix, scandale aux Juifs et folie aux Grecs. L'apôtre maintenait cette doctrine envers et contre tous ; il a même résisté en face à un autre apôtre, quand il vit que cet apôtre ne marchait pas de droit pied selon la vérité de l'évangile. Or le verset 12 nous montre que c'est parce qu'il prêchait fidèlement cette doctrine qu'il souffrait ces choses. « C'est pourquoi aussi je souffre ces choses, dit-il, mais je n'ai pas de honte. » Gal. VI, 12 nous montre que l'*abandon* de la saine doctrine de la croix était un moyen d'éviter la persécution ; le *maintien* de cette doctrine amenait inévitablement la persécution et la souffrance. Mais l'apôtre ne borne pas là sa réponse. Dans le chap. III, 10-12, après avoir parlé de sa doctrine, de sa conduite et de ses persécutions, il ajoute : « Et tous ceux qui veulent *vivre* pieusement selon le Christ Jésus seront persécutés. » Pour rendre un fidèle témoignage à l'évangile, il ne suffit pas de prêcher la saine doctrine ; un tel témoignage est impossible sans cela, je n'ai pas besoin de le dire, mais il ne s'arrête pas là ; il faut que la conduite, que la vie rende témoignage à la vérité, aussi bien que les paroles : il faut vivre pieusement selon le Christ Jésus. Les deux choses sont essentielles au témoignage. Prêchez l'évan-

gile au monde ; annoncez-lui dans toute sa pureté et toute sa force la saine doctrine, votre témoignage sera de fort peu de valeur, produira fort peu d'effet, si votre conduite est semblable à celle du monde, car il vous regardera comme l'un des siens et vous laissera tranquille malgré vos idées, malgré votre doctrine. Il vous laissera tranquille aussi et vous regardera comme l'un des siens, malgré votre grande austérité de mœurs, malgré vos pénitences et votre apparent renoncement au monde, s'il découvre que cette vie pieuse n'est le fruit que de la volonté de la chair et du vieil homme, au lieu d'être le fruit de la grâce et de son enseignement. Votre témoignage est sans portée et sans valeur, malgré votre conduite exemplaire devant les hommes, parce que le principe qui vous dirige est mauvais : il s'appelle : orgueil, propre-justice. En résumé, l'exemple que l'apôtre nous a laissé est celui-ci : fidélité à toute épreuve à maintenir la saine doctrine, c'est le côté fondamental de tout témoignage vrai du Seigneur, et fidélité pratique, marche et conduite en harmonie avec la vérité de l'évangile. Oh ! qu'il nous soit donné d'imiter l'apôtre en ces *deux* choses !

Examinons maintenant quelques-uns des enseignements que l'apôtre donne à Timothée. J'ai dit que Paul, parvenu au terme de sa carrière, avait pu contempler le champ de Dieu et l'édifice de Dieu. Dans sa première épître à Timothée, il parle de l'Eglise comme étant la maison de Dieu, « *colonne et appui de la vérité,* » et il donne là toutes les directions nécessaires pour qu'on sache comment il faut se conduire dans une telle maison. Dans cette seconde épître, cette maison se présente à l'apôtre sous un tout autre aspect ; au lieu de la mon-

trer ici comme colonne et appui de la vérité, il parle, au contraire, dans une comparaison, d'une « grande maison, » dans laquelle il y a des vases à honneur et des vases à déshonneur, d'une maison dans laquelle le mal entrait du dehors et jaillissait du dedans, à tel point que l'homme de Dieu avait surtout maintenant à veiller pour se garder du mal qui l'entourait de toutes parts. Les mauvais jours commençaient ; la foi de quelques-uns était renversée ; les faux ouvriers étaient multipliés ; la grande maison s'emplissait de toutes sortes de vases impurs. Or le but manifeste que se propose le Saint-Esprit dans cette épître, c'est de donner à l'homme de Dieu les instructions nécessaires, non pour qu'il sache comment il faut se conduire dans l'Eglise, *colonne et appui* de la vérité, mais bien pour qu'il sache ce qu'il a à faire au milieu du mal et du désordre qui envahissait « la grande maison. » Et comme nous sommes nous-mêmes, sous certains rapports, dans la grande maison, cette épître a pour nous une importance extraordinaire, car elle est véritablement une prophétie pour le temps présent, une lampe qui éclaire dans un lieu obscur, et quiconque ne la comprend pas, ne peut que se heurter contre des difficultés sans cesse renaissantes.

(Suite.)

PENSÉE.

Les rapports du Seigneur avec le monde furent toujours parfaits et pleins de dignité morale. Il fut, à cet égard, un *Vainqueur*, une *Victime* et un *Bienfaiteur*. Merveilleuse et admirable combinaison ! — Il fut toujours prêt à servir ce monde, dont le train et les souillures firent de lui un *Vainqueur* ; dont l'iniquité et la contradiction firent de lui une *Victime*. Il ne fut jamais surmonté par le mal, mais il surmonta toujours le mal par le bien.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Réflexions sur la 2^me épître à Timothée.*(Suite et fin de la page 140).*

Ensuite, remarquez que les enseignements de cette épître sont destinés à un homme en qui habite « une foi sincère, » à un « homme de Dieu, » pour qui la question du salut était une affaire réglée. Aussi Paul n'expose-t-il pas ici la foi, il ne prêche pas l'évangile ; il n'enseigne pas quelqu'un qui cherche le salut, mais quelqu'un qui l'a ; il n'instruit pas un homme du monde, mais un « homme de Dieu. » Or l'homme de Dieu ne trouve pas ici l'exposé de ses privilèges, comme homme de Dieu, mais il y trouve les instructions nécessaires pour sa conduite dans la « grande maison. »

Et cette grande maison est pour nous la chrétienté tout entière. Je n'ai pas le plus léger doute à cet égard. Les cinq premiers versets du chap. III décrivent l'état moral de ceux qui habitent la maison. C'est le mal dans toute sa laideur, mais recouvert d'un manteau religieux, de la profession chrétienne. C'est une vie loin de Dieu avec une apparence de piété. C'est le tableau exact de

ce que nous avons sous les yeux , de la chrétienté. L'instruction donnée à l'homme de Dieu relativement à ceux qui sont tels, est très-brève, mais parfaitement claire : « Evite de telles gens. » Ne porte pas, ô homme de Dieu, un même joug avec eux ; sous aucun prétexte, ne sois pas leur associé, car les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. L'obéissance simple et enfantine à cet ordre de Dieu, est d'une portée incalculable. Mais, malheur à qui raisonne en présence d'un ordre si net, si précis ! Il ne s'agit pas de juger, de condamner, de haïr « de telles gens ; » il s'agit seulement de les éviter. Dieu ne dit pas : Hais, juge, condamne ; il dit : évite ! Il s'agit, je pense, dans ce passage, de la masse des professants, dont le cœur est vraiment éloigné de Dieu, mais qui ont une apparence de piété.

Mais outre cette catégorie d'habitants de la grande maison, il y en a une autre, dont le vers. 20 du chap. Il nous parle : ce sont les « vases à déshonneur » dont l'homme de Dieu doit aussi se purifier. Qui sont ces vases à déshonneur ? Les prédicateurs de l'Évangile avaient le trésor du ministère dans des « vases de terre. » Paul a été un tel vase bien utile au Maître. Or je ne crois pas émettre une idée erronée, en disant que ces vases à déshonneur sont des hommes qui agissent, qui enseignent, qui prêchent.... dans la « grande maison. » C'est toute la troupe des faux docteurs qui, au lieu de prêcher « la Parole, » font des discours vains et profanes. Ce sont ces docteurs que les gens de la maison s'amasent pour leur chatouiller les oreilles, et contenter leurs convoitises. De tels vases, l'homme de Dieu doit se purifier : leurs discours rongent comme la gangrène. — Voilà deux catégories d'habitants de la grande maison,

vis-à-vis desquelles l'homme de Dieu est appelé à prendre une position bien déterminée, bien tranchée.

Et ce n'est pas tout. L'une des recommandations faites à l'homme de Dieu et qui m'a bien frappé est celle-ci : « Or fuis.... les convoitises de la jeunesse. » Ah ! ce ne sont pas seulement des personnes, des professants, des vases à déshonneur, qu'il faut fuir, ce sont aussi des convoitises. C'est que dans la grande maison, il y a ce qu'on trouve dans le monde : « La convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie » (1 Jean II). La jeunesse convoite tout ce qui a de l'apparence, tout ce qui peut satisfaire la chair, et donner un aliment à son orgueil. Or la grande maison est toute remplie de choses propres à exciter toutes ces convoitises. C'est dans la grande maison que les arts et l'industrie fleurissent ; c'est là que le commerce apporte ce que les nations ont de plus magnifique et de meilleur ; c'est là que la science répand ses charmes et brille d'un vif éclat... et par-dessus tout cela s'étend le grand et magnifique manteau de la profession religieuse, car la religion aussi déploie de grandes pompes dans la grande maison : tout est propre à séduire, à exciter les convoitises. Mais, ô homme de Dieu,... fuis, fuis ces choses, car elles rongent aussi comme la gangrène. Ne pense pas, ô enfant de Dieu, qu'il suffise d'être extérieurement séparé des deux catégories d'habitants de la grande maison dont il est parlé ici, car malgré cette séparation, tu peux être enfoncé dans la misère et la mondanité, si tu ne fuis aussi les convoitises de la jeunesse. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui.

Telle est la position que l'homme de Dieu doit garder

dans la grande maison : ce qui la caractérise, c'est la séparation du mal. Mais si, dans cette maison, il y a des gens qu'il faut éviter et des choses qu'il faut fuir, il y a des choses aussi que l'homme de Dieu doit poursuivre et des gens dont il doit rechercher la compagnie. Or fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour et la paix, *avec ceux qui invoquent d'un cœur pur le Seigneur* (II, 22). Se détourner du mal, s'en séparer, est une bonne chose, mais mon âme n'est pas nourrie, restaurée, fortifiée par le seul fait que je m'éloigne du mal ; il faut, en outre, que je m'abreuve à la source de la vie, et que je cherche dans la communion avec Dieu, par le moyen de la prière et la lecture de la Parole, la justice, la foi, l'amour et la paix. Autant l'homme de Dieu met de soin à fuir les convoitises de la jeunesse, autant il doit en mettre à poursuivre ces choses et à les poursuivre *avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur*. Grâce à Dieu, son enfant n'est pas condamné à un isolement complet ; il y a dans la grande maison des gens qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. Ceux-ci, il faut les rechercher au lieu de les fuir ; l'homme de Dieu doit se trouver *avec eux*, pour chercher *avec eux*, non les choses qui se trouvent dans la grande maison, mais celles qui sont « en haut, » là où Christ est assis à la droite de Dieu. Et remarquez qu'il n'est pas dit simplement : « Avec ceux qui invoquent le Seigneur, » car tous ou presque tous ceux de la grande maison prétendent l'invoquer, tous ou presque tous professent le christianisme et ont l'apparence de la piété. La Parole dit : « Avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. » Ici plusieurs se récrient : « Prenez garde, disent-ils, vous ne pouvez

pas juger des intentions du cœur, vous pouvez vous tromper, accueillir des gens sans droiture et en repousser de bien sincères ! Comment juger de la sincérité, de la pureté d'un cœur ? Quelle terrible responsabilité ! N'est-ce pas l'affaire de Dieu seul ? Donc il faut recevoir tous les professants, sans distinction. » — Mais Dieu dit le contraire ici : il nous commande d'éviter certains professants, et il nous commande aussi de marcher avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. On conviendra qu'il n'est, hélas ! que trop facile de reconnaître les professants que l'enfant de Dieu doit éviter : il n'y a qu'à regarder les fruits qui accompagnent leur profession : si ces fruits sont ceux désignés dans les premiers versets du chap. III, alors je dis et je *dois* dire : quiconque invoque le nom du Seigneur et porte en même temps de pareils fruits, n'invoque pas ce nom béni d'un cœur pur. Et en effet, qu'est-il écrit sur le solide fondement de Dieu ? Que lit-on sur le sceau de Dieu ? On y lit : « Quiconque invoque le nom de Christ qu'il se retire de l'iniquité. » Je suspecte, et c'est mon devoir, la profession de quiconque pratique l'iniquité, vit dans la souillure. En aucune manière je ne puis faire de Christ « un ministre de péché. » Il n'y a pas de vérité dans l'Évangile plus claire que celle-ci, savoir : que quiconque connaît réellement Christ et l'invoque d'un cœur pur se retire aussi de l'iniquité. C'est à cela qu'on peut reconnaître la sincérité de la profession chrétienne. Ah ! sans doute, dans la foule des professants qui ne connaissent pas Dieu, il s'en trouve quelques-uns, qui cherchent le Seigneur d'un cœur pur. Mais Dieu les connaît !... car « il connaît ceux qui sont siens. » Dieu les connaît, et les hommes de Dieu les cherchent pour

les réunir à eux et pour poursuivre avec eux, à part, la justice, la foi, l'amour et la paix. Et :

O Seigneur ! qu'il est doux , qu'il est bon pour des frères,
De t'offrir en commun leurs vœux et leurs prières
Et de travailler réunis ;
De s'aider au combat , de partager leurs joies
Et de marcher ensemble en ces pénibles voies
Où tu diriges et bénis !

Il y a, dans cette épître, une autre instruction très-importante à recevoir. Elle nous signale l'une des causes principales qui a amené le triste état dans lequel nous voyons « la grande maison, » la chrétienté. Cette épître, en effet, nous parle de ceux qui s'écartent de la *vérité* — d'autres qui résistent à la *vérité* — qui ne supportent pas le *sain enseignement*, — qui s'amusent des docteurs selon leurs propres convoitises, — qui détournent leurs oreilles de la *vérité* et se tournent vers les fables (II, 18 ; III, 18 ; IV, 5-5). Remarquez d'abord qu'il y a ici des docteurs, des prédicateurs, qui s'écartent de la vérité, qui, au lieu de prêcher la saine doctrine, l'évangile, dans sa pureté, débitent à leurs auditeurs « les discours éloquents de la sagesse humaine, » discours qui, au lieu de réformer ceux qui les écoutent, ne font que les ronger comme la gangrène. Et remarquez que ce sont de tels docteurs que les hommes aiment et recherchent. On veut bien des discours, et même des discours *religieux*, mais la vérité... voilà ce de quoi on se détourne. On parle religion et beaucoup dans la grande maison, mais on en parle selon les propres pensées de l'homme, selon les vaines imaginations de son cœur et non selon la vérité de Dieu, selon la Parole de Dieu. Or du moment qu'on néglige, qu'on

abandonne ce seul réservoir de la vérité, on a beau puiser dans les citernes de la sagesse et de la science humaine, on ne peut retirer de là ni une goutte d'eau vive, ni une goutte de lait, ni un grain de sel. La vérité est le seul sel qui puisse empêcher une âme d'homme de se corrompre. « Sanctifie-les par ta vérité : ta parole est la vérité. »

Et voilà, je pense, pourquoi Paul insiste avec tant de force auprès de Timothée, afin que celui-ci « conservât le modèle des saines paroles qu'il avait entendues de lui. Etudie-toi, lui dit-il, à te rendre approuvé de Dieu, ouvrier qui n'a pas à avoir honte, exposant justement *la parole de la vérité*... Demeure dans les choses que tu as apprises, et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que dès ton enfance tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute écriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre... Je t'adjure devant Dieu... *prêche la Parole*. » (I, 15 ; II, 15 ; III, 14-17 ; IV, 1). La nécessité pour l'homme de Dieu de rester fermement attaché à la Parole de vérité, aux Ecritures, nous est démontrée dans cette épître avec une grande puissance. D'un côté, elle montre ce que la négligence et l'abandon de cette Parole produit ; de l'autre, elle affirme que l'Écriture, et elle seule, est propre pour enseigner, convaincre, corriger, instruire. L'attachement à la Parole, voilà ce qui nous gardera de tomber nous-mêmes dans cette profession vaine, dans cet épouvantable formalisme qui rè-

gne dans la « grande maison, » et dont le cœur naturel s'arrange si bien. Et, si cette parole habite en nous richement, nous serons ainsi gardés nous-mêmes du mal, mais encore elle deviendra dans nos mains un instrument pour la bénédiction des autres, pour les convaincre, les corriger, les instruire, car elle est puissante, vivante et pénétrante. O vous donc, hommes de Dieu ! revêtez-vous de cette arme ; saisissez l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu !



Alliance ou Unité.

Lisez 2 Chron. XVII, 1 à XXI, 1 ; et XXIX à XXXI.

Tout ce que l'Écriture nous rapporte au sujet d'Israël et de ses rois, nous a été donné pour notre instruction ; car « tout leur arrivait *en types* et a été écrit pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints » (voy. 1 Cor. X, 1-11). Les types en eux-mêmes ne sont pas une révélation et ne peuvent pas servir de base à une doctrine, mais la révélation étant donnée, ils servent, dans les desseins de Dieu, à la mettre en lumière d'une manière toute spéciale, en la rendant, pour ainsi dire, palpable dans ses différentes parties. Le voile qui couvre la face de Moïse et qui demeure sur le cœur dans la lecture de l'ancienne alliance, trouve sa fin en Christ ; et l'âme qui s'est tournée vers le Seigneur sait discerner, dans les ombres et les figures, soit la glorieuse personne du Christ lui-même, soit les choses célestes, ou les actes futurs du

gouvernement de Dieu, ou encore les directions pour la conduite de l'homme de Dieu sous l'économie de la grâce (voyez Luc XXIV, 44, 45 ; Jean I, 46 ; V, 46 ; 1 Cor. X, 1-11 ; Col. II, 17 et toute l'épître aux Hébreux, particulièrement les déclarations explicites de VIII, 5 ; IX, 8, 25 ; X, 1 ; etc.).

C'est en suivant ces directions de Dieu lui-même sur la manière dont nous devons user de l'Ancien Testament, que je désire appeler l'attention des chrétiens sur une instruction pratique très-précieuse que nous offre l'histoire des règnes de Josaphat et d'Ezéchias, telle qu'elle nous est rapportée dans les ch. XVII, 1 à XXI, 1 ; et XXIX, et suivants du second livre des Chroniques ; mon but est de diriger leurs pensées, non pas sur leurs frères pour les juger, mais sur Dieu et sur les directions de sa Parole, pour leur propre conduite. « Bienheureux celui qui ne se juge pas lui-même en ce qu'il approuve » (Rom. XIV, 22).

Dieu, en appelant Abraham et en délivrant plus tard de l'Égypte sa postérité, avait voulu se former un peuple qui, au milieu des nations idolâtres, fût le témoin du seul vrai Dieu et racontât sa louange par les bénédictions dont il jouirait sous son gouvernement (Esaïe XLIII, 1-21 ; Deut. XXXII, 8-10 ; VII, 6). Il avait délivré Israël de l'Égypte pour lui être un peuple saint, précieux entre tous les peuples de la terre, et en dépit de son infidélité et de ses rébellions, et des châtiments qu'elles avaient amenés, il lui avait donné David pour roi et avait affermi son trône au plus haut degré de la gloire dans la personne de Salomon, son fils. « Salomon fut roi sur tout Israël ;... et Juda et Israël étaient en grand nombre comme le sable qui est sur le bord de la

mer... ; ils mangeaient et buvaient et se réjouissaient ; et Juda et Israël habitaient en assurance , chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Béersébah, durant tout le temps de Salomon » (voyez 1 Rois IV).

Mais à l'avènement de Josaphat au trône et plus tard à celui d'Ezéchias, toute cette gloire était perdue : l'infidélité de Salomon et la rébellion du peuple avaient amené de nouveaux châtiments, et, en particulier, le fait capital du déchirement du royaume (1 Rois XI, 4-13 ; 29-37 ; 2 Chron. X, 16-19). Quant à l'histoire d'Israël sous sa responsabilité, c'en était fait désormais de l'unité du royaume : la division existait ; il y avait, d'un côté, Juda et Benjamin, de l'autre les dix tribus ; et quelles que soient dorénavant la piété de quelques-uns des rois ou la repentance passagère du peuple et les bénédictions qui en furent la suite, la division ne cessera plus, si ce n'est au jour où Israël et Juda ayant entièrement failli, Dieu lui-même interviendra dans sa souveraineté pour les réunir de nouveau sous le sceptre béni du vrai David, selon la prophétie d'Ezéchiel, chap. XXXVII, 15-28 ; lisez-la.

Le dessein de Dieu dans l'appel d'Israël et l'état pratique du peuple au point de vue de sa responsabilité étant ainsi bien établis, nous avons à examiner maintenant la conduite publique de Josaphat et ensuite celle d'Ezéchias au milieu de l'état de choses que les péchés de Salomon et la rébellion des dix tribus avaient amené en Israël, en nous souvenant toujours que « ces choses leur arrivaient en types, et ont été écrites pour nous. »

Josaphat trouva Juda et Israël divisés, et il commença par se bien fortifier contre Israël. Il rechercha le Dieu

de son père, et ne fit pas selon ce que faisait Israël ; il établit des gouverneurs et avec eux des lévites et avec eux des sacrificateurs qui enseignèrent en Juda, ayant avec eux le livre de la loi de l'Éternel ; et la crainte de l'Éternel fut sur tous les royaumes qui étaient autour de Juda... ; il ôta aussi partiellement, ou pour un temps, les hauts lieux et les bocages. Mais à côté de toute cette piété du roi et de la prospérité de Juda, deux traits fâcheux caractérisèrent le règne de Josaphat : ce sont, d'abord, ses alliances avec les rois d'Israël, et ensuite, « les hauts lieux ne furent point ôtés, parce que le peuple n'avait point encore disposé son cœur envers le Dieu de ses pères (voy. chap. XVII et XVIII, 1 et XX, 35). Les pensées de Josaphat ne s'étendaient pas au delà de Juda ; une fois le royaume bien fortifié et gouverné, ce dont il paraît avoir pris grand soin (chap. XVII, 1, 2 ; 12-19), il oublie la position de la famille de David devant Dieu, ainsi que celle de Jérusalem et de Juda (1 Rois XI, 36, comp. Ps. LXXVIII, 67-71 ; Ps. LXXXIX ; LXXXVII ; CXXII ; CXXXII, 11-18, etc.), et il fait alliance avec Israël et ses rois. Son cœur n'est pas assez près de Dieu pour qu'il connaisse les pensées de Dieu en sorte qu'il soit conduit par elles : il place Juda sur le même rang qu'Israël, il reconnaît Samarie à côté de Jérusalem, et lui, le fils de David, il s'associe à Achab et à Achazia dans leurs entreprises (chap. XVIII ; et XX, 35-36). Nous voyons que Dieu reconnaît sa piété (chap. XVII, 3-11 ; XIX, 3 ; XX, 32, etc.), mais l'Écriture nous dit aussi ce que valaient ses alliances, et quels châtiments elles attirèrent sur lui (chap. XIX, 2 ; XX, 57) ; et puis les hauts lieux ne furent point ôtés, parce que le peuple n'avait pas encore disposé son cœur envers le Dieu de ses pères.

Ezéchias suit une autre voie ; les forteresses, les gouverneurs, les gens de guerre n'occupent pas le premier rang dans les actes de son gouvernement, mais « la première année de son règne, au premier mois, il ouvrit les portes de la maison de l'Eternel. Il fit ce qui est droit devant l'Eternel, comme avait fait David, son père ; il ôta les hauts lieux, mit en pièces les statues, coupa les bocages, et il brisa le serpent d'airain que Moïse avait fait, parce que jusqu'à ce jour-là les enfants d'Israël lui faisaient des encensements... ; et il mit son espérance en l'Eternel, le Dieu d'Israël, et après lui, il n'y eut point d'autre roi semblable à lui entre tous les rois de Juda comme il n'y en avait point eu entre ceux qui avaient été avant lui ; il s'attacha à l'Eternel et ne s'en détourna point ; et il garda les commandements que l'Eternel avait donnés à Moïse. Et l'Eternel fut avec lui partout où il allait, et il prospérait » (2 Rois XVIII, 4-7). Ezéchias s'attache à l'Eternel et met son espérance en lui ; il sait en quoi consiste la vraie gloire d'Israël et où réside la source de toute bénédiction pour lui et pour son peuple ; son cœur est là où devait être le cœur de tout vrai Israélite : c'est pourquoi le premier acte de son règne, est d'ouvrir les portes de la maison de l'Eternel et de donner ainsi à Dieu, dans le royaume, la place qui lui appartient.

Toutes les bénédictions et la gloire d'Israël se rattachaient en effet à Jéhovah et à sa présence dans le lieu qu'il avait choisi pour y demeurer et qui est son repos à perpétuité. Le mal et la misère présente tenaient à ce qu'on l'avait abandonné, qu'on lui avait associé des idoles et qu'on avait fermé sa maison. Ezéchias la rouvrit, et ayant rassemblé les sacrificateurs et les lévites,

il confesse le péché des pères, et sanctifie le temple en jetant dehors toutes les choses souillées qui s'y trouvaient. Il rétablit le culte de Jéhovah et sanctifie son nom au milieu d'Israël (comp. Matth. VI, 9) : il traite alliance avec Jéhovah, le Dieu d'Israël (chap. XXIX).

Quand Dieu a sa place au milieu du peuple, Ezéchias et les principaux du peuple paraissent devant lui ; ils amènent des holocaustes et les sacrifices pour le péché, pour le royaume, pour le sanctuaire et pour Juda ; et ils posèrent leurs mains sur eux, et les sacrificateurs les égorgèrent et offrirent en expiation leur sang vers l'autel afin de faire propitiation pour *tout Israël*, car le roi avait ordonné cet holocauste et ce sacrifice pour le péché pour *tout Israël* (chap. XXIX, 20-24). De fait, le pouvoir d'Ezéchias ne s'étendait pas au delà de Juda, mais le peuple de Jéhovah, c'était Israël, *tout Israël*, et le roi s'identifie avec lui et l'embrasse tout entier dans l'œuvre de restauration qu'il a entreprise. A tous égards, il tient ferme la vérité : il ne s'habitue pas à l'état présent d'Israël, mais il voit le peuple selon les pensées de Dieu, et par elles il est rendu capable d'en mesurer la chute et d'en confesser le péché devant Dieu, en offrant l'holocauste et le sacrifice pour le péché, afin de faire ainsi propitiation pour tout Israël. Les péchés de la nation et de ses rois, ont pu amener la division du royaume, et ils peuvent tenir loin de Jérusalem les dix tribus séparées, mais l'infidélité de la nation ne change pas le fait que Juda et Israël sont un seul peuple, et Ezéchias, bien qu'il ne domine que sur Juda, est assis sur le trône de David.

C'est ainsi qu'Ezéchias se présente devant l'Eternel avec les principaux, et les sacrificateurs, et les lévites

et toute l'assemblée. Dieu est reconnu et sanctifié, et le peuple coupable est placé sous le sang du sacrifice de propitiation ; et maintenant que les bases de la communion et des relations du peuple avec Dieu sont rétablies sur leur seul vrai et éternel fondement, Ezéchias peut faire un pas de plus dans l'œuvre qu'il poursuit : il envoie vers tout Israël et tout Juda, « et il écrivit même des lettres à Ephraïm et à Manassé, afin qu'ils vissent en la maison de l'Eternel à Jérusalem, pour célébrer la pâque à l'Eternel, le Dieu d'Israël » (chap. XXX, 1).

La pâque était la première des fêtes juives ; elle était le mémorial de la délivrance du peuple hors d'Égypte, et elle devait rassembler tout le peuple, une fois l'an, devant l'Eternel à Jérusalem, comme peuple racheté, mis à part pour Dieu, nourri du sacrifice même qui était le fondement de son salut (Deut. XVI, 16 ; Ex. XII ; Lévit. XXIII, 4-8). Ezéchias veut donc célébrer la pâque comme cela avait été prescrit, « au lieu que l'Eternel a choisi pour y faire habiter son nom » (Deut. XVI, 2 ; et ch. XXX, 5). Il ne descend pas à Samarie pour y faire alliance avec Israël et s'unir à lui pour des œuvres communes ; il n'ignore pas non plus le péché et la chute du peuple, mais ayant mis son espérance en Dieu, il saisit le lien qui unit tout Israël à Dieu, et au milieu de la division et de la ruine du royaume, il sait agir selon Dieu et ouvrir devant le peuple la seule vraie voie pour sa restauration. Il a confessé déjà le péché d'Israël et a fait la propitiation pour tout Israël, et maintenant ses courriers vont de ville en ville par le pays d'Ephraïm et de Manassé, et même jusqu'à Zabulon, invitant le peuple à retourner à l'Eternel, à tendre les mains vers lui et à venir à son sanctuaire qu'il a sanc-

tifié pour toujours, afin de servir l'Éternel et que l'ardeur de sa colère se détourne d'eux : « Enfants d'Israël, retournez à l'Éternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël !... » Ezéchias n'abaisse pas le principe de sa conduite au niveau de l'état d'infidélité et de division dans lequel le peuple est tombé : il ne met pas sur la même ligne le fils de David et le roi d'Israël, Jérusalem et Samarie, Juda et les dix tribus. Le commandement de l'Éternel fait que ses yeux voient (Ps. XXI, 8), et pour lui toute chose prend sa vraie place. Il ne ramène pas les dix tribus sous son sceptre, aussi n'est-ce pas le but qu'il poursuit ; il ne recherche pas une alliance et les multitudes qu'elle rassemble sous un faux semblant d'unité, tout en laissant subsister le mal et la division ; mais il saisit cette grâce toute-puissante qui s'est formé Israël pour son peuple, et qui veut le rassembler autour du mémorial de sa délivrance, devant son trône à Jérusalem, car c'est Jérusalem toujours qui est la ville où il a mis son nom (comp. 1 Rois XI, 36). Par la voie qu'il a ouverte au peuple, il sauvegarde les justes droits d'un Dieu saint vis-à-vis d'un peuple rebelle et en chute, et il tient ferme en même temps les dons et la vocation de Dieu qui sont sans repentance. Son appel signale le mal là où il est, le confesse, et en sépare ; et il rassemble autour de l'Éternel un peuple de franche volonté, qui peut célébrer la fête de sa délivrance au lieu que l'Éternel a choisi.

Sans doute, il faut le répéter, tout Israël ne monte pas à Jérusalem, car on se moquait des courriers et on s'en raillait : mais quelques-uns s'humilièrent et vinrent à Jérusalem. La main de l'Éternel fut aussi sur Juda pour leur donner un même cœur afin qu'ils exécutassent

le commandement du roi et des principaux, selon la parole de l'Éternel. C'est pourquoi il s'assembla un grand peuple à Jérusalem pour célébrer la fête solennelle des pains sans levain, au second mois, de sorte qu'il y eut une fort grande assemblée. Et ils se levèrent et ôtèrent les autels qui étaient à Jérusalem et tous les tabernacles dans lesquels on faisait des encensements, et les jetèrent au torrent de Cédron... *Les enfants d'Israël qui se trouvèrent à Jérusalem* célébrèrent donc la fête solennelle des pains sans levain, pendant sept jours, avec une grande joie ;.... et les lévites et les sacrificateurs louaient l'Éternel... ; et toute l'assemblée résolut de célébrer sept autres jours, et ainsi ils célébrèrent sept autres jours en joie ;... et depuis le temps de Salomon, fils de David, roi d'Israël, il ne s'était point fait dans Jérusalem une telle chose etc (ch. XXX, XXXI).

Tout cela renferme une profonde instruction pour nous, qui sommes placés, non pas au milieu d'Israël en chute et déchiré, mais au milieu des ruines de l'Église divisée. Accepterons-nous cette division et ce triste état comme un fait irrémédiablement accompli, dont nous n'avons pas seulement à porter la responsabilité, mais qui doit être désormais la mesure et le principe inévitable de notre conduite ? Au lieu de confesser le péché et l'infidélité du peuple de Dieu, et de nous fortifier en celui qui demeure fidèle, « car il ne peut se renier lui-même, » et de tenir ferme ce que sa souveraine grâce a établi et sait maintenir et faire triompher en dépit de la faiblesse de l'homme, commencerons-nous par admettre, et par justifier peut-être la division et l'infidélité de la chrétienté ? Commencerons-nous par nous fortifier d'abord contre Israël pour descendre ensuite à

Samarie et y faire alliance avec un état de choses qui, quoi qu'il en soit, était le fruit du péché et de la désobéissance à Dieu (comp. 2 Rois X et XII, 16-19; 2 Chr. X, 16-19), comme l'est maintenant l'état de l'Eglise? Dieu nous garde non-seulement de la rébellion d'Israël et de ses rois, qui divisa le peuple de Dieu, mais aussi de la voie de Josaphat qui accepta la division, au lieu de s'en humilier, qui mit l'ordre dans son royaume « avec des gouverneurs, et des lévites et des sacrificateurs, » opposant Juda à Israël, une division du peuple à une autre division, pour les unir ensuite, à la façon des rois de la terre, par une alliance extérieure.

Christ est mort « non-seulement pour la nation (les Juifs), mais pour rassembler en *un* tous les enfants de Dieu dispersés (Jean XI, 51, 52), et nous tous qui avons cru, nous avons été baptisés d'un seul Esprit pour être *un seul corps* » (1 Cor. XII, 13). Le Saint-Esprit est venu sur la terre et il habite dans l'Eglise (Jean VII, 39; XIV, 16-18, 25; XVI, 7-15; Eph. II, 19-22; Apoc. XXII, 17). Il y a ainsi, *sur la terre*, une unité qui est « l'unité de l'Esprit, » le fruit de la mort de Jésus, l'œuvre de Dieu, et cette unité subsiste toujours, quoique sa manifestation, confiée à la responsabilité de l'homme, ait failli entre les mains de celui-ci, comme il était arrivé d'Israël qui en était venu à former deux royaumes, alors que Dieu pourtant n'avait délivré qu'un seul Israël, et ne reconnaissait qu'un seul Israël et ne doit non plus régner que sur un seul Israël dans la personne du vrai David.

Comme aux jours d'Ezéchias, la foi aujourd'hui met son espérance en Dieu; elle compte sur Dieu et sanctifie son nom, lui donnant la place qui lui appartient.

Dans la communion de Dieu et initiée aux pensées de Dieu par la Parole qui est la lumière de son sentier, elle s'identifie en Esprit avec « tout le peuple, » elle confesse son péché et le triste état dans lequel il est tombé, et s'en humilie, et ayant rétabli le culte et les relations publiques du peuple avec Dieu sur les bases éternelles qui seules peuvent le réunir selon Dieu autour du centre que lui-même a posé, elle invite tous les saints, « tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur d'un cœur pur » à se rassembler, non plus à Jérusalem, mais autour du nom de Jésus et du mémorial de sa mort, en attendant qu'il vienne. La foi ne cherche pas à excuser ou à justifier l'état actuel de l'Eglise ; elle ne cherche pas non plus une union extérieure sur un principe humain et faux ; mais dans la conscience du triste état du peuple de Dieu, et dans le sentiment de la fidélité de Celui qui ne peut se renier lui-même, elle garde « l'unité de l'Esprit » et en tient le drapeau haut élevé dans tous ses actes. L'alliance de Juda et d'Israël, sous Josaphat et Achab ou Achazia, ce n'était pas l'unité, mais une union extérieure de deux royaumes qui restaient divisés ; — mais le principe qui rassemblait Juda et les « quelques-uns d'Israël » à Jérusalem, à l'appel d'Ezéchias, c'était l'unité, une unité incomplète, il est vrai, quant à sa réalisation dans le moment présent, car tout Israël ne monta pas à Jérusalem, mais une unité vraie quant au principe, établie, reconnue et bénie par Dieu. L'appel d'Ezéchias présentait à tout Israël ce qui rassemblait les saints autour de Dieu sur le principe divin de la grâce, en vertu du sacrifice de propitiation, avec la confession du péché et dans la séparation du mal ; et ce même appel, Dieu l'adresse aujourd'hui

à son peuple, à tous ceux qui l'invoquent d'un cœur pur.

Le principe de l'union humaine et des alliances est doux à la chair ; il donne une place à la volonté, au choix, aux préférences des hommes ; il se prête aux transactions, au plus et au moins. *L'unité* est un fait et un principe divin, qui se réalise dans la communion de Dieu et l'obéissance à sa Parole : elle est tout d'une pièce, si je puis dire ainsi, et ne peut devenir l'objet d'un traité. L'alliance est des hommes ; elle accepte et laisse subsister le mal sous un faux semblant d'unité ; l'unité est de Dieu, et dans la séparation d'avec le mal. L'alliance a affaire à la volonté ; l'unité lie la conscience ; l'alliance embrasse les masses, et unit ce qui, après tout, reste divisé ; l'unité retient le Chef (Col. II, 19) et rassemble ce que Dieu a uni, et le fait par une œuvre morale et individuelle qui sépare du mal.

Si plusieurs, regardant aux hommes et aux difficultés, enfoncent comme Pierre quand il vit « que le vent était fort » (Matth. XIV, 30), ou se détournent à droite ou à gauche, ne nous laissons pas ébranler, mais recherchons nos voies et assurons nos pas devant Dieu.

Dieu n'a pas caché aux siens qu'il viendrait des « temps fâcheux » (2 Tim. III, 1) ; et lui qui prend soin des oiseaux des cieux, il a su aussi pourvoir dans sa grâce à tout ce qui est nécessaire à ses enfants pour qu'ils puissent traverser ces temps dans ce sentier dont la lumière va croissant jusqu'à ce que le jour soit dans sa perfection. L'homme et tout ce que Dieu a confié à sa responsabilité, peut faillir, mais Dieu ne peut se renier lui-même ; il est le rocher éternel que les grosses eaux battent en vain et sur lequel tout croyant peut affermir ses pieds au mauvais jour. Satan et l'homme et

sa sagesse nous montrent les vagues et l'abîme, les misères, les difficultés, les incertitudes et l'infidélité des hommes ; nous avons affaire à la puissance de l'Adversaire sous toutes ses formes ; mais notre Dieu tourne les regards de ses enfants vers lui et vers la Parole de sa grâce. Dieu demeure élevé au-dessus de tout ; Christ a rencontré et vaincu tout ennemi, et entre ses mains puissantes, fidèles et miséricordieuses, les dangers et les difficultés mêmes que nous trouvons sur notre chemin, au lieu de nous ébranler, seront bénis, comme le bâton et la houlette du Berger qui conduit ses brebis. « Avant que je fusse affligé, je m'égarais ; mais maintenant j'observe ta parole » (Ps. CXIX, 67 — comp. 1 Pier. IV, 12-19). Dieu nous a unis sur la terre, avec tous les saints en un même corps par la mort de son Fils et le baptême de l'Esprit ; et il nous invite, non pas à monter à Jérusalem où montent les tribus selon l'usage d'Israël, mais à garder l'unité de l'Esprit et à nous rassembler en tous lieux sur le pied de cette unité autour du seul drapeau de la foi chrétienne, — le saint nom du Fils de Dieu. « Quand je serai élevé, j'attirerai tous les hommes à moi-même » (Jean XII, 32 ; comp. Jean IV, 21-24 ; Matth. XVIII, 17-20 ; Hébr. X, 25 ; 2 Tim. II, 20-24). Au milieu des saints réunis ainsi autour de lui, « seul fondement qui puisse être posé, » il a placé pour nous le mémorial de sa mort, la communion de son corps et la communion de son sang, et a fait en même temps de cette fraction d'« un seul pain, » la manifestation de l'unité du corps, de tout le corps (1 Cor. X, 16, 17).

« Obéissance vaut mieux que sacrifice, et se rendre attentif vaut mieux que la graisse des moutons » (1 Sam. XV, 22). « Sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité » (Jean XVII, 17). « Et maintenant, frères, je vous recommande à Dieu, et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés » (Act. XX, 32) !



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La puissance d'en haut.

« Mais vous recevrez *de la puissance*, le Saint-Esprit venant sur vous, et vous me serez témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et jusqu'au bout de la terre » (Act. I, 8).

La venue du Saint-Esprit qui, descendant d'en haut dans sa propre puissance, vient posséder et remplir la demeure qui lui a été préparée, dépasse par son importance tous les autres faits, pour ce qui concerne l'état de l'homme. Nous ne voulons pas entrer ici dans l'ensemble d'un sujet aussi vaste, mais seulement réveiller l'attention des chrétiens sur quelques questions qui s'y rattachent quand on l'envisage sous le caractère simple qu'il revêt dans l'enseignement du livre des Actes, où il s'agit spécialement de la puissance, et non pas des causes de ce don merveilleux, ni de l'œuvre dont il dépend ou de la gloire avec laquelle il est en relation, et qu'il a révélée et dont il est les arrhes.

Que ceux qui liront ces lignes veuillent donc peser, devant Dieu, les questions suivantes :

1. En quoi consiste la différence qu'il y a entre l'état des disciples avant la Pentecôte et l'état de ces mêmes disciples après la Pentecôte ?

2. N'est-il pas vrai que les disciples qui furent baptisés de l'Esprit le jour de la Pentecôte, avaient été longtemps auparavant amenés à la connaissance de Christ et qu'étant ainsi « nés de Dieu » et faits participants de la vie éternelle, ils avaient reçu le droit d'être « enfants de Dieu » (Matth. XVI, 17, 18 ; Luc X, 20 ; XXII, 32 ; Jean VI, 60-69 ; I, 12, 13 ; 2 Pierre I, 16-18, etc. etc.) ?

3. Jésus ressuscité ne les avait-il pas appelés « ses frères, » se les associant dans sa position vis-à-vis de Celui qu'il appelle son Père et leur Père, son Dieu et leur Dieu (Jean XX, 17) ?

4. Jésus n'avait-il pas parlé du Saint-Esprit qu'allaient recevoir *ceux qui croyaient* ; ne leur avait-il pas parlé d'« un autre Consolateur ; » et n'avait-il pas commandé aux disciples de demeurer dans Jérusalem jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la puissance d'en haut et qu'il envoyât sur eux « la promesse du Père, » laquelle vous avez entendue de moi » (Jean VII, 37-39 ; Luc XXIV, 48, 49 ; Act. I, 4-8 ; — comp. Gal. IV, 6 ; Jean XIV, 16-18, 25 ; XV, 26 ; XVI, 7-15) ?

5. Est-ce que la présence personnelle et l'opération du Saint-Esprit ne sont pas la seule puissance de communion avec Jésus dans sa gloire actuelle à la droite du Père et de tout témoignage ainsi rendu à Christ (Jean VII, 37-39 ; XV, 26, 27 ; XVI, 12-15 ; Eph. III, 16-19 ; Luc XXIV, 48, 49 ; Act. I, 4-8 ; 1 Cor. II, 4, 5, 10-16) ?

6. Rien n'exprime mieux que le mot de « *puissance* »

l'impression que produit le caractère du ministère des apôtres et de leurs compagnons d'œuvre, tel qu'il nous est tracé dans le livre des Actes. Sans parler ici des miracles visibles qu'ils opéraient, ou de toute autre manifestation de la puissance qui leur était donnée, nous voudrions rendre le lecteur attentif seulement au résultat effectif de leurs travaux. Il n'y a pas de plus grande preuve de puissance qu'un résultat effectif immédiat. Ainsi, dès le chapitre II, au seul jour de la Pentecôte, trois mille personnes sont converties; et peu de jours après, ce nombre s'accroît jusqu'à cinq mille (chap. IV, 4). Au chapitre suivant (V, 14), nous lisons que : « des croyants d'autant plus nombreux se joignaient au Seigneur, une multitude, tant d'hommes que de femmes ; » et au chap. VI, 7, que : « la parole de Dieu croissait, et le nombre des disciples se multipliait beaucoup dans Jérusalem, et une grande foule de sacrificateurs obéissait à la foi. » Tels furent les effets de la prédication de la parole jusqu'au moment de la mort d'Etienne; et si la persécution qui s'éleva alors dispersa les disciples, ce ne fut que pour porter l'évangile plus au loin et lui faire produire plus de fruits. Philippe va à Samarie, et les foules, d'un commun accord, étaient attentives aux choses que Philippe disait, de manière qu'il y eut une grande joie dans cette ville-là (chap. VIII, 6-8). Saul de Tarse est converti, et commence à annoncer la foi qu'il détruisait autrefois, et nous lisons que « les assemblées par toute la Judée, la Galilée et la Samarie, étaient en paix, étant édifiées et marchant dans la crainte du Seigneur; et elles croissaient par la consolation du Saint-Esprit » (chap. IX, 31). Pierre va à Lydde, et guérit un homme paralyti-

que, « et tous ceux qui habitaient Lydde et le Saron le virent, et ils se tournèrent vers le Seigneur » (chap. IX, 35). A Joppe, le même apôtre ressuscite Dorcas, et « cela fut connu dans tout Joppe et plusieurs crurent au Seigneur » (chap. IX, 42); et puis l'œuvre s'étendant toujours, Pierre s'en va et annonce l'évangile à Corneille et à sa maison. Et quel est le résultat de cette première prédication aux nations? L'Écriture vient nous l'apprendre : « Comme Pierre prononçait encore ces mots, l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la Parole » (chap. X, 44). Ensuite nous trouvons que tous ceux qui avaient été dispersés par la tribulation, passèrent jusqu'en Phénicie, et à Chypre et à Antioche, annonçant le Seigneur Jésus, « et la main du Seigneur était avec eux : et un grand nombre ayant cru, se tournèrent vers le Seigneur » (chap. XI, 21). Au bruit de ces choses, l'assemblée qui est à Jérusalem envoie Barnabas jusqu'à Antioche; et la bénédiction s'étend encore : « une grande foule fut ajoutée au Seigneur » (chap. XI, 24). Vers ce temps-là, il y eut une nouvelle persécution à Jérusalem : Jacques est mis à mort, Pierre est emprisonné, « mais la parole de Dieu croissait et se multipliait » (chap. XII, 24). Plus tard nous retrouvons Paul à Antioche; et le sabbat, presque toute la ville fut assemblée pour entendre la parole de Dieu, et un grand nombre de personnes fut converti; « et la parole du Seigneur se répandait par tout le pays » (chap. XIII, 44-49). A Iconium, à Lystre, à Derbe, à Philippes, à Thessalonique, les mêmes résultats accompagnent le témoignage de l'apôtre et de ses compagnons d'œuvre. Dans un seul endroit, « une grande multitude de Juifs et de Grecs crurent » (chap. XIV, 1); dans un

autre, « quelques-uns d'entre eux (des Juifs) furent persuadés et se joignirent à Paul et à Silas, et une grande multitude de Grecs qui servaient Dieu, et des femmes du premier rang en assez grand nombre » (chap. XVII, 4). A Bérée, « plusieurs d'entre eux crurent, et des femmes grecques de qualité et des hommes aussi, en assez grand nombre » (chap. XVII, 12). A Corinthe, « Crispus, le chef de la synagogue, crut au Seigneur avec toute sa maison, et plusieurs des Corinthiens l'ayant ouï, crurent et furent baptisés » (chap. XVIII, 8); et Paul reçut du Seigneur l'ordre de demeurer à Corinthe, car il avait un grand peuple dans cette ville (ch. XVIII, 9, 10). A Ephèse, Paul fit un séjour de près de trois ans, « de sorte que tous ceux qui demeuraient en Asie, tant Juifs que Grecs, ouïrent la parole du Seigneur » (chap. XIX, 10). L'œuvre fut si puissante à Ephèse, que « plusieurs aussi de ceux qui s'étaient adonnés à des pratiques curieuses, apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tous; et ils en supputèrent le prix, et ils trouvèrent qu'il montait à cinquante mille pièces d'argent. C'est avec une telle puissance que la parole du Seigneur croissait et montrait sa force » (chap. XIX, 19, 20).

Après cela, si nous considérons les épîtres de Pierre comme étant adressées à ceux parmi lesquels cet apôtre avait plus particulièrement travaillé, nous voyons qu'il y avait des convertis parmi les étrangers dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bythynie (1 Pier. I, 1); tandis que, d'un autre côté, Paul lui-même nous donne aussi un aperçu des contrées jusque dans lesquelles ses travaux apostoliques s'étaient étendus, quand il dit : « Car je n'oserai rien dire que Christ

n'ait fait par moi, pour l'obéissance des nations, par paroles et par œuvres; par la puissance de miracles et de prodiges, par la puissance de l'Esprit Saint; de sorte que, depuis Jérusalem et tout alentour, jusqu'en Illyrie, j'ai pleinement annoncé l'évangile du Christ» (Rom. XV, 18, 19). Dans aucun de ces pays, il ne travailla en vain; car il dit: « Or grâces à Dieu qui nous mène toujours en triomphe dans le Christ, et manifeste par nous l'odeur de sa connaissance en tout lieu » (2 Cor. II, 14).

Certainement ce témoignage et les fruits qu'il portait étaient bien l'accomplissement de la promesse du Sauveur: « Vous recevrez de la puissance, le Saint-Esprit venant sur vous; et vous me serez témoins à Jérusalem et dans toute la Judée, et dans la Samarie et jusqu'au bout de la terre » (Act. I, 8; comp. Luc XXIV, 49).

7. L'état actuel de l'Eglise n'offre-t-il pas un douloureux contraste avec ce que nous venons de voir et que la Parole elle-même nous rapporte? Où sont, aujourd'hui, ces manifestations de la « puissance d'en haut? » Il n'y avait, au commencement, que peu d'ouvriers, mais tout ce qu'ils entreprenaient, prospérait, comme nous venons de le voir. Maintenant il y a des milliers et des centaines de milliers d'ouvriers, ou de ceux qui se disent tels, mais où est le fruit de nos travaux? Il y a des conversions encore, sans doute, et Dieu rassemble ceux qui sont destinés à former le corps de Christ, l'épouse de Christ dans la gloire; mais que les conversions de nos jours sont faibles et peu apparentes; comme elles ressemblent peu à des conversions, en sorte qu'il devient difficile de dire qui est converti et qui ne l'est pas! Pensez à la multitude de sermons qui sont prêchés,

à tous les traités que l'on distribue, à tous les efforts de tout genre qui sont faits, et demandez-vous quels en sont les résultats? Quelques-uns de nos lecteurs partagent probablement l'idée généralement reçue de la conversion du monde par une diffusion graduelle de l'Evangile : mais quels progrès fait-on vers ce but? Le monde converti! Quels pas a-t-on faits vers un pareil résultat, dans le temps présent? Hélas! si la mission de l'Eglise est de convertir le monde, une lourde responsabilité pèse sur elle pour avoir si peu accompli sa mission! — D'autres de nos lecteurs, peut-être, au lieu d'attendre la conversion du monde par la diffusion graduelle de la vérité, ont appris dans l'Ecriture que la dispensation actuelle se terminera par le jugement, et que la vraie espérance de l'Eglise, c'est la venue du Fils de Dieu descendant du ciel. Mais s'il en est ainsi, n'est-il d'aucune importance que l'Eglise soit envahie, comme nous le voyons, par la mondanité et l'insouciance, au lieu qu'elle attende la venue de l'Epoux, ayant les reins ceints et les lampes allumées; tandis que le pauvre monde lui-même continue à sommeiller sans appréhender les jugements qui vont bientôt fondre sur lui? Et n'avons-nous pas besoin de « la puissance d'en haut » aussi bien que les disciples des premiers temps, pour rendre témoignage de ces jugements? Mais où est cette puissance aujourd'hui? « Regarde des cieux, et vois de la demeure de ta sainteté et de ta gloire : où est ta jalousie, et ta force, et l'émotion bruyante de tes entrailles et de tes compassions envers moi? Sont-elles retenues » (Es. LXIII, 15)?

8. N'est-ce pas une preuve bien humiliante de notre défaut de « *puissance*, » que des chrétiens à qui il a été

donné de voir, très-clairement dans la Parole, des vérités telles que celles de la venue du Seigneur, de la vocation céleste de l'Eglise, de la présence de l'Esprit et de la sainteté et de l'unité de l'Eglise qui en sont la conséquence ; — que des chrétiens, dis-je, qui même ont pris une position extérieure en rapport avec ces vérités se distinguent si peu de la masse de la chrétienté professante qui les entoure ? Où voit-on la puissance que de pareilles vérités devraient exercer sur les cœurs de ceux qui ont adopté cette position ? Où voyons-nous l'humilité d'esprit, la tendresse de cœur, la séparation d'avec le monde ? Où trouvons-nous la mort à tout ce qui fait l'objet de la recherche et des délices du monde ? Où, l'amour envers tous les saints, les entrailles de miséricorde envers les pécheurs qui vont périr, la joie pure de l'Esprit Saint, que ces vérités sont faites pour produire ? — N'est-ce pas une plainte générale, parmi ceux pour qui ces vérités sont le plus évidentes, que, tandis qu'elles sont discernées par l'intelligence comme des vérités de la parole de Dieu, elles ont, de fait, si peu de puissance sur la conscience et sur la conduite de ceux qui les professent ? Il n'y a aucun profit à nous cacher à nous-mêmes et aux autres un état de choses pareil, et sur qui la responsabilité en pèse-t-elle ? « O toi qui es appelée maison de Jacob ! l'Esprit de l'Eternel est-il amoindri ? Sont-ce là tes actes ? Mes paroles ne sont-elles pas bonnes pour celui qui marche droitement » (Mich. II, 7) ?

9. A quoi doit-on attribuer ce défaut de puissance ? L'Esprit a-t-il abandonné sa demeure ? N'habite-t-il plus dans le fidèle et dans l'Eglise ? A Dieu ne plaise ! Le Saint-Esprit est descendu comme le sceau de la satis-

faction infinie que le Père a trouvée dans l'œuvre parfaitement accomplie de Jésus ; et la présence de l'Esprit est garantie au fidèle et à l'Eglise par l'éternelle efficacité de cette œuvre et de la satisfaction que le Père trouve en elle. Si nous avons pu perdre la présence de cet Esprit béni , nous l'eussions perdue sans doute depuis bien longtemps ! Mais la même parole qui nous assure que le Consolateur devait venir, nous a aussi donné l'assurance qu'il ne nous laisserait jamais. « Et je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur, pour demeurer avec vous éternellement, savoir l'Esprit de vérité » (Jean XIV, 16, 17). S'il est donc impossible que le Saint-Esprit puisse abandonner l'Eglise, n'est-il pas vrai que notre manque de puissance ne vient pas de ce qu'il nous a quittés, mais de ce qu'il a été, et de ce qu'il est attristé et entravé dans son action par notre incrédulité et notre péché ?

10. Que nous convient-il de faire dans des circonstances aussi solennelles ? Lorsque le Seigneur eut ordonné aux disciples de demeurer à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la puissance d'en haut, comment, dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au jour de la Pentecôte, employèrent-ils leur temps ? « Tous ceux-ci persévéraient unanimement en prières et en supplications avec les femmes, et avec Marie, mère de Jésus, et avec ses frères. » « Et comme le jour de la Pentecôte était venu , ils étaient tous d'un commun accord dans un même lieu » (Act. I, 14 et II, 1). Plût à Dieu que le sentiment de notre manque de puissance et le désir d'être revêtus de force fussent tels en nous, que l'on nous trouvât, comme les apôtres, réunis dans une prière continuelle ! Sans doute, cette union et cette persévé-

rance dans la prière et les supplications ne répondraient pas encore par elles-mêmes directement à nos besoins, mais quel heureux présage de bénédiction ne seraient-elles pas déjà ! Puissent nos cœurs être poussés dans cette voie !

11. La raison pour laquelle les disciples ne possédaient pas la « puissance, » qu'ils avaient reçu l'ordre d'attendre à Jérusalem, c'est que le Saint-Esprit n'avait pas été envoyé encore : la puissance n'avait pas été conférée. *Ce n'était en aucune façon à cause de leur péché qu'ils étaient dépourvus de cette puissance ;* tandis que pour nous, ce sont *nos péchés* qui ont contristé le Saint-Esprit, et qui ont empêché ainsi les manifestations de son pouvoir. Que nous convient-il de faire maintenant, sinon de nous humilier, de confesser notre péché, d'éprouver nos voies et de sonder nos cœurs, ce qui nous conduira en effet à l'humiliation et à la confession de nos péchés ? Puissions-nous, chacun et tous ensemble, être amenés à nous examiner ainsi sincèrement et sérieusement dans la présence de Dieu ! Faut-il nous étonner que le Saint-Esprit soit contristé, et que les signes de sa puissance ne se manifestent pas, lorsque la prière dans le secret est négligée, que nos bibles demeurent fermées, que nous laissons toute liberté à notre caractère naturel et que nos convoitises ne sont pas mortifiées ? Notre orgueil, notre recherche de nous-mêmes et notre satisfaction propre ; notre paresse, notre indifférence, notre amour du plaisir et du monde, — ne contristent-ils pas l'Esprit, et ne l'empêchent-ils pas de manifester sa puissance comme il le faisait jadis ? Et puis, si nous regardons plus loin que notre propre individualité, et que nous pensions à l'Église, à ses divi-

sions, à ses querelles, à son union avec le monde, à son infidélité envers Christ, ne devons-nous pas plutôt nous étonner que le Saint-Esprit n'ait pas été contristé de manière à nous abandonner réellement? Et s'il est encore avec nous, n'est-ce pas uniquement, comme nous l'avons déjà dit, à cause de la valeur inaltérable du sang de Jésus et à cause de la fidélité de Dieu? Mais nous l'avons gravement offensé, et nous avons à le reconnaître et à nous en humilier profondément.

12. En supposant que les cœurs de quelques-uns d'entre nous fussent ainsi réellement abaissés devant Dieu dans l'humiliation, la confession des péchés et la prière, l'Écriture ne nous donne-t-elle pas l'encourageante espérance qu'il y aura de nouveaux témoignages de la présence et de la puissance du Saint-Esprit? Un pareil accord entre des chrétiens ne serait-il pas déjà en lui-même une preuve que l'Esprit Saint opère, et que nous pouvons nous attendre à une plus ample manifestation de sa présence? Combien nous sera donné, et de quelle manière, c'est ce qu'il est difficile de déterminer à l'avance. La prophétie ne nous parle d'aucune perspective de restauration de l'Église sur la terre, ni de rétablissement, pour elle, à son état primitif; nous trouvons cependant dans l'Écriture de nombreuses indications qu'il y aura des manifestations d'un pouvoir miraculeux, d'origine satanique, en relation avec des adversaires apostats et blasphémateurs de Christ et de Dieu. Si nous regardons autour de nous, et que nous considérons l'état de choses actuel, nous arriverons à la douloureuse conviction que toute énergie et toute puissance paraissent se trouver du côté du mal, — et que les principes mauvais d'incrédulité ou de supersti-

tion gagnent du terrain de tous côtés, et montent comme une mer. Mais l'Écriture nous parle aussi de ceux qui, ayant « peu de force, » ont gardé la parole de Christ et n'ont pas renié son nom, qui ont gardé la parole de sa patience « jusqu'à la fin » (Apoc. II, 8, 10). Ce passage mémorable : « Quand l'ennemi viendra comme un fleuve, l'Esprit de l'Éternel lèvera l'enseigne contre lui » (Es. LIX, 19) renferme pour nous un principe des voies de Dieu, qui est de tout temps et pour tous les temps, comme il est aussi la prédiction d'un fait spécial qui doit s'accomplir. Et y a-t-il rien qui puisse davantage faire naître en nous l'espérance que cette parole pourrait s'accomplir en effet de nos jours, qu'un esprit général d'humiliation, de confession de péché et de prière parmi le peuple de Dieu ? Que Dieu donne cet esprit à son peuple bien-aimé pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ !



Épître aux Philippiens.

Chapitres II et III.

Mon cher frère,

Je vous envoie ces quelques lignes sur les chapitres II et III de l'épître aux Philippiens, avec la pensée qu'elles pourront être utiles à vos lecteurs. L'épître tout entière est extrêmement remarquable : elle tend à élever le chrétien à sa condition la plus haute, quant à l'expérience présente qu'il est appelé à faire au milieu d'une vie de travail.

Le chap. II nous présente le caractère chrétien, ou pour me servir d'une expression usuelle, la grâce chrétienne ; le chap. III met en relief la puissance qui élève le chrétien au-dessus des choses du temps présent : l'un parle de Christ descendant jusqu'à nous et s'abaissant lui-même ; l'autre nous le fait voir dans le ciel et nous montre le prix de la vocation qui nous appelle en haut.

Une lecture un peu attentive de ces deux chapitres fera comprendre que, d'un bout à l'autre, le chap. II nous occupe des fruits bienheureux qui se lient à l'étude de l'humiliation du Seigneur, et à la réalisation de l'esprit dont elle est empreinte ; tandis que le chap. III nous dépeint la puissance par laquelle on estime le monde comme une perte, par laquelle on triomphe de tout sur la route, et par laquelle les regards sont tournés fixement vers le moment, où le pouvoir du Seigneur aura subjugué même l'empire de la mort en nous avec tous ses effets, et nous transformera en gloire. Nous avons besoin, en effet, de ces deux principes, et des motifs qui s'y rattachent. Nous rencontrons quelquefois chez un croyant beaucoup d'énergie, et nous nous en réjouissons, tandis que chez un autre nous trouverons une grande amabilité de caractère, mais avec l'absence de l'énergie qui triomphe du monde. Là où la chair, ou une énergie naturelle seulement se mêle dans notre conduite à l'énergie qui vient de Dieu, le chrétien sincère et dévoué a besoin d'être corrigé par ce que nous lisons au chap. II de notre épître ; il a besoin d'une communion plus intime avec Christ et de plus de ressemblance avec lui dans sa grâce ; il a besoin de se nourrir davantage du pain « descendu du ciel. » Outre qu'il manifesterait Christ ainsi, son activité y gagnerait

en sérieux et en puissance ; elle serait plus réelle et plus divine. D'autre part, celui qui montre une grâce plus habituelle et qui juge peut-être ce qu'il voit de charnel dans l'énergie d'autrui, celui-là manque lui-même de cette énergie, et jette un blâme sur ce qui est vraiment de Dieu chez son frère.

Ah ! si nous pouvions apprendre à nous juger un peu nous-mêmes, à être plus complets dans notre marche chrétienne, si nous savions nous tenir assez près de Christ pour tirer de lui toute grâce et tout dévouement et pour corriger en nous tout ce qui peut les déparer ou les fausser l'un ou l'autre ! Ce n'est pas que nous devons nous attendre à ce que tous les chrétiens possèdent au même degré toutes les qualités. Je ne crois pas que ce soit là la pensée de Dieu. Les chrétiens ont chacun, à se tenir humblement à leur place. L'œil ne peut pas dire à la main — Dieu même ne l'a pas voulu : — « je n'ai que faire de toi ; » et la main ne peut pas le dire au pied. Christ seul est complet. Mais dépendre les uns des autres et se compléter l'un l'autre dans sa grâce, telle est l'ordonnance de son corps (comp. 1 Cor. XII, 4-50). Il peut sembler difficile à quelques esprits actifs de penser ainsi ; mais c'est la vraie humilité et le vrai contentement que de n'être rien et de servir ; et estimer les autres plus excellents que soi-même est le moyen facile et pratique d'y arriver. Les autres possèdent ce qui nous manque. Notre part est de faire ce que le Seigneur nous a donné à faire, — de servir et de lui tout attribuer, car c'est lui, réellement, qui fait tout ; notre part quand nous avons tranquillement fait sa volonté, c'est d'être heureux de n'être rien, afin que lui soit tout.

Mais revenons à nos deux chapitres. Le premier, le chap. II, traite de l'humiliation de Christ ; et la manière dont le sujet est introduit est très-belle. Les Philippiens qui, déjà aux premiers jours de l'histoire de l'Évangile, avaient fait preuve de grâce sous ce rapport, avaient pensé à Paul dans sa prison lointaine et lui avaient envoyé Epaphrodite. Celui-ci, plein d'un zèle généreux, n'avait pas eu égard à sa propre vie pour accomplir ce service d'amour qui lui était confié, et pourvoir ainsi aux besoins de l'apôtre. Paul, dans sa lettre, se sert de cet amour des Philippiens, d'une manière touchante, tout en le reconnaissant comme un rafraîchissement de la part de Christ : il avait trouvé « de la consolation en Christ, du soulagement d'amour, de la communion de l'esprit, de la tendresse et des compassions, » dans ce nouveau témoignage de l'affection des Philippiens. Son cœur était attiré aussi vers eux. Il leur fait sentir que s'ils voulaient rendre sa joie parfaite, ils devaient être bien unis et heureux entre eux. Avec quelle grâce, avec quel sentiment délicat il signale leurs fautes, et les dangers qu'ils couraient, en associant ses avertissements aux expressions de leur amour pour lui ! Combien de telles paroles ne devaient-elles pas agir sur des « Syntyche » et des « Evodie » (chap. IV, 2), et les rendre confuses de ce qu'elles avaient des différends, là où la grâce se manifeste ainsi ! Ensuite, l'apôtre montre aux saints comment ils pourront marcher dans cet esprit. Il faut que chacun regarde aux dons et à l'avantage spirituel de son frère, aussi bien qu'aux siens propres ; et pour faire ainsi, il faut avoir en soi la pensée qui était en Christ. Ceci nous amène au principe dominant du chapitre.

Christ nous y est présenté en contraste complet avec le premier Adam. Celui-ci étant « en forme d'homme, » tenta par fraude de se faire égal à Dieu, écoutant la voix qui lui disait : « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal » (Gen. III, 5) ; et il fut désobéissant jusqu'à la mort. Le Seigneur, au contraire, étant en forme de Dieu, s'anéantit lui-même, et ayant pris la forme d'esclave, fut obéissant jusqu'à la mort. Il était réellement Dieu, comme Adam était réellement homme ; mais le but de l'Écriture est de signaler ici la condition et l'état dans lesquels Adam et Christ se trouvaient chacun en particulier, et dont ils sortirent, l'un par ambition, l'autre par grâce. Car Christ était vraiment Dieu encore après avoir pris la forme d'un homme, mais il avait pris la forme d'un esclave, et était, aussi, réellement un homme et un serviteur en grâce. Christ, en amour, s'abaissa lui-même ; Adam, par égoïsme, chercha à s'élever et fut abaissé. Christ s'abaissa lui-même et fut haut élevé comme homme. Ce n'est pas seulement qu'il ait supporté patiemment les outrages des hommes, mais il s'abaissa *lui-même*. Cela était de l'amour. Il y avait comme deux degrés dans cet abaissement : étant en forme de Dieu, Christ prit la forme d'un homme ; et puis, comme homme, il s'abaissa lui-même, et devint obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix.

Tel est l'esprit qui doit nous animer ; — l'amour qui s'abaisse lui-même afin de servir les autres. L'amour trouve son bonheur à servir ; — l'égoïsme aime à être servi. Ainsi la vraie gloire d'un caractère divin est dans l'humilité, tandis que l'orgueil de l'homme est dans l'égoïsme. Le premier de ces caractères développe à la

fois en nous les vraies affections et le vrai dévouement, et nous fait compter sur l'affection et la bienveillance des autres, — il y a là une source de joie pure et de bénédiction pour l'Église.

A mesure que nous avançons dans le chapitre, nous trouvons ces choses enseignées d'abord d'une manière générale, et puis, comme involontairement, mises en relief en détail. Après avoir décrit l'exaltation et la gloire de Christ comme Seigneur, l'apôtre invite les Philippiens à l'obéissance (manifestée en Christ d'une manière parfaite), à ce qui est le plus humble ; car la volonté propre n'y entre pour rien ; il veut que les Philippiens, puisqu'ils ont affaire directement avec la puissance de l'ennemi, sans être soutenus par la présence et l'énergie de l'apôtre, travaillent à leur propre salut avec crainte et tremblement. Car si Paul, qui avait tant travaillé pour eux, était maintenant en prison et ne pouvait rien, c'était « Dieu » après tout (non pas Paul), qui « opérait en eux le vouloir et le faire, selon son bon plaisir » (chap. II, 13).

Dans l'épître aux Philippiens le salut est toujours présenté comme le grand résultat de la délivrance finale du mal, et de l'entrée dans la gloire ; la Parole tourne les regards vers le terme de la course, quoique la bénédiction vienne éclairer la route. Et voici le résultat : « Afin que vous soyez sans reproches et purs, des enfants de Dieu, irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie » (chap. II, 15). Y a-t-il là un seul mot qui ne puisse être dit de Christ ? Seulement Christ était le modèle, et nous devons suivre ses traces, comme

ayant part à la vie en lui. — N'est-ce pas là précisément ce que Christ était : « sans reproche et pur etc. ? » et par conséquent c'est le caractère chrétien. Nous contemplons ce caractère avec délices et adoration en lui ; et ainsi il est formé en nous.

Cette humilité, dans laquelle le *moi* s'anéantit dans l'amour, est la source des vraies et pures affections. « Que si même je sers d'aspersion sur le sacrifice et le service de votre foi, j'en suis joyeux et je m'en réjouis avec vous tous » (chap. II, 17). L'apôtre fait de la foi des Philippiens la chose principale : c'est elle qui était l'offrande à Dieu. Sa part à lui n'était que secondaire, quoiqu'elle pût le conduire jusqu'à la mort. Car les Philippiens étaient à Christ ; ils étaient le fruit du travail de l'âme de Christ ; la couronne et la joie de Christ comme Rédempteur. L'apôtre les voyait ainsi et se réjouissait en eux. Il s'était employé pour ce résultat ; et si même son service devait l'amener à faire l'abandon de sa vie pour eux, Paul se réjouissait dans le service, qui devenait d'autant plus manifestement l'expression de l'amour qui se sacrifie lui-même, car l'amour aime à donner. Et à cause de cela, les Philippiens étaient appelés à se réjouir avec Paul, car c'était véritablement sa gloire de se sacrifier ainsi lui-même pour Christ.

Il y a plus. Paul s'occupait de ce qui pouvait rendre les Philippiens heureux, et il voulait leur envoyer Timothée pour avoir de leurs nouvelles par lui. En même temps, il comptait sur leur affection et ne voulait pas faire partir Timothée, avant qu'il pût leur dire à quoi en étaient ses affaires à Rome, où il devait comparaître devant l'empereur, et peut être clore ainsi sa vie. Quelle douceur n'y a-t-il pas dans cette confiance de l'amour

qui sait compter sur l'affection des autres, qui se répand librement, et est mutuellement sentie et mutuellement appréciée. Cette confiance ne se trouvait pas seulement chez l'apôtre, comme nous le verrons ; et de plus, elle se produisait au milieu de chrétiens refroidis par l'épreuve et l'opposition du monde, si humiliante pour la chair. Mais l'amour de Paul ne se refroidissait pas ni ne perdait confiance ; et Dieu lui avait donné le consolant témoignage de l'amour des Philippiens, auquel il fait allusion au commencement du chapitre ; et même dans d'autres que lui, l'amour devenait du courage, moyennant un peu de patience (voy. chap. I, 14). Les mêmes fruits de l'amour se retrouvent chez Epaphrodite dans ses relations avec les Philippiens. Paul leur renvoie ce frère avec un témoignage affectueux de ce qu'il était ; car Epaphrodite désirait fort de les revoir. Il avait entrepris sa mission avec zèle. Sans doute il était venu par la grande route égnatienne, longue d'environ dix-sept cents kilomètres, et n'ayant pas voulu prendre de repos, il avait été malade et fort près de la mort. Mais c'était l'œuvre de Christ. Paul appréciait-il moins le service quant à lui-même, parce qu'il était fait pour Christ ? Nullement. Si Epaphrodite avait été la victime de son service auprès de lui, l'apôtre aurait été douloureusement frappé, et déjà sa coupe était comble, quoique Dieu le soutînt. Dieu eut pitié d'Epaphrodite, et de Paul en lui ; et on peut voir ici comment le cœur, dans la liberté de la grâce, sait apprécier les compassions du moment présent ! Il ne s'agissait pas de l'exercice d'une affection naturelle, quelque juste et convenable que celle-ci puisse être en son lieu, mais bien d'affections divines. Si Epaphrodite eût été retiré

de ce monde, il fût certainement allé au ciel ; mais Dieu a voulu que le cœur de l'apôtre jouît d'une bonté présente, — de la bonté de Dieu dans les circonstances au milieu desquelles il se trouvait ; qu'il connût un Dieu qui « guérit ceux qui ont le cœur brisé » (Es. LXI, 1) ; et il bénit Dieu de ce que le bien-aimé Epaphrodite n'est pas devenu la victime de son zèle en accomplissant sa mission.

Ce n'est pas tout. La cause de l'anxiété d'Epaphrodite, c'est qu'il savait que les Philippiens avaient appris qu'il avait été malade. Il comptait sur leur amour. Ils seront dans l'inquiétude, pensait-il, et n'auront pas de repos tant qu'ils ne sauront pas comment je vais ; il faut que j'aille les retrouver. Un fils qui connaîtrait l'amour de sa mère qui le saurait malade, se représenterait bien son anxiété et son désir d'avoir de ses nouvelles ; et il désirerait vivement qu'elle sût son rétablissement le plus tôt possible. Telle était l'affection parmi des chrétiens, chez qui, hélas ! le dévouement et l'amour étaient déjà bien tristement affaiblis ; — là où tous, pour parler de leur état général, cherchaient leur propre intérêt. Tels étaient « la consolation en Christ, le soulagement d'amour, la communion de l'esprit, la tendresse et les compassions. » L'âme jouit de ces eaux rafraîchissantes ! Et la source n'en fait jamais défaut en Christ, quelque déchu que soit l'état des chrétiens ; car la foi ne connaît pas de difficultés, — ne connaît rien entre nous et Christ. En lui il y a abondance de fruits de la grâce.

(Suite.)



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Épître aux Philippiens.

Chapitres II et III.

(Suite et fin de la page 180).

Si nous regardons à nous-mêmes, nous ne pourrions jamais parler de nous abaisser nous-mêmes, car nous ne sommes rien. Mais pratiquement, en Christ, la pensée qui était en lui doit être en nous, et en grâce, nous devons nous abaisser nous-mêmes, afin que cette pensée qui était en lui, soit en nous, pour que nous en ayons fini avec nous-mêmes et que nous servions. Alors ces fruits précieux de la grâce se développeront librement, quel que soit l'état même de la chrétienté autour de nous. Nous travaillerons humblement à notre salut avec crainte et tremblement, au milieu des dangers spirituels de la vie chrétienne et des *prétentions* à une grandeur et une distinction spirituelles, car la véritable grandeur a disparu, comme cela avait déjà eu lieu lorsque l'apôtre avait été mis en prison. Nous travaillons, non avec la crainte de l'incertitude, mais *parce que Dieu*

agit en nous, et le sentiment du sérieux et de la réalité de la lutte dans laquelle nous sommes engagés se développe en nous. Vivant ainsi dans l'obéissance, dans ce qu'il y a de plus humble, car dans l'obéissance il n'y a point de volonté, nous rechercherons la pensée qui était en Christ, et nous serons revêtus de son caractère. Bienheureux privilège ! Soyons-en plus jaloux que de nos droits humains et de notre importance, et les grâces précieuses de l'amour divin en découleront, et uniront les cœurs des saints dans un amour qui a Christ pour premier objet. Dans une pareille disposition et avec ce sentiment, il est facile d'estimer les autres supérieurs à nous-mêmes, comme Paul discernait la valeur qu'avaient les Philippiens aux yeux de Christ. Il n'était qu'une offrande sur le sacrifice de leur foi. Quand nous sommes près de Christ, nous voyons ce que valent les autres pour Christ et en Christ, et nous reconnaissons notre propre néant, et que peut-être nous manquons nous-mêmes dans l'amour.

Je me suis si longuement étendu sur ce chapitre, que je réserve pour une prochaine occasion ce qui me reste à dire sur le chapitre III et sur le caractère de l'épître tout entière. Il me semble, à tout prendre, que le chapitre II fait ressortir le côté le plus élevé, sinon le plus directement frappant et énergique de la vie chrétienne ; mais, ainsi que je l'ai dit en commençant, les deux chapitres ont chacun leur place et leur valeur particulière.

Que le Seigneur bénisse vos diverses publications pour l'édification de ses saints, et qu'il fasse couler cette bénédiction dans ceux qui y concourent.



Josué, chap. I.

Le livre de Josué nous raconte la prise de possession du pays de Canaan par Israël, dans la mesure du moins dans laquelle cette prise de possession fut réellement effectuée. Le livre des Nombres nous fait suivre la marche de ce même peuple à travers le désert, cette marche rendue si pénible et si laborieuse par l'incrédulité du peuple, mais dans laquelle un Dieu fidèle et plein de compassion accompagnait les siens tout le long de la route, les faisant passer par le sentier de la discipline alors qu'ils ne voulaient pas marcher tout droit par le sentier de la foi : leur vêtement n'avait point vieilli sur eux, leur pied n'avait point été foulé, ces quarante ans !

Ces deux parties de l'histoire d'Israël viennent *après* la rédemption du peuple hors d'Égypte, il ne faut pas l'oublier.

Je voudrais, en suivant ici l'histoire de Josué comme figure du chemin et du service de la foi, retracer les principes sur lesquels ce chemin peut être parcouru avec sécurité et avec succès.

Il convient de remarquer d'abord, — ce que peut-être mon lecteur n'a pas fait jusqu'ici, — que les combats qui nous sont rapportés dans le livre de Josué, non-seulement viennent après la rédemption hors d'Égypte, mais suivent même le passage du Jourdain. Or on considère généralement, et à juste titre, je n'en doute pas, le Jourdain comme une figure de la mort, et Canaan comme une figure du ciel. Mais alors comment se fait-il qu'après le passage du Jourdain et l'en-

trée même dans Canaan, tout soit lutte et combat, et que l'homme qui apparaît à Josué se présente comme chef de l'armée de l'Éternel (voyez chap. V, 14)? *La guerre* caractérise l'état d'Israël après son entrée dans Canaan; dans le désert, le peuple était *en voyage*. Ce trait remarquable de l'histoire de ces événements qui « leur arrivaient en types, et qui ont été écrits pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints, » nous invite à nous enquérir de la relation qui existe entre ces événements, et à rechercher comment il se fait que le passage au travers de la mort et l'entrée dans le ciel introduisent à un état de lutte et de guerre.

Le Nouveau Testament nous fait comprendre très-clairement comment se résoud cette difficulté apparente. Il nous apprend non-seulement que Christ est mort et ressuscité pour nous, mais que, devant Dieu, comme étant unis à Christ par le Saint-Esprit, nous sommes morts et ressuscités avec lui. « Vous êtes morts (ou : vous mourûtes), et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col. III, 3). « Il nous a vivifiés avec le Christ... et nous a ressuscités ensemble » (Eph. II, 5, 6). Le chrétien est ainsi envisagé comme ayant passé lui-même par la mort et comme étant ressuscité, parce que Christ qui est sa vie (Col. III, 3, 4) a passé par la mort et est ressuscité. « Si vous êtes morts avec Christ, » dit Paul (Col. II, 20); et puis : « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ » (Col. III, 1). A ce point de vue-là, nous avons passé le Jourdain : nous sommes morts, nous sommes ressuscités et sommes entrés dans les lieux célestes. C'est pourquoi nos combats sont là, car « les Cananéens et les Phérésiens demeuraient en-

core au pays » (Gen. XIII, 7 ; et XII, 6) ; et de même : « notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ce siècle qui sont dans les lieux célestes » (Eph. VI, 12). Paul nous renvoie ici à Josué et à Israël qui avaient à combattre contre la chair et le sang, — tandis que notre lutte à nous est contre des ennemis spirituels. Il envisage le chrétien comme étant mort et ressuscité avec Christ, et appelé à posséder le pays, — à réaliser par la puissance du Saint-Esprit les bénédictions qui lui ont été données, soit en saisissant les richesses insondables du Christ pour en jouir, soit en délivrant de la puissance de Satan ceux qui sont menés captifs par lui.

Avant d'entrer dans le détail des principes pratiques que je désire mettre ici en relief, je voudrais attirer un moment l'attention du lecteur sur les effets qu'entraîne avec lui le fait qu'on a ainsi franchi le Jourdain.

Le premier de ces effets, — et on n'en jouit qu'ainsi, — c'est la mort de la chair, la mort complète au monde. Israël n'avait pas été *circocis* au désert ; mais il *était* maintenant *circocis* et l'opprobre d'Egypte était roulé de dessus lui. Israël, après toutes ses victoires, revenait à Guilgal, le lieu du jugement de soi-même, de la mortification de la chair.

En second lieu, Israël mangea « du blé du pays » et la manne cessa. « La manne » est une figure de Christ descendu ici-bas et abaissé, une figure de Christ selon la chair, — Christ pour les besoins du désert ; — « le blé du pays » appartient à Canaan, aux lieux célestes : il est la figure du Christ dans sa gloire céleste (comp. 2 Cor. V, 16).

Tout ceci nous le possédons avant tout combat, avant qu'aucun mur soit tombé et qu'aucun ennemi ait été vaincu : nous possédons toutes les bénédictions célestes en vertu d'un droit divin.

Ensuite l'homme à l'épée nue, — Christ en Esprit, — vient nous conduire à la bataille, — c'est-à-dire à la victoire, si nous marchons sous sa conduite.

Nous sommes amenés ainsi aux principes qui donnent la victoire dans la lutte dans laquelle nous sommes engagés. La promesse embrasse tout le pays depuis le fleuve Euphrate jusqu'à la grande mer (vers. 4, et Deut. XI, 24) ; mais pour que nous jouissions de ce que Dieu nous a donné, il faut que nous en prenions activement possession : « Je vous ai donné tout lieu où vous aurez mis la plante de votre pied » (vers. 5). Rien n'est plus simple : Israël n'avait qu'à prendre possession ; mais cela, il fallait qu'il le fit. Il en est de même pour nous. De vastes possessions sont placées devant nous ; toutes les insondables richesses du Christ nous appartiennent. Mais il faut que le cœur en soit occupé diligemment pour en prendre possession. Mon lecteur, n'en doutez pas, Dieu a mis devant vous un vaste et riche héritage, — tout ce qu'il vous a donné en Christ, — pour que vous en jouissiez ; et vous avez reçu la nature divine (car je parle de chrétiens) pour que vous trouviez votre bonheur dans toutes ces choses.

Mais ici la lutte commence, parce que ces ennemis spirituels dont nous avons parlé, voudraient nous empêcher de réaliser, dans un cœur pur et que rien ne distrait, ce que Jésus appelle « les choses qui sont nôtres, » comme les choses qui sont du monde il les appelle « choses d'autrui. » Mais ces luttes, bien qu'elles

soient utiles comme exercice d'âme et pour nous faire faire l'expérience de la fidélité de Dieu, ne sont pas un obstacle à notre prise de possession de ce que Dieu nous a donné : tout en éprouvant notre propre condition, elles ne font que manifester combien il est vrai que Dieu est réellement avec nous. La chute des murs de Jéricho et les victoires de Josué, ont-elles été un obstacle pour Israël? Certainement non!

La présence du Chef de l'armée de l'Éternel réclame la sainteté et la confiance de la foi en Dieu, en un mot des cœurs mis à part pour Dieu. Devant lui, il faut que Josué déchausse les souliers de ses pieds, comme Moïse a dû faire devant Dieu qui lui parlait « du milieu du buisson. » Le Seigneur, présent au milieu de nous pour le combat, est aussi saint dans sa nature que le Seigneur dans la rédemption. C'est pourquoi, comme nous le savons tous, aussi longtemps qu'il y a eu un Hacan dans le camp, Dieu n'a pas voulu marcher avec Israël. Mais quand les cœurs sont droits, Dieu dit : « Nul ne pourra subsister devant toi, tous les jours de ta vie » (vers. 5). Quel encouragement et quelle force il y a dans cette assurance! Rien n'est une difficulté. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous » (Rom. VIII, 31)? Nous ne pouvons pas imaginer ou rencontrer une difficulté qui puisse un seul moment arrêter notre marche. Nous n'avons à nous inquiéter de *rien*; et faisant connaître à Dieu nos requêtes, au milieu de la lutte, la paix de Dieu garde nos cœurs. Dieu ne nous fait jamais défaut : « Je ne te laisserai point et ne t'abandonnerai point » (vers. 5)! Non-seulement il ne nous abandonne pas, mais il ne nous laisse pas manquer de la force, de la grâce et de la sagesse qui nous sont

nécessaires, en sorte qu'il nous donne de la fermeté et de la puissance. Dieu ne nous fait défaut en rien ; il est toujours avec nous, et avec nous pour le combat et dans le combat. L'Éternel aura la guerre contre Hamalek (Ex. XVII, 16), mais c'est en Israël, — c'est la guerre de Dieu. La présence avec nous de la force et de la puissance d'un Dieu fidèle et bon, tel est le premier et bienheureux fondement sur lequel nos cœurs peuvent s'appuyer dans la lutte.

Un autre principe en découle : la confiance de la foi, le courage. « Fortifie-toi et prends courage » (vers. 6). Dieu nous appelle à nous confier et à nous fortifier en sa force, car nous réussirons dans l'œuvre qu'il nous a confiée. Il y a là aussi une bénédiction. Prends courage, car tu accompliras l'œuvre. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi, si l'œuvre est son œuvre et que lui soit avec nous ?

Une chose est digne d'attention ici. Dieu dit : « Tu mettras ce peuple en possession du pays, » — « seulement fortifie-toi et prends courage. » Dieu ne veut ni qu'on se retire, ni qu'on soit effrayé, ni qu'on recule devant la puissance de l'Ennemi : « N'étant en rien épouvantés par les adversaires ; ce qui leur est une démonstration de perdition, mais à vous de salut, et cela de la part de Dieu » (Phil. I, 28). Satan est là, mais si nos cœurs libres ont pris courage, Dieu est là, témoin de perdition pour les instruments de Satan, témoin d'un salut assuré pour ceux qui ont Dieu avec eux. Lors même que nous serions des « sauterelles » et que nos ennemis seraient « des géants, » et les murs « hauts comme le ciel » (Nombr. XIII, 28-34 ; Deut. I, 28), qu'importe, si Dieu est avec nous ? Quelle im-

portance pouvait avoir la hauteur des murs, s'ils tombaient au son d'une corne de bélier? Que font la hauteur des vagues et l'agitation de la mer, si Christ est avec nous, pour nous faire marcher sur les eaux? Et que gagnerons-nous à ce que les eaux soient paisibles, si Christ n'est pas avec nous?

Remarquez maintenant quel est le courage qui est recommandé par ces mots : « Seulement fortifie-toi et prends courage de plus en plus, afin que tu prennes garde de faire selon toute la loi que Moïse, mon serviteur, t'a ordonnée » (vers. 7)! Nous avons besoin de courage pour obéir. Entrer dans ce chemin paraît folie : le monde est contre nous. Il semble souvent qu'il n'y a pas de sens dans les préceptes de la parole de Dieu ; nos propres aises charnelles sont intéressées à ne pas y regarder de si près. Le chemin qui s'ouvre devant nous va à l'encontre de celui de tout le monde. Il suppose un Dieu vivant qui fait toutes choses et prend connaissance de toute chose, à qui nous appartenons, et de qui la volonté est tout pour nous. De tout cela le monde ne sait rien. Pour faire la volonté de Dieu et obéir simplement à sa parole, il faut du courage, en face du monde, — du courage dans nos cœurs ; et c'est à cela que nous sommes appelés : « Seulement fortifie-toi et prends courage de plus en plus, afin que tu prennes garde de faire selon toute la loi que mon serviteur Moïse t'a ordonnée. » Le courage de la foi regarde vers Dieu et s'attend à lui : et c'est là le moyen de réussir dans la lutte. Dieu emploie sa force pour nous venir en aide dans le chemin de sa volonté, — jamais en dehors de ce chemin. Que nous importe donc où nous allons ; que nous importent les difficultés et la longueur appa-

rente de la route? Dieu rend prospère notre sentier partout où il nous conduit : « Partout où tu iras » (vers. 9)!

Ceci implique une autre conséquence naturelle, une conséquence très-importante, parce que, par elle, nous n'apprenons pas seulement quelle est la volonté de Dieu, mais nous sommes gardés dans sa présence, et les pensées, les voies, les espérances, tout le caractère et la manière de faire de notre Dieu, nous deviennent familiers : — je veux parler de la méditation de la parole de Dieu : « Que ce livre de la loi ne s'éloigne point de ta bouche ; mais médites-y jour et nuit, afin que tu prennes garde de faire tout ce qui y est écrit, car alors tu rendras heureuses tes entreprises, et alors tu prospéreras » (vers. 8 comp. Ps. I). Cette méditation de la parole de Dieu, sans doute, nous fait connaître la volonté de Dieu, mais elle fait bien plus encore : elle nous fait trouver notre plaisir habituel à être dans ce que Dieu révèle et qui fait son plaisir. Nous acquérons sa manière (la vraie, mais divine manière) de penser au sujet de toutes choses, et nous ne les voyons pas sous la fausse apparence qu'elles revêtent dans ce monde. Nos cœurs sont formés par cette divine et bienheureuse connaissance des choses, et dans cette connaissance. Quelle lumière elle est pour nous ! La vanité de ce monde nous apparaît telle sous son vrai jour. « Sanctifie-les par ta vérité, ta parole est la vérité. » Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité » (Jean XVII, 17, 19). En outre, l'âme est gardée dans la dépendance de Dieu, en méditant sa parole ; et c'est là, moralement, un point de la plus haute importance. Ce n'est pas tout encore, car

la méditation de la parole garantit les communications de sa grâce : « Je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (Jean XV, 15). Reconnaître la parole de Dieu, c'est reconnaître Dieu dans ce monde, tel que sa parole le révèle. Mais je ne peux pas m'arrêter ici sur ce sujet.

Dieu dit à Josué : « Ne t'ai-je pas commandé » (vers. 9)? C'est un nouveau motif de confiance, et il n'y en a pas de plus grand. « Il faut obéir à Dieu, » dit Pierre (Act. V, 29). Lors même que ma conduite est ce qu'elle doit être, si je ne suis pas certain que je fais la volonté de Dieu, la plus petite difficulté me jettera dans le doute, et tout mon courage est perdu. Si, au contraire, je sais que je fais la volonté de Dieu, qu'important les difficultés? Nous les rencontrons sur notre route; mais pour obéir à la volonté de Dieu, la puissance de Dieu est là; et le cœur, sachant qu'il fait la volonté de Dieu, ne tombe pas dans la défiance. Un cœur droit craindrait, s'il s'agissait de lui-même; mais il ne craint rien, il n'hésite pour rien s'il sait qu'il fait la volonté de Dieu. Il peut en appeler à chacun et lui demander si *cela*, il ne devait pas le faire. « Ne t'ai-je pas commandé : Fortifie-toi et prends courage? » Et puis vient l'assurance positive : « l'Eternel ton Dieu est avec toi, partout où tu iras. »

Un autre principe ressort de ce qui nous est rapporté au sujet des Rubénites, des Gadites et de la demi-tribu de Manassé (vers. 12 et suiv.). Il nous est donné, dans ces guerres divines que nous avons à soutenir, de combattre pour d'autres; et c'est là un grand privilège. Nous avons à combattre pour posséder toujours plus des insondables richesses du Christ, pour réaliser da-

avantage de sa vie et de la connaissance de sa personne, pour posséder aussi bien les vignes que les oliviers de Canaan, et le blé du pays, — en un mot pour posséder ce que Dieu nous a donné en Christ. Mais il nous est donné de combattre de toute manière pour le peuple de Dieu aussi. Paul (voyez 2 Cor. I, 41) dépendait des faibles saints qui priaient, peut-être de quelque pauvre veuve alitée, pour les dons par lesquels il conduisait la guerre active dans laquelle il était engagé dans le champ du Seigneur. Il travaillait lui-même incessamment, à la fois dans la prière et dans le ministère de la parole, pour mettre le peuple de Dieu en possession de ses privilèges. Combattre ainsi pour les autres est un immense privilège. Non-seulement nous sommes sauvés, bénis, faits participants de la gloire, — de joie en Dieu ; mais il a plu à Dieu de nous associer à lui et de nous faire, sous lui, co-ouvriers avec lui dans l'œuvre de l'amour et de la bénédiction qui est son divin privilège. Quelle grâce de sa part ! Sans doute il faut que nous connaissions cette grâce, comme ceux qui en sont les objets, pour que nous rendions témoignage ; mais l'amour de Dieu en nous s'épanche au dehors en amour pour faire connaître cet amour à d'autres.

Ce n'est pas tout encore. Si nous faisons la volonté et l'œuvre de Dieu, nous pouvons compter sur lui pour tout ce qui nous est cher et qui nous intéresse. Nous ne pourrions préserver, ni petits enfants, ni femmes, ni biens, si Dieu n'était pas présent : Lui, peut le faire sans nous, si nous faisons sa volonté et que nous accomplissions son service dans l'amour. Les deux tribus et demie pouvaient laisser derrière elles leurs femmes et leurs petits enfants et tous leurs biens, pour s'en

aller en armes à la guerre pour être en secours à leurs frères (vers. 14). — Ni doute, ni crainte, ni hésitation, — tel est le sentier de la foi. La foi compte sur Dieu dans le chemin de l'obéissance à sa volonté connue. Sa divine sagesse et sa divine puissance sont là pour chaque pas : elles sont l'une et l'autre en Christ « la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » (1 Cor. I, 24). Nous ne pouvons pas connaître la sagesse parfaitement, ni voir la fin et la portée de beaucoup de choses ; mais lui qui nous donna la parole connaît toutes choses, depuis le commencement jusqu'à la fin, et nous sommes dirigés par sa parole selon cette parfaite connaissance.



Dénombrement et service des Lévites.

Nombres, chap. III et IV.

Les Lévites sont suscités afin de faire ressortir les voies de Dieu envers ses premiers-nés rachetés.

L'Eternel les prend d'entre les enfants d'Israël à la place de tous les premiers-nés. « C'est pourquoi, dit-il, les Lévites seront à moi ; car tout premier-né m'appartient depuis que je frappai tout premier-né au pays d'Egypte ; je me suis sanctifié tout premier-né en Israël, depuis les hommes jusqu'aux bêtes ; ils seront à moi. Je suis l'Eternel » (Nomb. III, 12, 13).

Ceux qui étaient les témoins spéciaux de la grâce de Dieu, au jour où le jugement avait frappé, devaient être les siens d'une façon toute particulière ; comme établis dans la miséricorde de Dieu, ils devaient le servir dans les voies de la rédemption, — de la grâce et

de l'amour du Seigneur envers les pauvres pécheurs placés sous le jugement. Tel était, dans les ombres de la loi, le service des Lévites ; et tel est, dans les choses meilleures qui sont notre partage en Christ, le service des saints.

Il y a deux dénombrements des Lévites, relatés, l'un dans le troisième chapitre, l'autre dans le quatrième du livre des Nombres ; mais avec une différence signalée entre eux. Au chap. III, ils sont recensés depuis l'âge d'un mois et au-dessus ; au ch. IV, on ne tient compte que de ceux qui sont âgés de trente à cinquante ans : dans ce dernier chapitre, le dénombrement est limité aux jours de leur force, aussi c'est là que leurs services divers et variés sont exactement indiqués : cependant, dès les jours de leur faiblesse, ils étaient placés dans une position de bénédiction comme premiers-nés de Dieu, position fondée non pas sur ce qu'ils faisaient pour Dieu, mais sur ce que Dieu faisait pour eux.

Deux enseignements nous sont donnés ici : D'abord, il ne peut être question de service quand nous avons besoin d'être manifestés comme rachetés en Christ. Ensuite, l'obligation du service commence dès que nous pouvons être considérés comme fortifiés par Christ. Dans ce service, il nous révèle sa pensée, et nous y obéissons.

Parmi les Lévites, les uns avaient un service à accomplir, les autres en avaient un différent : mais leur responsabilité envers Dieu était pour chacun la règle de ce qu'il faisait. Les fils de Kéath portaient, à travers le désert, tout ce qui était dans le sanctuaire ; les fils de Guerson étaient chargés des couvertures du tabernacle et des tentures du parvis ; les fils de Mérari

avaient à transporter les ais du pavillon, ses barres, ses piliers, ses bases, les piliers du parvis, leurs piquets et leurs cordages. Telles étaient les charges que Dieu leur imposait, et non pas celles qu'ils s'attribuaient selon leur choix. Si les Guersonites eussent porté l'arche, c'eût été en eux un acte de propre volonté, et non pas le service de Dieu, parce qu'il leur avait dit de porter les tentures. La responsabilité envers Dieu devait être le seul mobile pour chacun d'eux d'accomplir tout ce qu'il avait à faire, et les gardait de vouloir intervenir en ce qui n'était pas de leur service : or il en est de même aujourd'hui pour les frères en Jésus-Christ. « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, que vous livriez vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent. Et ne vous conformez pas à ce siècle ; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous éprouviez quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite. Car, par la grâce qui m'a été donnée, je dis à chacun de ceux qui sont parmi vous, de ne pas avoir de lui-même une haute pensée au-dessus de celle qu'il convient d'avoir, mais de penser de manière à avoir de saines pensées, selon la mesure de foi que Dieu a départie à chacun. Car comme nous avons plusieurs membres en un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même action, ainsi nous, qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproquement des membres l'un de l'autre. Or ayant des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée, soit la prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi ; — soit le service, soyons au service ; — soit celui qui enseigne, à l'enseignement ; —

soit celui qui exhorte, à l'exhortation ; — celui qui distribue, qu'il le fasse en simplicité ; — celui qui est à la tête, qu'il conduise soigneusement ; — celui qui exerce la miséricorde, qu'il le fasse joyeusement » (Rom. XII, 4-8). Les frères sont là exhortés ou sollicités par les compassions de Dieu, d'abord, tous en général, à une sainte consécration d'eux-mêmes à Dieu, puis prémunis contre la tendance de se conformer au monde. La conformité avec le monde aveugle moralement les hommes quant à la perception de la volonté de Dieu et les pousse à faire leur propre volonté ; mais celui qui est transformé par le renouvellement de son entendement, éprouve ce qu'est la bonne, agréable et parfaite volonté de Dieu : ses affections, ses pensées, ses desseins sont en harmonie avec son entendement renouvelé ; et le Seigneur a promis à celui qui a l'œil simple, que tout son corps sera plein de lumière. Tous sont appelés à travailler dans un esprit de soumission envers Dieu, comme l'étaient les familles des fils de Lévi. Si nos cœurs ne prennent pas les compassions de Dieu pour point de départ, pour encouragement et pour appui, alors nous ne pouvons nous présenter et nous consacrer droitement au Seigneur. S'il y a en nous de la conformité avec le monde et que nous manquions d'énergie spirituelle dans notre entendement renouvelé, alors nous ne pouvons pas éprouver quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite. Si nous dépassons notre mesure de foi, alors nous assumons sur nous un service pour lequel nous ne sommes pas qualifiés.

Les travaux variés du service devaient produire un ordre parfait. Celui d'entre les Mérarytes, qui était chargé des piquets ou des cordes, portait quelque chose

qui était nécessaire à la perfection du tabernacle : il valait mieux pour lui de le faire pour Dieu, que de mépriser sa tâche et de vouloir s'en arroger une autre. La même sujétion à Dieu rendait aussi heureux les Ké-hathites dans leur saint service de porter sur leurs épaules l'arche, l'autel d'or, le candélabre, la table des pains de proposition, et tout ce qui appartenait au sanctuaire.

Nous devons avoir en vue et à cœur de servir Dieu ; nous avons sa Parole et son Esprit pour nous guider et nous conduire dans le sentier du service ; et cela comme étant tous ses rachetés par le sang du Christ.

La charge d'un Lévite, en avançant dans le désert aride, était une glorieuse charge : elle appartenait au sanctuaire de Dieu ; elle était un témoignage de sa grâce et de sa miséricorde envers des hommes pécheurs : il en est de même du service des saints dans le monde, il a pour objet ce qui n'appartient pas au monde. « Le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde. — Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père » (Jean VI, 33 ; XVI, 28).

Rappelons, cependant, que l'Éternel avait donné les Lévites à Aaron et à ses fils comme serviteurs (Nombr. III, 9 ; VIII, 19 ; XVIII, 6). Aaron et ses fils, sacrificateurs, étaient Lévites ; mais tous les autres enfants de Lévi n'étaient pas sacrificateurs. Ceux-ci occupaient une position bien supérieure à celle des simples Lévites, non-seulement parce que ces derniers étaient leurs serviteurs, mais encore parce que les sacrificateurs seuls pouvaient entrer dans le tabernacle. Aaron, leur chef,

type de notre grand souverain sacrificateur, pénétrait, une fois l'an, dans le lieu très-saint, où était le siège de Jéhovah, entre les chérubins sur l'arche ; ses fils entraient, chaque jour, dans le lieu saint pour y faire le service, et ainsi ils s'approchaient de Dieu. Or, chose merveilleuse ! maintenant le privilège le plus grand est commun également à tous les chrétiens, qui tous sont sacrificateurs à Dieu, qui tous sont constitués en une sainte sacrificature pour offrir à Dieu des sacrifices spirituels, qui lui soient agréables par Jésus-Christ, qui tous sont invités à s'approcher avec assurance du trône de la grâce (Apoc. I, 6 ; 1 Pier. II, 5 ; Hébr. IV, 16). Les Lévites représentent les ministères ou services (ces deux mots sont synonymes) que Dieu, dans sa grâce, *donne* à son Eglise sur la terre ; ils sont, à la fois, serviteurs de Dieu et de l'assemblée. Et tandis qu'il n'y a point de différence entre les saints considérés comme sacrificateurs, il y en a beaucoup entre ces mêmes saints considérés comme appelés à exercer des services. Il y a diversité de dons — il y a aussi diversité de ministères ; — tous sont-ils apôtres : tous sont-ils prophètes ? etc. Ces différences proviennent de la grâce qui nous a été donnée, de la mesure de foi que Dieu a départie à chacun : un seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier ses dons comme il lui plaît. (Voir 1 Cor. XII ; Eph. IV.) Mais tous ces dons appartiennent à l'Eglise et doivent être employés à l'utilité de ses membres, sauf celui d'évangéliste dont le champ d'activité est le monde. Qui est Paul, et qui est Apollos, sinon des ministres (ou serviteurs) par lesquels vous avez cru, selon que le Seigneur a donné à chacun ?.... Toutes choses sont à vous, soit

Paul, soit Apollos, soit Céphas..... (1 Cor. III, 5, 22).

Revenons à nos chapitres des Nombres. Dans le sanctuaire l'arche resplendissante d'or pur, avec les chérubins couvrant de leurs ailes le propitiatoire, était placée dans le lieu très-saint, où le souverain sacrificateur seul pouvait la voir et l'admirer. Dans le service du Lévite, l'arche était cachée sous le voile et sous une couverture de peaux de taissans ; mais ce n'en était pas moins l'arche : elle venait du sanctuaire, et sous ces couvertures était encore, quoique voilée, toute la splendeur avec laquelle elle apparaissait dans le saint des saints. Cela rendait ce fardeau précieux pour un Lévite dévoué : il savait d'où sortait ce fardeau et ce qu'il était : de même ne fût-ce qu'un *piquet* ou un *clou*, il appartenait au tabernacle, et c'était le Seigneur qui lui ordonnait de le porter.

En tout cela, le service du Lévite accompagnait et suivait le service du sacrificateur : c'était l'ordre établi par l'Eternel ; ainsi dans tout notre service de témoignage ici-bas, la communion dans le vrai sanctuaire avec tout ce qui fait l'objet de ce témoignage, devrait toujours précéder. Ainsi nous serions conduits et gardés dans la conscience de notre responsabilité. Dans le lieu saint nous avons communion *avec* Christ ; dans notre service sur la terre nous avons à rendre un témoignage *sur* Christ ; ce dernier devrait toujours suivre l'autre et y être intimement lié.

Si l'on eût pris les actes de service des fils de Kéath comme une règle pour juger ceux des fils de Mérari, on en serait venu à mépriser le service de ces derniers : cependant ils agissaient pour le Seigneur dans ce qu'ils faisaient et conformément à sa volonté à leur égard :

aussi, dans le bon plaisir de Dieu, les Kéthathites et les Mérarites étaient tous des compagnons d'œuvre dans le même tabernacle de Dieu.

Il en était ainsi de Gaïus recevant, pour l'amour du Seigneur, les frères étrangers, qui étaient partis pour son nom, ne recevant rien des nations, et l'apôtre ajoute : « Nous donc devons recevoir de telles gens, afin que nous coopérions à la vérité » (3 Jean 5-8). Le pauvre prédicateur *servait* la vérité quand il proclamait le nom de Christ ; et Gaïus était son *compagnon dans ce service*, quand il l'accueillait chez lui, le nourrissait et le logeait.

Et encore : « Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense d'un prophète » (Matth. X, 41). Ici, c'est quelqu'un qui n'est pas prophète, mais qui aime un prophète, l'accueille comme prophète, et qui ainsi participe à la bénédiction d'un prophète. S'il prétendait être prophète lui-même, il n'y aurait pour lui aucune bénédiction.

Puissent ces réflexions nous apprendre la soumission à Dieu, en nous rappelant que, si la promptitude de la volonté précède, on est agréable selon ce qu'on a et non point selon ce qu'on n'a pas.

Telle est la grâce de Dieu notre Père et de notre Seigneur Jésus-Christ.

« Suivant que chacun a reçu quelque don, employez-le les uns pour les autres, comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme oracle de Dieu ; si quelqu'un sert, qu'il serve comme par la force que Dieu lui fournit, afin qu'en toutes choses, Dieu soit glorifié par Jésus-Christ, à qui est la gloire et la force, aux siècles des siècles. Amen ! » (1 Pier. IV, 10, 11).

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Vérité, Pyrrhonisme, Dogmatisme,
Christianisme.**

Cher frère, je vous envoie quelques observations simples et pratiques, qui seront, je l'espère, utiles à vos lecteurs. Je les diviserai en quatre parties : « Vérité, Pyrrhonisme, Dogmatisme, Christianisme. »

Par « Vérité, » j'entends la vérité révélée, ces annales que la miséricorde infinie et la sagesse de Dieu nous ont données dans les Saintes-Ecritures. J'appelle « Pyrrhonisme » ce doute de l'esprit qui dit : qu'est-ce que la vérité (Jean XVIII, 30) ? — et qui n'a pas de cœur pour aller plus loin et poursuivre la recherche de cette vérité. Sous le nom de « Dogmatisme, » je range la profession de la vérité sans pratique, de cette vérité : « Ils disent, » — et disent peut-être justement, — « mais ils ne font pas » (Matth. XXIII, 3). Par « Christianisme » j'entends cette vivante expression de l'évangile de grâce que l'apôtre résume en ces mots : « La foi, l'espérance, l'amour » (1 Cor. XIII, 13).

1. *Vérité.* J'estime que la vérité est une chose définie, immuable et parfaitement révélée dans les Ecritures. Celles-ci sont, pour ce qui concerne l'homme, la seule fontaine et le seul dépôt de vérité. Quant à son essence et à sa personnification vivante, la vérité ne se trouve qu'en Celui qui a dit : « *Je suis la vérité* » (Jean XIV, 6), et qui, grâce à Dieu, est aussi : « *le chemin et la vie* » (Jean XIV, 6). Bien malheureux sont ceux qui pensent autrement, car ils n'ont pas l'ancre sur laquelle on peut compter dans la tempête. La vérité, je ne le nie pas, peut être l'objet d'une longue, laborieuse et anxieuse recherche, parce que la vérité qui n'est que l'expression de la pensée de Dieu, quoiqu'elle soit parfaitement révélée, n'est pas, immédiatement et nécessairement, parfaitement comprise, même par ceux qui sont appelés « les enfants de la sagesse » et qui sont « nés de Dieu. » « Nous connaissons en partie et nous prophétisons en partie » (1 Cor. XIII, 9). Mais la vérité elle-même, dans les Ecritures, est parfaite, absolue, immuable ; et ce fait, pour qui le comprend, est riche de conséquences : il écarte le doute de notre sentier ; il est le pivot de toute vraie recherche de la vérité ; il met à découvert la source et le moyen d'y puiser l'eau vive ; il tourne l'attention vers l'oracle et nous apprend avec quelles dispositions nous devons le consulter.

L'étude ou la recherche de la vérité doit se faire avec le propos *d'obéir*, et non pas de spéculer. « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine » (Jean VII, 17). C'est la place de disciple et non pas celle de maître, qui appartient à quiconque étudie la vérité ; et de plus, si l'étude doit être couronnée de succès, il faut qu'elle soit recherchée pour elle-même ou plutôt pour

son Auteur. Celui dont le secret propos est de nourrir son imagination ou de satisfaire ses désirs de savoir, doit *connaître* qu'il apprendra toujours, sans que jamais il puisse arriver à la connaissance de la vérité (voyez 2 Tim. III, 7). D'un autre côté : « Si tu appelles à toi la sagesse (comprenant qu'elle te manque), et que tu élèves ta voix vers l'intelligence (dans le vrai désir de la posséder) ; et si tu la cherches comme de l'argent (en appréciant sa valeur) et si tu la recherches soigneusement comme un trésor caché (prêt à défoncer, s'il le faut, tout le champ, plutôt que d'abandonner ta recherche), alors tu connaîtras la crainte de l'Éternel, et tu trouveras la connaissance de Dieu » (Prov. II, 3-5). « Si la sagesse entre *dans ton cœur*, et si la connaissance est agréable à ton âme, la prudence te conservera, et l'intelligence te gardera » (Prov. II, 10, 11). Si la vérité a du prix pour notre *cœur*, nous la rechercherons diligemment ; et c'est cette valeur que nous y attachons, et non l'aride activité de notre esprit, qui détermine le degré et la mesure du progrès que nous pourrons y faire.

« Achète la vérité, et ne la vends pas » (Pr. XXIII, 25), car pour l'acquérir, nul prix n'est trop grand, et rien n'est suffisant pour en compenser la perte. « Que sert le prix dans la main du fou pour acheter la sagesse, puisque son *cœur* n'y tient pas » (Prov. XVII, 16). Cependant le fou de l'Écriture, c'est l'homme sage de ce monde. C'est pourquoi, si quelqu'un veut avancer dans la connaissance de la vérité, il ne faut pas que l'instruction de Paul à Timothée soit pour lui une lettre morte : « Occupe toi de ces choses, et y sois tout entier, afin que tes progrès soient évidents parmi tous » (1 Tim.

IV, 15). Et l'apôtre ajoute : Sois attentif à toi-même et à l'enseignement ; persévère en ces choses ; car en faisant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent » (1 Tim. IV, 16).

La communication de la vérité, directement tirée de la Parole divine ou apprise d'ailleurs et éprouvée et confirmée par cette Parole (car tous ne sont pas des mineurs également heureux, bien que tous indistinctement devraient savoir estimer le minerai), doit être définie et déterminée. Quand l'enseignement cesse d'être défini, il cesse d'être puissant, car il cesse d'être vérité enseignée. Toute vérité est définie, ou elle n'est plus vérité, et tout enseignement qui perd ce caractère, peut bien être attrayant ou produire de l'excitation, mais il n'édifie pas. « Que celui par devers lequel est ma parole, profère ma parole fidèlement. Quelle convenance y a-t-il de la paille avec le froment ? dit l'Éternel » (Jér. XXIII, 28). Mais celui qui se fait propagateur de vérité non définie et déterminée, prend d'abord lui-même la balle pour le froment, et ensuite fait tomber les autres dans la même déception. C'est le simple devoir de tout homme qui a pris à cœur sa tâche, de présenter la vérité sous la forme la plus simple et la plus fidèle, et de la développer en termes qui soient à la portée des esprits les plus ordinaires. Mais chercher à populariser la vérité en l'affaiblissant, chercher à la draper de telle sorte que ses proportions restent cachées, chercher à l'orner par les efforts de l'imagination, afin de la rendre agréable et de lui gagner une place dans les cœurs de ceux qui n'ont pas d'amour pour elle, c'est « semer le vent et recueillir le tourbillon » (Os. VIII, 7). La vérité spirituelle ne peut être

saisie que si l'entendement devient spirituel, et celui qui essaiera de la mettre à la portée d'un esprit non spirituel ne pourra tout au plus que gâter et corrompre la vérité, au lieu d'en user comme d'un puissant levier pour élever l'âme jusqu'à Dieu. Celui qui a confiance en la vérité, ou qui croit, laisse Dieu agir et ouvrir ses propres portes pour sa réception. Mais il y a une activité inquiète et agitée qui se précipite toujours elle-même en avant, qui court quand les nouvelles ne sont pas préparées, et qui, quoiqu'elle puisse prendre l'apparence du zèle pour la vérité, ne produit pas, après tout, de meilleur résultat que des semilles dans un terrain non labouré. Il y a une sagesse divine dans l'exhortation que le Seigneur adresse aux hommes de Juda et de Jérusalem, quand il dit : « Défoncez vos terres incultes, et ne semez pas parmi les épines » (Jér. IV, 3). Je ne parle pas ici contre cette insistance de celui qui porte le message de l'évangile, quand il s'adresse à des auditeurs mal-disposés, quoique à cet égard on doive rechercher auprès du Seigneur et le temps, et la sagesse, et une porte ouverte, et prendre garde que l'amour ne manque jamais comme principal agent dans l'œuvre.

Mais la vérité ne peut jamais être *populaire* dans ce monde. Sans parler du témoignage des Ecritures à ce sujet, ne voyons-nous pas les philosophes eux-mêmes embarrassés de savoir comment il se fait que les hommes puissent aimer le mensonge, quand le mensonge ne doit contribuer ni à leur plaisir, comme le cas pourrait se présenter chez un poète, ni à leur profit, comme il arrive dans le commerce, mais lorsqu'ils mentent pour le plaisir de mentir? Nous savons qui a dit :

« *Parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas* » (Jean VIII, 45). La vérité dévoile trop clairement la folie des hommes et les objets non-avoués de leur poursuite; elle jette une lumière trop vive sur les faux semblants du monde, pour être jamais bien-venue pour celui-ci. Celui-là seul « qui pratique la vérité, vient à la lumière » (Jean III, 21). Les hommes se plaisent à vivre dans une sorte de demi-jour, ou à marcher à la lumière d'un feu qu'ils ont allumé eux-mêmes, et des torches dont ils se sont entourés (Es. L, 11) : ils sont à leur aise dans cette voie aussi longtemps que la vérité est mêlée avec les pensées et les spéculations des hommes, mais quand la vérité luit de sa propre et pure lumière, toutes les fausses prétentions, toute la sottise vanité et toutes les imaginations des hommes, sont mises à découvert. La lumière du jour dépouille de leur éclat les choses qui brillent et semblent belles à la lumière factice du monde, mais les hommes ne peuvent pas supporter ce jour qui démasque le monde et lui ôte sa gloire. Supposez, en effet, qu'on laissât luire la lumière de la vérité sur les hommes et les objets de leur poursuite, et leur estimation d'eux-mêmes, sans aller plus loin, n'est-il pas évident qu'ils viendraient à sentir qu'ils sont de pauvres êtres misérables à moins que Christ ne vienne remplir dans le cœur le vide qu'a laissé ce que la vérité a ôté; car c'est à la lumière de manifester les choses telles qu'elles sont : « Ce qui manifeste tout, c'est la lumière » (Eph. V, 13). Il y a une inconséquence frappante et qui sera bientôt manifestée dans la lumière, à habiller la vérité de telle sorte qu'elle passe au travers de ce monde aux dépens de la reconnaissance de ses justes droits et de l'accomplissement

d'aucun des buts pour lesquels elle a été donnée, et c'est ce qui a lieu quand la vérité ne juge, ni la conscience, ni les voies de ceux qui la professent. Le plaisir qu'on peut témoigner à entendre la vérité ainsi présentée et le profit qu'on peut prétendre en retirer, ne sont qu'une déception, et celui qui l'annonce devrait rougir s'il n'a su lui gagner des suffrages qu'à la condition de la dépouiller de son autorité. N'est-ce pas faire de la vérité une prostituée pour satisfaire aux convoitises de l'esprit? C'est Dieu qui communique la vérité, et il a donné la vérité, afin que le cœur de l'homme soit amené à *se soumettre à son autorité* et à le connaître lui-même avec ses œuvres et ses voies. Celui qui s'occupe de la vérité, en quelque manière, soit pour son propre profit, soit pour le profit d'autrui, est tenu de le faire dans la soumission à Dieu; c'est pourquoi Paul disait: « Nous avons entièrement renoncé aux choses honteuses qui se font en secret, ne marchant point avec ruse, et ne falsifiant point la parole de Dieu; mais nous recommandant à toute conscience d'homme devant Dieu par la manifestation de la vérité » (2 Cor. IV, 2).

L'homme, sous la direction de l'Esprit de Dieu, n'est que l'interpréteur des oracles célestes: il en résulte qu'il y a une *limite* dans le service de la vérité. On doit cesser d'interpréter dès qu'on cesse de comprendre. Le manque de compréhension peut tenir à notre négligence; et le reconnaître, s'il en est ainsi, peut devenir un aiguillon à plus de diligence, particulièrement si nous nous souvenons qu'« à celui qui a, il sera donné » (Matth. XIII, 12), mais jamais une autorisation pour couvrir l'ignorance par la prétention au savoir. Combien d'expositions des Ecritures ne rencontrons-nous

pas, qui, par leurs contradictions avec elles-mêmes, montrent clairement qu'elles ne présentent pas la vérité, mais les notions incertaines et à jamais variables des hommes. Qu'est-ce qui est donc profitable dans l'enseignement écrit ou oral? La vérité définie et déterminée; la vérité appliquée, sans doute par le Saint-Esprit, à la conscience et au cœur, mais la vérité présentée sous une forme définie. Je ne conteste pas qu'il puisse y avoir un effet produit par un enseignement qui n'a pas ce caractère, mais quel effet? — Celui de faire penser aux lecteurs ou aux auditeurs, si toutefois ils pensent, que l'Écriture est aussi vague et émoussée que les explications qu'on en donne. La vérité est déterminée, ou elle n'est pas la vérité. Infinie dans son étendue, et infiniment variée dans son application, elle est toujours définie et déterminée; et là où ce caractère de la vérité n'est pas saisi, on n'affirme pas et on n'est pas préparé pour agir. Une profession facile et orthodoxe pourra se contenter de vague et de généralité, d'un enseignement fade et insipide, mais si la vérité doit détacher les âmes du monde, les amener à la paix et à la liberté, et les diriger vers la juste espérance du chrétien, il faut qu'elle soit définie.

Mais que dire de ceux qui s'impatientent de tout ce qui dépasse leurs propres conceptions de la vérité et qui s'imaginent que la perfection de l'enseignement est dans une perpétuelle répétition de vérités connues et reconnues, mais élémentaires, pour ne rien dire de ceux qui cherchent plutôt l'excitation que l'édification dans notre très-sainte foi? La condition générale des chrétiens nous fournit la réponse à cette question. Mais que ceux qui professent y avoir échappé par la vérité, prennent gar-

de, ceux-là surtout qui enseignent la vérité, car les fleuves ne monteront pas plus haut que le niveau de la source, et il y a toujours une relation plus ou moins marquée entre le caractère et la condition de celui qui enseigne et le caractère et la condition de ceux qui sont enseignés. Les personnes qui sont gagnées par un enseignement imaginaire, sentimental, superficiel et verbeux, comme celles qui le sont par un enseignement clair et sérieux, porteront infailliblement le cachet de celui qui les a instruites. De plus, tout ce qui est vrai ne profite pas. Je rappelle aussi pour ceux pour qui un effet populaire pourrait devenir un piège, l'instruction que renferme l'exemple de Simon, que nous trouvons au chap. VIII des Actes. Mais par-dessus tout, nous devrions étudier la manière dont celui qui parla comme jamais aucun homme ne parla, détachait, par la vérité qu'il présentait, les multitudes rassemblées autour de lui, des fausses espérances qu'elles auraient pu rattacher à ses paroles et à sa mission, par un esprit charnel ou mondain. Le discours sur la montagne (Matth. V, et suiv.) et le chap. VI de l'évangile de Jean nous en fournissent deux exemples remarquables. Il est profondément douloureux pour nos pauvres cœurs de devoir compter qu'une présentation nette et distinctive de la vérité nous fera faire l'expérience que Jésus a faite lui-même, comme nous lisons de lui : « Dès cette heure-là, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils ne marchaient plus avec lui » (Jean VI, 66). Ce résultat n'était que le légitime, quoique douloureux effet de la fidélité du Seigneur à sa mission telle qu'il la définit devant Pilate : « Je suis né pour cela, et c'est pour cela que je suis venu au monde, afin de rendre témoignage à

LA VÉRITÉ. Quiconque est *de la vérité*, écoute ma voix » (Jean XVIII, 37).

Celui qui enseigne devrait, pour l'amour de la vérité, éviter toute *imitation* des autres dans leurs manières de la communiquer. Partout où perce cette folle pensée, elle prévient défavorablement et elle ferme souvent la porte des cœurs. En outre, elle donne au message une apparence de non-réalité entre les mains de celui qui le délivre. La simplicité dans l'intention et le but marquera toujours de son empreinte le mode de communication ; et, sous cette puissance, le vase apparaîtra toujours tel que Dieu l'a préparé et non pas défiguré par l'effort de le faire ressembler à ce dont il diffère peut-être le plus, aussi bien quant au caractère originel que quant à l'éducation pour l'œuvre.

2. *Pyrrhonisme*. Ce que j'ai à dire du « Pyrrhonisme » n'exigera pas beaucoup de détails, et ne nous forcera pas non plus, pour le but que nous nous proposons, de nous occuper de Pyrrhon ou de son système philosophique, si toutefois on peut appeler système ce qui recommandait le doute universel et le perpétuel équilibre de l'esprit. Mais le Pyrrhonisme peut exister sans en porter le nom ; et au milieu du renversement des modes de penser conventionnels, et de l'insuffisance reconnue des formules ordinaires de l'orthodoxie, l'âme en qui la superstition ne vient pas prendre la place de la vérité, est particulièrement exposée au danger de se laisser dans la recherche de cette vérité. En effet, si la superstition n'enchaîne pas l'âme à une autorité usurpée, qui interdit d'un côté à la conscience de trouver son repos là où Dieu l'a placé, savoir dans le sang de Christ, et qui de l'autre met une barrière à tout recours

direct à la sainte parole de Dieu, on court le risque de se lasser et de devenir indifférent dans la poursuite de ce qui est vital, et de chercher son refuge dans la question : « Qu'est-ce que la vérité ? » — comme si cette question n'admettait pas une réponse définie ou suffisante. Cet état d'âme peut, dans une certaine mesure, infester l'Eglise, aussi bien qu'elle peut devenir le péché dominant du monde, et il faut en chercher la source dans la constitution même de l'esprit humain, alors qu'il est placé sous l'influence particulière de temps semblables à celui où nous vivons.

Il y a bien d'autres choses encore, qui, sans être l'aversion ouverte de la vérité, tendent cependant à maintenir l'âme dans un état d'hésitation constante. Plus d'un cas de ce genre trouve son explication dans les paroles de Christ : « Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un de l'autre, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul » (Jean V, 44) ? ou bien encore dans cette déclaration plus sévère : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (Matth. VI, 24). Le monde est en antagonisme direct avec le Père ; et en proportion que le monde, sous quelque forme que ce soit, conserve son empire sur nous, nous sommes peu disposés à prêter l'oreille aux communications du Père par le Fils. Nous ne faisons pas opposition ; nous ne sommes pas précisément incrédules : nous *doutons seulement*. Ici, nous doutons du sens ; là, nous doutons de l'application ; ailleurs, nous doutons de la possibilité de l'accomplissement dans telle ou telle situation. Mais sache ceci, toi qui doutes ! que la vérité ne sera jamais vérité pour toi ou pour ton âme, jusqu'à ce qu'elle ait été traduite en action ! La vérité fait appel à ta con-

science, à tes affections, à ton devoir, avec toute l'autorité du Dieu de vérité. Elle commence par s'occuper de perdition et de rédemption. Ensuite, elle prétend former tes motifs, diriger tes actions et tes pensées, animer tes espérances, être le surveillant de toute la vie, intérieure et extérieure. La vérité *n'existe pas* pour toi, si tu lui refuses ton obéissance et ton cœur.

3. *Dogmatisme*. Par « dogmatisme » je n'entends pas cette manière raide et inconvenante dans l'affirmation de la vérité, qu'on désigne ordinairement par ce nom, mais plutôt cet état de l'esprit qui, en voulant maintenir la vérité, expose celle-ci à devenir une affaire d'opinion, au lieu qu'elle soit, selon l'expression du Seigneur lorsqu'il parle de ses propres paroles : « esprit et vie » (Jean VI, 63). On peut, en effet, porter préjudice à la vérité par la manière cassante et répulsive dont on l'énonce ; mais on peut aussi, par la disposition dont nous voulons parler ici, la dépouiller de sa puissance en évaporant l'esprit même et la vie de la vérité. Des principes, séparés de la puissance vitale de la vérité, perdent leur valeur, tournent en déception et dégénèrent bien vite en opinions ou en dogmes d'une secte. Ce n'est pas que la grâce et la vérité, lorsqu'elles s'expriment, n'affectent pas des formes définies qui sont très-justement appelées des principes ; mais si ces principes doivent être pratiquement de quelque valeur, il faut qu'ils soient animés par l'énergie de la vie intérieure. Il y a une forme qui naît de l'énergie de la vie et se développe par elle-même, et il y a une forme qui est ajoutée et superposée, et qui, si elle est le signe de l'absence de la vie, réprime aussi la vie. L'Écriture fait mention de toutes deux, en ces mots : « Ayant la forme

de la piété, mais en ayant renié la puissance » (2 Tim. III, 5). La vérité, pour le dogmatiste, n'est qu'un moule qui imprime une forme extérieure ; la vérité, pour le chrétien, devrait être et est ce que la racine et la sève sont pour la plante ou pour l'arbre.

L'apôtre s'adresse ainsi aux dogmatistes de son temps : « Voici, tu portes le nom de Juif, et tu te reposes entièrement sur la loi, et tu te glorifies en Dieu, et tu connais sa volonté, et tu sais discerner les choses excellentes, étant instruit dans la loi ; et tu crois que tu es conducteur d'aveugles, lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, instructeur des hommes dépourvus d'intelligence, maître des petits enfants, ayant la formule de la vérité dans la loi ; — toi donc, qui enseigne les autres, ne t'enseignes-tu pas toi-même » (Rom. II, 17-21) ; et ces paroles, auxquelles je n'ajouterai que les suivantes, adressées par le Seigneur à ses disciples, réclament l'attention d'un auditeur bien disposé : « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites » (Jean XIII, 17).

4. *Christianisme.* Nous abandonnons maintenant le sujet du témoignage objectif ou de l'expression de la vérité qui fait autorité, pour nous occuper de l'expérience subjective ou de l'expression vivante de cette vérité.

La question qui se présente ici est celle-ci : Supposant que la vérité a été « justement » exposée, et reçue de même, quel sera son légitime effet ? L'apôtre Paul nous répond de la manière la plus directe dans le sommaire qu'il nous donne de l'effet de l'évangile chez les Thessaloniens. Il s'adresse à ceux-ci, « se souvenant de leur œuvre de foi, de leur travail d'amour, et de

leur patience d'espérance devant notre Dieu et Père » (1 Thess. I, 3), comme il dit ailleurs aux Corinthiens : « Or maintenant, ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance et l'amour » (1 Cor. XIII, 13). Il y a dans la révélation des vérités de la grâce céleste ce qui opère ainsi, par la puissance de Dieu sur l'âme, lorsque celle-ci se soumet à sa puissance. « L'œuvre de foi » se manifeste en ce qu'elle tourne le cœur « des idoles à Dieu » avec toute l'intensité du contraste qu'il y a entre ce qui n'est que néant et vanité, et une éternelle et vivante plénitude. « Le travail d'amour » s'exprime dans le fait que les énergies de la vie naissent et se dépensent au service de Celui qui, dans la puissance souveraine de son amour infini et sans bornes, se fait connaître lui-même à l'âme, et par l'amour enchaîne ainsi celle-ci et la mène captive. « La patience d'espérance » prend la forme déterminée de l'attente de l'accomplissement de la promesse de Celui qui a dit : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi » (Jean XIV, 3). « L'espérance » montre sa puissance en soutenant la patience qui « attend du ciel le Fils de Dieu qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient » (1 Thess. I, 10).

Or, ces choses ne nous sont pas présentées comme les fruits venus à maturité d'une longue expérience dans la vérité, mais comme les tout premiers résultats de la réception de l'évangile de grâce, comme le fruit céleste et spontané d'un sol vierge lorsqu'il est mis en culture pour la première fois par Dieu, comme la pure harmonie de l'âme dont les cordes sont touchées par la main habile de l'amour infini. Le Seigneur Jésus-

Christ était la source et l'objet de la foi, de l'amour et de l'espérance des Thessaloniens ; et la présence reconnue et sentie, pour leur foi, de Celui qui était leur Dieu et Père, donnait une solennelle réalité à tout ce que la vérité avait apporté dans leurs âmes. Il y avait chez eux « l'œuvre de la foi, » « le travail d'amour » et « la patience d'espérance » : rien ne demeurait inerte dans le témoignage divin. En effet, en dehors de cette énergie vivante, le Christianisme n'existe pas dans ce monde. Les vérités qui l'ont produit au commencement demeurent, et la puissance divine qui donna à ces vérités leur vivante expression demeure aussi ; mais le Christianisme n'existe que dans cette vivante expression. Bien des choses qui ont marqué la brillante carrière de l'Eglise primitive ont passé, mais l'Ecriture nous dit expressément que celles-ci demeurent, « la foi, l'espérance et l'amour, » ces trois choses sans lesquelles il n'y a point de Christianisme.

Une exposition et une réception vraies et justes de la vérité de l'évangile, ne devraient-elles pas produire toujours les mêmes effets ? Ne devrions-nous pas considérer comme un évangile défectueux, un enseignement ou une prédication où ces effets font défaut ? Dieu ne veut pas que nous limitions sa grâce, mais je parle ici de la responsabilité sous laquelle la vérité place l'âme. L'effet de l'évangile n'est pas limité dans l'Ecriture, comme il arrive souvent de nos jours, à la communication de la paix ou même à la possession de la vie éternelle. Si le cœur se repose sur les vérités divines qui forment la base du christianisme, ne doit-il pas revendiquer pour elles un pouvoir puissant et transformateur ? Sans doute, je le reconnais, là où Dieu agit, il convient

que l'homme mesure ses pas ; mais dans ce qu'on appelle des « réveils, » il me semble que je vois, du côté de Dieu, des âmes réveillées à un point extraordinaire, et amenées en grand nombre à Christ, je n'en doute pas ; du côté de l'homme, la nature abondamment mise en jeu, une présentation d'un évangile défectueux, des âmes trop concentrées sur leur propre sentiment d'assurance et de joie. Il en résulte, là même où l'œuvre est réelle, des produits de serre-chaude qui dépérissent et montrent leurs feuilles jaunies dès que la chaleur et les influences extraordinaires ont disparu. La conversion n'est pas tout, et la ferveur ne peut pas tenir la place de la vérité entée dans l'âme. L'activité n'est pas le seul signe de vie spirituelle et de puissance. On peut se réjouir d'entendre quelqu'un exprimer sa joie d'avoir trouvé en Christ ce qu'il ne pouvait trouver nulle part ailleurs, disant : « Je suis si heureux ! » Mais il y a à côté de cette parole : « Tes péchés te sont pardonnés, » une autre parole de Christ qui mérite également notre attention : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive » (Jean XII, 26). Il ne faut pas rabaisser le but pratique que le chrétien doit poursuivre. J'estime que les vrais réveils sont ceux qui amènent les âmes à comprendre d'où elles sont déchues, et à la repentance, et à faire les premières œuvres. Le signe certain d'un réveil dans l'Église (je ne veux pas parler ici du fait de fréquentes conversions), c'est que les chrétiens soient amenés à se demander sérieusement si l'Église est dans un état où elle puisse rencontrer le Seigneur et si elle est son vrai et fidèle témoin pendant son absence. Il y a les dangers de tous les temps, et il y a les dangers particuliers de notre temps ; mais la plénitude de la

vérité que Dieu nous a communiquée est suffisante pour rendre le chrétien, simple et obéissant, capable de faire face à tous, et de trouver ainsi la bénédiction spéciale, promise par Celui dont nous portons le nom, « à celui qui vaincra ! »



2 Cor. V, 14, 15.

« Car l'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux. »

Combien ce que l'apôtre dit ici est en rapport avec l'expression de l'épouse, quand elle dit : « Il m'a menée dans la salle du festin, et sa livrée, laquelle je porte, c'est amour » (Cant. II, 4). En effet, c'est le plus excellent, le plus joyeux festin qui puisse exister, que celui qui résulte de cette rencontre dans l'amour divin, dont nous avons le symbole entre l'époux et l'épouse de notre cantique. Aussi la possession de cet amour dans l'âme est semblable à un fleuve pur et limpide (c'est le fleuve de vie), d'où procède une louange très-facile, et qui peut se continuer toujours, avec l'intelligence d'un parfait à propos. Nous avons, dans la parole de l'apôtre, le secret de la puissance de cet amour du Christ, en ce qu'il dit : « Nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts. » Ils ne vivaient plus de la vie précédente, les choses vieilles étaient passées, et il peut dire, comme y étant établi :

« Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création. » C'est une nouvelle vie qui a sa source dans l'amour de Dieu et de Christ. L'épouse du Cantique n'avait sûrement pas jugé dans une lumière aussi éclatante, aussi parfaite, ce double effet de l'amour du Christ ; mais peut-être nous fait-elle honte, dans la mesure dont elle s'est donnée à son bien-aimé. Lequel parmi nous maintenant est assez rempli de cet amour par l'Esprit pour savoir exprimer (comme elle le fait) les beautés, les gloires, les excellences de notre Seigneur ? Lequel sait, aussi bien qu'elle, que nous lui appartenons comme revêtus de ses perfections, afin que nous lui soyons semblables ? Et nous devons bien le confesser hautement, si nous sommes déçus de cet amour qui doit être parfait pour notre Seigneur, l'Époux de nous tous qui croyons en lui de cœur, c'est que nous n'avons pas bien jugé ceci : « que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, » pour nous livrer sans réserve, à « celui qui est mort et ressuscité pour nous ; » car c'est un discernement qui conduit ceux qui ont jugé ainsi, à pouvoir le dire, comme étant revêtus de la livrée de Celui qui nous aime, et qui a mis sa vie pour nous : « l'amour du Christ nous étreint. » L'apôtre, étant dans cet élément, désirait que tous y fussent avec lui, pour « connaître l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance, afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. » Tout ceci nous montre, de la manière la plus évidente, la valeur morale qu'il nous faut revêtir, pour que le service soit accompli dans la pleine conformité avec Christ.



Fragment.

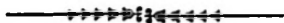
Nous partageons pleinement votre manière de voir quant à l'évocation des esprits : nous jugeons comme vous que c'est là une œuvre du démon, et une chose à laquelle des chrétiens ne doivent prendre part en aucune manière. Nous croyons que cette œuvre compte parmi les nombreuses influences qui agissent en ce moment, pour entraîner les consciences et les cœurs des hommes loin de Dieu et de sa Parole, et pour exalter la raison incrédule. Nous sentons profondément combien le temps dans lequel nous vivons est sérieux. Nous n'avons pas grand goût pour les plaintes et les lamentations, n'ayant jamais vu qu'elles portassent de bons résultats ; mais nous ne pouvons pas fermer les yeux devant des faits évidents. L'horizon devient de plus en plus sombre tous les jours, — oui, de plus en plus sombre, malgré les rapports émouvants des journaux du réveil. Le christianisme est attaqué ; — l'inspiration divine des Saintes Ecritures est niée ; — des gens qui font profession d'être chrétiens parlent de la jouissance qu'ils trouvent à entretenir une communication mystérieuse avec les esprits des morts. La superstition, une profession superficielle, une orthodoxie froide, une fausse piété, une religion complaisante et mondaine, — toutes ces choses préparent activement le chemin à l'infidélité et à l'athéisme. — Que nous faut-il pour être rendus capables de tenir tête à ces armées de l'enfer ? — Un respect profond pour la parole de Dieu, une soumission implicite à son autorité. N'ayons que ce seul souci : « Que disent les Ecritures ? » — Plaçons la

Parole de Dieu au dessus de toutes choses, et considérons chaque argument qui tendrait à ébranler son autorité comme venant directement du père du mensonge, — du serpent ancien, le diable. Quand quelqu'un voudrait me prouver que 2 et 2 ne font pas 4, l'écouterais-je ? Et si un homme veut faire des trouées dans la Bible, devons-nous prêter l'oreille à ses discours ? — Qu'il s'appelle docteur, ou évêque, ou frère, ou père, ou de quelque nom que ce soit, il est un émissaire de l'enfer, un agent de Satan. Quand les chrétiens seront-ils donc fermes et décidés ?



PENSÉE.

Il y a dans les louanges que nous offrons à Dieu un parfum de félicité, que nous ne ressentons point dans nos autres prières. Dans nos requêtes, c'est à nous que nous songeons ; c'est de nos besoins, c'est de nos misères que nous nous occupons. Mais lorsque notre âme célèbre et adore le Seigneur, nous nous oublions nous-mêmes, nous nous perdons de vue, nous ne sentons plus le poids de notre existence. Il n'est plus pour nous et autour de nous qu'un seul objet : — et cet objet, c'est LUI, LUI seul, et rien que LUI.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

EXTRAIT.

Notes sur les sacrifices.*Lévitique I-IX.*

Les premiers chapitres du Lévitique font passer successivement devant nous les diverses sortes de sacrifices, pour nous occuper ensuite de la sacrificature, et poser ainsi les bases sur lesquelles sont établies nos relations avec Dieu.

Les offrandes faites par feu de bonne odeur à Jéhovah, savoir l'holocauste, l'offrande du gâteau et le sacrifice de prospérité ou d'action de grâces, sont réunies sous un seul chef (chap. I, 4) : dans les chapitres I à III, chacun de ces sacrifices a son caractère particulier. Le chapitre IV traite des transgressions positives dans ce qui est contraire à la conscience, et du sacrifice pour le péché qu'elles rendent nécessaire. A partir du vers. 14 du chap. V jusqu'au vers. 7 du chap. VI, nous avons affaire au sacrifice pour le délit, sacrifice qui se rapporte à tout ce qui, dans la conduite d'un homme, peut

constituer un tort envers Dieu ou envers les hommes. Au vers. 8 du chap. VI, commencent les règlements relatifs à ces divers ordres de sacrifices, et en particulier ce qui a trait au droit et à la manière d'y participer. Dans les chap. VIII et IX, les sacrificateurs sont établis dans leur charge.

Ce qui fait la valeur de toutes ces offrandes que Dieu avait ordonnées, c'est qu'elles sont des figures de l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ. Nous sommes appelés à y contempler Christ lui-même (comp. Hébr. IX et X), et à apprendre en même temps par elles sur quelles bases sont établies nos relations avec Dieu (comp. Hébr. IX, 19-22). Plusieurs des caractères, sous lesquels le Seigneur Jésus nous est ainsi présenté, se réalisent, dans une certaine mesure, dans le croyant, comme aussi ce qu'il a opéré opère efficacement en nous. *Un* acte de Christ a accompli tous les sacrifices : il a fait la propitiation ; il a porté le péché, et nous avons communion avec lui, nous nourrissant de ce qui a été offert pour nous.

Dans le Lévitique, Dieu ne parle pas du haut du Sinaï, mais « du tabernacle d'assignation » (chap. I, 1). Au Sinaï, Dieu avait proclamé la loi ; il avait déclaré ce que sa justice exigeait de l'homme vivant sur la terre, et Israël avait accepté de ne jouir de la faveur de Dieu qu'à la condition d'avoir satisfait d'abord à ces exigences ; le peuple avait expressément déclaré : « Nous ferons tout ce que Jéhovah a dit » (Ex. XIX, 5-8 ; XXIV, 1-5) ! Mais avant même que Moïse fût descendu de la montagne avec les tables que Dieu avait écrites, Israël avait déjà méconnu l'autorité de Dieu en faisant le veau d'or (Ex. XXIV, 12 et suiv. ; XXXII,

4 et suiv., 15-19). C'en était fait de l'alliance ; elle était violée et brisée du côté du peuple. Israël avait failli à l'engagement volontaire qu'il avait pris, de faire tout ce que Jéhovah avait dit ; il avait rejeté Dieu, et sa honte était mise à découvert devant ses ennemis, comme il en serait de nous-mêmes, si nous étions obligés de nous tenir devant nos ennemis dans notre propre justice ⁴.

Sur quel principe l'homme pouvait-il maintenant trouver accès auprès de Dieu ? La loi, sous laquelle il s'était volontairement placé, n'avait servi qu'à manifester le mal qui était en lui (comp. Rom. III, 20 ; IV, 15 ; VII, 7). Dieu pouvait-il traiter avec ceux qui venaient de le rejeter et les reconnaître dans leur méchanceté ? Pouvait-il renier son caractère ? — Non, il était désormais impossible que Dieu traitât avec les hommes sur la terre ; mais Dieu pouvait mettre l'homme en communication avec lui dans le ciel, par grâce en Jésus-Christ ; et dans l'ordonnance du tabernacle et tout l'ordre de choses qui s'y rattache, nous apprenons sur quelles bases et selon quel principe cette communication est établie.

L'établissement du tabernacle nous est présenté sous deux points de vue entièrement différents, savoir comme développement des conseils de Dieu dans la grâce, et comme exposition des moyens de retour à Dieu accordés à ceux qui avaient été coupables du péché qui donna lieu à ce développement et le nécessita. Toute la structure du tabernacle était conforme au modèle

⁴) Voyez Ex. XXV-XXVII ; XXX, 1-21 ; XL, 17-58 ; Héb. VIII, IX.

donné par Dieu sur la montagne ; elle était une image des choses célestes, avant que le péché des Israélites eût détruit leur privilège d'une communication directe avec Dieu et elle représentait par conséquent des principes qui trouvent leur accomplissement dans le parfait tabernacle qui n'a point été fait de main (Ex. XXV, 40 ; Act. VII, 44 ; Hébr. VIII, 2, 5 ; IX, 11, 23, 24). Mais l'économie du tabernacle ne fut réellement établie qu'après l'idolâtrie du veau d'or, alors que l'indignation de Jéhovah contre le péché avait déjà éclaté. Du trône du sanctuaire Dieu suppléa ainsi dans sa grâce, par l'intercession du souverain sacrificateur et l'aspersion du sang, aux besoins d'un peuple déchu. Il érigea un lieu où, selon l'image de sa gloire et aussi selon les besoins de ceux qui cherchaient sa présence, il entra en communication avec le peuple, se rendant accessible au pécheur comme au saint, par le moyen d'un médiateur et de sacrifices. « Moïse prit une tente et la dressa hors du camp, l'éloignant du camp ; et il l'appela (la tente ou) le tabernacle d'assignation ; et tous ceux qui cherchaient Jéhovah sortaient vers le tabernacle d'assignation qui était hors du camp » (Ex. XXXIII, 7), et plus tard, au chap. XL de l'Exode, il dresse le tabernacle selon tout ce que Jéhovah lui-même avait commandé, et Dieu y habite par sa gloire (Ex. XL, 16-58).

Ce tabernacle, dressé selon le modèle que Moïse avait vu sur la montagne, était composé de trois parties principales : *le saint des saints*, où Dieu entra en communication avec Moïse (Ex. XXV, 22 ; Hébr. IX, 3-5) ; *le lieu saint*, où les sacrificateurs accomplissaient leur service journalier (Hébr. IX, 2) ; et *le parvis*, ou cour

extérieure, où l'adorateur se présentait en premier lieu, et où se trouvaient l'autel des holocaustes et la cuve d'airain (comp. Ex. XXV-XXVII, XXX, 1-21 ; XL, 17-38 ; Hébr. VIII, IX).

Dieu donc, dans le Lévitique, n'apparaît pas comme un législateur dans la gloire terrible de Sinäi, devant laquelle Moïse même était épouvanté et tout tremblant (voyez Hébr. XII, 18-21) ; mais il parle « du tabernacle d'assignation, » et déclare selon quelles conditions nous pouvons nous approcher de lui pour jouir de sa présence (comp. Ex. XXV, 22 ; XXIX, 42, 43, 45 ; Hébr. XII, 25).

Chapitre I. — De l'holocauste.

Le premier lieu d'accès auprès de Dieu, c'est « l'autel des holocaustes » dressé dans le parvis du tabernacle.

A cet autel Dieu se manifeste en justice, tout en se rendant accessible au pécheur, en grâce, par le sacrifice de Jésus-Christ. Dieu s'offre ici à la foi du fidèle, non dans son être spirituel et comme souverain objet de l'adoration des saints, mais dans ses relations avec les pécheurs. Ceux-ci s'approchent de lui sous le bénéfice de cette œuvre dans laquelle, par la puissante opération du Saint-Esprit, Christ s'est offert à Dieu sans tache, devenant ainsi, après avoir satisfait à toutes les exigences de sa justice, cette bonne odeur de sacrifice qui monte continuellement vers Dieu.

Pour pouvoir entrer dans le sanctuaire, il fallait en effet que celui qui se présentait fût lavé du péché, qu'il trouvât un sacrifice qui fit la propitiation et lui ouvrit

le chemin vers Dieu. Mais où trouver ce sacrifice ? Un homme eût-il eu la volonté de se donner, n'était pas en état de le faire, car il était lui-même un pécheur (comp. Ex. XXXII, 51-55). Mais le Fils de Dieu a dit : « Voici, je viens, il est écrit de moi au rôle du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté ;... ta loi est au dedans de mes entrailles ;... tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps » (Ps, XL, 6-8 ; Hébr. X, 6-8). Dieu lui a formé un corps, et dans ce corps habita celui qui fut l'obéissance même : « Tu m'as creusé des oreilles. » Lui, il a la volonté et la capacité de se donner, et il prend la forme d'un serviteur et se rend obéissant aux commandements de Jéhovah.

L'holocauste était, par excellence, un sacrifice volontaire ; celui qui l'offrait, le présentait de son bon gré : « Si quelqu'un d'entre vous offre à Jéhovah etc. » (verset 2). Christ aussi s'est présenté volontairement pour accomplir le dessein de Dieu ; il se donne tout entier pour faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle puisse être : « Voici, je viens, il est écrit de moi au rouleau du livre. Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté, et ta loi est au dedans de mes entrailles » (Hébr. X, 7). Et ailleurs, parlant de sa vie, il dit : « Personne ne me l'ôte ; mais je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de mon Père » (Jean X, 18). Muet dans ses souffrances, nous voyons que son silence était le résultat d'une parfaite et profonde détermination de s'offrir, par obéissance, pour la gloire de Dieu ; et, son nom en soit béni, c'est un service qu'il a parfaitement accompli.

La victime devait être excellente et immaculée :

« un mâle sans tare » (ver. 3), préfigurant ainsi « l'Agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté dans les derniers temps pour nous, » « Celui qui par l'Esprit éternel s'est offert à Dieu sans nulle tache » (1 Pierre II, 19, 20 ; Hébr. IX, 14).

Ce qui a été, en Jésus, unique et sans exemple, c'était sa justice. D'autres que lui avaient possédé et devaient posséder encore le pouvoir dont il était revêtu comme homme (de sa part, sans doute, mais réellement) ; mais la justice et la vérité parfaites, Christ seul a pu les manifester. Tous les efforts de Satan n'ont servi qu'à mettre en évidence cette perfection. Dans la tentation, Satan essaya d'engager le Seigneur à manifester sa puissance et à sortir, en une manière ou en une autre, du sentier de l'obéissance parfaite ; mais Jésus fut toujours le serviteur obéissant. Jusqu'à ce que la parole fût parvenue à son oreille il ne voulait rien faire de lui-même, car il était venu pour servir, pour être le modèle parfait de l'obéissance en toutes choses. Satan ayant donc complètement échoué dans son dessein, se retira de lui pour un temps, et Jésus retourna en Galilée dans la puissance de l'Esprit dans laquelle il avait été conduit dans le désert. Mais, plus tard, l'Adversaire revint à la charge et attaqua de nouveau le Fils de Dieu, cherchant à le détourner de l'obéissance jusqu'à la mort. Le prince de ce monde vint, comme chef de la religion, et comme ayant, dans ce monde, pouvoir sur les Juifs et sur les Gentils. Mais tout est inutile. Jésus dit : « Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a dit, ainsi je

fais. Levez-vous, partons d'ici, » comme auparavant, « lorsque les jours de son assomption s'accomplissaient, » il avait « dressé sa face résolument pour aller à Jérusalem » (Luc IV, 1-15 ; IX, 51 ; XXII, 27, 59-46 ; Matth. XX, 28 ; Jean IV, 51-54 ; VIII, 28 ; V, 19-21 ; XII, 49, 50 ; XIV, 50, 51 ; XV, 10 ; Phil. II, 5-11 ; Eph. V, 1, 2 ; 1 Pier. II, 21-24).

C'est par ce chemin de l'obéissance que Jésus se rend lui-même volontairement à la porte du tabernacle, et que, de son plein gré, il s'offre à Dieu pour nous. Dans le type, sans doute, la victime et celui qui l'offrait étaient distincts, mais l'acte dans lequel l'adorateur posait ses mains sur la tête de la victime (vers. 4), les identifiait l'un avec l'autre, comme Christ s'est offert et a été en même temps la victime, car pour introduire des pécheurs devant Dieu, il fallait non-seulement que Jésus observât la loi, mais encore qu'il devînt obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. Il prêcha la justice dans l'assemblée (Ps. XL, 8, 9), mais les hommes haïssaient la justice ; il fit toute espèce d'œuvres de miséricorde et de bénédiction, mais les uns lui portaient envie, les autres se moquaient de lui. Il fallut qu'il devînt un sacrifice ; il fallut que son sang fût répandu pour que nous pussions nous approcher de Dieu.

Celui qui s'approchait devait égorger la victime devant Jéhovah, ce qui complète la ressemblance du type avec Christ, quoique évidemment, Christ n'ait pas pu s'ôter la vie à lui-même ; mais il la donna de lui-même, il la laissa devant le Seigneur : « Personne ne me l'ôte ; mais je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre ; j'ai reçu ce commandement de mon Père » (Jean X, 17, 18). C'é-

tait là, dans la cérémonie de l'offrande, la part de celui qui offrait ; ce fut de même la part de Christ en tant qu'homme. Dans la mort de Christ, l'homme ne voit que le jugement de l'homme, la puissance de Caïphe, ou celle du monde ; il pourrait penser que Christ était, quant à lui-même, sous l'obligation de mourir, mais comme il est dit, il avait *le pouvoir* de laisser sa vie, personne ne la lui ôta, et il la laissa, s'offrant lui-même devant le Seigneur volontairement, après être venu d'abord comme « le Juste » jusqu'à la porte du tabernacle. Jésus s'anéantit *lui-même*, se rendant obéissant jusqu'à la mort, afin que, par ce moyen, la majesté et l'amour de Dieu pussent être mis pleinement en évidence. Ainsi l'homme, dans la personne de Christ, est réconcilié avec Dieu. Dieu a été glorifié dans l'homme, aussi parfaitement que, dans l'homme, il avait été parfaitement déshonoré (je dis l'homme, et non pas les hommes) (comp. 2 Cor. V, 18, 19 ; Rom. V, 10 ; Hébr. X, 1-18 ; Jean XVII, 4, 5 ; Col. I, 22, etc. etc.).

Nous arrivons ainsi à ce qui, dans le sacrifice, concernait le Seigneur et le sacrificateur : l'offrande devait être soumise au feu de l'autel de Dieu. Elle était coupée par pièces, lavée et abandonnée ainsi, selon la purification du sanctuaire, au jugement de Dieu, car le feu, comme symbole, figure toujours le jugement de Dieu (vers. 5-9). Quant au lavage d'eau, il rendait typiquement le sacrifice pur, comme Christ l'est essentiellement. Mais il est important de remarquer que la purification de l'offrande et la nôtre sont basées sur le même principe, et qu'elles le sont selon la même mesure. Nous sommes « sanctifiés par l'Esprit pour l'obéissance. » Jésus est venu pour faire la volonté de son

Père ; et ainsi, parfait dès le commencement, il apprit cependant l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (4 Pier. I, 2; Hébr. V, 7, 8). De plus, cette purification par l'eau, quand il s'agit de nous, a lieu par la Parole ; et Christ dit pour lui-même : « l'homme vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Matth. IV, 4). Il y a, évidemment et nécessairement ici, cette différence que Christ était la vie et avait la vie en lui-même (Jean I, V), tandis que nous, au contraire, nous recevons cette vie de lui.

Christ s'offrit tout entier à Dieu, pour que la gloire de Dieu fût rétablie et revendiquée en lui : sa vérité, sa justice, son amour, sa majesté subissant en même temps pleinement le jugement divin. Le feu doit éprouver ce qu'il est : il doit être « salé de feu. » La parfaite sainteté de Dieu, dans toute la puissance de son jugement, éprouve au plus haut degré tout ce qui est en Jésus. La sueur de sang qui découle de son corps, la touchante prière qu'il adresse au Père dans le jardin, la profonde angoisse qu'il ressent sur la croix, dans la conscience de sa justice, ce cri : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » qui demeura sans réponse, quant à un soulagement actuel, jusqu'à ce que l'expiation fût accomplie ; ... tout cela nous montre le Fils de Dieu pleinement mis à l'épreuve. Un abîme appelait un autre abîme ; toutes les vagues et les flots de Jéhovah ont passé sur lui. Mais de même qu'il s'est offert tout à fait volontairement à cette épreuve qui allait tout juger jusqu'au fond de son âme, ainsi aussi le feu de ce jugement qui éprouva ses plus secrètes pensées, n'a pu produire qu'une bonne odeur à Jéhovah ⁴. Sa vie con-

⁴ Il est remarquable que le mot hébreu, employé pour l'acte

sumée comme un holocauste, sur la croix, fut un sacrifice infiniment agréable à Dieu.

Quand Noé offrit son holocauste, il est dit que « l'Éternel flaira une odeur d'apaisement, et dit en son cœur : je ne maudirai plus la terre à l'occasion des hommes ; car l'imagination du cœur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse ; et je ne détruirai plus tout ce qui vit, comme j'ai fait. » Dieu s'était repenti d'avoir fait l'homme, et il en avait eu un grand déplaisir dans son cœur ; mais maintenant, en flairant cette bonne odeur, le Seigneur dit dans son cœur : « Je ne maudirai plus. » Telle est la parfaite satisfaction que Dieu trouve dans l'offrande que Christ a faite de lui-même. Il n'est pas ici question du péché qui lui fut imputé, des iniquités de son peuple dont il se chargea, mais de la perfection, de la pureté et du dévouement de la victime jusqu'à la mort, pour la gloire de Dieu ; et c'est là ce qui monta, comme une bonne odeur, devant l'Éternel ; et nous sommes présentés à Dieu selon cette satisfaction de son cœur dans la bonne odeur de ce sacrifice. — Quelle pensée réjouissante pour nous ! Nous sommes agréés nous-mêmes, agréés dans le Bien-aimé, selon toutes les délices que Dieu trouve dans la bonne odeur de ce sacrifice. — Dieu est-il parfaitement glorifié en Christ, en tout ce que Christ est ? Dans ce cas, il est aussi glorifié en nous recevant. — Trouve-t-il ses délices en Christ, et en ce que Christ a fait ? Dans ce cas, il trouve aussi ses délices en nous. Cette bonne odeur monte-t-

de brûler l'holocauste, est le même que celui dont l'Écriture se sert quand elle parle de brûler l'encens — et qu'il n'est pas le même que celui qu'elle emploie quand il s'agit de brûler l'offrande pour le péché.

elle toujours en sa présence, comme un mémorial des plus agréables à ses yeux ? Nous aussi, nous lui sommes présentés selon cette même efficacité d'acceptation. Il n'est pas seulement question ici de nos péchés effacés par l'acte d'expiation ; mais il s'agit encore de la perfection de Celui qui accomplit cet acte, et de la bonne odeur de son sacrifice exempt de péché ; perfection et bonne odeur qui deviennent nôtres devant Dieu. Nous sommes *un* avec lui.

Oui, ce fut là l'œuvre propre de Christ ; nous ne pouvons y prendre aucune part ; mais nous trouvons en elle ce qui nous rend infiniment agréables à Dieu. « Soyez imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous comme une offrande et un sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur » (Eph. V, 1, 2). Qui, d'entre les saints, ne connaît pas la puissance de cet amour ? Si d'un côté, l'œuvre était faite dans un homme et par un homme, elle était faite aussi dans l'amour divin, l'amour même du Père. Chose merveilleuse, que Jésus soit venu dans un corps qui lui avait été approprié, et que, agissant dans une parfaite obéissance, il nous ait laissé un modèle parfait de justice, en se donnant lui-même, offrande volontaire, dans la plénitude de l'amour divin !

Celui qui s'approche de Dieu trouve donc, d'abord, l'autel des holocaustes. Il y rencontre Dieu en jugement ; mais il y rencontre aussi Jésus s'offrant lui-même : c'est pourquoi (en type), le sang est mis sur cet autel et non sur ce qui était au dedans du voile. Le parvis d'assignation, comme nous l'avons dit, représente la terre ; et c'est sur la terre que Dieu vient au-

devant du pécheur, et que, par le moyen de l'œuvre de Jésus, il lui ouvre un libre accès auprès de lui. Ce n'est ni dans le lieu saint, ni dans le lieu très-saint, mais sur la terre ¹, que Jésus a accompli cette œuvre, dans laquelle Satan n'a rien pu trouver, ni l'homme avoir aucune part ou communion, mais où Dieu fut pleinement glorifié. — Tout s'est passé entre le Fils et le Père ; et si les saints seuls comprennent la valeur de l'œuvre, elle n'en fut pas moins opérée dans le monde : Jésus-Christ a été crucifié devant nos yeux, donnant au monde un témoignage qui laisse celui-ci sans excuse. Il n'y a pas d'autre chemin pour aller à Dieu, si ce n'est Jésus-Christ ainsi exposé à la mort. Que fait donc l'incrédulité qui méprise et rejette Celui qui, maintenant dans les cieux, est le dispensateur de toutes les bénédictions pour les croyants ?

Vous pouvez être actif et occupé de beaucoup de choses, mais il n'y en a qu'une à laquelle Dieu regarde. Cet amour de Dieu en son Fils, révélé à la croix, n'a-t-il été jusqu'ici pour vos cœurs que comme un vain récit, tandis que vous poursuiviez avec empressement les vanités qui s'offrent à vous ici-bas, comme si la croix n'eût jamais existé ? Le cœur naturel hait les droits qu'ont sur nous l'amour et la sainteté de Dieu ; mais la croix est le moyen puissant que Dieu emploie pour racheter et délivrer le cœur de l'amour du monde.

¹ Toutefois Jésus a été élevé de la terre lorsqu'il a été offert sur la croix. Séparé du monde qui l'avait rejeté, il devient le point de contact pour rapprocher de Dieu une âme qui s'approche de lui.

**« La repentance à salut » est un double
changement de pensées.**

De nos jours, ils sont nombreux ceux qui aiment à parler des autres comme de grands pécheurs. C'est le signe certain d'un cœur abusé ; en parlant des péchés des autres, on ne fait que montrer combien l'on se croit meilleur. Ce sont des gens de cette espèce qui vinrent à Jésus pour lui parler des Galiléens, Luc XIII. Faites attention aux paroles de Celui qui connaît les cœurs : « Jésus répondant leur dit : Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les Galiléens, parce qu'ils ont souffert de telles choses ? Non , vous dis-je, mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière. » Et à l'égard des dix-huit sur lesquels la tour de Siloé est tombée, il répète le même solennel avertissement.

Hélas ! combien de millions de personnes sont comme enfermées dans cette fatale erreur : « Je ne suis pas si mauvais que tel ou tel. » L'ivrogne le dit, le voleur et le menteur aussi ; mais surtout le Pharisien religieux.

Mon lecteur serait-il du nombre de ces millions ainsi abusés ? Vous croyez-vous meilleur que les autres ? Faites-vous de votre mieux pour l'être, et pensez-vous que ce soit le chemin qui conduise au ciel ? Sans un changement complet de pensées à cet égard, vous aussi vous périrez infailliblement. Pensez-vous que Dieu vous trouve meilleur que ces Galiléens ou que d'autres pécheurs à Jérusalem ? Sa réponse est : « Non, vous dis-je. » Et ailleurs, il dit : « Il n'y a aucune différence, parce que tous ont péché. » C'est vrai, vous avez péché ; Dieu le

dit. Qu'il vous donne des pensées entièrement nouvelles quant à vous-même ; savoir ses propres pensées, qui sont que vous êtes un pécheur coupable, misérable, perdu ; car à moins que vous ne sachiez, reconnaissez et confessiez cela, vous périrez semblablement.

Toutefois ce changement de pensées, quant à lui-même, ne pourrait sauver un pécheur, s'il n'est pas accompagné d'un autre changement de pensées — d'un changement complet de pensées à l'égard de Dieu.

En Luc XV, nous trouvons exactement ce que sont les pensées de l'homme à l'égard de Dieu. Jésus, Dieu manifesté en chair, étant au milieu d'eux, « les Phari-siens et les Scribes murmuraient disant : Cet homme reçoit les pécheurs. » Or, pourquoi murmuraient-ils ? C'est parce que leurs pensées à l'égard de Dieu étaient totalement fausses ; ils ne le connaissaient pas. Ils tâchaient de se persuader qu'ils n'étaient pas des pécheurs, ou qu'au moins ils ne l'étaient pas au même degré que d'autres et ils en concluaient que Dieu ne recevait que de bonnes gens, tels qu'ils se croyaient être. Voilà la pensée de l'homme au sujet de Dieu : c'est qu'il ne reçoit et ne sauve que les justes.

La parabole bien connue, du chap. XV de Luc, divisée en trois parties : la brebis *perdue*, la drachme *perdue* et le fils *perdu*, est une prédication, dans laquelle Christ développe le caractère de Dieu, caractère entièrement opposé à toutes les ignorantes pensées de l'homme. Cette parabole nous montre l'œuvre du Fils qui vient chercher et sauver la brebis perdue, l'œuvre de l'Esprit donnant la lumière, ainsi que la femme allume une lampe pour chercher sa drachme perdue ; et pour couronner le tout, la joie inexprimable du Père

en accueillant son fils depuis si longtemps perdu ; ce fils qui , pensez-y bien , était *on ne peut plus indigne* ; mais qui , béni soit le Dieu de toute grâce , fut parfaitement bien-venu.

Et vous, cher lecteur, possédez-vous maintenant ce côté de la repentance, ce changement entier de pensées relativement à Dieu ? Vous pouvez vous sentir aussi indigne que le fils prodigue ; s'il n'en est pas ainsi, Dieu veuille que vous vous connaissiez vous-même comme méchant, au point que vous ne pourriez pas être plus indigne et plus perdu que vous l'êtes. Puisse votre cœur être pour toujours changé à la vue de la joie de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en vous recevant comme un pécheur perdu, qui ne peut être plus indigne ; mais qui ne peut être mieux accueilli. « Je vous dis qu'il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent. »

Lorsque Dieu est ainsi révélé à l'âme en Christ, que le péché est pleinement reconnu et confessé, un changement de cœur et de vie ne peut manquer d'en être la conséquence.



Ephésiens V, 20.

Une pensée m'a particulièrement préoccupé en lisant ce passage des Ecritures. — C'est l'étonnante faveur que renferme pour nous cette exhortation « de rendre toujours grâces pour toutes choses à Dieu le Père au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Ce n'est pas seulement là un simple devoir qui nous

est présenté (bien que l'idée de devoir s'y trouve, sans aucun doute, comprise), mais dans cette exhortation, l'Esprit suppose, je pense, que les saints sentiront et comprendront que c'est aussi un état, un mouvement, un élan du cœur qui leur est imposé. Il y a une différence entre ces deux choses. Nos cœurs sont naturellement si enclins à se placer sous la loi, que même avec les lumières que nous avons, nous sommes toujours prêts à donner aux paroles de notre Dieu une signification légale, au lieu de comprendre que c'est, avant tout, une part excellente, une immense faveur qui nous est accordée que de pouvoir rendre grâces pour toutes choses avec un cœur enseigné par le Saint-Esprit. Et c'est toujours par pure incrédulité que nous ne nous sentons pas capables de rendre grâces. L'obstacle qui nous arrête consiste en ceci : nous pouvons facilement reconnaître que, si Dieu ne nous donnait rien que ce qui, à nos yeux, est un gage de son amour, nous trouverions la mesure bien limitée, tandis que l'Esprit ayant pour but, dans toutes ses dispensations, de nous faire connaître *Jésus* comme le souverain bien, nous pouvons, si nos cœurs se joignent à ce désir de l'Esprit, rendre grâces en effet pour toutes choses par Christ et surtout pour ce qu'il est lui-même.

Il nous a créés pour lui-même. L'exhortation adressée aux Colossiens est : « Quoique ce soit que vous fassiez par parole ou par œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, etc. »

Mais dans le passage qui nous occupe, le Saint-Esprit va plus loin : — ce que nous avons à faire n'est pas seulement de rendre grâces pour des bénédictions reçues, c'est beaucoup *plus* : quoique ce soit que Dieu

fasse ou permette, nous sommes autorisés par la foi à le recevoir comme une bénédiction pour notre âme et par conséquent à en rendre grâces.

Quel que puisse être le genre d'épreuve, de déception, de mépris, d'opprobre et de contradiction, qui nous arrive de la part d'un monde pervers, ce n'est pas précisément pour cela que je dois rendre grâces, mais *bien* pour la bénédiction que Dieu se propose de me communiquer par ce moyen.

Nous sommes appelés à sortir hors du camp avec Jésus : là nous rencontrons une multitude de choses propres à éprouver notre foi et qui nous affligent, soit que nous recherchions la communion de nos frères à cause de certaines vérités reçues, soit que nous désirions être où Jésus est véritablement, en portant son opprobre et ayant communion avec ses souffrances. Et si nous comprenons que c'est Dieu *lui-même* qui nous a donné cette portion, nous pouvons dire qu'il n'aurait pu nous accorder quelque chose de meilleur. Ce n'est pas une bénédiction partielle qu'il nous a appelés à recevoir, mais une bénédiction complète, il nous a appelés à jouir de ce qu'il est en Jésus, à connaître de plus en plus son amour. Il conduit ses saints à ce but-là et le moyen qu'il emploie pour cela a plus ou moins pour résultat le froissement, l'anéantissement du cœur naturel, l'oubli de soi-même, et s'il nous reste une seule chose, quelque petite qu'elle soit, en faveur de laquelle nous voudrions faire des réserves, il se trouve toujours que c'est celle pour laquelle nous devons être éprouvés et céder à la fin, car Dieu désire que rien ne s'oppose à ce que nous puissions entrer dans la complète jouissance de nos bénédictions. Si nous considérons des

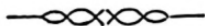
plaines bien arrosées comme Lot le fit, il se peut qu'il nous soit permis de les posséder, mais là nous aurons des douleurs, Lot en eut; et nous voyons chaque jour des exemples tout à fait analogues, car pour *un Abraham* nous avons *cinquante Lot*. Mais quand le cœur est bien décidé à suivre Jésus-Christ, quand Christ est connu et apprécié comme la portion qui nous est réservée, quoi qu'il arrive, rien n'est à redouter soit pour ce qui concerne notre marche, soit pour ce qui a trait à notre salut. Dieu voudrait que nous fussions bien instruits de ceci, qu'il n'y a pas un mot dans sa parole qu'il ne puisse transformer en une réalité palpable pour le cœur qui le désire.

Dieu a envoyé le Saint-Esprit pour être en nous, et que peut-il exister au delà du pouvoir du Saint-Esprit? La chair? Quelle que soit la puissance de la chair, le Saint-Esprit peut en triompher. Il n'y a rien au monde qui nous prouve que nous *devons* broncher, faillir ou tomber. — Cela n'est pas non plus dans la pensée du Seigneur. Il n'existe pas de certaines circonstances dans lesquelles nous ne puissions pas nous attendre à remporter la victoire. Le Seigneur veuille donc nous accorder la grâce qu'en regardant à Christ nous puissions toujours avoir bon courage et que sa parole soit devant nos cœurs continuellement. La volonté de Dieu est que nos cœurs puissent saisir avec force cette vérité excellente et consolante, qu'il n'y a pas une seule chose qu'il ne puisse convertir en un fleuve de bénédictions, si seulement nous considérons chaque circonstance dans la lumière de la présence de Jésus.

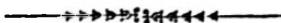


PENSÉE.

Puissions-nous avoir un cœur dévoué au service de Christ ; un cœur patient, humble, sans recherche pour lui-même, un cœur dévoué ; un cœur prêt à se donner pour les autres, un cœur tellement rempli d'amour pour Christ qu'il puisse trouver sa joie, sa plus grande joie à le servir, quelle que soit la sphère dans laquelle ce service puisse être mis en activité et quelle que soit la nature de ce service ! c'est assurément là le besoin spécial de l'Eglise à l'époque où nous vivons. Puisse le Saint-Esprit amener nos cœurs à comprendre plus profondément ce qu'il y a d'infiniment doux et précieux dans le nom de Jésus, et nous rendre capables de donner une réponse plus décidée, plus entière, moins équivoque, à l'amour inaltérable de son cœur.

**Fragment.***1 Chroniques XXI.*

Il est bien beau de voir de quelle manière David est amené à chercher un refuge en Dieu, dans le temps même où la main de Dieu était sur lui en châtement. Durant des mois il avait vécu loin de Dieu pendant que le dénombrement se faisait ; mais Dieu aimait son serviteur et ne pouvait le laisser ainsi éloigné de lui. Aussi faut-il qu'il lui fasse sentir son péché. Alors David s'aperçoit que c'est avec Dieu qu'il a affaire. Combien la pensée de Dieu et le sentiment que nous avons affaire avec lui, jette de lumière sur toutes nos voies ! Ce n'est, en effet, qu'avec lui que l'état de nos âmes doit être bien ordonné. Mais jamais Dieu n'est plus précieux à ses enfants que lorsque lui seul devient leur refuge contre le péché, qu'il doit rappeler à leur conscience, tout en le punissant.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Comment le chrétien est « délié de la loi, »
par son union avec Christ.**

Lisez Romains VII.

À partir du chap. IV de cette épître, l'apôtre développe la grande doctrine de la puissance de la résurrection en rédemption et en justification ; il nous dit, non-seulement comment Dieu accepte le sang de Jésus comme satisfaction pour nos péchés, mais comment il agit en puissance sur l'homme, même quand celui-ci est mort : d'abord en ressuscitant Christ ; et ensuite, en vivifiant le croyant par son Esprit, par cette même puissance divine qui a ressuscité Christ d'entre les morts. L'apôtre s'empare de ce grand principe et, dans le chap. V, il en fait l'application non-seulement à l'abolition du péché, mais aussi à l'acceptation de la personne du fidèle. Dans le chap. VI il l'applique à la vie pratique : « Demeurerons-nous dans le péché, afin que la grâce abonde » (vers. 1) ? Non, dit-il, un homme mort ne continuera pas de pécher, ou bien, autrement, il n'est

pas mort, liant ainsi notre abandon du péché, — non à un *motif*, à l'amour de Christ qui nous étreint, — mais à la mort et à la résurrection.

Dans le chapitre qui nous occupe aujourd'hui, Paul applique à la loi cette même doctrine de la mort et de la résurrection. C'est là le point qui est développé ici, et non pas la question de savoir si l'Écriture nous présente ou non, dans ce passage, l'expérience d'un homme renouvelé. Quelque nouvelle que soit ma nature, si je suis encore sous la loi, la loi me condamne, et l'unique effet qui résultera pour moi de cette position, c'est que j'aurai une telle conscience de la sainteté de Dieu, que je me sentirai perdu. Placer un homme sous la loi, c'est le placer sous la malédiction, non que la loi soit mauvaise, mais parce qu'aucun homme ne peut l'accomplir.

Mais, direz-vous, je fais usage de la loi non pour ma justification, mais pour ma sanctification.— Je réponds : vous ne pouvez pas user de la loi comme il vous plaît ; c'est la loi qui fera de vous ce qu'elle voudra. Si vous ne lui obéissez pas, elle vous maudira. La loi est sainte en elle-même, mais elle n'a aucun pouvoir pour sanctifier. L'effet de l'usage de la loi, c'est de placer l'homme sous la malédiction, ainsi qu'il est écrit : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire » (Deut. XXVII, 26 ; Gal. III, 10). La loi est bonne si l'homme s'en sert justement. Vous ne diriez jamais que la loi est « bonne, » si vous êtes sous la loi ; car quel est l'homme qui ne l'a pas violée ? Quel est l'homme qui n'a pas convoité ? La loi est une bonne arme, mais elle n'a pas de poignée. Si je m'en sers pour condamner

les autres, il faut d'abord que je me condamne moi-même. La loi est une arme aussi meurtrière pour celui qui la manie que pour celui contre qui on s'en sert. Ainsi, lorsqu'il s'agit de la femme adultère, par exemple, les scribes et les pharisiens pensaient que de quelque manière que Christ agit, il se trouverait dans un fâcheux dilemme ; mais ils firent l'expérience que la loi dont ils se servaient pour condamner la femme, les condamnait eux-mêmes aussi bien qu'elle. Christ les laisse user de la loi ; puis quand celle-ci les a tous condamnés, il introduit la grâce. La loi est donnée pour les iniques (1 Tim. I, 9). A quoi sert-il de dire à un homme juste : « Tu ne convoiteras pas ! » Si la convoitise n'est pas en lui, le commandement lui est inutile ; et si la convoitise est là, que peut faire la loi, sinon le condamner et nier sa justice ? La loi n'a jamais été donnée qu'à cet effet, et s'il en est ainsi, nous devrions comprendre pleinement ce que c'est que d'être « délié de la loi. »

« Ignorez-vous donc, frères (car je parle à gens qui entendent ce que c'est que la loi), que la loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit ? Car la femme qui est soumise à un mari, est liée à son mari par la loi, tandis qu'il vit, mais si le mari meurt, elle est déliée de la loi du mari. Ainsi donc, le mari étant vivant, elle sera appelée adultère, si elle est à un autre homme ; mais si le mari meurt, elle est libre de la loi, de sorte qu'elle n'est pas adultère en étant à un autre homme. C'est pourquoi, mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu » (vers. 1-4).

L'apôtre s'empare ici du principe de la résurrection et l'applique à la loi. « La loi, » dit-il au Juif, ou à tout autre homme sous la loi, « la loi a été votre premier mari, mais maintenant vous en avez un autre, la mort vous ayant délivré du premier ; et vous êtes ressuscité en Christ. » Nous ne sommes pas corporellement ressuscités, mais nous avons part à la mort et à la résurrection de Christ. La loi est un mari ; — Christ ressuscité est un autre mari. Nous ne pouvons pas avoir les deux maris en même temps. La loi nous oblige à n'en avoir qu'un. Eh bien ! la loi fut mon premier mari ; mais j'en suis délivré par la mort. La loi me tue : je meurs ; et les droits de la loi sont anéantis ; — le lien est rompu. Et comment ? — car il est doux de le constater. Ce n'est pas que nous soyons morts personnellement ; ce n'est pas que la loi ait jamais été abrogée, car c'est chose impossible. Mais nous sommes morts à la loi par le corps de Christ (vers. 4), parce que la malédiction de la loi a été placée tout entière sur Christ. Il est mort sous la malédiction. La loi a usé ses armes en frappant Christ. Elle a fait contre lui tout ce qu'elle pouvait en fait de malédiction, elle s'est épuisée elle-même entièrement contre Christ, et Christ en est sorti par la résurrection. Il était parfait, toutefois ayant été fait péché pour nous, la loi fit tomber la malédiction sur lui ; et que peut-elle faire de plus que de le maudire ? Et maintenant qu'il est ressuscité, que peut-elle lui faire ? Christ est-il sous la loi maintenant ? Non assurément ! Il est dans une position toute nouvelle, « assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux » (Hébr. I, 3). C'est là qu'il est maintenant ; et cette position de Christ est appliquée au chrétien par la foi. Car

tandis que les Juifs étaient, de fait, sous la loi, presque tous ceux qui portent le nom de chrétiens sont, hélas ! sous la loi virtuellement, c'est-à-dire par leurs pensées et leurs craintes. Mais ici j'apprends comment Dieu nous a affranchis : Christ vient et prend ma cause en main. Je le vois prenant ma place comme Médiateur ; et la foi m'applique tout ce qu'il a fait, tout ce en quoi il est entré pour moi. J'ai ma place en Christ comme second Adam ressuscité. Christ vient et me donne une part à la position qu'il occupe lui-même. Que m'importe la loi ? Il est vrai qu'elle me condamnait, mais Dieu a satisfait dans le corps de Christ à tous les droits que la loi avait sur moi, et désormais j'ai une vie en Christ qui est au delà des atteintes de la loi. J'ai la vie en lui, car le lien avec mon premier mari est rompu par la mort, et n'existe plus. Le chrétien est mort à la loi.

Est-ce que ceci enlève à la loi son autorité et sa puissance ? Nullement. On me demande si je connais le pouvoir de tuer qu'a la loi ? Oui, je le connais, ce pouvoir, mais je le connais comme en étant délivré, car la loi m'a tué et elle ne peut pas me tuer une seconde fois. Vous ne pouvez rendre sensible un homme mort. La loi a trouvé le péché en moi, et non-seulement elle a prononcé la malédiction, mais elle l'a exécutée en Christ. Et désormais je puis en parler en paix. Ce n'est pas à la loi que je suis uni maintenant, mais à mon nouveau mari, auquel je suis uni par la foi ; non pas que Dieu veuille maintenant exiger par commandement des fruits d'un arbre mauvais, mais Dieu a enté une nouvelle greffe — c'est-à-dire Christ, comme notre vie, — « afin que nous portions du fruit pour Dieu. »

Vous voyez donc que si vous êtes sous la loi de quelque manière, vous êtes sous la malédiction. Vous avez du péché dans votre chair. La loi le tolèrera-t-elle? Croyez-vous qu'elle vous lâchera? Peut-elle vous délivrer du péché? Ne dites pas que la loi possède une puissance sanctifiante. Quand vous vous *placez* sous la loi, ce n'est pas que vous désiriez être bon, mais vous ne voulez pas reconnaître que vous êtes mauvais. Vous espérez tirer quelque chose de bon de votre cœur, si jusqu'à présent vous n'y avez pas réussi. Or, si Dieu attend quoi que ce soit de moi, je suis hors d'état de le lui présenter. Dans le fait, Dieu nous laisse souvent sous la loi, et quelle en est la conséquence? Le péché qui agit contre la loi devient transgression positive, et le péché est rendu par le commandement excessivement pécheur (vers. 45). Et non-seulement cela, mais les motifs du péché sont excités en moi par l'interdiction de la loi et la volonté s'élève contre le frein, pour produire la mort et la condamnation.

On entend dire souvent que retirer un homme de dessous la loi, c'est le laisser sans frein. Cela est vrai, s'il n'y a pas de réalité dans la vie de Christ; — mais Christ vit à Dieu, et nous vivons à Dieu avec lui (Rom. VI, 10). Je vous défie d'être sous la loi avec la conscience de la sainteté de Dieu. Sous ce régime, vous ne pourriez pas plus vous maintenir un seul moment dans la présence de sa sainteté, que d'entrer en lutte avec sa puissance. La loi exige la justice et la vraie sainteté. Elle ne s'informe pas si vous vous servez d'elle pour votre justification ou comme règle de conduite. Elle vous prend sur son propre terrain. « Car quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, les-

quelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort » (vers. 5). Ceci n'était pas la faute de la loi. La loi de Dieu est sainte. « Mais le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toute convoitise » (vers. 8). Tant qu'il y a en nous une volonté, la loi doit nous condamner, car cette volonté résiste à la loi et à l'autorité de Dieu. La loi ne parle pas d'une nouvelle nature ; elle dit : produisez-vous ce que Dieu demande ? La loi n'admet aucune excuse : elle serait une mauvaise loi si elle le faisait. Aimez-vous Dieu de tout votre cœur ? Non, vous ne le faites pas. Eh ! bien, c'est là du péché, et vous êtes maudit. L'effet, produit en nous par une volonté réfrénée par la loi, est de pousser cette volonté contre la loi qui s'oppose à elle.

« Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, afin que nous servions en nouveauté d'esprit et non *en* vieillesse de lettre » (vers. 6). C'est une délivrance. Vous ne savez pas que vous êtes esclaves de la loi, si vous ne comprenez pas que c'est réellement une délivrance. Et comment obtenons-nous cette délivrance ? — en mourant à la loi ! « Etant morts dans ce en quoi nous étions tenus » (vers. 6). Je mourus sous la loi, et c'est de cette manière que je suis délivré (comp. Gal. II, 19). La loi n'est pas morte. Elle est en pleine vigueur contre tous ceux qui sont sous sa puissance. Mais nous sommes morts sous elle. Elle nous a tués par sa justice. C'est le ministère de la mort (voy. 2 Cor. III, 6-11). Il fut écrit sur la pierre, dans ses exigences ; et j'ai une nature qui n'y satisfait pas. Il ne négligera, ni ne modifiera celles-ci, et il m'a condamné à cause de ma déso-

béissance, et maintenant il a eu tout son effet — en Christ, sans doute. Par la foi j'ai là ma place. Par la foi, je suis placé en Christ, j'ai une part avec lui. Un homme s'associe à un autre homme, et lui donne tout le profit de l'association, et tous les avantages que l'affaire dont il s'agit avait déjà obtenus, sans que celui-ci ait concouru en aucune manière à les acquérir. C'est ainsi que nous tous nous sommes associés à Christ. Toutes les dettes sont payées; et j'ai une part dans tout ce qui est à Christ. Du côté de Christ tout a été grâce, car moi je n'avais rien apporté.

« Nous avons été déliés de la loi, afin que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre » (vers. 6). Ce n'est pas une lettre qui exige, mais c'est un esprit qui me conduit dans ce qui est agréable à Dieu, comme participant à sa nature, — aux désirs et aux joies de celle-ci, — dans la puissance de l'Esprit saint. Ce n'est pas une loi qui me maudit parce que j'ai violé ses commandements, mais c'est ce qui me donne part à la justice, telle qu'elle est en Christ devant Dieu.

« Que dirons-nous donc? La loi est-elle péché? — Qu'ainsi n'advienne! Mais je n'eusse pas connu le péché, sinon par la loi » (vers. 7). Mais la loi ne me guérissait pas du péché; au contraire, elle l'excitait; et puis elle venait à moi et apportait la mort à mon âme. Elle est donc bonne en ce qu'elle montre le besoin que nous avons de Christ.

Mais est-ce que apporter la mort à l'âme d'un homme, convertira l'homme? Jamais. Quand un homme dit : « Je n'eusse pas connu le péché, sinon par la loi, » il parle de la connaissance du péché dans sa conscience, car il est évident qu'il connaissait le péché et qu'il pé-

chait chaque jour. « Or moi, étant autrefois sans loi, je vivais » (vers. 9) ; je vivais dans le repos, sans me douter que j'amenais ainsi la condamnation et la mort sur mon âme. « Mais le commandement étant venu, le péché a repris vie » (vers. 9) : je trouvai qu'il ne servait de rien de combattre le péché de cette manière, en pensant à la défense et par conséquent à la chose défendue, tandis que la convoitise était dans le cœur. Nous n'obtenons la victoire sur le péché qu'en détournant nos regards du péché, et nous sommes rendus capables de faire ainsi par la puissance d'un objet nouveau, savoir de Christ, qui remplit le cœur par le Saint-Esprit.

« Et le commandement même qui était donné pour la vie, a été trouvé pour moi pour la mort » (vers. 10). Cet effet n'est pas imputable au commandement : il avait été donné pour la vie, si l'homme avait su le garder, mais l'homme étant pécheur, le commandement a été un commandement pour la mort.

Nous trouvons le principe de tout ceci dans le vers. 5, qui nous apprend une vérité fort importante : « Quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort ; » déclaration qu'il faut mettre en regard du vers. 9 du chap. VIII qui en est le contraste. L'expression : « être dans la chair, » que nous rencontrons ici, nous présente la condition véritable et la vraie position de l'homme. Il est devant Dieu « dans la chair, » dans la nature misérable et pécheresse de l'homme déchu. Tel est l'état de l'homme, telle est la condition dans laquelle l'homme se trouve. Il n'est pas un homme mort et ressuscité. Est-ce que la

loi le vivifie? Non, la loi ne peut pas donner la vie (Gal. III, 21). Elle promet la vie à l'homme après qu'il sera arrivé à un certain point, c'est-à-dire, après qu'il aura accompli la loi et qu'il lui aura obéi. Mais comment l'homme peut-il arriver là sans la vie? Comment peut-il obéir dans une chair de péché? Pouvons-nous y arriver tandis que nous sommes dans la chair et sous la loi? Ecoutez le jugement que porte à cet égard l'Écriture : « Ceux qui sont dans la chair ne peuvent point plaire à Dieu ; car la pensée de la chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (VIII, 6, 7). La loi ne donne ni la vie, ni l'Esprit, et pour obéir j'ai besoin de tous les deux. Or, nous sommes tous « dans la chair, » jusqu'à ce que nous soyons « morts et ressuscités avec Christ. » Voyez la différence qu'il y a entre ce que nous lisons chap. VII, 5 : « Car, quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres, pour porter du fruit pour la mort, » et la déclaration du chap. VIII, 9 : « Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous ; mais si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est point de lui. » La loi et la chair vont ensemble : elles sont en corrélation l'une de l'autre. La loi a affaire avec l'homme comme homme, — avec l'homme dans la chair, — avec l'homme avant qu'il ait reçu le Saint-Esprit qu'il obtient en vertu de la rédemption. Et quel est l'effet de l'action de la loi? « Les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort. » — « Le péché ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toute convoitise. » —

« Le péché fut rendu par le commandement excessivement pécheur. » Est-ce là le moyen pour devenir saint?

« Car nous savons que la loi est spirituelle, mais moi, je suis charnel, vendu au péché » (vers. 14). Paul ne pouvait pas dire : *nous* sommes charnels. Car de qui parle-t-il quand il dit « *nous?* » — Il parle de chrétiens. C'est pourquoi ceux-ci sont vus dans ce qu'ils possèdent comme tels en commun, c'est-à-dire *dans leur position spirituelle, ainsi considérée en Christ*. « *Nous* » savons que la loi ne laisse rien passer inaperçu, quant à la position d'un homme devant Dieu. Elle juge les motifs et les intentions du cœur, selon le jugement pénétrant de l'Esprit, et selon la lumière de la nature de Dieu. Mais quand l'apôtre dit : « Je suis charnel, » il parle de la conscience individuelle. Les chrétiens, *comme tels*, sont « dans l'Esprit ; » ils ne sont pas « charnels » : « Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit » (Rom. VIII, 9). Il est vrai que la chair est en nous, mais si nous marchons par l'Esprit, nous ne sommes pas « dans la chair, » car dans l'Esprit il y a la puissance et la liberté selon Dieu. Ici, quoi qu'il en soit, l'homme n'est pas délivré, mais il est envisagé dans sa propre capacité d'agir vis-à-vis du mal, lorsque sa volonté a été renouvelée et qu'elle cherche la justice selon les désirs d'une nouvelle nature. La conscience individuelle de l'homme fait la découverte de ce qui est dans le cœur de l'homme, mais en présence de la loi qui juge l'ensemble du résultat. L'apôtre, à la fin du chapitre, dit constamment *Je, Je, Moi, je*, et ne mentionne pas une seule fois Christ ou l'Esprit. Il expose expérimentalement ce qu'est le cœur de l'homme, et ne parle pas de ce qu'est le cœur de Dieu. Il m'occupe

de ce que je suis, comme connaissant le bien et le mal, et non pas de la position que j'ai par la foi. C'est au chap. VIII, que nous trouvons celle-ci, et là nous ne sommes pas sous la loi.

De quoi est-il question tout le long du chap. VII? Il ne s'agit pas de savoir si l'Écriture nous y présente un homme renouvelé ou non. Je crois qu'il y est question d'un homme renouvelé, car cet homme aime la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais c'est d'un homme qui est sous la loi qu'il s'agit. Paul parle de l'effet de la loi, comme mesure de justice, sur la conscience, lorsqu'il n'y a dans l'homme aucune force. On ne comprendra jamais la fin de ce chap. VII de l'épître aux Romains, jusqu'à ce qu'on ait bien saisi qu'il y est question des effets de la loi sur un homme qui est sous la loi. Celui dont l'apôtre parle veut toujours faire le bien et ne peut jamais y parvenir. Il y a chez lui un manque absolu de puissance. N'avez-vous pas besoin de puissance pour vivre saintement? La loi ne vous donnera jamais de force. Elle est aussi impuissante pour sanctifier, qu'elle est puissante pour maudire. L'apôtre ne s'occupe ici que du *moi*. Jusqu'à ce que Christ soit connu comme un Sauveur, et que la puissance de l'Esprit intervienne, nous affranchissant et occupant notre âme de ce que Dieu est, de ce qu'il a fait pour nous, et de ce qu'il place devant nous, dans l'amour qui nous garde pour nous en faire jouir, tout ce que l'âme peut dire, c'est : je suis ceci, je suis cela ! Tant que nous pensons à ce que nous avons à faire, à ce que nous devons être, nous sommes occupés de nous-mêmes. Nous nous débattons comme un homme dans un marais, à cause de la nature du sol sur lequel nous nous trouvons. Pendant

que nous tâchons de retirer un pied, l'autre s'enfonce davantage. C'est donc un Sauveur qu'il nous faut. Supposons que nous parlions de la question de la paix avec Dieu, ne croyez-vous pas que si vous étiez plus saint, vous auriez plus de paix avec Dieu? Oh! sans doute, me répondez-vous. Mais s'il en est ainsi, votre sainteté ajoute donc quelque chose à la valeur du sang de Christ, ou bien vous ne vous reposez pas sur ce sang, comme faisant la paix pleinement et absolument. Votre réponse en est la preuve. La sainteté n'est-elle donc pas nécessaire? Bien au contraire; — mais je parle ainsi pour vous montrer que vous ne pouvez pas avoir la paix de cette manière, parce que le fruit de sainteté en vous n'atteint pas à la sainteté de Dieu, et que Dieu ne veut pas que la mesure de celle-ci soit rabaisée. Nous sommes rendus co-participants de sa sainteté. Je parle ainsi pour que vous compreniez que vous ne pouvez pas devenir saints de la manière que vous supposez. La sainteté nous est donnée, quant à la nature, par la communication de la nature divine; elle est pratiquement entretenue en nous par la connaissance que nous avons que Dieu est « pour nous, » et dans la paix avec lui, paix que Christ a faite parfaitement, et qu'il donne à celui qui croit.

J'ai déjà dit que la fin du chapitre, vers. 15 à 23, est pleine de « *Je, Je, Moi, je.* » Dieu veut ainsi nous rassasier de nous-mêmes, et quand nous en serons fatigués, alors nous serons heureux qu'il nous reçoive en grâce, et que nous en ayons fini avec la loi et avec nous-mêmes. Quel est en effet le résultat de tout ce travail? « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort » (vers. 24)? La puissance de Dieu

est devenue nécessaire. Si, par la grâce, vous avez reçu une volonté de faire le bien, il faut que vous obteniez encore la force pour l'accomplir. Est-ce que l'homme est amené à la paix peu à peu ? — Non, — mais il est amené à renoncer à l'effort d'y faire arriver la chair, et à reconnaître qu'il n'y a en lui aucun bien, aucune force pour faire le bien. Alors il dit : « Qui me délivrera ? » Il apprend qu'il a un « moi » corrompu, et qu'il a besoin de quelqu'un qui le délivre, d'un Sauveur. Tout est changé maintenant. Il regarde vers un autre que lui-même pour accomplir ce qu'il ne sait pas faire, et il trouve que tout est déjà fait. L'homme est ramené à son véritable niveau ; alors Dieu entre sur la scène, et l'homme « rend grâces à Dieu par Jésus-Christ. » C'est ainsi que l'homme reçoit de la puissance en apprenant qu'il n'en possède aucune, et en recevant la paix avec Dieu par le sang de Jésus, *en comprenant qu'il n'a pas la paix*. Il est abaissé ; — il découvre qu'il est pécheur et incapable de se corriger et d'arriver ainsi à Dieu ; — et alors Christ meurt. « Car Christ, lorsque nous étions encore sans force, est mort au temps convenable pour des impies » (Rom. V, 6). Mais il y a ici non-seulement de la force pour le combat, de manière à rendre l'homme satisfait de sa victoire, et à lui faire obtenir ainsi la paix ; mais il y a la connaissance d'une complète délivrance, accomplie par Dieu, en vue de l'état dans lequel nous nous trouvions et à la conscience duquel nous avons été amenés : nous avons le salut et la paix. J'apprends à connaître ce que je suis comme homme, et cela me rend misérable ; j'apprends à connaître ce que Dieu est pour moi, et cela me rend heureux. De plus, la résurrection qui a effacé toute trace

de condamnation, m'introduit dans un état de choses nouveau, où l'Esprit donne la liberté, et nous communique l'espérance de la gloire vers laquelle elle nous conduit.

Ainsi nous apprenons, en premier lieu, que nous ne pouvons avoir deux maris à la fois ; ensuite, la doctrine que la loi provoque le péché ; puis nous voyons l'homme placé sous la loi, afin qu'il puisse acquérir ce qu'on appelle de l'expérience. Dans tout cela il s'agit toujours du *moi*, et ce n'est qu'à la fin que nous trouvons Christ et un Sauveur, et que nous « rendons grâces, » quoique les deux natures restent les mêmes ; seulement la nouvelle nature marche dans la grâce, et l'ancienne est tenue pour morte. Ainsi, comme doctrine, nous apprenons que nous sommes entièrement délivrés de la loi, non pas en affaiblissant la loi, mais en lui donnant au contraire toute sa puissance, — mais cette puissance tue. Celui-là affaiblit l'autorité de la loi, qui place l'homme en quoi que ce soit, sous cette autorité, en lui laissant quelque espoir. Car le péché est dans la chair, et la loi ne tolère point de péché, mais elle maudit tous ceux qui s'adonnent à ses œuvres pour les faire. Mélanger la grâce avec la loi, c'est détruire l'obligation que celle-ci impose, et renverser l'autorité de la loi qui s'exerce justement en condamnant. Nous mourons à la loi, et ensuite nous acquérons la position de Christ, étant délivrés par sa mort et sa résurrection. Après cela, la loi est appliquée à l'âme comme affaire d'expérience dans cette sainte voie, pour amener l'âme au sentiment de son impuissance à accomplir la loi. Il est bien plus difficile de reconnaître notre impuissance, que de reconnaître notre péché. La conscience nous parlera de

péché, mais il faut une longue expérience pour que nous reconnaissions que nous n'avons point de force, quoique nous sachions que c'est la vérité, et pour que notre chair soit tellement réduite à néant, que nous n'ayons plus aucune confiance en elle ; pour que nous reconnaissions qu'il n'y a de puissance, comme il n'y a de pardon que dans la grâce, et que c'est la découverte de ce que nous sommes qui résout définitivement la question de la paix et de la puissance, car alors il s'agit de Dieu lui-même.



Le puits de Sichar.

(Jean IV.)

On a souvent fait observer que, dans l'Évangile de Jean, notre Seigneur est présenté sous l'aspect le plus élevé, savoir, comme le Fils de Dieu — celui qui est du ciel, — la Parole éternelle — le Créateur de toutes choses, — le Révélateur du Père. En Matthieu, il est présenté comme le Messie juif, — fils de David, fils d'Abraham, — héritier légitime du trône de David et du pays d'Israël. En Marc, nous le voyons comme le serviteur, dans les diverses sphères du ministère, poursuivant avec un saint zèle dont rien ne peut le détourner, sa carrière de service. En Luc, il nous est offert comme Fils de l'homme, avec sa généalogie remontant sans interruption jusqu'à Adam.

Mais dès le début du sublime évangile de Jean, le Sauveur nous est révélé comme celui qui était dès le commencement — avant tous les siècles — par lequel

toutes choses ont été faites ; c'est la Parole qui, de toute éternité, était dans le sein du Père, qui a été faite chair et qui a habité parmi nous. Et cependant, il n'y a pas un des Evangiles, où cet Être glorieux soit aussi fréquemment présenté seul avec le pécheur. Assurément il y a là une intention divine. Nous le voyons seul avec Nicodème, seul avec la Samaritaine, seul avec la pécheresse convaincue d'adultère, seul avec divers autres ; en sorte que nous pouvons bien dire qu'un caractère spécial de l'évangile de Jean, c'est d'y voir le Fils de Dieu seul avec le pécheur.

Or nous nous proposons, en comptant sur le secours de Dieu pour nous enseigner, de nous arrêter un peu sur l'une de ces scènes touchantes qui nous montrent Jésus dans la compagnie d'une pauvre pécheresse, auprès du puits solitaire de Sichar. La femme de Samarie présente un frappant contraste avec Nicodème au chap. III^{m^e}. Ce dernier avait une position, une réputation et un caractère honorables ; la première n'avait rien de tout cela. Lui était au haut de la roue ; elle, tout au bas. Il serait difficile de rencontrer dans le monde quelqu'un de plus élevé qu'« un homme d'entre les Phari-siens, un des chefs des Juifs, un docteur en Israël ; » et de l'autre côté, il serait difficile de rencontrer quelqu'un de plus rabaissé qu'une Samaritaine adultère. Néanmoins, quant à la question vitale, fondamentale, éternelle, de subsister devant Dieu, d'être qualifié pour se tenir en sa sainte présence, d'avoir un titre pour entrer au ciel, tous deux étaient sur le même niveau.

Cette assertion peut paraître bien dure et bien étrange à quelques-uns de nos lecteurs. « Quoi ! prétendez-vous peut-être que le savant, religieux et, sans doute,

aimable Nicodème ne valait pas mieux, aux yeux du Seigneur, que la misérable femme de Sichar? » — Précisément, dès qu'il s'agit de paraître devant Dieu. « Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et sont exclus de la gloire de Dieu, » Aussi, voici la première parole de Christ à Nicodème : « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est *né de nouveau*, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Cette courte sentence ôtait complètement tout fondement de sécurité de dessous les pieds de ce docteur en Israël. Rien de moins qu'une nouvelle nature n'était exigé de cet homme d'entre les pharisiens, et rien de plus n'était nécessaire à la femme adultère de Sichar. Il est clair que le crime ne pourrait entrer dans le ciel ; mais le pharisaïsme ne le peut pas davantage. Un criminel et un pharisien peuvent, béni soit Dieu, entrer dans le ciel, parce que l'un comme l'autre peuvent avoir la vie éternelle en croyant au Fils de Dieu.

Il est de toute importance que le lecteur saisisse bien cette grande et fondamentale vérité du christianisme. Impossible de lui en offrir une idée plus claire ou plus frappante que celle que présente l'histoire de Nicodème et celle de la femme de Sichar. Si notre Seigneur eût exhorté la femme à devenir bonne, et Nicodème à devenir meilleur, nous aurions là, en effet, quelque argument en faveur de la notion, d'après laquelle certains individus de l'humanité déchue sont meilleurs et plus près de Dieu que d'autres, et que de plus, il est tout à fait possible d'améliorer la nature humaine au point de la rendre propre, à la fin, à paraître devant Dieu. Mais quand nous voyons le Seigneur renversant totalement le piédestal légal sur lequel se tenait debout le chef

juif, en proclamant l'absolue nécessité d'une nouvelle naissance, alors nous sommes bien forcément amenés à conclure que la nature humaine est incurable et incorrigible.

Dans le cas de la pauvre femme de Samarie, il n'y avait point de piédestal légal à renverser. Son caractère moral et sa condition religieuse étaient depuis longtemps au plus bas degré de la perversion. Il n'en était pas de même de Nicodème : il sentait évidemment qu'il avait quelque importance, quelque chose sur quoi il pouvait s'appuyer, dont il pouvait se glorifier. C'était un homme d'une position élevée, et par conséquent il avait besoin d'apprendre que tout cela n'avait aucune valeur du tout aux yeux de Dieu ; or il était impossible de lui donner cet enseignement d'une manière plus pénétrante et plus positive que par cette courte déclaration du Christ : « Il vous *faut* être nés de nouveau. » Faites tout ce que vous voudrez avec la nature humaine ; instruisez-la, cultivez-la, ornez-la autant qu'il vous plaira ; élevez-la jusqu'au pinacle du temple de la science et de la philosophie ; appelez à votre aide toutes les ressources d'un système légal et de la religion ; faites des vœux, prenez des résolutions de réforme morale, ajoutez cérémonie à cérémonie ; enfermez-vous dans un cercle de devoirs religieux ; livrez-vous à des veilles, à des jeûnes, des prières, des aumônes, et à toute la série des « œuvres mortes ; » et après tout cela, la femme adultère de Sichar est aussi près que vous du royaume, vu que, vous aussi bien qu'elle, « il vous *faut* être nés de nouveau. » Ni vous, ni elle, n'avez un jota ou un trait de lettre à présenter à Dieu, soit comme titre au royaume, soit comme capacité d'en jouir. Ici,

du commencement à la fin, tout est et doit être uniquement grâce.

Mais qu'est-ce que cette nouvelle naissance? Est-ce la nature humaine améliorée? Nullement. Qu'est-ce donc? C'est la vie éternelle possédée par la simple foi au Fils de Dieu. « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que *quiconque* croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a *donné* son Fils unique, afin que *quiconque* croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle. » Telle est la nouvelle naissance et tel est le moyen de l'obtenir. Dieu *a aimé* — Dieu *a donné* — nous *croyons* et nous *avons*. Rien de plus simple. Ce n'est pas la nature améliorée — l'humanité déchue relevée, élevée et rendue meilleure; mais c'est une vie entièrement nouvelle possédée, savoir la vie éternelle par la foi en Christ, possédée par la pauvre femme de Sichar, tout aussi pleinement, et par le même moyen, que par le chef des Juifs. Il n'y a pas de différence « vu que tous ont péché. » Et « il n'y a pas de distinction.... car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent. » Quand on considère cette question au point de vue humain, il n'y a point de différence, parce que tous ont péché, et quand on l'envisage au point de vue divin, il n'y a pas de différence, parce que Dieu est riche envers tous. Le docteur en Israël et la femme de Samarie sont placés sur un seul et même niveau, et la riche grâce de Dieu se répand au moyen du sang de Christ, sur l'un comme sur l'autre, pour accorder à chacun d'eux la vie éternelle en don gratuit de Dieu.

(Suite.)



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le puits de Sichar.

(Jean IV.)

(Suite de la page 260).

Or, cette vie éternelle est quelque chose de tout nouveau. Adam, dans l'état d'innocence, n'avait pas la vie éternelle. Il avait une âme immortelle; mais l'immortalité de l'âme est tout autre chose que la vie éternelle. Le plus faible agneau du troupeau racheté de Christ est dans une bien meilleure position qu'Adam, aux jours de son innocence. Il a reçu une vie impérissable et éternelle en Christ. Adam ne connaissait rien de pareil au milieu des fruits excellents et des belles fleurs d'Eden. Ce n'est que lorsque tout fut perdu autour de lui — lorsqu'il fut lui-même une ruine au milieu des ruines — qu'un premier et faible rayon de lumière tomba sur son âme, avec la première promesse faite, non pas à lui, mais au second Adam, le Seigneur qui est du ciel : « La semence de la femme brisera la tête du serpent. » Par la foi à cette promesse, Adam

échappa à lui-même et à la ruine qui l'environnait, en cherchant un refuge en Christ, le Chef de la nouvelle race, de la nouvelle création, et il appela sa femme Ève, ou « la mère de tous les vivants. » Point de vraie vie en dehors de la semence de la femme.

Remarquons, ensuite, que lorsque les Israélites furent placés sous la loi, ce ne fut nullement dans le but qu'ils pourraient obtenir la vie *éternelle*, alors même qu'ils l'observassent fidèlement. Le langage de la loi était celui-ci : « L'homme qui aura fait ces choses vivra par elles. » Elle ne parle jamais de vie éternelle. Un Israélite aurait la vie aussi longtemps qu'il garderait les commandements. C'était une vie temporaire et conditionnelle ; et, par conséquent, la femme de Sichar n'aurait rien avancé en allant à Sinaï. Ayant transgressé en un point la loi, elle était coupable à l'égard de tous : en conséquence, elle était sous la malédiction. Elle n'avait nul titre à la vie soit temporaire, soit éternelle. Nicodème pouvait s'imaginer qu'il y avait quelque droit ; mais le cas de la femme était aussi désespéré que possible. En tout état de choses, Moïse ne pouvait lui offrir une main secourable.

Mais que signifiait donc ce serpent brûlant ? A qui était-il destiné ? A de pauvres créatures mordues, précisément parce qu'elles étaient mordues. Leur droit était leur blessure. Leur droit à quoi ? A regarder le serpent. Et que s'ensuivait-il ? Celui qui regardait vivait. Oui, « regarder et vivre. » Précieuse vérité. Vérité pour Nicodème — vérité pour la Samaritaine — vérité pour tout fils et toute fille d'Adam mordus par le serpent ancien. Il n'y a ni limite, ni restriction, ni barrière élevée autour de la grâce ineffable de Dieu. Le Fils de l'homme

a été élevé, afin que *quiconque* le contemple, avec une foi simple, possède ce qu'Adam, dans l'innocence, ne posséda jamais, et ce que la loi de Moïse ne put jamais proposer, savoir « la vie éternelle. » — Remarquez que cela ne veut pas dire une âme immortelle, car c'est là ce qu'Adam avait, avant, tout comme après sa chute — c'est ce que tous les hommes ont, croyants et incrédules. Mais : « Celui qui croit au Fils de Dieu, a la vie éternelle. » C'est ce que dit le Seigneur Jésus-Christ, ce qu'il affirme avec un double « Amen » : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui *entend* ma parole, et *croit* à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il *est* passé de la mort à la vie » (Jean V, 24).

Il n'y a pas de milieu : c'est ou « la mort » ou « la vie, » quoi que puissent dire les hommes de la puissance, de la capacité, de la dignité de la nature humaine, de l'éducation du genre humain, des progrès de l'homme, de son développement et choses semblables. Le passage important que je viens de citer, décide absolument la question : c'est ou la vie en Christ, ou la mort hors de Christ. Tous les progrès de l'homme, tant qu'il n'a pas gagné Christ, sont et doivent être des progrès dans la mort. Peu importe qui est cet homme ou ce qu'il est, pharisien, scribe ou publicain, savant ou ignorant, pieux ou profane, honnête ou immoral, sauvage ou civilisé, s'il n'est pas en Christ, il est dans la mort ; mais s'il est en Christ « il a la vie éternelle ; » et alors tous ses progrès consisteront à croître dans la grâce, à croître dans la connaissance, à croître dans la conformité morale et pratique à l'image de Christ, le

second Homme, le Seigneur ressuscité, le Chef de la nouvelle création.

Lecteur, arrêtez-vous ici, nous vous en prions, et méditez sur ce sujet solennel. Il implique beaucoup plus que plusieurs ne l'imaginent. Cette nouvelle vie en Christ tranche par la racine toutes les prétentions de l'homme. Elle chasse au loin, comme autant de hillons inutiles, toute religion d'homme, toutes ses dévotions et sa justice légales. Elle lui fait voir que, tant qu'il ne possède pas Christ, il ne possède absolument rien, mais qu'en ayant Christ, il a *tout*. Oui, il en est ainsi : Rien en lui, tout en Christ. Il peut avoir un soldisant bon cœur, comme le chef des Juifs, ou bien avoir un très-mauvais caractère, comme la femme de Sichar ; cela revient au même. L'un et l'autre sont morts — spirituellement morts. Il n'y avait pas plus de vie spirituelle en Nicodème, quand il vint à Jésus de nuit, qu'il n'y en avait dans la Samaritaine, quand Jésus vint à elle de jour. Sans doute, il y avait entre eux une grande différence morale et sociale ; cela va sans dire. Aucun homme qui a quelque sentiment n'a besoin qu'on lui dise que la moralité est meilleure que le vice, qu'il vaut mieux être sobre qu'ivrogne, mieux être un honnête homme qu'un voleur.

Tout cela est clair. Mais il est également clair que l'honnêteté, la sobriété et la moralité ne sont pas la vie éternelle ; elles ne sont pas davantage le chemin qui y conduit. Ces dispositions, dans leur vraie et sincère manifestation, seront toujours le fruit — le fruit nécessaire de la nouvelle vie ; mais elles ne sont ni la nouvelle vie elle-même, ni le moyen de son acquisition. — Celui qui a le Fils a la vie. Celui qui n'a pas le Fils

de Dieu *n'a pas* la vie. » Voilà qui est concluant. Il n'y a pas de milieu entre « a » et « n'a pas. » Il n'y a pas place pour le progrès entre ces deux extrêmes. L'écrivain et le lecteur de ces lignes sont, dans ce moment, dans l'une ou dans l'autre de ces deux divisions. Pensée sérieuse ! Nous en sentons profondément la grave importance dans ces jours signalés par les orgueilleuses prétentions de l'homme, où l'on emploie, même le christianisme, comme un mécanisme pour procurer l'avancement d'une humanité tombée et corrompue — comme une partie d'un système d'éducation pour l'amélioration de la race ; où l'on en vient, selon l'enseignement de quelques-uns de nos modernes docteurs, à regarder le Paganisme, le Judaïsme et le Christianisme comme autant d'influences propres à agir sur *l'homme* et à l'élever sur l'échelle morale. Triste déception, erreur pernicieuse pour les âmes. Puisse le Saint-Esprit ouvrir les yeux de plusieurs pour le voir et pour les rendre capables de l'éviter ! Puisse l'Évangile du Christ se répandre avec une puissance nouvelle, et arrêter la recrudescence du rationalisme et de l'infidélité dans ces jours sombres et mauvais.

Mais revenons au puits de Sichar, dont nous nous sommes à peine approchés jusqu'ici : le courant de pensées que nous avons suivi, nous mettra à même d'apprécier plus complètement les saintes et profondes leçons que nous avons à y recevoir.

Le chrétien trouve un charme tout particulier dans les récits des évangiles, en ce que c'est le Seigneur Jésus lui-même qui y est présenté à l'esprit et au cœur.

Ils ne nous donnent pas des vérités abstraites ou d'arides doctrines ; ils nous montrent, avant tout, une Personne, et cette Personne n'est rien moins que Dieu manifesté en chair. Nous le voyons conversant avec des pécheurs de tout rang et de tout caractère — riches et pauvres — religieux et irréligieux, scribes et pharisiens, publicains et femmes de mauvaise vie. Nous le contemplons dans la compagnie des plus vils pécheurs, comme ici, au puits de Sichar, et les traitant avec une parfaite grâce. Nous découvrons en lui une sainteté qu'aucun péché ne peut atteindre, et en même temps une grâce qui peut s'abaisser jusqu'aux plus profonds abîmes des besoins du pécheur. En un mot, Dieu est descendu sur la terre, et nous pouvons le contempler en la face de Jésus-Christ.

N'est-ce pas là un fait bien merveilleux ? Dieu s'est révélé lui-même. Il peut être connu — oui, connu avec toute la certitude que sa propre révélation de lui-même est capable de procurer. « Les ténèbres s'en vont et la vraie lumière luit maintenant. » Il n'y a plus lieu désormais à faire entendre cette plainte lamentable de Job : « Oh ! si je savais comment le trouver » (XXIII, 3) ! L'Évangile nous conduit au puits de Sichar et nous y fait voir le Créateur de l'univers dans la personne d'un étranger couvert de poussière, las et altéré, qui voudrait être, pour un peu d'eau, l'obligé d'une Samaritaine adultère. Quel fait ! quel insondable mystère ! Celui qui est Dieu sur toutes choses, béni éternellement, parlant avec des lèvres d'homme, demande à boire à une femme adultère !

Où, nous pouvons bien le demander, où, dans toute l'étendue de la création, pourrions-nous trouver quel-

que chose qui ressemble à ceci? En contemplant la création, nous pouvons y discerner l'admirable manifestation de la sagesse, de la puissance et de la bonté; mais nous n'y voyons pas et ne pouvons y voir Dieu, en ressemblance de chair de péché, sous la forme d'un homme fatigué, souffrant de la chaleur et de la soif, assis sur la margelle d'un puits et demandant une goutte d'eau à une pauvre pécheresse. Si nous passons de cette scène à celle qui ouvre les pages du Pentateuque, et que nous y contemplions Dieu, comme Créateur, sortant du domicile éternel de sa demeure, et appelant des millions de mondes à l'existence par la parole de sa bouche, nous ne voyons ici ni fatigue, ni soif; nous y pouvons suivre les traces du Créateur, alors que, dans cette majestueuse carrière, il passe d'une sphère à l'autre de son œuvre glorieuse; mais les gloires qui resplendissent à nos regards, auprès du puits solitaire de Jacob, sont plus radieuses que tout ce qui est présenté à notre vue dans le premier chapitre du livre de la Genèse. « Que la lumière soit, » voilà certes une glorieuse parole; mais celle-ci : « Donne-moi à boire, » la surpasse en gloire. Dans la première, nous discernons une majesté qui nous confond, un éclat qui nous éblouit; mais dans la dernière nous voyons une grâce qui gagne notre confiance, une tendresse qui fond le cœur.

Où encore, nous le demandons, durant toute l'économie mosaïque, où pouvons-nous apercevoir quelque chose d'analogue à ce qui se passe au puits de Sichar? Le Législateur aurait-il pu demander un verre d'eau à une femme adultère? Impossible. Si la Samaritaine eût été placée devant la montagne toute en feu, son sort eût été d'être maudite et lapidée sans miséricorde. Une

telle personne n'avait rien de mieux à attendre « du ministère de la mort et de la condamnation. » Et cependant, chose étrange, il y a encore des gens qui nous disent : « *Si vous ôtez la loi de l'évangile, vous n'y laissez plus rien qui soit digne du nom d'évangile !* »

Que pensez-vous, lecteurs, d'une telle affirmation ? Comment vous apparaît-elle quand vous l'envisagez à la lumière qui rayonne au puits de Sichar ? Quelle singulière assertion ! Qui eût jamais cru que, de nos jours où la Bible est si librement et si largement distribuée, une semblable assertion eût pu sortir des lèvres ou de la plume d'un soi-disant docteur chrétien ? Otez « le ministère de mort et de condamnation » du « ministère de la vie et de la justice » (2 Cor. III), et vous ne laisserez rien qui soit digne du nom d'évangile ! Séparez ce qui maudit et doit maudire le pécheur, de ce qui lui procure le pardon, le salut et la bénédiction, et il ne restera rien qui soit digne du nom d'évangile ! Séparez ce qui « produit la colère » (Rom. IV, 15) de ce qui manifeste la plénitude de l'amour divin dans la Personne et dans l'œuvre de notre Seigneur Jésus-Christ, et il ne restera rien qui soit digne du nom d'évangile !

Mais ne perdons pas notre temps à nous arrêter davantage sur la grossière ignorance et l'absurdité d'une pareille assertion. Nous ferons mieux de revenir auprès du puits de Sichar et de prêter l'oreille au remarquable entretien que nous y entendrons entre Dieu manifesté en chair et une femme Samaritaine au plus bas degré de la dégradation.

Notre Seigneur, « ayant connu que les Pharisiens avaient entendu dire : Jésus fait et baptise plus de disciples que Jean (toutefois Jésus ne baptisait pas lui-

même, mais ses disciples), il quitta la Judée, et s'en alla encore en Galilée. Et il fallait qu'il traversât la Samarie. Il vient donc en une ville de la Samarie, nommée Sichar, près de la terre que Jacob donna à Joseph, son fils. Et il y avait là un puits de Jacob ; Jésus donc étant lassé du chemin, se tenait là assis sur le puits ; c'était environ la sixième heure. Une femme de la Samarie vient pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire. »

Ici donc nous avons sous les yeux une merveilleuse scène que ni la Création, ni la Loi, ni la Providence n'auraient jamais pu nous offrir. Le Seigneur de gloire est descendu dans ce monde pour éprouver, comme homme, la faiblesse, la fatigue et la soif — pour savoir ce que c'est que d'avoir besoin d'une coupe d'eau de fontaine. « Jésus étant lassé du chemin, se tenait assis sur le puits. » Ce monde était pour le Christ une terre aride et altérée. Le seul rafraîchissement qu'il y trouvait consistait pour lui dans le ministère de sa grâce envers de pauvres et misérables pécheurs, tels que la femme qui était là devant lui à la fontaine.

Remarquons bien le contraste que présentent les paroles qu'il adresse à la femme de Sichar, avec celles qu'il avait adressées au docteur en Israël. — A elle il ne dit pas : « Il vous faut être nés de nouveau, » quoique, sans aucun doute, cela fût vrai pour elle aussi bien que pour Nicodème. D'où vient cela ? Nous en avons déjà entrevu la raison. Le docteur juif était, pour ainsi dire, au plus haut degré de l'échelle de la justice légale, de la moralité et de la religion traditionnelle. La pauvre Samaritaine était au degré le plus bas de la culpabilité et de la souillure morale. Aussi, comme le Sei-

gnedr était descendu pour rencontrer l'homme dans sa condition la plus misérable — comme il était venu pour donner la vie aux morts — pour agir sur l'homme tel qu'il était — il faut qu'il amène Nicodème à s'abaisser jusqu'à ce point en lui disant qu'il doit naître de nouveau — il faut qu'il enlève de dessous ses pieds tout l'échafaudage sur lequel il se tient — il faut qu'il lui montre que, malgré tout ce qu'il possédait en fait de religion et de position selon la chair, il doit tout abandonner et entrer dans le royaume comme un enfant nouveau-né — qu'il n'a rien, absolument rien, qui puisse être placé à son crédit dans la nouvelle position dont le Seigneur lui parle. Si la nouvelle naissance est essentielle, alors le chef d'entre les Juifs n'est en rien meilleur que la pécheresse Samaritaine. Quant à ce qui concernait celle-ci, il était bien évident qu'il lui manquait quelque chose; elle ne pouvait pas apporter ses péchés dans le royaume, et c'est pourquoi le Seigneur commence, sur-le-champ, avec elle, par déployer sa grâce. Nicodème pouvait se figurer qu'il avait et qu'il était quelque chose devant Dieu. Il était clair et visible que la Samaritaine n'avait rien. C'est pourquoi le Seigneur dit au premier : « Il vous faut être nés de nouveau ; » et à la seconde : « Donne-moi à boire. » Dans l'un de ces mots, nous discernons, « la vérité ; » dans l'autre, « la grâce, » qui l'une et l'autre sont venues par Jésus-Christ : « la vérité » pour renverser toutes les prétentions d'un Pharisien ; la grâce, pour répondre aux profonds besoins d'une Samaritaine adultère.

Mais il est aussi intéressant d'observer que, s'il y a des points de contraste entre Nicodème et la Samaritaine, il y a de même entre eux des points d'analogie.

L'un et l'autre répondent au Christ par un « *comment?* » Dès que la *vérité* arrive à l'oreille du docteur en Israël, il dit : « *Comment* se peuvent faire ces choses ? » Quand la *grâce* est montrée à la femme de Sichar, elle dit : « *Comment*, toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme Samaritaine ? » Hélas ! nous sommes tous remplis de « *comment.* » La vérité de Dieu, dans toute sa majestueuse autorité, est placée devant nous, nous l'accueillons avec un *comment*. La grâce de Dieu, dans toute sa charitable douceur, est déployée à nos regards, nous y répondons avec un *comment*. Ce peut être un *comment* théologique, ou un *comment* rationaliste, peu importe, c'est toujours le pauvre cœur qui veut raisonner, au lieu de croire la vérité et de recevoir la grâce de Dieu. La *volonté* est active et, en conséquence, quoique la conscience puisse être mal à l'aise et le cœur mécontent de lui-même et de ce qui l'entoure, néanmoins le *comment?* de l'incrédulité sort sous une forme ou sous une autre. Nicodème dit : « *Comment* un homme peut-il naître quand il est vieux ? » La Samaritaine dit : « *Comment* peux-tu me demander à boire ? »

Il en est toujours ainsi. Quand la parole de Dieu nous déclare la totale indignité de notre nature, le cœur, au lieu de se rendre avec humiliation à la sainte Ecriture, exhale ses profanes raisonnements. Quand la même Parole expose la grâce illimitée de Dieu, et le salut gratuit qui est dans le Christ Jésus, le cœur, au lieu de recevoir la grâce et de se réjouir dans le salut, commence à raisonner en demandant *comment* cela peut être. Le cœur humain est fermé à Dieu — fermé à la vérité de sa parole, et à l'amour qu'il nous montre. Si

le diable parle, le cœur lui donne aisément créance. Si l'homme parle, le cœur accueillera volontiers ses paroles. Mensonges du diable, non-sens de l'homme rencontreront un facile accès dans le pauvre cœur humain ; mais dès l'instant que c'est Dieu qui parle, que ce soit dans le langage plein d'autorité de la *vérité*, ou dans les accents pleins d'attrait de la *grâce*, tout le retour que Dieu trouve dans le cœur humain, c'est un *Comment?* incrédule, sceptique, rationaliste, infidèle. Tout est bon pour le cœur naturel, excepté la vérité et la grâce de Dieu.

Toutefois, dans le cas de la femme de Sichar, notre Seigneur ne se laissa pas repousser par son *comment*. Il avait répondu au *comment* de l'homme d'entre les Pharisiens, et il voulait aussi répondre au *comment* de la Samaritaine. Il avait répliqué à Nicodème en lui montrant le serpent d'airain, et en lui parlant de l'amour de Dieu signalé par l'envoi de son Fils ; et il répliqua à la Samaritaine en lui parlant, à elle aussi, du « don de Dieu. » « Jésus répondit et lui dit : Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive. »

Or, ce petit mot « don » ouvre devant l'âme un vaste horizon de précieuses vérités. Le Seigneur ne dit pas : « Si tu connaissais la loi, tu aurais demandé. » En effet, si elle l'avait connue, elle aurait dû se voir perdue et condamnée sous la loi, bien loin d'être encouragée à demander quelque chose. Personne n'a jamais obtenu « de l'eau vive » par la loi. « Fais cela et tu vivras, » tel était le langage de la loi. La loi ne donnait rien à personne, sauf à l'homme qui l'avait toujours observée

et qui pourrait la garder jusqu'à la fin et parfaitement. Et où était cet homme? Assurément la femme de Sichar n'avait pas gardé la loi. Cela n'était que trop évident. Elle avait bronché au moins en un point, et elle était coupable à l'égard de tous (Jacq. II).

« Mais pourquoi, demandera peut-être quelqu'un, mettre continuellement en opposition la loi et la grâce? Ne font-elles pas l'une et l'autre partie d'un grand système, au moyen duquel Dieu veut instruire l'homme et le rendre propre à habiter le ciel? » Nous répondons que si nous les mettons en opposition, c'est que le Saint-Esprit les y met de même à répétées fois. Que le lecteur médite sur Act. XV, Gal. III et IV, et 2 Cor. III, et qu'il nous dise ce qu'il a trouvé dans ces chapitres. N'est-ce pas le contraste le plus signalé et le plus frappant qu'il fût possible de présenter? Qui est-ce qui peut lire ces admirables passages de l'Écriture inspirée et soutenir que la loi est une partie nécessaire et intégrante de l'Évangile; et que si vous ôtez la loi, vous ne laissez rien qui soit digne de s'appeler l'Évangile? Que la loi fût un pédagogue pour les Juifs depuis le moment où elle fut donnée jusqu'à ce que Christ vint, l'apôtre nous le dit dans son épître aux Galates. Que la loi soit bonne si quelqu'un en use légitimement, c'est ce que nous dit le même apôtre dans sa première épître à Timothée (I, 7-9), en ajoutant que la loi n'a pas du tout été donnée pour le juste. Que la loi l'ait tué, c'est ce que dit encore Paul dans le septième chapitre de l'épître aux Romains. Que la loi, bien loin d'être une partie intégrante de l'Évangile, soit intervenue entre la promesse faite à Abraham et son accomplissement dans la personne d'un Christ mort et ressuscité, c'est

ce qu'il nous dit dans le troisième chapitre de l'épître aux Galates. Mais affirmer que la loi est une partie nécessaire de l'Évangile, c'est tout aussi absurde que si l'on disait que la malédiction est une partie nécessaire de la bénédiction, la colère une partie nécessaire de la faveur, la mort une partie nécessaire de la vie, la condamnation une partie nécessaire de la justice. Veuille le Seigneur délivrer les âmes de la funeste influence des enseignements de ceux qui, voulant être docteurs de la loi, n'entendent ni ce qu'ils disent ni ce sur quoi ils insistent !

Quel bonheur pour la fille égarée de Jacob que le Seigneur eût pour elle autre chose que les foudres de la Loi ! Il pouvait lui parler d'un « don, » et assurément ce qui est rigoureusement exigé ne forme pas une partie intégrante ou nécessaire d'un don. « Le don de Dieu est la vie éternelle, » non par la loi, mais « par Jésus-Christ notre Seigneur. » La loi n'a jamais même proposé quelque chose de tel que la vie éternelle dans les cieux. Elle parlait d'une « vie prolongée sur la terre. » Mais l'Évangile nous offre une vie éternelle dès ici-bas, et ensuite une gloire éternelle dans le ciel. Ce sont donc deux systèmes totalement différents, et non pas deux parties du même système. « Si tu connaissais le don de Dieu, » c'est-à-dire Christ lui-même, « tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive, c'est-à-dire le Saint-Esprit. Ainsi donc, si sous la loi, il n'y avait que réquisitions, défenses et malédictions ; sous l'Évangile, tout est don, grâce et bénédiction.

Et d'où venait cette différence ? Le Législateur était descendu du sommet de la montagne enflammée. Il avait mis de côté ses foudres et s'était revêtu de notre

humanité. Ainsi descendu, ainsi revêtu, il s'assied sur le puits de Sichar, fatigué et altéré, et quoiqu'il eût pu mettre la main sur tous les trésors de l'univers, il demande un peu d'eau à une misérable pécheresse. Quoi ! lecteur, pourriez-vous dire en jetant vos regards sur cette touchante scène que, « si vous séparez la loi de l'évangile, il n'y reste rien qui soit digne du nom d'évangile ? » Que penseriez-vous d'un homme qui se lèverait pour dire : « Si vous ôtez le septième commandement du quatrième chapitre de l'évangile de Jean, vous n'y laissez rien qui soit digne du nom d'un évangile ? » Est-ce que les tonnerres du mont Sinaï forment une partie intégrante des gloires morales qui brillent à nos yeux au puits de Jacob ? Qu'il est à plaindre celui qui peut avoir et nourrir de telles pensées !

(Suite.)



Des langues divisées.

Actes II, 1-11.

On comprendra et l'on appréciera beaucoup mieux toute la grâce qui ressort de ce beau passage, si l'on se fait une juste idée de ce qui rendait nécessaires les langues divisées. Au XI^me chapitre de la Genèse, nous avons le récit inspiré du premier grand effort des fils des hommes pour s'établir sur la terre — pour y former une grande association et pour se faire un nom ou s'acquérir de la réputation : et tout cela sans Dieu, remarquons-le bien. Dans ce qu'ils disent, le nom de Dieu n'est pas même mentionné : il n'entrait pour rien dans

cet orgueilleux et populaire projet ; il en était complètement exclu. Ce n'était pas un sanctuaire de Dieu qui devait être élevé sur la plaine de Schinar. C'était une grande cité pour les hommes — une haute tour ou un centre autour duquel ils voulaient se réunir.

Tel était le but des enfants des hommes, réunis en grand nombre dans l'immense plaine de Schinar. Ce n'était pas, comme quelques docteurs l'ont imaginé, d'échapper à un nouveau déluge. Le passage ne présente pas l'ombre de fondement à une pareille idée. En effet, voici leurs paroles : « Allons, bâtissons-nous une ville, et une tour dont le sommet atteigne au ciel, *et faisons-nous un nom*, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre. » Il n'y a rien là qui indique qu'ils eussent la pensée d'éviter un second déluge, pensée qui est une pure imagination, sans aucune base scripturaire. Le but est aussi évident que possible. Il est tout semblable à ces alliances, ces associations de multitudes dans la chair, qui, dès lors et jusqu'à nos jours, se sont formées sur la terre. L'association de Schinar, soit dans son principe soit dans son objet, pourrait défier toutes les associations modernes.

Mais elle aboutit à Babel. Jéhovah écrivit sur elle le mot de confusion. Il confondit ou divisa leurs langues, et les dispersa de là, bon gré malgré, sur toute la terre. En un mot, dans ce cas, des langues divisées furent envoyées comme l'expression du jugement de Dieu sur cette première et grande association humaine. C'est là un fait sérieux et grave. Une association sans Dieu, quel qu'en soit l'objet, n'est réellement rien qu'une masse dans la chair, basée sur l'orgueil et aboutissant à une lamentable confusion. « Peuples, allicz-

vous, et soyez froissés » (Es. VIII, 9). En voilà assez sur toutes les associations purement humaines. Pussions-nous apprendre à nous en tenir à part ! Pussions-nous adhérer de cœur à la seule association divine, savoir à l'Eglise du Dieu vivant, dont le Christ ressuscité en gloire est la tête vivante, dont le Saint-Esprit est le Guide vivant, et la Parole de Dieu la Charte vivante !

C'est pour unir et réunir cette assemblée bénie que les langues divisées furent envoyées, en grâce, le jour de la Pentecôte. Tôt après que le Seigneur Jésus-Christ eut pris son siège à la droite de la puissance, au milieu des splendeurs de la majesté céleste, il envoya le Saint-Esprit pour que ses disciples pussent proclamer avec efficace la bonne nouvelle du salut aux oreilles de ses meurtriers. Et attendu que ce message de pardon et de paix était destiné à des hommes de divers langages, le messager céleste descendit, tout prêt à s'adresser à chacun « dans son propre dialecte, celui du pays où il était né. » Le Dieu de toute grâce a mis en évidence — de manière à ne pouvoir s'y tromper — qu'il désirait trouver accès dans chaque cœur avec la réjouissante annonce de sa grâce. L'homme, dans la plaine de Schinar, n'avait pas besoin de Dieu ; mais, au jour de la Pentecôte, Dieu montrait qu'il avait besoin de l'homme. Béni soit à jamais son saint nom ! Dieu avait envoyé son Fils que les hommes venaient de mettre à mort ; et maintenant il envoie le Saint-Esprit pour dire aux hommes que, par ce sang même qu'ils avaient répandu, il y a pardon pour le crime commis en le répandant. Oh ! que cette pure et merveilleuse grâce soumette nos cœurs et les lie à celui qui en est, à la fois, la source

et le canal. ! La grâce de Dieu a dépassé de beaucoup l'inimitié de l'homme ; elle a triomphé de toute l'opposition du cœur humain et de toute la rage de l'enfer.

Ainsi donc, en Gen. XI, des langues divisées furent envoyées en *jugement*. En Act. II, des langues divisées furent envoyées en *grâce*. Le Dieu de toute grâce voulait mettre tout homme à même d'entendre parler du salut parfait, et de l'entendre dans les accents auxquels son oreille avait été accoutumée dès les premiers murmures de l'amour d'une mère à son petit enfant : « la propre langue dans laquelle il était né. » Que cette langue fût douce ou rude, raffinée ou barbare, le Saint-Esprit voulait l'employer comme un moyen de faire parvenir le précieux message directement au pauvre cœur. Si des langues divisées avaient été données jadis pour disperser en jugement, elles étaient données de nouveau pour rassembler en grâce, non plus maintenant autour d'une tour terrestre, mais autour d'un Christ céleste ; non pour l'exaltation de l'homme, mais pour la gloire de Dieu.

Il vaut encore la peine de remarquer que, lorsque Dieu donna la loi du haut du mont Sinaï, il ne parla que dans un seul et même langage à un seul et même peuple. La Loi fut soigneusement enveloppée dans une seule langue, et déposée au milieu d'une seule nation. Il n'en est pas de même de l'Évangile. Quand il s'est agi de celui-ci, le Saint-Esprit lui-même descend du ciel sous forme de langues divisées, pour accompagner en tous lieux l'émouvant message de la paix, et pour le faire parvenir « à toute créature sous le ciel, » dans le dialecte même de chaque pays. C'est là un grand fait moral, qui devrait exercer une puissante influence sur

nos cœurs. Quand Dieu parlait pour exprimer ce qu'il exigeait et ce qu'il défendait, il le fit dans un seul langage ; mais quand il proclamait le message de vie et de salut, de pardon et de paix, par le sang de l'Agneau, il parla dans tous les idiomes qui se parlent sous le ciel. Quand c'est le devoir de l'homme qu'il faut déclarer, Dieu parle en un seul dialecte, mais quand c'est le salut de Dieu qu'il faut publier, il parle dans toutes les langues.

Assurément, ce contraste a quelque chose à nous dire. Ne montre-t-il pas bien clairement ce qui est le plus en harmonie avec la pensée de Dieu : de la loi ou de la grâce ? Béni soit son nom ! il prend plaisir dans la grâce. La Loi et le jugement sont son œuvre étrange. Il a dit qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui publient la bonne nouvelle ; tandis que, touchant ceux qui voulaient, au milieu des saints, être les docteurs et les fauteurs de la loi, il a fait dire à Paul : « Je voudrais que ceux qui vous troublent se retranchassent même. » Ainsi ses actes et ses paroles font voir quelle est la pente de son cœur plein d'amour envers de pauvres et indignes pécheurs. Il n'a rien laissé en arrière de tout ce qui pouvait être fait, de tout ce qui pouvait être dit, pour démontrer son entière disposition à sauver et à bénir ; par conséquent, tous ceux qui meurent dans leurs péchés périront inexcusables ; et ces effrayantes paroles retentiront à jamais à travers les régions des ténèbres éternelles : « *Je voulais, mais vous n'avez pas voulu !* » Lecteur, pensez-y ! Êtes-vous encore dans vos péchés ? S'il en est ainsi, je vous conjure instamment de fuir dès maintenant, arrière de la colère à venir. Acceptez le message du pardon, qui vous est, à

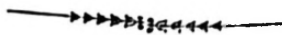
présent encore, envoyé dans votre propre langue, et, tout joyeux, continuez votre chemin.

Pour conclure, nous pourrions ajouter, que Gen. XI, Act. II et Apoc. VII, 9-17, rapprochés, forment un beau groupe d'écritures. Dans le premier, nous voyons les langues divisées envoyées comme *jugement*; dans le second, les langues divisées données en *grâce*; et dans le troisième, des langues divisées réunies dans la *gloire*. Ah! nous pouvons bien dire : « Tes témoignages sont admirables, c'est pourquoi mon âme les garde » (Ps. CXIX, 129).



Explication de passages.

Quoique nous n'ayons pas l'habitude de répondre aux lettres dont les auteurs ne se font pas connaître, nous dirons, par exception, au frère qui se signe M. P. sans indiquer son domicile, que nous ne comprenons pas que des chrétiens puissent confondre le trône de l'Ancien des jours en Daniel (VII, 9), le grand trône blanc en Apocal. (XX, 11) et le tribunal du Christ en 2 Corinth. (V, 10). Nous ne voyons pas de tribunal dans la 1^{re} épître de Jean; c'est probablement à 1 Jean IV, 17, que l'on fait allusion; mais nous espérons revenir sur ce dernier passage. Quant aux autres, nous rappelons aux amis qui les confondent, que « celui qui croit ne viendra point en jugement » (Jean V, 24); que devant le grand trône blanc, comparaissent seulement « les morts; » que « nous devons tous être manifestés (mis dans la lumière, et non jugés) devant le tribunal du Christ (c'est-à-dire de celui-là même qui nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption) afin que chacun reçoive selon ce qu'il aura fait dans son corps. » Sans doute, il s'agit ici de rétribution, et c'est une pensée sérieuse et solennelle, mais il n'est pas question, pour les saints, d'un jugement de leurs personnes, car « celui qui croit n'est point jugé, » mais d'une appréciation ou d'un jugement de la manière dont ils ont répondu à la grâce de Dieu, — tout étant manifesté dans et par la lumière parfaite.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le puits de Sichar.*(Jean IV.)**(Suite de la page 275).*

En poursuivant nos méditations sur la remarquable scène qui se passe au puits de Sichar, ce qui nous frappe c'est l'insistance avec laquelle la femme présente ses questions. Elle n'a pas plus tôt reçu une réponse, qu'elle met en avant une question nouvelle. A son premier « comment ? » le Seigneur avait répondu en lui parlant du « don de Dieu, » et cette réponse même devient pour elle le motif d'une autre question. « La femme lui dit : Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond, d'où as-tu donc cette eau vive ? »

Pauvre femme ! combien peu elle connaissait encore celui auquel elle parlait ! — Le puits pouvait être profond en effet, mais il y avait quelque chose de plus profond encore, savoir les profonds besoins de son âme ; et quelque chose de plus profond encore que ces besoins, savoir la grâce qui avait fait descendre le Christ des

cieux pour répondre à ces besoins. Mais elle connaissait si peu ce qu'il était, qu'elle pouvait lui dire : « Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné le puits ; et lui-même en a bu, et ses fils, et son bétail ? » Elle ne savait pas qu'elle s'adressait au Dieu de Jacob — à Celui qui avait formé Jacob et qui lui avait donné tout ce qu'il avait pu posséder. Elle ignorait tout cela. Ses yeux étaient encore fermés, et c'est là la clef de ses singulières questions.

Il en est toujours de même. Partout où vous voyez des gens soulevant des questions, vous pouvez être parfaitement sûr que leurs yeux ne sont pas encore ouverts. Le rationaliste, le sceptique, l'incrédule sont des aveugles — et c'est cela même qui les fait poser des questions, soulever des difficultés, se former des doutes. Ils peuvent être fort instruits, néanmoins on est stupéfait d'entendre parfois quelles absurdes questions ils peuvent avancer. Un enfant, en connaissance spirituelle, aurait bien sujet de sourire aux difficultés présentées par d'érudits incrédules aux cheveux gris.

Cependant, dans le cas de la Samaritaine, les questions n'étaient pas tant l'effet d'une audacieuse incrédulité, que de l'aveuglement et de l'ignorance naturels ; aussi le Seigneur l'écoute avec patience. En certaines occasions, il savait comment faire taire et congédier un questionneur indiscret ou curieux ; mais il était d'autres occasions où il pouvait, plein de miséricordieuse condescendance et avec une patience parfaite, écouter le pauvre et ignorant interrogateur, dans le but de répondre à ses questions, de résoudre ses doutes et de dissiper ses craintes.

Il en était ainsi au puits de Sichar. Le Sauveur avait

résolu de se faire connaître à cette malheureuse et coupable femme ; en conséquence, il la supporte et la suit dans toutes ses interrogations ; il résout, l'une après l'autre, ses difficultés, et ne la laisse pas avant d'avoir parfaitement convaincu et satisfait son âme en se révélant à elle. Elle pensait que le puits était profond, et demandait avec étonnement si celui qui lui parlait était plus grand que son père Jacob. Elle ne pouvait pas concevoir comment il pourrait se procurer cette eau dont il parlait. « Jésus répondit et lui dit : Quiconque boit de cette eau-ci, aura de nouveau soif. » Quelque profond que fût le puits, il contenait bien peu d'eau, en comparaison de la soif qu'il devrait apaiser. Les puits les plus profonds et les plus remplis de la terre peuvent être sondés et épuisés, et après tout l'âme demeure altérée. L'inscription, gravée par la main de Jésus sur la fontaine de Sichar, peut être écrite sur toutes les fontaines de ce pauvre et périssable monde : « Quiconque boit de cette eau-ci, aura de nouveau soif. » L'homme riche, de Luc XVI, n'avait que trop bu dans les sources de ce monde ; mais il avait de nouveau soif. Oh ! oui, étant en enfer, et élevant ses yeux, comme il était dans les tourments, il implorait, mais implorait en vain, une seule goutte d'eau pour rafraîchir sa langue desséchée. Il n'y a pas une seule goutte d'eau dans l'enfer. Sérieuse pensée ! sérieuse pour tous, mais des plus effrayantes pour tous ceux qui poursuivent la luxure, le plaisir et les grandeurs, qui emploient leur temps à courir d'une fontaine à l'autre dans ce monde, sans songer à une éternité de soif ardente dans le lac de feu. Que Dieu, par son Esprit, veuille arrêter ceux qui sont tels et les amener à Jésus-Christ, qui donne

cette eau vive de laquelle celui qui boit n'aura plus jamais soif !

Qu'elle est consolante cette parole : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif, à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai sera *en lui* une fontaine d'eau *jaillissante* jusque dans la vie éternelle. » Voilà ce qui satisfait et apaise les besoins d'une âme : elle possède au dedans d'elle une fontaine d'eau vive, toujours fraîche, toujours courante, toujours jaillissant en haut vers sa source originelle ; car les eaux cherchent toujours leur niveau. Notre Seigneur veut parler ici du Saint-Esprit qui habite dans tout vrai croyant, et qui est le puissant moyen de communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. En Jean III, 3, il est question du Saint-Esprit considéré quant à son œuvre de *vivification*. Au chap. IV, 14, il est présenté comme la puissance de *communion*, et au chap. VII, 38, comme la puissance du *ministère*. C'est par le Saint-Esprit que l'âme est régénérée ; par lui que nous sommes rendus capables d'avoir communion avec Dieu et d'y demeurer, et par lui que nous devenons des canaux de bénédiction pour d'autres. Tout cela provient du Saint-Esprit qui nous unit, par un lien éternel, à Christ, le Chef de la nouvelle création, en qui et par qui nous jouissons de toutes les bénédictions et de tous les privilèges, dont il a plu au Père de nous enrichir.

Mais remarquez comme tout cela ressort de notre récit : « La femme lui dit : Seigneur, donne-moi de cette eau, afin que je n'aie pas soif, et que je ne vienne pas ici pour puiser. » Elle est encore dans les ténèbres. Son cœur ne semble pas encore avoir été atteint. Ses yeux sont fermés, son intelligence est obscurcie. Le

Sauveur des pécheurs était devant elle, mais elle ne le connaissait pas. Il lui faisait entendre des paroles de grâce, mais elle ne les comprenait pas. Il lui avait demandé à boire, elle lui répondait par un « *Comment?* » Il lui avait parlé du don de Dieu, elle répliquait par un « d'où? » Il lui avait fait entrevoir une source éternelle, elle n'y voit que l'avantage de s'épargner la peine de venir puiser l'eau du puits. Que reste-t-il à faire à son égard? Uniquement et précisément ceci : « Va, appelle ton mari, et viens ici. »

C'est là, en effet, la grande affaire, qui va donner un tout autre tour aux pensées de cette malheureuse femme. Notre Seigneur est forcé, pour ainsi parler, de prendre une flèche de son carquois et de la lancer directement à la conscience de la Samaritaine. Elle avait dit : « Donne-moi de cette eau, » Jésus lui répond : « Va, appelle ton mari, » ce qui revient à ceci : « Si tu désires de cette eau dont je t'ai parlé, tu ne peux l'obtenir que comme une pauvre pécheresse au cœur brisé par le sentiment de ton indignité. » Chose vraiment merveilleuse ! Qui pourrait sonder toute la profondeur de ces deux mots dans la bouche du Christ : « Va » et « viens? » Elle devait non-seulement aller et appeler son mari, mais encore revenir à Christ telle qu'elle était moralement. C'était là pour elle le moyen d'obtenir de l'eau vive. « Va, appelle ton mari. » Ces paroles font rayonner la *vérité* sur la conscience de la femme, dans le but de manifester son véritable état moral ; mais celles-ci : « Viens ici » sont l'expression bénie de la *grâce* qui pouvait inviter une aussi misérable créature à venir à lui, absolument telle qu'elle était,

pour recevoir l'eau vive, comme un don gratuit de sa main.

Tout lecteur tant soit peu attentif peut apercevoir quel puissant effet fut produit en cette femme par l'entrée du dard aigu de la conviction dans sa conscience. Maintenant pour la première fois, elle dit : « Seigneur, je vois. » C'était déjà beaucoup pour elle ; ses yeux commençaient à s'ouvrir : elle voit quelque chose. Elle comprend qu'elle est en présence d'un personnage mystérieux qu'elle prend pour un prophète. C'est à travers sa conscience que les premiers rayons de la lumière divine pénètrent comme de force dans tout son être moral. Elle découvre que celui qui lui avait demandé à boire connaissait tout ce qui la concerne, et que néanmoins il lui avait adressé sa demande, il s'était entretenu avec elle, il ne l'avait point méprisée. C'était bien là un moment décisif dans l'histoire de sa vie spirituelle.

Lecteur, avez-vous jamais connu par expérience un pareil moment ? Votre conscience s'est-elle réellement une fois trouvée en présence de cette lumière qui manifeste tout ? Vous êtes-vous jamais considéré vous-même comme un pauvre pécheur, perdu, coupable, sans Christ, méritant l'enfer ? Est-ce que la flèche est entrée dans votre conscience ? Christ a, dans son carquois, des flèches de divers genres. Il avait une flèche pour un homme d'entre les Pharisiens ; il avait une flèche pour la femme de Sichar. C'étaient des flèches différentes, mais elles faisaient chacune son œuvre. « Celui qui pratique la vérité, vient à la lumière, » telle était la flèche pour le Pharisien. « Va, appelle ton mari, » telle était la flèche pour la femme de Sichar. Elles sont, sans aucun doute, entièrement différentes,

mais chacune a son œuvre à faire. Il faut que la conscience soit atteinte. Il faut que la question de péché et de justice soit résolue en la présence de Dieu. Eh bien, lecteur, votre conscience a-t-elle été atteinte? Cette grande et tout importante question a-t-elle été réglée entre votre âme et Dieu? S'il en est ainsi, vous serez à même de comprendre le reste de cet attrayant récit.

Arrivés à ce point de notre sujet, nous pouvons remarquer qu'il y a trois choses à considérer dans l'histoire de la Samaritaine : un pécheur manifesté, un Sauveur révélé, un saint dévoué. Ces mots : « Va, appelle ton mari » manifestent la pécheresse. Mais n'avons-nous pas souvent observé que, lorsque la conscience d'un pécheur est travaillée au sujet de ses péchés et des droits de Dieu, il est fort porté à se laisser préoccuper par des questions relatives au mode et aux lieux de culte? N'en a-t-il pas été ainsi de la plupart d'entre nous? Il y en a peu qui aient parcouru les premiers degrés de ce que l'on appelle la vie religieuse sans que leur cœur ait été plus ou moins troublé par les prétentions rivales d'églises ou de dénominations diverses. Où dois-je rendre culte à Dieu? A quelle dénomination dois-je me joindre? A quelle église m'agréger? Quelle est la plus conforme à l'Écriture? Voilà tout autant de questions que plusieurs d'entre nous ont cru devoir examiner sérieusement, et cela même parfois longtemps avant que nos âmes eussent trouvé le repos dans la foi en un Sauveur révélé : précisément comme la pauvre femme de Sichar. Elle n'a pas plus tôt donné essor à ce mot : « *Je vois,* » qu'elle se met à discourir sur les lieux de culte : « Nos pères ont adoré sur cette mon-

tagne-ci, et vous dites qu'à Jérusalem est le lieu où il faut adorer. * Les uns adorent ici, d'autres adorent là : où donc devons-nous adorer ?

Or, sans vouloir le moins du monde contester l'intérêt que présentent de telles questions, nous n'en affirmons pas moins très-positivement que ce ne sont pas des questions sur lesquelles doit s'arrêter un pécheur reconnu comme tel ou convaincu. Pour un tel homme, la grande affaire, celle qui absorbe toutes les autres, c'est de se mettre, c'est de se trouver en la présence d'un Sauveur révélé. Oui, nous le répétons, et cela de la manière la plus solennelle, ce dont un pécheur reconnu a besoin, c'est non pas d'un lieu de culte, d'une secte, d'une église ou d'une dénomination, mais d'un Sauveur révélé. Que cette pensée soit sérieusement pesée, bien comprise et soigneusement gardée dans l'âme : *Un pécheur convaincu ne peut jamais devenir un saint dévoué, avant d'avoir trouvé avec bonheur sa place aux pieds d'un Sauveur révélé.*

Qu'on nous permette d'insister sur la sérieuse importance du point qui nous occupe. On a fait souvent beaucoup de mal aux âmes, on a compromis les vrais intérêts du christianisme pratique, en occupant ces âmes d'églises et de dénominations, au lieu de les entretenir d'un Dieu-Sauveur. Celui qui se joint à une église avant d'avoir trouvé Christ, s'expose au grand danger de faire d'une église une marche ou un échelon pour arriver à Christ ; or il n'est que trop fréquent de voir que ces échelons pour arriver à Christ, se trouvent ensuite être des échelons pour éloigner de Christ. Nous n'avons pas besoin d'échelons pour aller à Christ. Il s'est assez approché de nous pour rendre inutile un semblable moyen.

La Samaritaine adultère n'exigeait rien de pareil : Christ était à côté d'elle quoiqu'elle ne le connût pas, et il travaillait patiemment à la déloger de toutes les cachettes dans lesquelles elle s'abritait, afin qu'elle pût se voir elle-même comme une grande pécheresse, et le voir lui, Jésus-Christ, comme un grand Sauveur, apportant du ciel une grâce parfaite pour la sauver, non-seulement de la culpabilité et des conséquences de son péché, mais aussi de la pratique et de la puissance de ce péché. Que pouvait faire pour elle cette montagne ou Jérusalem ? » N'était-il pas évident qu'une question préalable et supérieure appelait sa sérieuse attention, savoir ce qu'elle avait affaire avec ses péchés — comment elle pouvait être sauvée ? Pouvait-elle aller, appeler son mari, et se rendre à la montagne de Samarie ou au temple de Jérusalem ? Quel soulagement ces lieux pouvaient-ils apporter à son cœur angoissé ou à sa conscience chargée ? Pouvait-elle là trouver le salut ? Pouvait-elle là adorer le Père en esprit et en vérité ? N'était-il pas clair qu'elle avait besoin du salut, avant de pouvoir adorer en quelque lieu que ce fût ?

Une réponse complète et fidèle est donnée à toutes ces questions dans ces paroles : « Jésus lui dit : Femme crois-moi : l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez, vous ne savez quoi, nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Ainsi donc le Seigneur montrait clairement à la fem-

me, non-seulement qu'elle était une pécheresse, mais encore qu'il ne lui servait de rien de porter son esprit sur des questions relatives à des lieux de culte. Elle avait besoin du salut, et ce salut elle ne pouvait le trouver que dans la connaissance de Dieu révélé comme Père, en la face de Jésus-Christ. Tel était le fondement de tout culte véritable et spirituel ; pour pouvoir adorer le Père, il faut que nous le connaissions, et le connaître, c'est le salut et la vie éternelle.

Lecteur chrétien, puissions-nous remporter du puits de Sichar une sainte et fort utile leçon, quant au vrai mode de s'y prendre avec les âmes dans l'anxiété. Quand nous en rencontrons quelque-une, ne l'occupons pas de questions de sectes et de partis, d'églises et de dénominations, de symboles et de confessions. Il est vraiment cruel d'en agir ainsi. Ces âmes ont besoin du salut, — elles ont besoin de connaître Dieu, — elles ont besoin de Christ. Cherchons à renfermer leur attention sur cette seule chose, engageons-les à ne pas du tout s'en distraire jusqu'à ce qu'elles aient trouvé Christ. Les questions d'église ont leur place, leur importance et leur intérêt ; mais il est évident qu'elles ne concernent pas les âmes qui sont dans l'anxiété au sujet de leurs péchés. Des milliers, nous le craignons, ont été empêchées de creuser profond et de fonder toutes leurs espérances *sur le roc*, parce qu'on les a imprudemment occupées de questions ecclésiastiques, au moment où leurs yeux venaient de s'ouvrir pour voir, et avant qu'elles pussent dire : « Jésus m'a aimé. » Nous sommes tous si portés à grossir les rangs de *notre* parti, que cela nous expose au danger de penser davantage à engager des gens à se joindre à *nous*, que

de les conduire simplement et directement à Christ. Il faut que ce mal soit jugé. Pour cela, méditons sur l'exemple que nous donne le Maître, dans sa manière d'agir avec la femme de Sichar, et ne nous laissons jamais aller à détourner des âmes précieuses du fondement, de l'objet et de l'esprit du culte, par des discussions inopportunes sur les divers lieux de culte.

Remarquez l'heureux résultat de cette sage et prudente conduite du Seigneur. La femme se trouve maintenant comme enfermée dans une seule chose. Maintenant elle est prête à recevoir un Sauveur révélé; elle lui dit : « Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, vient; quand celui-là sera venu, il nous fera connaître toutes choses. » Elle en a fini, ce semble, avec ses difficultés et ses questions. Elle avait demandé « *Comment?* » et il lui avait répondu. Elle avait demandé « *D'où?* » et il lui avait répondu. Elle avait demandé « *Où?* » et il lui avait répondu. Maintenant que lui reste-t-il à désirer? J'ai besoin du Christ, dit-elle. Il lui répond : Tu l'as. — « C'est moi qui te parle. » C'est assez. Tout est fini maintenant qu'elle a trouvé son tout en Christ. Ce n'est plus une montagne ni un temple, Samarie ni Jérusalem qu'il lui faut. Elle a trouvé Jésus le Messie — un Sauveur-Dieu. Une pécheresse convaincue et un Sauveur révélé se sont rencontrés, face à face, et tout est mis en règle, une fois et pour toujours. Elle a découvert le fait merveilleux que Celui qui lui avait demandé un peu d'eau connaissait tout ce qui la concernait — qu'il pouvait lui dire tout ce qu'elle avait fait, et que néanmoins il lui parlait du salut. Que lui fallait-il de plus? Rien. « La femme donc laissa sa cruche et s'en alla à la ville, et dit aux

hommes : *Venez, voyez un homme* qui m'a dit tout ce que j'ai fait, celui-ci n'est-il point le Christ ?

Ici, nous trouvons une sainte dévouée. L'œuvre était parfaite. Comment pouvait-il en être autrement, puisque c'était la main du Maître qui l'avait opérée ? Il avait mis à l'épreuve la conscience de la Samaritaine jusqu'à ses plus intimes profondeurs, — il l'avait manifestée à ses propres yeux telle qu'elle était — il l'avait poursuivie et chassée de toutes ses retraites et de ses faux refuges — il lui avait montré l'inutile déception de s'occuper de lieux de culte — il lui avait fait sentir que rien, si ce n'est Christ lui-même, ne pouvait répondre à ses besoins — enfin, il s'était révélé à elle, il avait pris pleine possession de son âme, et lui avait fait ressentir, par une expérience bénie, toute la puissance *de déplacement* qu'une nouvelle affection possède. Elle avait quitté Sichar le matin, comme une misérable femme, comme une adultère dégradée, et elle y rentrait comme une rachetée heureuse et sainte, comme une servante dévouée du Christ. Elle laisse la cruche derrière elle et retourne à la scène de ses crimes et de son avilissement, pour en faire la scène de son témoignage éclatant et décidé pour Christ : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Précieux témoignage ! Précieuse invitation !

Lecteurs chrétiens, que ce soit aussi là notre affaire désormais. Puissions-nous aussi avoir pour principal objet, d'inviter les pécheurs d'aller à Jésus. Avec quel empressement la femme l'entreprend ! Elle n'a pas plus tôt trouvé Christ pour elle-même qu'elle entre activement dans cette œuvre bénie de conduire les autres aux pieds du Sauveur. Allons et faisons de même. Cher-

chons, par parole et par œuvre — « de toute manière, » comme le dit l'apôtre (1 Cor. X, 22), à rassembler des âmes, en aussi grand nombre que possible, autour du Fils de Dieu. Plusieurs d'entre nous, sans doute, ont à se juger pour la tiédeur qu'ils mettent à cette œuvre excellente. Nous voyons des multitudes se précipitant sur la grande route large et spacieuse qui descend à l'éternelle perdition, et cependant combien peu nous sommes émus à cette vue ! Comme nous sommes lâches et lents à faire retentir à leurs oreilles, ce mot évangélique si vrai et si approprié à leur état : « Venez ! » Oh ! si nous avions plus de zèle, plus d'énergie, plus de ferveur ! Que le Seigneur nous accorde un si profond sentiment de la valeur des âmes immortelles, du prix infini de Christ, et des réalités solennelles et redoutables de l'éternité, qu'il nous pousse à agir avec plus d'instances et plus de fidélité sur les âmes de nos semblables !



Amitié.

Le Seigneur Jésus parle de ce privilège comme appartenant à ses saints par les divines richesses de la grâce, lorsqu'il dit : « Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père » (Jean XV, 15).

Cette amitié, cette communication des secrets, donne une idée étonnante de bienveillance, de confiance et

d'intimité. Quand nous prions, nous sentons que nous avons *besoin* de quelque chose ; quand nous servons ou que nous adorons, nous sentons que nous *devons* quelque chose à Dieu, — ou du moins qu'il en est digne ; — mais quand nous recevons des communications — non pas des commandements comme de la part d'un maître, mais des communications comme de la part d'un ami — nous écoutons, sans nécessairement nous préoccuper de notre propre condition, libres de tout sentiment de besoin ou d'obligation. L'attitude qui nous convient alors, c'est d'être *assis* — non pas debout, comme Marthe, pour servir ; ni à genoux, comme Marie, pour adorer ; mais comme Lazare, assis (Jean XII).

Les inspirations d'un prophète ne sont pas de la même nature que les communications que reçoit un ami ; elles n'impliquent pas la même proximité ou la même dignité. Un prophète reçoit une inspiration en qualité de vaisseau ou d'oracle, et il se peut qu'il ne la comprenne pas, comme il se peut qu'il la comprenne ; un ami *apprend* les secrets sur le pied de la *confiance personnelle*.

Selon la grâce et l'appel de Dieu, tous les élus, je le reconnais, sont honorés de ce privilège ; mais je crois que, parmi eux, *Abraham, Moïse, David* et *Jean* le possédaient d'une façon toute particulière : ils en sont l'illustration.

Ce que l'Éternel allait faire touchant Sodome fut déclaré à Abraham : « Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire ? » dit l'Éternel ; puis il lui fait part de ce qui l'amenait à Sodome (Gen. XVIII).

Quel moment solennel que celui-là ! L'Éternel était

venu à la tente d'Abraham à Mamré, et là s'était assis à sa table et à son festin. Le *Juge* de Sodome conversait avec le *vainqueur* de Sodome ; le divin Juge de cette cité vile et réprouvée, avec celui qui en avait déjà, par la foi et par la victoire de la foi, repoussé toutes les offres. Je le répète, quel moment ! Et dans la confiance que tout cela inspirait, Abraham s'approcha et se tint devant l'Éternel, tandis que les anges serviteurs se retiraient et continuaient leur chemin.

Voilà ce qui est vraiment plein de bénédiction. Et il en fut de même de Moïse en son temps ; car nous lisons : « Et l'Éternel parlait à Moïse face à face, comme un homme parle avec son intime ami » (Exode XXXIII, 44).

C'est merveilleux ! L'Éternel agissait envers Moïse comme un homme agit envers son ami. Il parlait avec lui (voyez vers. 9). Ce qu'il disait ne nous est pas rapporté, parce que l'objet du passage est plutôt de présenter la grâce de cette intimité, ou de cette amitié divine, que de nous fournir des détails. Mais nous voyons dans l'usage que Moïse fait de cette gracieuse confiance, l'usage même qu'en avait fait Abraham autrefois. Il parle des autres à l'Éternel, tout comme Abraham l'avait fait. Il plaide en faveur d'Israël, ainsi que le patriarche avait plaidé en faveur de Sodome. L'Éternel s'était approché de Moïse en qualité d'ami ; il ne recevait pas Moïse comme un solliciteur ou un débiteur : il convenait donc que Moïse occupât cette position et profitât de ce moment d'une façon qui montrât qu'il n'était nullement préoccupé de lui-même.

Et je puis dire que jamais Moïse ne fut plus près de l'Éternel, pas même lorsque, sur la montagne du Pisga,

Dieu lui montrait le pays dans toute sa longueur et dans toute sa largeur. De fait, les deux endroits étaient moralement d'égale élévation pour Moïse ; car dans l'un et dans l'autre, l'Eternel conversait avec lui. Ici, il « parlait » avec lui ; à Pisga, il lui « montrait. » En esprit, c'était la même place, et la plus élevée, pareille à celle occupée plus tard par Elie sur la sainte montagne — car là, comme nous le lisons encore, ils « parlaient avec Jésus » (Luc IX, 50).

Il en fut de même de David, ainsi que nous le voyons en 1 Chron. XVII. David était un *repentant*, se couvrant d'un sac au temps du châtement, et montant par la montée des Oliviers, la cendre sur sa tête, au temps de la révolte d'Absalom. Il était un *adorateur*, chantant et dansant lorsque l'arche de l'Eternel était transportée à Sion. Mais David était aussi un *ami*, comme avaient été Abraham et Moïse. Il reçut par Nathan des communications de l'Eternel ; et alors, comme quelqu'un que le Seigneur, dans les voies de sa grâce, avait ainsi privilégié, « il entra, » lisons-nous, « et s'assit devant l'Eternel » (2 Sam. VII, 18). Ceci encore est vraiment beau et merveilleux, mais en même temps bien convenable. Se tenir debout ou s'agenouiller, dans cette circonstance, n'aurait pas été de l'obéissance ni de la sainteté — car la sainteté consiste à être conséquent avec Dieu : — s'il « chante des plaintes » nous devons « pleurer ; » s'il « joue de la flûte » nous devons « nous réjouir ; » s'il nous reprend et nous châtie, nous pouvons nous couvrir d'un sac devant lui ; mais s'il agit avec nous face à face, comme un homme parle à son ami, nous pouvons et devons nous asseoir devant lui.

Mais encore, Jean était le plus près de Jésus au dernier souper ; il était couché sur son sein. Aussi ce fut lui qui obtint les secrets du cœur de son Maître. Pierre, à distance, *se servit* de la proximité de Jean, et le Seigneur *admit le droit* qu'il y avait, et lui en donna la *prérogative*. Jean pressa de nouveau le sein de Jésus, ayant, comme un Abraham ou un Moïse, la confiance que le secret qui y était renfermé lui serait communiqué (Jean XIII, 25).

Assurément, tout ceci nous parle de la grâce particulière, liée à cette relation d'amis, à laquelle le Seigneur a appelé ses saints. Et nous voyons les saints glorifiés dans l'entière jouissance et la pleine joie de ce privilège ; car sur la sainte montagne (à laquelle j'ai déjà, en passant, fait allusion), Moïse et Elie « parlaient » avec Jésus. Participants de la gloire, ils en connaissaient les *privilèges*, tandis que Pierre, la contemplant, en éprouvait la *puissance*, disant : « Maître, il est bon que nous soyons ici. »

Ce n'est pas pour présenter quelque chose d'étrange ou de frappant que je m'étends sur ce sujet, mais plutôt pour aider les âmes à s'assurer de cet amour dont les élus sont aimés — amour qui nous place dans une position où, oubliant tout à la fois notre besoin et notre obligation, sans nous agenouiller pour supplier, ni nous tenir debout pour servir, nous pouvons nous asseoir pour écouter et recevoir des communications, comme un ami à qui parle son ami. Et quand nous voyons que c'est là une des voies de sa grâce, nous pouvons bien sentir combien nos cœurs sont tardifs à croire ; mais nous ne pouvons pas ignorer que nous

sommes en possession, de la part de Dieu, d'un amour qui surpasse toute connaissance.

Ici, j'ajouterai que ce privilège dont nous parlons, ou cette grâce de l'amitié, est *éminemment* nôtre, comme on le voit si clairement dans l'apostolat de Paul. Paul fut initié au secret qui avait été « caché en Dieu » avant que le monde fût, au mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel Dieu s'était proposé en lui-même (Eph. I, III). Et ceci n'était pas seulement de l'inspiration comme chez un prophète ; c'était une divine communication comme à un ami. Paul *connaissait* le secret, et le connaissait pour lui-même. C'était là une faveur plus grande que celle qui appartenait à un prophète. C'était l'ancien privilège des élus, privilège que nous venons de considérer, mais s'élevant aux rapports avec l'Eglise ou à sa plénitude. En Paul, et ainsi en nous, ce privilège nous place dans une particulière et excellente intimité. « Nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même. » Et, en conséquence, nous sommes « assis, » comme David autrefois, ou comme Lazare de Béthanie, mais c'est « dans les lieux célestes en Christ Jésus » (Eph. II, 6).

Voilà qui est des plus précieux. L'amitié, ainsi que nous l'avons vu, est une nouvelle forme de la grâce. Elle a fait partie des privilèges des élus dès le commencement. Mais pour nous, elle a cette élévation particulière, qui distingue tout ce qui concerne l'Eglise.



Pourquoi êtes-vous troublés ?

Si vous êtes encore étranger à Christ, vous avez bien raison d'être troublé. La pensée de la mort et du jugement à venir peut bien vous donner de l'inquiétude, et Dieu veuille que votre angoisse augmente de plus en plus, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le repos en Jésus.

Il se peut que cette feuille tombe dans les mains d'un chrétien inquiet par le doute. C'est à lui que ces paroles de Luc XXIV, 58, 59, sont particulièrement applicables. C'est Jésus, vivant d'entre les morts, qui dit : « Pourquoi êtes-vous troublés ? et pourquoi s'élève-t-il des pensées dans vos cœurs ? Regardez mes mains et mes pieds. » Quel tendre amour ces paroles expriment ! Il leur avait dit : « Paix vous soit » et son cœur aimant est affecté de voir du trouble et des pensées s'élever dans leurs esprits. Comment un amour aussi profond, aussi sincère, supporterait-il d'être mis en doute ? Il les avait aimés jusqu'à la mort. Son propre corps avait été rompu pour eux sur la croix ; son propre sang avait été répandu pour la rémission de leurs péchés ; comme leur substitut, il était mort sur une croix maudite, pour eux, le Juste pour les injustes. Un d'entre eux l'avait renié, tous l'avaient abandonné ; mais Dieu l'avait ressuscité d'entre les morts pour *leur justification*. Et maintenant que l'objet de son propos éternel est accompli, que la rédemption est consommée, son cœur, débordant d'une joie indicible, se donne à connaître par ces paroles à jamais précieuses : « PAIX VOUS SOIT. » Comment alors aurait-il pu supporter de voir un nuage de trouble, une pensée de doute s'élever dans les cœurs de ceux qu'il avait tant aimés ? Mon cœur se fond à la vue de Jésus prononçant ces douces paroles : « Pourquoi êtes-vous troublés ? et pourquoi s'élève-t-il des pensées dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds. »

Lecteur, crois-tu que ce soit pour tes péchés que Jésus, le saint Fils de Dieu, a souffert cette agonie et cette mort ignominieuse de la croix ? crois-tu qu'il ait été livré pour tes offenses, et qu'en ayant souffert toute la pénalité, Dieu l'ait ressuscité

d'entre les morts pour la justification ? Cela est vrai de tout pécheur qui croit. Et si tu as été amené par le Saint-Esprit à te confier ainsi en *Jésus seul*, cela est vrai aussi de toi. Le cœur toujours rempli de joie, Jésus dit : « Paix vous soit. » Il se peut que, comme Pierre, tu l'aies renié, ou que comme tous les autres, tu l'aies abandonné ; mais, regarde-le, écoute-le. Quelles paroles d'amour, d'un amour qui ne supporte pas d'être mis en question, et *paroles* à toi adressées : « Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi s'élève-t-il des pensées dans vos cœurs. » Comment réponds-tu à ces paroles de Jésus ? Lui dis-tu : Je suis un pécheur si vil, si ingrat. — Il répond : « Regardez mes mains et mes pieds. » Regarde-les donc ; que penses-tu de ces blessures sur le corps ressuscité de Jésus ? Ne parlent-elles pas de paix à ta conscience troublée ? « Le sang de Jésus-Christ nous purifie de *tout* péché. » Oui, mon cher frère en la foi, Jésus ressent vivement chaque pensée de doute qui s'élève dans nos cœurs. Béni soit Jésus ! son œuvre est achevée, c'est en cela que nos âmes se reposent. Nos péchés ont été mis sur lui, ils ne peuvent plus être mis sur nous. A cause de nous, il a supporté la colère ; à cause de lui, il y a paix, paix éternelle pour nous.

Puisse mon lecteur entendre ces paroles de Jésus : « Va-t'en en paix et ne doute plus. » Il ne dit pas : Regardez à *votre* foi, à *vos* sentiments ; ni : Regardez à vos péchés, à vos manquements. Nous pourrions les considérer et désespérer. Mais il dit : « Regardez mes mains et mes pieds, » comme pour dire : N'est-ce pas assez ? pouvais-je vous aimer davantage ?

PENSÉE.

L'espérance de la justice. Avant que Christ vint, le résidu pieux attendait la justice, et Dieu usait de support. Maintenant nous attendons non plus *la justice*, mais *l'espérance de la justice* ; nous attendons ce qui appartient à la justice. « Nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice » (Galat. V, 5).

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Notes sur les Sacrifices.*(Suite de la page 253).*

DE L'OFFRANDE DU GATEAU.

LEVIT. II. — et VI, 14-18.

Nous avons vu, dans l'holocauste, un symbole de Christ se rendant Lui-même volontairement à la porte du tabernacle d'assignation, et s'offrant ainsi de son plein gré Lui-même à Dieu pour nous. L'offrande du gâteau a un autre caractère : elle nous présente Christ dans son humanité et sa perfection comme homme, « l'homme Christ Jésus. » C'est une offrande de bonne odeur à l'Eternel, une chose très-sainte d'entre les offrandes faites par feu à l'Eternel » (vers. 2, 3, 9, 10).

Le gâteau, — quoique dans des circonstances toutes différentes, — porte le caractère de l'offrande de Caïn et non pas celui du sacrifice sanglant d'Abel. Ce sont les choses de la nature, toutes les facultés naturelles de l'homme en Christ, offertes à Dieu. Le gâteau était tiré du fruit de la terre ; il était de fleur de farine

pétrie avec de l'huile et ointe d'huile, et il devait être sans levain (vers. 4, 4-7).

L'humanité de Christ fut parfaite. La volonté de la chair n'entra pour rien dans la naissance de Celui qui, né dans ce monde, devait être appelé le Fils de Dieu : il naquit de la volonté divine. Marie se pliant par la grâce de Dieu à cette volonté, dans la sainte obéissance d'un œil simple et d'un cœur pur, manifesta d'une belle et touchante manière la soumission du cœur et de l'entendement à la révélation de Dieu : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole » (Luc I, 26-28 ; comp. Hébr. X, 5) ! La nature humaine de Christ était exempte de péché, étant conçue du Saint-Esprit : « Cet être saint qui naîtra de toi, sera appelé Fils de Dieu. » Christ était réellement homme, né de femme, mais il était aussi né de Dieu. Comme le gâteau était de fleur de farine *pétrie* avec de l'huile, ainsi la nature humaine de Christ tirait son caractère du St-Esprit dont l'huile est toujours le symbole. Christ n'était pas seulement innocent, mais *saint*.

Mais *pureté* n'est pas *puissance* ; aussi est-ce sous une autre forme qu'est exprimée la puissance spirituelle qui agissait par l'humanité de Christ : le gâteau était *oint* d'huile (vers. 4, 6, 15). Ainsi il est écrit que Dieu a oint du St-Esprit et de puissance, Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance » (Actes X, 38 ; comp. Luc III, 21-22). Ce n'est pas à dire qu'il manquât quelque chose à Jésus, car comme Dieu il aurait pu tout faire ; mais il s'était anéanti Lui-même, et il était venu pour obéir ; aussi n'est-ce qu'après avoir été appelé et oint, qu'il se pré-

senta en public, bien que son entrevue avec les docteurs dans le temple démontre déjà dès le commencement sa relation avec son Père (comp. Luc II, 46-49; III, 21-22). Au baptême de Jean, Celui qui n'a pas connu le péché, vint par grâce là où le péché de son peuple avait placé celui-ci; il s'identifia avec les siens et prit place avec eux devant Dieu, s'anéantissant Lui-même; et dans cette position il fut oint du St-Esprit, descendant du ciel comme une colombe et s'arrêtant sur Lui. De là, il fut emmené par l'Esprit dans le combat pour nous, combat dont il sortit vainqueur par la puissance de l'Esprit. Si Jésus eût repoussé Satan uniquement par la puissance divine comme telle, il est évident qu'il n'y aurait point eu de combat; et en outre, il n'y aurait point eu là d'exemple, ni d'encouragement pour nous. Mais le Seigneur repoussa Satan par un principe qui est notre devoir de chaque jour, savoir l'obéissance, une obéissance intelligente qui se sert de la Parole de Dieu et repousse l'Ennemi avec indignation dès l'instant qu'il se découvre. Si Christ entra dans sa carrière avec la joie et le témoignage qui appartient au Fils, il entra dans une carrière de combat et d'obéissance; « car il convenait à Lui, à cause de qui sont toutes choses et par qui sont toutes choses (vu l'état dans lequel il nous voyait), que amenant plusieurs enfants à la gloire, il consommât le Chef de leur salut par les souffrances » (Hébr. II, 10). Jésus combattit donc dans la puissance de l'Esprit; il obéit dans la puissance de l'Esprit. C'est dans cette puissance de l'Esprit qu'il chassa les démons et qu'il porta nos langueurs; c'est dans la puissance de l'Esprit aussi qu'il

s'offrit Lui-même sans tache à Dieu (Luc IV, 1, 14, 18; Matth. XII, 28; Hébr. IX, 14; Act. X, 38).

Le premier acte d'Adam avait été de rechercher sa propre volonté, et, par sa désobéissance, de plonger dans la misère, et lui-même, et toute sa postérité. Christ, au contraire, est entré dans ce monde de misère, se dévouant à faire la volonté de son Père, se dépouillant de lui-même, afin qu'à tout prix Dieu fût glorifié. Il a été, dans ce monde, l'homme soumis, dont toute la volonté était de faire la volonté de son Père, — le premier grand acte, — et, en même temps, la source de toute obéissance humaine et de la gloire de Dieu par cette volonté d'obéissance. On ne peut pas lire l'évangile de Jean, où le caractère du Sauveur est particulièrement mis en relief, sans y trouver à tout moment ce parfum d'obéissance, d'amour et de complet renoncement à soi-même qui s'exhalait de tout ce que Jésus faisait : ce n'est pas une histoire que nous lisons, mais Christ lui-même que nous contemplons, et aussi la méchanceté de l'homme qui se fraie un chemin jusque dans la sainte retraite où l'amour avait caché sa gloire, et la force à se manifester. Jean nous montre cet Être divin qui était revêtu d'humilité, et qui traversait, dans un esprit de douceur, un monde qui le rejetait. S'il était contraint de paraître, ce n'était jamais que pour donner toute sa puissance et sa gloire à son abaissement volontaire qu'il n'abandonne jamais, pas même quand il est obligé de reconnaître sa divinité. C'était bien Celui qui s'appelle « Je suis » (comp. Ex. III, 14; Jean VIII, 58), mais dans l'abaissement et l'isolement de la plus parfaite et plus humble obéissance. Il n'y avait en Lui aucun secret désir de garder

sa place au milieu de son humiliation ; la gloire de son Père était tout le désir de son cœur. « *Il est écrit,* » telle était sa réponse à l'Adversaire ; « il est écrit : l'homme ne vivra pas de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Ailleurs il dit : « Comme le Père m'a dit, ainsi je fais ; » — « le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père ; » — « j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (voyez encore Matth. III, 15-15 ; XVII, 26-27 ; Jean IV, 34 ; VI, 57-40 ; X, 18 ; Hébr. V, 8 ; etc.).

Cette obéissance absolue répandait comme un parfum exquis sur tout ce que Jésus faisait : il apparaissait toujours comme un envoyé ; il recherchait la gloire de son Père ; il était venu pour faire *tout* ce que le Père pourrait vouloir. Et qui eût pu entreprendre cette œuvre immense, si ce n'est Lui seul, Lui en qui la capacité et le pouvoir d'accomplir toute la volonté du Père, quelle qu'elle pût être, s'identifiait avec une obéissance qui n'avait aucune volonté, si ce n'est celle de faire la volonté d'un autre ? Il n'était cependant qu'un homme simple et humble ; mais dont l'humanité aussi convenait parfaitement à l'œuvre qu'il s'agissait d'accomplir.

Tout ce que la nature humaine avait de pur et d'aimable au milieu de sa misère, se trouvait dans toute son excellence en Jésus : séparé du mal du péché, mais qui volontairement s'assujétissait aux afflictions qui sont la conséquence du péché. Il n'y avait rien de saillant ou d'inégal dans son caractère, — comme le gâteau était tiré du fruit de la terre, et devait être de fine farine, — parce que dans son humanité tout était dans un parfait assujétissement à Dieu. Chaque trait de

son caractère avait sa place, se montrait et agissait en son temps, et ensuite disparaissait ; chaque élément de sa nature humaine obéissait à l'impulsion que lui donnait la volonté divine, et, ensuite, cessait d'agir pour rentrer dans une tranquillité pure de tout égoïsme. Tout dans l'humanité de Christ était ainsi en harmonie ; tout y répondait aux pensées de Dieu dont les conseils de grâce, de sainteté, de bonté, et cependant de jugement quant au mal, de plénitude de bénédiction et de miséricorde (douce mélodie pour toute oreille fatiguée !) trouvaient leur expression en Christ et en Lui seul.

Ainsi toutes les grâces qui étaient en Christ étaient présentées à Dieu et montaient toujours vers Lui, comme un encens d'agréable odeur, brûlé tout entier pour Dieu (comp. vers. 1 et 2 ; et Ex. XXX, 34-38). Il en était de même de l'intercession de Christ ; car elle était un fruit de son saint amour : ses prières qui étaient l'expression d'une sainte dépendance, et infiniment agréables à Dieu et puissantes auprès de Lui, s'élevaient vers Dieu, et remplissaient la maison comme d'un parfum odoriférant (comp. Apoc. VIII, 3-4). « L'Éternel flaira une bonne odeur, » et la bénédiction, et non pas la malédiction, fut répandue pour nous (comp. Gen. VIII, 21). *Nous*, nous présentons souvent à l'acceptation de l'homme les grâces que nous possédons ; mais Christ agissait toujours en vue de Dieu seul, et l'encens de ses services, de son cœur, de ses affections, de toute sa vie montait toujours vers Dieu : il était ajouté au gâteau, parce qu'en Jésus, il était un fruit, une expression de sa nature.

Nous avons déjà fait remarquer que le gâteau, qui était présenté à Jéhovah en offrande de bonne odeur, de-

vait être « *sans levain* » (vers. 4, 5, 11-12). Le levain dans les Ecritures est toujours le symbole de la corruption, soit dans le sens abstrait, soit dans la pratique (voyez Ex. XII, 15 ; XIII, 6-7 ; Matth. XIII, 33 ; XVI, 6 ; 1 Cor. V, 6, 7, 8). Aucune puissance du St-Esprit n'était capable d'effacer ou de rendre comme non-venu le mal, là où le mal existait, pour rendre ainsi l'objet propre à être placé sur l'autel en offrande faite par feu de bonne odeur à l'Eternel ; toute offrande dans laquelle la sainteté de Dieu, mettant à l'épreuve par le feu, aurait pu découvrir, en quelque manière, quelque chose qui n'aurait pas été absolument bon, ne pouvait être placée sur l'autel en offrande de bonne odeur. Jésus, soit dans sa nature, soit dans sa vie, a été sans péché, et cela seul l'a rendu propre à être offert sur l'autel, comme le gâteau « *sans levain* » pétri avec de l'huile et oint d'huile, ou comme la gerbe tournoyée devant l'Eternel selon l'ordonnance de Lévit. XXIII, 9-14 (voyez aussi Lévit. II, 14-16). Mais l'Eglise, par sa nature, n'étant pas sainte, ne peut jamais être ainsi offerte : le gâteau qui la représente est fait *avec du levain*, et il ne peut pas être placé sur l'autel, bien que dans certains cas, il puisse être présenté à Dieu, comme nous allons le voir.

Les vers. 9 à 14 et 15 à 22 du chap. XXIII du Lévitique, renferment une instruction précieuse pour nous sous ce rapport, et qui vient confirmer admirablement le principe que nous venons d'établir. A la première des fêtes, dont ces versets nous occupent (Lévit. XXIII, 9-14), le sacrificateur prenait une gerbe des premiers fruits de la moisson, et qui était ainsi évidemment « sans levain ; » et il la tournoyait devant l'Eternel,

accompagnant l'offrande de sacrifices de bonne odeur, mais d'aucun sacrifice pour le péché. C'est ainsi que Christ, s'étant offert à Dieu parfaitement pur (Hébr. IX, 14), ressuscita d'entre les morts, « premier-né d'entre les morts, » « les prémices de ceux qui dorment » (Col. I, 18 ; 1 Cor. XV, 20-25). Ensuite, 50 jours après, à la fête de la Pentecôte ou des premiers fruits, on présentait, en offrande tournoyée, deux pains, cuits *avec du levain*, accompagnés de sacrifices de bonne odeur, et d'un sacrifice pour le péché qui devait servir de correctif au levain que les pains contenaient. Ainsi aussi, le jour de la Pentecôte, après que Christ ressuscité fut monté au ciel et qu'il eut présenté au Père une justice parfaite, l'Eglise fut formée et consacrée par le St-Esprit pour être présentée à Dieu, non comme un sacrifice de bonne odeur fait par feu, parce que par nature elle n'est pas sainte, mais comme les pains des premiers fruits, en vertu du sacrifice de Christ qui a fait l'expiation pour elle. Envisagés comme étant sur la terre, ceux qui forment l'Eglise ont encore une nature corrompue, qui a besoin du sacrifice de Christ pour expier le levain qu'elle renferme et qui ne cesse pas d'exister, bien qu'elle soit surmontée par la puissance du St-Esprit : mais en vertu du sacrifice d'expiation, l'Eglise peut être offerte à Dieu (comp. Jacq. I, 18 ; Rom. XV, 16 ; et aussi Rom. XII, 1). Etant né de nouveau et possédant une nature nouvelle, je ne découvre pas seulement en moi les œuvres de la vieille nature, mais « je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite *point* de bien (Rom. VII, 18 ; comp. VIII, 7 ; Ephés. II, 1-3) ; mais j'ai cette assurance consolante que le péché que j'ai découvert, que je hais et

que je juge, est ôté. Dieu montre d'abord qu'il n'y a point de justice dans l'homme qui, à la fois, a violé la loi et a rejeté Jésus ; mais ensuite, en vertu de l'œuvre que Christ a accomplie, le St-Esprit vient à nous avec un message de paix ; il nous apprend que, dans le sacrifice de Christ, tout ce qu'il fallait pour que la grâce de Dieu pût agir envers nous en justice, a été présenté à Dieu et a été agréé par Lui. Non pas que l'œuvre de Jésus ait eu besoin d'incliner le cœur de Dieu vers nous ; mais en vertu de cette œuvre, Dieu peut agir envers nous selon le besoin de son cœur, justement, et selon les exigences de sa gloire, tandis que s'il avait agi en grâce en dehors de l'acte de Jésus, c'eût été la grâce sans la justice. Il y a, pour le pauvre pécheur, un bonheur immense à considérer Jésus comme le motif de la grâce, et un repos parfait dans la connaissance que la grâce règne par la justice. De cette manière je me trouve débiteur constant de la grâce, car lorsque je suis offert chaque jour à Dieu, le sacrifice pour le péché sans lequel je ne pourrais pas être présenté, est également offert ; et ainsi *Dieu* est glorifié et non pas l'homme, car ce n'est que par Jésus que je m'approche.

Un autre fait remarquable que nous trouvons dans les sacrifices de prospérité, vient encore à l'appui de ce que nous venons de dire (voyez Lévit. VII, 11-14). Dans ces sacrifices, Christ avait sa part, et l'homme aussi la sienne ; c'est pourquoi il y avait des gâteaux sans levain et des gâteaux avec du levain. L'offrande qui représentait la communion de l'Eglise dans le sacrifice de Christ, introduisait nécessairement l'homme ; aussi le levain s'y trouvait, car le levain est le symbole

du mal qui se trouve toujours en nous. L'Eglise est appelée à la sainteté. — La vie de Christ en nous est « sainteté à l'Eternel ; » mais il reste toujours vrai, qu'en nous, c'est-à-dire en notre chair, il n'habite aucun bien.

Mais revenons au sujet spécial de notre étude. Le gâteau qui était placé sur l'autel en bonne odeur, ne devait pas être seulement « sans levain, » mais *le miel* en était exclu également (vers. 11-12). Il y a, en effet, bien des choses aimables et agréables en elles-mêmes, qui ne peuvent cependant jamais être offertes à Dieu. Rien ne peut être présenté à Dieu de ce qui ne sert simplement qu'à satisfaire le cœur ; les affections naturelles, quoique bonnes en elles-mêmes (et même n'en pas avoir serait un péché), ne peuvent servir d'offrande à Dieu. L'affection de Jésus pour sa mère fut parfaite en elle-même ; nous savons comment il se souvint d'elle avec sollicitude au milieu des angoisses terribles de la croix ; cependant au début de son ministère, il dit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi » (Jean II, 4 ; XIX, 25-26) ? Il était étranger même aux fils de sa propre mère, comme Lévi qui fut présenté en offrande devant l'Eternel : « Lui qui dit de son père et de sa mère : Je ne l'ai point vu ; et qui n'a point connu ses frères, ni même connu ses enfants ; car il ont gardé ses paroles, et ils garderont son alliance » (Ex. XXXII, 26-28 ; Nomb. VIII, 11 et 13-16 ; Deut. XXXIII, 9).

Enfin *le sel* devait entrer dans toute offrande (vers. 13), comme figure de la stabilité, de la permanence, de l'énergie préservatrice pour nous de ce qui est divin, quoique peut-être pas toujours doux et agréable. Le sel était le sceau de Dieu pour témoigner que la bonne

odeur de l'offrande n'était pas passagère, et qu'elle n'était pas pour un moment seulement, mais éternellement les délices de Dieu, car tout ce qui est de l'homme passe, mais ce qui est de Dieu demeure éternellement : la vie, l'amour, la grâce sont permanentes. Ces choses sont de Dieu et elles participent à la stabilité de sa nature ; nous sommes liés à Lui, non par le moyen de notre volonté, mais selon la sûreté de la grâce divine. Cette grâce est en nous active, pure, sanctifiante, mais c'est la grâce. Nous sommes liés à Dieu par l'énergie de la volonté divine, par l'obligation de la promesse divine ; toutefois cette énergie et cette fidélité sont celles de Dieu, et non pas les nôtres ; elles sont basées sur le sacrifice de Christ, sacrifice par lequel l'alliance de Dieu nous est scellée et nous est infailliblement assurée : autrement Christ ne serait pas honoré. L'alliance est rendue ferme par le moyen de deux choses dans lesquelles il est impossible que Dieu mente (Hébr. VI, 17-18) — comp. Matth. V, 13 ; Marc IX, 49-51).

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit que l'essence de l'offrande du gâteau, c'était la fine farine avec de l'huile, et l'encens, qui représentaient la nature humaine, le St-Esprit et le parfum de la grâce : l'offrande ne devait contenir ni levain, ni miel, et on ne devait pas y laisser manquer le sel de l'alliance de Dieu ; elle était offerte à Dieu sur l'autel et brûlée en sacrifice de bonne odeur. Mais il reste une observation à faire : dans l'holocauste la victime toute entière était brûlée devant l'Eternel, car Christ s'offrit Lui-même en entier à Dieu ; mais le gâteau n'est pas seulement une offrande à Dieu, il est encore la nourriture des sacrificateurs de Dieu (vers. 2-3 ; 8-10 ; comp. Lévit. VI,

14-25); Aaron et ses fils devaient manger ce qui restait du gâteau, après qu'ils en avaient fait fumer le mémorial sur l'autel. Christ est le vrai pain descendu du ciel pour donner la vie au monde, afin que nous, sacrificateurs et rois, nous puissions, par la foi, manger ce pain et ne pas mourir (comp. Jean VI). Le gâteau était une chose très-sainte dont Aaron et ses fils pouvaient seuls manger : — et qui sont ceux qui se nourrissent de Christ, sinon ceux qui, sanctifiés par le St-Esprit, vivent d'une vie de foi? Le Christ n'est-il pas la nourriture de nos âmes consacrées à Dieu, Lui qui nous consacre pour toujours à Dieu? Dans le Saint qui est doux et humble de cœur, dans Celui qui luit comme la lumière de la perfection humaine et de la grâce divine au milieu d'une race corrompue, nos âmes n'apprennent-elles pas ce qui est parfait, aux yeux de Dieu? ne goûtent-elles pas ce qui nourrit, ce qui sanctifie? — Ne sentons-nous pas ce que c'est que d'être offerts à Dieu, en suivant, par la sympathie de l'Esprit de Jésus demeurant en nous, la vie de Jésus envers Dieu et envers les hommes dans le monde? Il est un exemple pour nous, cet homme vivant entièrement pour Dieu; il nous tire après Lui, étant lui-même la force qui nous fait avancer dans le chemin qu'il a parcouru : et nous y trouvons notre bonheur. En réfléchissant avec tant de joie à ce qu'il a été sur la terre, nos cœurs ne s'attachent-ils pas à lui? Ne lui deviennent-ils pas semblables? Nous l'admirons; — nous sommes humiliés, et nous tendons par la grâce à lui ressembler. Source de la nouvelle vie qui nous est communiquée, il nous offre un exemple de la perfection de cette vie et est le moyen de la développer et de la fortifier en nous; — et nous

savons que nous le verrons et que nous lui serons faits semblables, le voyant *tel qu'il est*.



L'Agneau.

On voit souvent des gens s'occupant des choses saintes, des précieuses vérités de l'Évangile, et dont le cœur reste sec et froid. C'est que la personne de Christ n'est pas vivante devant elles, elle est voilée à leurs yeux ; et ces gens font l'expérience que la seule connaissance intellectuelle des vérités chrétiennes, quelque précieuse qu'elle soit, n'a guère de puissance sur nos cœurs et n'en peut guère avoir sur notre marche.

La Parole nous présente la personne de Christ sous une foule de symboles, d'images et d'aspects, mais qu'il nous apparaisse comme un Berger, ou un Lion, ou un Agneau, nos cœurs ne peuvent que l'admirer, s'y attacher, l'aimer, l'adorer ! Contemplons-le un instant sous ce dernier caractère, comme l'Agneau, l'Agneau de Dieu.

Et remarquons d'abord que Pierre, parlant du sang de cet Agneau dit « que c'est un agneau sans défaut et sans tache. » Remarquez aussi que, dans l'Apocalypse, il a « sept cornes et sept yeux. » Tel est l'Agneau que Dieu s'est choisi pour le sacrifice. Oh ! oui, en effet, quand nous regardons bien, quelle *perfection* dans la personne de Jésus ! En lui il n'y a pas seulement absence complète de défaut, de tache, de péché, mais quelle plénitude de sagesse, d'intelligence, de puissance, de

divinité ! Non-seulement il ne sort de sa bouche aucune fraude, mais la grâce et la vérité découlent de ses lèvres par torrents ! Ce n'est pas ce qu'il n'est pas qui rend cet Agneau précieux, c'est ce qu'il est.

Mais voyez ! Cet agneau sans tache est mené à la boucherie ! Quel usage fait-il de ses cornes, symboles de sa toute-puissance ! Aucun. Il se laisse prendre ; il se laisse lier, il se laisse insulter, il se laisse battre, il se laisse cracher au visage, il se laisse déchirer, couronner d'épines et traîner devant des juges iniques. Il n'ouvre pas la bouche ! C'est l'Agneau de Dieu ! Et voilà ! on l'immole ! On meurtrit son corps ! On le cloue sur un bois maudit ! On lui perce les mains et les pieds. Le voilà au rang des malfaiteurs, des brigands ! On se rit de sa douleur ! on branle la tête, et on dit avec ironie : « Qu'il descende maintenant de la croix ! » Mais pour lui : « Père, pardonne-leur ! » Il ne pense même pas à sa douleur ! tant de honte, d'ignominie et de cruauté, n'a point tari l'océan de grâce qu'il y avait dans son cœur.

Et pourtant cet Agneau ainsi maltraité, est sans défaut, sans tache, sans péché ! Et pourtant il est tout-puissant ! Les légions des anges sont à son commandement ! Il a, d'un mot, guéri d'innombrables malades, ressuscité des morts, calmé la tempête, fait tomber à la renverse toute la troupe de brigands venue pour le prendre....

Pourquoi donc meurt-il ?

Ah ! mais regardez quel horrible fardeau pèse sur lui ! C'est comme une montagne qui s'élève jusqu'au ciel, car c'est l'amas épouvantable de nos souillures, de nos iniquités et de nos crimes ; nos péchés sont liés sur son

cou ; il les porte en son corps sur le bois. Voilà pourquoi il marche résolument au supplice ! car si dans la mort de cet Agneau sans défaut, vous voyez, d'un côté, l'iniquité de l'homme telle qu'elle est, dans toute sa laideur ; de l'autre, voyez comment la justice et l'amour de Dieu y éclatent. Car « Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous. » « Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur. Il est navré pour nos forfaits ! Il est froissé pour nos iniquités ! » Il meurt pour nos offenses. Mais maintenant que son sang a coulé, où sont toutes ces choses, ces souillures, ces péchés ! Oh ! devant le sang de cet Agneau, ils ont tous été effacés, dissipés comme un léger nuage devant le soleil. L'Agneau a *aboli* le péché par le sacrifice de lui-même. C'est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Et dans ses plaies nous avons une guérison parfaite, radicale, éternelle. Le châtiment tombé sur lui, nous crie : paix ! paix ! car il a fait la paix par le sang de sa croix !

Maintenant, portons nos regards dans le ciel. Une voix dit à Jean : « Monte ici et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci : Et sur-le-champ, nous dit Jean, je fus en esprit, et voici, un trône était placé dans le ciel, et sur le trône quelqu'un était assis. » Et qu'est-ce que Jean voit et entend quand il est là ? Il voit un trône, quelqu'un sur le trône, et autour du trône, il voit d'autres trônes sur lesquels des anciens sont assis ; il entend des tonnerres, il voit des éclairs, et quoi encore ? « Et je vis, au milieu du trône et des

quatre animaux, et au milieu des anciens, un Agneau qui se tenait là comme immolé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre. Et il vint et prit le livre de la main droite de celui qui était assis sur le trône. Et lorsqu'il eut pris le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre anciens tombèrent sur leurs faces devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des saints. Et ils chantent un nouveau cantique, disant : Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux ; car tu as été immolé et tu nous a achetés pour Dieu par ton sang.... » etc. Puis les myriades de myriades, les milliers de milliers : « Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir puissance, et richesse, et sagesse, et force, et gloire, et honneur, et louange ! » Et toute créature dans le ciel, sur la terre, sous la terre, sur la mer : « A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau louange, honneur, gloire et force aux siècles des siècles ! »

Oh ! quel contraste, quelle opposition entre le ciel et la terre ! Ici bas peuples et rois ont consulté ensemble contre l'Agneau ; ici bas des taureaux mugissent et des chiens hurlent contre lui — des voix s'élèvent pour le flétrir et le maudire — au ciel toute créature se prosterne devant lui, l'adore et le loue ! Ah ! puissent nos cœurs, dès à présent, être en harmonie avec ceux du ciel, et dire les louanges de l'Agneau ! Puissions-nous aussi marcher sur ses traces, portant notre croix sans nous plaindre,

Souffrant sans murmure

La croix la plus dure,

nous souvenant bien « que les souffrances du temps

présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit être révélée en nous. »



Comment le croyant peut-il savoir qu'il est justifié ?

Ce n'est certainement pas en regardant à ses sentiments. Ses sentiments sont aussi changeants que le vent. Ce n'est pas non plus en regardant à ses bonnes œuvres ou à ses prières : tout ce qu'il fait est mélangé de péché. S'il regarde à lui-même de quelque manière, il ne trouvera rien qui puisse lui donner la certitude bien fondée qu'il est *justifié* ; c'est-à-dire, qu'il est tellement délivré du péché que rien ne puisse jamais lui être imputé.

Lecteur, pouvez-vous en face de l'éternité, avec la perspective de paraître devant ce Juge qui connaît tous les secrets de votre vie, pouvez-vous dire que vous soyez purifié de tout péché, tellement que rien ne puisse être mis à votre charge ? N'êtes-vous pas plutôt prêt à dire : « Comment un pécheur pourrait-il savoir dans ce monde qu'il est ainsi net de tout péché ? » Vous serez étonné de la réponse simple, mais certaine du croyant. La voici : CHRIST EST RESSUSCITÉ.

Mais, demanderez-vous, qu'est-ce que cela a affaire avec la justification du croyant ? Je répons : Tout ; car l'une dépend de l'autre : « Si Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore dans vos péchés » (1 Cor. XV, 17). Le pécheur sauvé connaît l'amour de Dieu

qui a envoyé Jésus pour être sa caution et son représentant ; il croit à cet amour. Ses yeux ont été ouverts pour voir Jésus portant ses péchés en son corps sur le bois. Il sait que le sang de Jésus, son répondant , a satisfait parfaitement à tous les droits de la sainteté divine. Quel amour et quelle miséricorde envers de pauvres pécheurs perdus ! Le croyant peut maintenant dire : « Aussi certainement que Jésus a été condamné pour moi, qu'il a été livré à la mort pour mes offenses, que Dieu l'a traité sur la croix comme mon répondant pour mes péchés ; aussi certainement Dieu l'a fait sortir de la prison de la mort pour ma justification. » Or si un répondant est mis en prison pour la dette de quelqu'un, et que ce répondant sorte de prison après avoir payé cette dette en entier , est-ce que le premier débiteur, pour lequel il l'a payée n'est pas tout aussi bien libéré de la dette que celui qui l'avait cautionné et qui a payé ? Il sait qu'il est à l'abri de toutes réclamations ; et pourquoi ? parce que son représentant est hors de prison. C'est précisément ainsi que celui qui croit regarde en dehors de lui-même à Christ, son adorable caution. Lorsque Jésus se fit la caution de tous ceux qui, par grâce, croiraient en Lui. Il prit sur lui un redoutable engagement ; il faut bien y faire attention. Pensez à ce qu'il a éprouvé en Gethsémané et sur la croix, lorsque tous nos péchés, toute notre culpabilité étaient sur lui. Néanmoins alors encore il se confia en Dieu. Il savait que Dieu le justifierait de tous ces péchés, de toute cette culpabilité, ainsi qu'Il le dit : « Tu ne laisseras pas mon âme au hadès et tu ne permettras pas que ton Saint sente la corruption. » Et Dieu ne l'a pas laissé dans le séjour des morts ; Il l'a ressuscité d'entre

les morts, complètement net de tous nos péchés qu'il avait pris sur lui, ne pouvant plus être abandonné, mais au contraire pour l'élever, comme homme, à la plus haute gloire. Christ n'avait pas à mourir pour ses propres péchés, car il n'a jamais connu le péché ; aussi c'est pour nous, entièrement pour nous, qu'il est mort ; il n'avait non plus aucun péché dont il eût besoin d'être justifié, aussi c'est pour nous et entièrement pour nous qu'il est ressuscité. Il mourut comme notre répondant ; Il ressuscita comme notre représentant ; en sorte que tout ce que Christ a souffert sur la croix de la part de Dieu est compté ou imputé au croyant ; comme aussi tout ce que Dieu a opéré en Christ en le ressuscitant, Il l'a opéré pour nous en lui, notre représentant. CHRIST EST RESSUSCITÉ.

Il est parfaitement et pour toujours libéré de tout péché qu'il avait pris sur lui. Eh ! bien, de la même manière, Dieu justifie tout croyant. Voyez : Rom, VIII. 29-34 ; Hébr. X, 14 ; 1 Jean IV, 17. C'est Dieu qui justifie.

Lecteur, si tu regardes à toi-même, en quelque manière, tu es loin de savoir que tu es justifié. Mais si le Saint-Esprit te donne une foi sincère en Jésus, détournant tes regards de toi-même pour les porter sur Jésus, tu n'auras pas besoin, pour être assuré *que tu es justifié* de tout péché, d'autre chose que de cette réponse triomphante : « Christ est ressuscité ; bien plus, Il est assis à la droite de Dieu. »



PENSÉES.

Nous ne devons pas mettre le Saint-Esprit à la place des Ecritures ; mais rappelons-nous que c'est l'Esprit qui, par les Ecritures, nous donne la connaissance de la pensée de Dieu.

C'est selon sa fidélité que Dieu communique sa pensée aux deux ou trois rassemblés au nom de Jésus-Christ : s'il s'agit de chrétiens individuellement, voici ce que le Seigneur nous dit à ce sujet : « Si ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé. — Si quelqu'un veut faire sa volonté [de Dieu], il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu. »

« Nous avons la pensée de Christ, » *νοῦν*, c'est-à-dire, avant tout, la faculté, la capacité de penser qu'avait le Christ, puisque nous avons reçu l'Esprit qui sonde même les profondeurs de Dieu (1 Cor. II, 9-16). Quelle pureté, quelle sainteté de pensées et de vie, quelle profonde humilité, quel amour, quelle imitation du Christ ne devrions-nous pas manifester, comme conséquences d'un privilège pareil !

Il y a, dans le Nouveau Testament, pour régler les détails de la marche des saints : d'abord de grands principes — puis aussi parfois des commandements spéciaux. « Ne résistez pas au mal » : voilà un principe général. « Si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre » : voilà un précepte spécial qui en découle. Mais ne nous imaginons pas que nous ayons et qu'il nous faille des directions particulières pour tous les cas. Non, l'évangile n'est pas un code : il reste beaucoup de choses, dans lesquelles le chrétien est appelé à connaître la volonté de Dieu, au moyen des principes généraux et de la pensée de Christ qu'il possède. Quelle infinité de détails, de sentiments, et d'actes divers, par exemple, doivent être dirigés et gouvernés par ce grand principe : « N'aimez pas le monde. »

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

L'avènement et le jour du Seigneur.*2 Pierre III.*

Quelques âmes pourraient trouver étrange que l'Esprit de Dieu, au lieu d'entrer dans le sujet de la venue du Seigneur, s'en détourne tout à coup pour parler du jour du Seigneur. Et il est à craindre qu'un grand nombre de ceux qui ont lu le chapitre cité plus haut, ainsi que d'autres portions identiques du Nouveau Testament, n'aient été conduits, par précipitation, à confondre les deux choses à cause de cette circonstance même. Mais nous pouvons être toujours assurés que la folie de Dieu est plus sage que les hommes, ainsi que le dit Paul en écrivant aux Corinthiens. Eux aussi se confiaient bien quelque peu dans leur connaissance. Ils raisonnaient sur le sujet des voies de Dieu. Ils disaient peut-être : Pourquoi Dieu n'a-t-il pas racheté et sauvé son peuple par un moyen moins rempli d'affliction et d'opprobre que la mort de son Fils? Mais le sacrifice de Christ était nécessaire pour l'expiation. L'a-

pôtre va démontrant que cette croix qui, à quelques-uns, semblait une folie, comme elle le paraît toujours au monde, est la profonde sagesse de Dieu. Il n'a pas seulement accompli la rédemption dans la croix : il a prononcé sa sentence sur tout ce qui est dans l'homme, et manifesté par son amour la haine invétérée du monde contre Lui-même.

Pierre écrit à ceux qui avaient été primitivement Juifs, et qui, comme tels, devaient être plus ou moins familiers avec la pensée du « jour du Seigneur ; » car il en est beaucoup parlé dans l'Ancien Testament, comme du jour terrible où Dieu agira contre le monde habitable. Voilà bien, en effet, le point à considérer. Il n'est pas question seulement du moment où les hommes seront ressuscités des morts pour être jugés devant le grand trône blanc. Le jour du Seigneur, c'est le temps où Dieu agira envers le monde tel qu'il est, en en arrêtant toutes les roues, en arrêtant les hommes eux-mêmes au milieu de toutes les scènes affairées de la vie et en les appelant à rendre compte. L'Ancien Testament, qui s'occupe de l'homme sur la terre, donne naturellement une grande importance à « ce jour-là. » Le jugement du grand trône blanc est tout à fait en dehors de la sphère du monde. Alors le ciel et la terre auront disparu ; ce sera un jugement qui, loin d'être en rapport avec le temps, introduira dans l'éternité.

Remarquez ici la sagesse de Dieu. Ce n'est pas du jour du Seigneur que ces hommes se moquent ; même un Juif inconverti, ayant en mains les Ecritures de l'Ancien Testament, aurait craint de paraître traiter à la légère ce sujet-là. Mais ils disent : « Où est la promesse de son avènement ? » Vous, chrétiens, vous atten-

dez la venue de Christ pour entrer dans le bonheur ; vous êtes les gens les plus misérables du monde ; vous ne jouissez de rien ; vous vous séparez de nos intérêts, de nos plaisirs ; vous trouvez du mal en tout, non-seulement dans nos mauvaises voies, mais jusque dans nos meilleures intentions ; et, après tout, Christ ne vient pas : « Où est la promesse de son avènement ? » Voilà justement la position où la venue de Christ place le chrétien. Mais que dit l'Esprit de Dieu à ceux qui tournent en dérision l'espérance des saints ? Je pense que, de fait, sa réponse équivaut à ceci : Je ne veux pas vous parler de l'espérance du chrétien ; c'est un sujet que vous tournez en raillerie. Mais je vous rappellerai une scène redoutable que vous avez oubliée : C'est « le jour du Seigneur qui vient ¹. » C'est-à-dire qu'il quitte le sujet de l'espérance de l'Eglise et du chrétien — la venue du Seigneur pour nous prendre auprès de Lui, venue par laquelle nous serons retirés de toute cette

¹ 2 Thess. traite des mêmes faits dans un autre sens, et confirme fortement la même distinction. Au chap. I, l'apôtre considère le solennel caractère de « ce jour, » avec ses justes rétributions, tant pour les saints que pour les pécheurs. Au chap. II, il en développe la portée spéciale sur la destruction de l'homme sans loi. L'homme de péché, qui doit se lever à la fin comme le fruit mûr de la chrétienté apostate. En un mot, son sujet est « le jour du Seigneur, » à l'égard duquel les Thessaloniciens s'étaient laissés ébranler et alarmer dans leurs esprits par de fausses vues ; mais il s'en détourne pour les prier, « par la venue de notre Seigneur » — laquelle rappelait les plus douces et les plus consolantes pensées — de ne pas prêter attention à ces rumeurs sans fondement. Comparez aussi 1 Thes. IV, V. Leur part spéciale, ou au moins leur rassemblement auprès du Seigneur, est liée à sa « venue, » tandis que son « jour » est réservé pour le jugement de ses adversaires.

scène, introduits dans le ciel, et placés dans la paix et la bénédiction devant le Père. Le Saint Esprit, en 2 Pierre, ne s'en occupe pas. En Jude, il nous fait entrevoir, seulement en passant, un rayon du bonheur des saints devant Dieu : « A celui qui a le pouvoir de vous garder devant sa gloire avec abondance de joie. » C'est là pourtant un regard plongé dans la profonde joie intérieure des saints de Dieu, de laquelle le monde ne connaîtra jamais rien. Le monde ne pourra jamais voir ce dont le chrétien jouira le plus dans la présence de Dieu le Père ; non plus qu'il ne connaîtra quoi que ce soit de la venue de Christ par laquelle nous serons introduits dans cette scène. Mais le monde verra le jour du Seigneur, et quand ce jour sera venu, le Seigneur aura tous les saints au ciel, dans tout l'éclat et dans toute l'intimité de jouissance de la maison du Père. Puis, en ce jour-là, il les amènera et les manifestera dans la gloire de son Père et dans la gloire des anges, devant le monde. C'est alors que viendra le jugement de la rétribution : c'est alors que le Seigneur viendra du ciel et agira contre les hommes au milieu de leurs voies agitées, de leurs œuvres et de leurs plans ici-bas. C'est là le sujet traité en 2 Pierre III. Vous vous moquez de notre espérance, dit l'apôtre, mais je vous rappellerai le sujet de votre terreur, et quand vous en entendrez parler, vous pouvez trembler. « N'ignorez pas une chose (et que les saints bien aimés de Dieu s'en souviennent bien, eux aussi), c'est qu'un jour est devant le Seigneur comme mille ans » etc. Le Seigneur peut merveilleusement grouper dans la limite d'un seul jour des événements qui auraient pu durer mille ans ; tandis que, de l'autre côté, il peut prolonger ceux d'un

jour sur mille ans de patience. Le Seigneur n'est pas tardif, par rapport à sa promesse. Il n'est pas disposé à frapper le terrible coup qui va tomber sur le monde ; il ne veut « pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance. » Ces paroles réduisent entièrement à néant l'idée horrible (en termes techniques, appelée réprobation) qu'un homme quelconque ait jamais été formé pour être jeté en enfer. Dieu, au contraire, désire sauver. Son cœur est touché de compassion pour les hommes. Il les attend, les supplie, leur envoie la bonne nouvelle afin qu'ils la reçoivent. Sans aucun doute, c'est la pure grâce, et rien que la grâce, qui réveille une âme à l'amour de Dieu. Mais c'est le péché, l'incrédulité des hommes (quoi qu'il en soit de l'endurcissement judiciaire qui a lieu en certains cas), qui les renferme dans le rejet de la miséricorde de Dieu.

Que le délai soit court ou qu'il soit long, qu'il soit de mille ans ou qu'il soit d'un jour, le jour du Seigneur *viendra* comme un larron dans la nuit. Il arrivera subitement, et sera aussi funeste que possible pour le monde. L'apôtre comprend dans le jour du Seigneur tout l'espace qui s'écoulera depuis la venue du Seigneur en jugement, à travers le millénium jusqu'au grand trône blanc. Car tout cela est impliqué ici. « Les cieux passeront avec un bruit sifflant.... et la terre et les œuvres qui sont en elle, seront brûlées entièrement » : — ces faits doivent avoir lieu avant que finisse ce jour-là.

« Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et piété. » Vous pouvez et devez sentir ce que c'est que l'homme qui se moque de la vérité de Dieu ; mais la

meilleure réponse à lui opposer est celle d'une pieuse conduite, — effet de la connaissance de cette espérance sur vos âmes et sur votre marche, effet aussi du sentiment que vous avez du sort effroyable qui attend ceux qui méprisent non-seulement la juste volonté de Dieu, mais encore sa miséricorde. » Quelles gens devriez-vous être . . . attendant et hâtant la venue du jour de Dieu. » Ce qui veut dire que nous n'avons pas besoin que ce jour soit retardé à cause de nous ; mais nous aimons la patience de Dieu envers les hommes, et voilà ce qui réconcilie nos cœurs avec le délai, tandis que, personnellement, nous soupirons après la venue du Seigneur, sachant que lorsqu'il sera venu et qu'il nous aura pris auprès de Lui, le jour de Dieu doit rapidement commencer sur la terre.

« Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. » C'est là ce qui fournit la clef à Pierre : la justice est la pensée dominante, dans cette épître comme dans la première. La venue du Seigneur pour son peuple n'est pas la manifestation de sa justice, mais le déploiement de sa grâce. Avec nous, il a commencé et il finira selon cette plénitude de grâce céleste qui nous a choisis pour être avec Lui-même. Mais ici, nous avons le *jour* du Seigneur, qui présente un aspect de justice, même pour nous. Quand ce jour-là viendra, nous serons manifestés. « Le jour sera connaître. » C'est le temps où nous recevrons des récompenses pour des souffrances particulières ou des actes de fidélité de quelque genre que ce soit ; c'est donc le temps qui découvrira en quoi nous aurons été infidèles, et pourquoi nous avons bronché. Le jour du Seigneur ne finira pas

que tout mal ne soit banni et que la justice ne soit établie, tous les ennemis ayant disparu. Le jour du Seigneur, est d'une façon fort expressive, la justice, tout aussi bien que sa venue est la grâce. Il n'est jamais dit que le monde voie quoi que ce soit de la venue du Seigneur pour ses saints. Sans doute, il s'apercevra de leur absence. Mais les avertissements de la grâce auront pris fin, bien qu'il doive encore être suscité un témoignage au royaume et aux jugements à venir, et que des cœurs puissent être ouverts pour le recevoir. Toutefois, jamais l'Écriture ne laisse une parole d'espoir à ceux qui maintenant repoussent l'évangile.



Pensées sur Apoc. I, 10-20.

L'Église ayant été infidèle à Christ son Seigneur, chef et centre de tous ses privilèges, de toutes ses bénédictions, dans des rapports divins d'affection et de communion d'amour ; l'Église l'ayant mis en quelque sorte de côté, Lui, il ne laisse pas ses droits de côté, et il fait savoir qu'il est au milieu des assemblées, mais qu'il y est comme Juge ! Les attributs, dans lesquels Jésus se présente au milieu des assemblées, sont de nature à produire une crainte salutaire à l'égard de tout mal, de tout ce qui est contraire à la vérité et à la sainteté. Si l'aspect de Jésus, tel qu'il se montre ici, ne produit pas une sainte crainte pour tout ce qui est contraire à sa nature divine, alors l'effet de cet aspect, quant à la bénédiction qu'il doit produire sur nos âmes,

reste sans efficace ; alors aussi, le chrétien devra apprendre, par des souffrances, la valeur renfermée dans les attributs de Jésus comme Juge au milieu des assemblées : cela est très-solennel, car si l'on n'est pas amené à considérer ces choses avec tout le sérieux qu'elles exigent, il faudra arriver au sérieux par la conséquence de l'application de ce que ces choses nous présentent ; soit, comme croyant, pour le perfectionnement à salut ; soit, comme professant, pour être jugé comme occupant une place dans les assemblées. S'il n'y avait que cet aspect de Jésus comme Juge, ce serait désespérant : la chair ne peut supporter une pareille vue. Jean tombe comme mort en voyant Jésus tel qu'il se présente ici ; mais, Dieu soit béni, il y a autre chose dans sa personne, quoiqu'il se présente ainsi au milieu des assemblées, et c'est ce qu'il rappelle à Jean pour le relever, ainsi qu'à tous ses vrais disciples, lorsqu'ils seraient effrayés de cette vue qui ne laisse rien subsister de notre côté quant à la chair.

Comme nous le voyons dans ce qui est dit aux assemblées, il y aura des tribulations pour ceux qui sont reconnus : ils seront éprouvés par la souffrance, par des prisons, par la mort, par une grande affliction, s'ils ne se repentent ; tels sont ceux qui participent à l'idolâtrie signalée à Thyatire. Prison, mort, affliction, tout cela tend à maintenir la sainteté et la vérité ; pour les autres, privation de la lumière, effets de la Parole en jugement, leur système mis de côté, et ses enfants mis à mort ; la venue du Christ en jugement comme un larron, et enfin la menace d'être vomis de sa bouche. Jésus s'est présenté comme Juge, ce qui va arriver a donc le caractère de jugement ; on peut être appelé à

souffrir comme conséquence de fidélité ; mais ici ce n'est pas le cas, ni le caractère du livre. Il se peut, quant à l'état de Smyrne, que ce soient les plus fidèles qui sont mis en prison ou mis à mort, mais c'est une conséquence de l'intervention de Jésus en jugement pour garder, purifier, maintenir son caractère dans l'Eglise en l'état de chute où elle se trouvait. On peut dire que c'est la chute de l'Eglise qui a donné lieu à l'introduction du livre, à cette révélation qu'il contient ; assurément cela était connu de Dieu, et ses conseils s'y rattachaient ; mais il fallait que le mal se manifestât pour que la révélation de ces choses fût communiquée, et cette introduction de Jésus dans ce caractère de Juge au milieu des assemblées est quelque chose de nouveau pour cette dispensation, et de très-important pour ceux qu'elle concerne.

Avant cette révélation, les chrétiens n'avaient pas l'idée de cet aspect de Jésus au milieu des assemblées, et cela n'était pas nécessaire pendant l'époque où les assemblées étaient en paix, marchant dans la crainte du Seigneur ; mais lorsque cette crainte n'existait plus, au moins, comme un fait, dans l'ensemble des chrétiens, alors il était convenable que Jésus se présentât dans ses attributs de Juge, pour reprendre sa place dans la pensée du croyant, afin de le placer dans la vérité sur ce point important, quant au caractère de Christ à revêtir à cet égard. Aussi nous le voyons se présenter successivement à chacune des assemblées, sous les traits de Juge en rapport avec ce qui le concernait plus particulièrement ; et même dans celles où ces traits pourraient ne pas être remarqués, son caractère comme tel n'y est pas moins très-distinct, et le tout y est par-

fait à sa place, pour produire l'effet de sainteté et de fidélité qu'il se propose.

Nos âmes ont besoin de rencontrer la face du Seigneur, tel qu'il s'est révélé en amour, porteur de la grâce et de la vérité, comme l'Agneau de Dieu, le bon Berger, celui qui est débonnaire et humble de cœur; l'ami qui aime en tout temps sans se lasser jamais etc. et sans ces aspects du Seigneur pour nous, nous ne pourrions nous occuper d'aucune bénédiction comme nous concernant; nous n'aurions aucune espérance fondée en Dieu, et ainsi aucune consolation vraie et possible dans le présent. Mais si ces faces du Seigneur en amour pour nous sont notre paix, notre joie, notre sûreté, notre lumière, et notre grande espérance; nous avons aussi besoin pour être gardés au milieu du mal où nous nous trouvons, et dans une chair où il n'habite aucun bien, de considérer Jésus selon qu'il s'est présenté à Jean; et cela afin d'être gardés dans la crainte de nous écarter du chemin de sainteté et de fidélité qu'il nous a tracé; car comme son amour est invariable, sa nature de perfection en sainteté, fidélité, vérité, etc. — est de même invariable, et nous savons que c'est selon sa nature à lui que nous devons nous développer maintenant. Impossible qu'il abandonne ses droits ni d'un côté ni de l'autre, et si nous sommes de lui, et à lui par la foi, il nous faut nécessairement l'harmonie avec lui selon sa nature et son caractère. Il est de toute importance pour le chrétien de fixer les yeux sur les choses que Jean a vues, sur Jésus comme il s'est présenté; c'est la première division du livre, la plus courte, et la plus importante quant à ses effets, ses conséquences pour maintenir la sainteté pratique

dans la personne des croyants. J'ai besoin de ne jamais perdre de vue sa face, comme étant tout amour sans variation; j'ai aussi besoin de ne jamais le perdre de vue, tel qu'il se présente dans cette révélation de lui-même au milieu des assemblées, et jugeant tout ce qui est contraire à sa propre perfection, pour l'ôter de sa présence, et nous appelant à agir de même quant aux choses contre lesquelles il prononce le jugement, et vis-à-vis de nous-mêmes, afin de maintenir son propre caractère, et de nous en revêtir pratiquement; tout cela est nécessaire pour le présent: pendant que nous avons une nature de péché, et que nous sommes dans un monde de péché, ayant affaire avec toute espèce d'ennemis, il faut que la crainte du Seigneur nous accompagne partout et toujours. La présentation du Seigneur comme Juge au milieu des assemblées doit entretenir cette crainte salutaire, préservatrice de toute légèreté et licence de la chair, et cela dans la lumière de la vérité. L'effet pour nous est différent qu'en Jean, lui avait la vue de la chose, et cela le réduit à un état de mort extérieure, la chair ne peut soutenir le contact avec la gloire; nous, c'est par la foi, l'effet est moral seulement, mais d'autant plus efficace pour ce qu'il doit produire et opérer sur notre être, si la Parole a ses effets en puissance sur nous. Cependant la vue de Jésus comme Juge est plutôt pour les assemblées à l'état collectif; c'est sur quoi il agit comme Juge; individuellement et moralement nous pouvons en avoir des effets en bénédiction, cela rend plus attentif sur soi-même, si les enseignements de la Parole, comme discipline de la chair, ont perdu de leur importance sur la conscience, mais ce caractère de

Jésus comme Juge s'exerce sur l'ensemble. On peut échapper à des conséquences de l'état général si l'on est attentif; mais on subit des conséquences de l'état de choses dont on fait partie, et la fidélité à Christ se trouve dans la souffrance, parce que le mal est jugé, senti et confessé; mais alors on échappe à la participation aux ténèbres de l'erreur et de la corruption; tandis que ceux qui persévèrent dans l'endurcissement sont jugés par le retranchement. Le fait que Jésus est ainsi au milieu des assemblées comme Juge est une chose solennelle et sérieuse pour tous, tous sont responsables selon ce qu'ils ont reçu; l'individualité est liée à l'ensemble, et l'ensemble se lie à chacun. On ne peut échapper à la souffrance qui résulte de la responsabilité de l'Eglise qui a complètement manqué, que le Seigneur juge, et que nous jugeons avec lui, si nous avons son Esprit; mais cela produit de la souffrance: c'est la volonté du Seigneur qu'il en soit ainsi, et c'est la conséquence de notre relèvement, tout comme c'est nécessaire à notre maintien dans une position morale convenable, au milieu d'un tel état de choses: tout cela est l'œuvre de Christ, de son Esprit dans les âmes qui lui appartiennent, et qu'il reconnaît. Il est vrai aussi que dans un état de faiblesse on est loin de revêtir des sentiments proportionnés au mal qui existe; avec plus de foi et plus de puissance de l'Esprit saint sur nos personnes, on serait beaucoup plus sous le poids des conséquences d'une si grande ruine; on sentirait, on souffrirait, et on serait dans une humiliation plus grande, et plus en rapport avec la grandeur du mal; mais il y a faiblesse de foi, et dans cet état le Seigneur nous exhorte à tenir ferme ce que nous avons jusqu'à ce qu'il

vienne, et il promet qu'il vient bientôt. Tout ayant manqué, la corruption ayant tout envahi de tous côtés, comme il est dit en Jude, il faut se préserver des conséquences de cette corruption, et attendre « la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle. »

Il y a le côté de l'élection de Dieu en Christ, et de ce côté son œuvre est parfaite et accomplie devant lui ; ensuite pour la marche ici-bas, il y a Christ souverain sacrificateur, établi sur la maison de Dieu, et pourvoyant à tous les besoins le long du chemin ; puis nous pouvons nous approcher sans cesse du trône de la grâce, nous y sommes invités : « Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde, et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun » (Héb. IV, 16). Nous avons affaire avec Dieu sur le principe d'un trône de grâce, il n'y a rien de plus précieux, rien qui puisse inspirer une plus parfaite confiance. Le disciple sincère le comprendra et en usera, et si quelque chose venait obscurcir cette heureuse confiance, la voix de Jésus lui dit : « Ne crains point : je suis le premier et le dernier, et le vivant ; et j'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ; et je tiens les clefs de la mort et du hadès. » Il ressort de ces paroles de Christ, et cela pour chaque disciple, qu'il est notre tout ; c'est comme s'il nous disait : « Ne crains point, » je suis tout pour toi ! C'est ce que renferme la parole de Jésus à son disciple Jean, lorsqu'il mit sa droite sur lui ; et l'on comprend que cette valeur fait disparaître tout ce qui pourrait effrayer ou troubler. Jésus se révèle dans son caractère de Juge au milieu

des assemblées, après que la chute a été suffisamment constatée. Il n'est pas vu là sur un trône, ce moment n'est pas encore venu, mais comme au milieu des assemblées, prenant connaissance de l'état des choses, et avertissant qu'il agira dans son caractère de Juge; c'est un côté de ses offices pendant les temps de l'Eglise comme système qu'il emploie pour son œuvre, et ce qu'il dit aux assemblées est aussi très-important : « Que celui qui a des oreilles, écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées. » Ainsi, quoique ce qui est dit aux assemblées puisse se rapporter plus particulièrement à une époque ou à une forme qui a surgi du christianisme, il faut écouter ce qui est dit *aux assemblées*, afin de prendre garde à ne participer à aucun des états mauvais qui y sont signalés, et à l'égard desquels Jésus agit et agira comme Juge.

Il n'y a rien de plus sûr et de plus parfait pour nous que notre élection en Christ; et pour une pleine et entière confiance, il n'y a rien de plus sûr qu'un trône de grâce, quant à nos rapports avec Dieu pour la marche au travers du désert; quant à la présence de Jésus comme Juge au milieu des assemblées, elle doit produire une sainte crainte, et nous rendre très-attentifs sur nous-mêmes, par rapport au mal qui y est signalé. La position que Jésus a prise dans ce caractère renferme un langage plus éloquent et plus saisissant pour ceux qui ont des oreilles et la lumière de l'Esprit, que tout ce que l'on pourrait exprimer sur la chute de l'Eglise.

Ajoutons ici, à l'appui de ce que nous avons dit dans ces Pensées, quelques exemples de jugements, à divers

points de vue, comme avertissements, afin de prendre garde à l'état moral sur lequel ils s'accomplissent.

Lot choisit une position selon le regard de ses yeux pour faire sa demeure sur la terre (Gen. XIII, 10) et il est atteint par le jugement qui tombe sur le roi de Sodome et ses alliés (ch. XIV, 22). Dieu le délivre par le moyen d'Abraham, mais il n'en reçoit pas instruction, car il retourne habiter à Sodome dans le lieu du jugement, et il ne peut en sortir que par une intervention de la puissance de Dieu (ch. XIX, 16). Ensuite il eut une triste position comme conséquence de sa marche précédente (ch. XX, 30). Un autre exemple nous est présenté dans cette circonstance par ce qui est arrivé à la femme de Lot ; lorsque le jugement s'exécute, si l'on se trouve dans la compagnie de ceux qui sont sauvés, la disposition qui fait regarder en arrière suffit pour être atteint : « elle devint une statue de sel. » Or l'Écriture nous présentant l'homme comme symbole de la foi dans un état de choses donné, et la femme comme système dans cet état de choses, l'on pourrait à ce point de vue, être enseigné sur la valeur d'un système qui est le fruit d'une foi qui ne réalise pas la position d'étranger et voyageur, comme le faisaient Abraham et ceux que la Parole nous cite comme exemples de foi.

Jonathan discerna que Dieu était avec David, qu'il régnerait ; mais il resta avec la maison de son père, et il périt avec lui lorsque le jugement s'accomplit ; au lieu d'obéir à la foi, il resta dans la position tranquille pour la chair, car il aurait fallu souffrir pour accompagner David dans sa fuite et participer à sa position (1 Sam. XX).

David, dans cette position d'épreuve, suivit le con-

seil de son cœur (ch. XXXII, 1) et cela le conduisit dans une position où il trouva un jugement de Dieu (ch. XXX).

Nous avons les exemples des choses qui sont arrivées à Israël dans le désert, que l'apôtre cite (1 Cor. X). Et aussi beaucoup d'autres dans l'histoire du peuple de Dieu sous la conduite de Josué, des Juges, celle des Rois, etc. Puis dans la dispensation de l'Eglise, nous avons les jugements sur les églises d'Asie, et en d'autres temps, et en d'autres lieux. Toutes ces choses sont d'une grande importance, car nous avons avec nous une nature, par le moyen de laquelle l'ennemi peut nous entraîner dans toutes les positions de jugement qui nous sont citées en exemple, pour que nous prenions garde afin d'éviter d'être atteints par le mal.



Point de vue sur Apoc. XXI, XXII.

Jean voit un nouveau ciel et une nouvelle terre, et la sainte cité. La nouvelle Jérusalem est une chose entièrement spirituelle, autrement elle ne pourrait descendre du ciel pour être l'habitation de Dieu qui est avec les hommes. C'était le résultat que Dieu se proposait en rassemblant ceux qui devaient former cet édifice spirituel, et être réunis ensuite pour faire un tout avec les habitants de la nouvelle terre, ainsi une parfaite unité, Dieu étant là : « tout en tous ⁴. » La des-

⁴ Dieu pourra employer les célestes dans toute l'immensité du domaine de ses œuvres; sa demeure étant avec les hommes de cette manière, tout ce qu'il accomplira aura son point de départ du lieu de sa résidence.

cription donnée ici offre des symboles de la gloire de cet édifice céleste et spirituel. Il y a l'arrangement, la structure symbolique d'une ville selon l'ordre de Dieu qui en est l'architecte et le fondateur ; c'est nommé une ville, mais les matériaux qui la composent, et qui en forment l'ensemble, ce sont des *personnes*. L'apôtre Pierre dit : « Vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour être une maison spirituelle » (1 Pier. II, 3, et aussi Eph. II, 20-22), et encore : « Celui qui vaincra, je le ferai être une colonne dans le temple de mon Dieu » (Apoc. III, 12). Cela montre clairement que les matériaux, qui entrent dans la structure de cet édifice, sont bien des personnes. Il n'y a point de temple dans la cité, Dieu et l'Agneau en sont le temple ; c'est son habitation, et l'on habite avec lui ; c'est son temple, et il est le temple de ceux qui le forment. La description de cette ville se rapporte à cette déclaration ⁴ : « Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un, et

⁴ Jésus avait dit à ses disciples : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Je vais vous préparer une place » (Jean XIV, 2, 5). Je pense que *cette place*, dans cette maison où il y a plusieurs demeures, se rapporte à ce qui est particulier aux disciples dans le caractère de l'Eglise, à sa position spéciale dans la maison du Père, où un grand nombre d'autres sauvés auront aussi leurs demeures, et dont l'ensemble présentera un ordre de choses parfait dans le caractère céleste. Mais il est précieux pour nous de savoir que lorsque ceux à qui cette place est destinée seront tous manifestés, toutes ces pierres vivantes ayant été formées et préparées, il dit : « Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. »

que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les aimes comme tu m'as aimé » (Jean XVII, 22-25).

Il y a aussi ici la présentation de l'épouse céleste devant le monde, pour être l'expression de l'amour de Jésus et du Père. Quant à l'épouse juive qui sera aussi mise en scène, ses rapports avec Christ sont sur le même principe : son amour en grâce ; mais son aspect n'est pas le même dans sa présentation dans la création que celui des célestes, il est dit de la Jérusalem de la terre : « Qui est celle-ci qui paraît comme l'aube du jour, belle comme la lune, brillante comme le soleil, redoutable comme des armées qui marchent à enseignes déployées? » (Cant. VI, 10.) Ici sera le trône de la justice de Christ pour le millénium.

Il y a bien des rapports identiques entre les deux Jérusalem, mais aussi une distinction très-sensible qui peut se remarquer, quoiqu'elle soit contestée par plusieurs qui ne la distinguent pas.

La cité a la gloire de Dieu, elle est vue dans son ensemble et dans ses diverses parties, comme présentant un tableau exact de cette gloire. Cette Jérusalem est l'épouse de l'Agneau, la femme ; il y a non-seulement les relations qui se rattachent à sa qualité d'épouse, mais aussi la consommation : c'est ce que présentent ces deux caractères d'épouse et de femme.

Ensuite nous avons le principe du déploiement de l'autorité et la valeur de cet état de choses, qui nous est présentée par ce qui résulte du trône de Dieu et de l'Agneau, et par l'arbre de vie. Ce trône nous présente d'abord la fermeté et la valeur de Celui qui règne et qui a l'autorité en main ; et nous voyons que ce qui découle de cette autorité, c'est la vie, et la vie selon l'a-

bondance de Celui qui en est le principe; Celui qui règne, règne selon sa vie, c'est absolument un règne de vie! Cela était présenté dans cette dispensation, en ceux de la foi de Jésus : des fleuves d'eau vive devaient découler de leur ventre, comme dit l'Écriture. Cela a pu manquer, mais cela ne manquera pas, lorsque la perfection sera venue. Ici, nous vivons et agissons, ayant affaire avec la mort et ses conséquences, et il y a impuissance de notre côté par la chute où nous nous trouvons; en haut, où nous devons porter les yeux, nous vivrons et agirons dans la plénitude de la vie, la vie de Dieu, qui est un fleuve qui procède de son trône; c'est ce qui donne une assurance parfaite de la stabilité de cette position. Toutes les perfections de Dieu sont réunies à la valeur de l'Agneau; ainsi ce qu'il pourrait y avoir à redouter ne pourra produire aucune trace de crainte; la valeur de l'Agneau est au-dessus de tout devant Dieu, et les rapports sont selon le caractère du trône de Dieu et de l'Agneau; et ce qui résulte du trône, c'est un fleuve de vie qui a sa source dans la stabilité de Dieu, qui l'a formé pour donner la même stabilité à ceux qui s'y rattachent. L'arbre de vie présente un autre point de vue de la bénédiction de cet ordre de choses; un arbre symbolise ce que doit produire ce qui a été enté dessus, un système, par exemple, qui résulte d'une bénédiction que Dieu a introduite par un ordre de choses, et qui, étant sous une responsabilité entre les mains de l'homme, manque, et conduit le système à une ruine complète et ainsi au jugement. Il ne pourra plus en être ainsi, car le système ici est uni au trône de Dieu et de l'Agneau, et il en dépend absolument sans question de responsabilité subalterne. Son

fruit sera permanent, ainsi que toutes les bénédictions qui en résultent, jusque dans ses extrémités, les feuilles de l'arbre : Ainsi, par exemple, les petits enfants qui auront leur place dans cet ordre de choses. Il y aura une bénédiction en puissance contre les effets du mal où il pourrait exister ; c'est ce qui aura lieu pendant les temps où la perfection n'aura pas encore eu son plein accomplissement pour la terre. Les effets bénis de ce système de vie auront lieu partout : « Au milieu de la rue et des deux côtés du fleuve, » c'est-à-dire partout où s'étendra la sphère du déploiement de l'œuvre de Dieu selon l'abondance de sa vie, agissant par les instruments de sa grâce en amour ; ainsi naturellement le service sera une occupation remplie de la joie divine, et faisant partie de notre bonheur, accompli par nous comme étant un avec Jésus et le Père, voyant sa face, et étant revêtus de sa ressemblance.

Ceux qui ont des esclaves les ont achetés avec quelques pièces d'argent, argent qui peut être le prix du sang et de la fatigue d'autres esclaves, ainsi un prix du mauvais trésor du cœur de l'homme, mais Dieu nous a achetés au prix du sang de son propre Fils, conséquence de son dévouement et de ses souffrances, et cet amour divin forme un lien d'amour qui est éternel, et dans sa pure lumière !



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La vie dans l'Esprit, l'Esprit Saint en nous, et Dieu pour nous.

Romains VIII.

L'enseignement de ce chapitre remarquable et bien connu se divise en trois parties distinctes. En premier lieu, il nous présente la délivrance dans la puissance de la vie qui vient de Dieu ; — la puissance de Dieu en résurrection nous donnant la vie dans l'Esprit comme notre partage, en vertu de l'œuvre de Christ. Nous y trouvons, ensuite, la présence de l'Esprit lui-même ; — non-seulement le fruit de son opération, mais sa propre présence personnelle ; et en troisième lieu, la sécurité extérieure : — ce que Dieu est pour nous, — non pas quoi que ce soit qui se trouve en nous-mêmes, mais ce pour quoi nous pouvons compter sur Dieu. Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu ; car il n'y a que la créature qui puisse prétendre à nous en séparer ; et aucune créature ne peut séparer de Dieu qui sera toujours plus puissant qu'elle. « Si Dieu est pour

nous, qui sera contre nous ? » (vers. 51). C'est pourquoi, à la fin du chapitre, il n'est pas question du tout de l'œuvre intérieure, l'apôtre ayant traité ce sujet longuement auparavant ; et il le laisse ici si complètement de côté, que lorsqu'il dit : « Ceux qu'il a justifiés, » il n'ajoute pas : « il les a aussi sanctifiés, » quoique cela soit vrai, mais il dit : « Il les a aussi glorifiés » (vers. 50).

L'Écriture nous présente donc ici, en premier lieu, les effets intérieurs de l'œuvre de Dieu, — *la vie*, — jusqu'à leur plein et entier résultat, dans la résurrection du corps (vers. 1-14 ; ensuite, la présence de l'Esprit saint en nous (vers. 15-29) ; et enfin, tout ce qu'il y a de sécurité dans ce que Dieu est pour nous extérieurement, dans ses conseils.

Mais avant d'entrer dans le sujet qui va nous occuper, je voudrais dire encore quelques mots sur la fin du chapitre précédent. Un homme pieux, qui aurait trouvé la délivrance qui est en Jésus-Christ, telle que le commencement du dernier verset du chapitre VII nous la présente, pourrait croire que désormais la lutte est terminée ; mais il n'en est pas ainsi, comme nous le dit la fin même de ce verset. C'est après que l'âme a connu la délivrance par Jésus-Christ, que ce grand principe apparaît : « de l'entendement, je sers la loi de Dieu ; » on ne peut donc le réaliser qu'après avoir été délivré ; toutefois la chair, demeurant en nous après que nous avons connu la délivrance, donne lieu à des combats après la délivrance ; parce qu'il y a des principes contraires qui sont en lutte l'un avec l'autre. Dans le chapitre VII de l'épître aux Romains, nous voyons *la loi* et *la chair* opposées l'une à l'autre ; mais le chapitre V de l'épître aux Galates nous présente le

combat et la délivrance sous leur véritable forme, — dans l'opposition de *la chair* à l'Esprit. Dans l'épître aux Galates les croyants avaient reçu l'Esprit ; c'est pourquoi nous y trouvons une vraie puissance après la délivrance. Il n'en est pas de même chez les Romains, qui n'avaient pas tous l'Esprit. Ainsi dans le chap. VII de l'épître aux Romains, il ne s'agit pas de la chair et de l'Esprit, mais de l'homme sous la loi ; c'est pourquoi l'apôtre ne dit pas : « la chair convoite contre l'Esprit » comme dans Gal. V, 17 ; mais il dit : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » L'homme dont il parle, aime la loi, cela est vrai, et cela doit être ; car si l'homme nouveau est engendré, il prend plaisir à la loi, qu'il soit sous la loi ou qu'il n'y soit pas. Mais la loi n'a pas le pouvoir de donner l'Esprit, de sorte que si je suis sous la loi, je ne puis pas être conduit par l'Esprit ; je suis conduit par la chair. Mais « nous, » qui croyons, « nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en nous » (vers. 9). « Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont fils de Dieu » (vers. 14). « Si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi » (Gal. V, 18). C'est pourquoi, dans l'épître aux Galates, les croyants, ayant reçu l'Esprit, sont exhortés à « marcher par l'Esprit » (Gal. V, 25). Mais s'ils ont le St-Esprit, pourquoi donc cette exhortation de « marcher par l'Esprit ? » Parce que la chair est toujours là et « convoite contre l'Esprit, » et que le danger d'agir d'après ses instigations existe toujours. Toutefois l'Esprit, de l'autre côté, « convoite contre la chair, » et nous est donné précisément pour que nous puissions résister, afin que « nous

ne pratiquions pas les choses que nous voudrions, » car telle est la force de ce passage. « Si nous marchons par l'Esprit, nous n'accomplirons pas la convoitise de la chair » (Gal. V, 16 et 17).

Je passe maintenant à la doctrine du chapitre VIII. — Les trois premiers versets nous donnent les divers résultats de l'œuvre de Dieu, telle qu'elle est exposée dans les chapitres V, VI, et VII. Le premier verset nous présente le résultat du chapitre V, dans le second Adam : — « la justification de vie. » Dans le verset second, nous sommes « morts au péché, » comme au chapitre VI ; et au verset troisième, nous sommes « morts à la loi, » comme au chapitre VII. Sous le premier Adam, qui a introduit dans le monde le péché et la mort, il n'y avait rien que ce qui accable, tandis que dans le second Adam, le Seigneur venu du ciel, tout relève et réjouit, tout est parfaite liberté : Dieu est intervenu, en puissance, pour délivrer. Mais vous dites : Comment faut-il entendre cette délivrance et comment a-t-elle été opérée ? Le propre Fils de Dieu descendit jusque sous la puissance de la mort pour nos péchés, et ressuscita dans la puissance d'une vie nouvelle, sans ces péchés. Il laissa nos péchés derrière Lui, avec la vie dans laquelle il les avait portés, et à laquelle étaient attachés les droits et la malédiction de la loi, et il entra dans une nouvelle position devant Dieu ; et par notre association avec Lui, nous sommes délivrés de nos péchés, et placés avec Lui dans cette nouvelle position, dans une vie de résurrection avec Christ. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation » (vers. 1). Christ a subi le jugement que méritait le péché ; puis il est ressuscité d'entre les morts ; et en

Lui, nous aussi, nous sommes morts à tout ce qu'il a porté en mourant, et nous sommes ressuscités avec Lui; et parce que nous sommes vivants par la vie de Christ, après que *le jugement du péché a été exécuté sur Lui* qui mourut pour cela, il ne peut y avoir aucune condamnation pour ceux qui sont *en Lui*. De plus « c'est Dieu qui justifie » (vers. 33). Dieu est intervenu en puissance, et nous a placés, par une œuvre de mort et de résurrection, devant Lui *en Christ*; et toute notre position, comme étant dans la chair devant Dieu, a pris fin avec tout ce qui se rattachait à cette position.

En conséquence, là où la foi est simple, il n'est plus question seulement d'*espérance*. Je ne parle pas d'*espérer*, quand je parle de l'effet de la croix. Je n'*espère* pas que l'œuvre de Christ ôte mes péchés : cette œuvre les *a* ôtés, c'est une chose passée, accomplie et terminée, Christ « ôta le péché par le sacrifice de Lui-même » (Hébr. IX, 26). De plus, nous ne nous confions plus maintenant dans des promesses, pour notre paix; mais nous nous reposons sur un fait, sur une promesse qui a été accomplie. Sans doute nous nous confions dans des promesses pour nos besoins et nos délivrances de chaque jour, mais ceci est tout autre chose. Pour ce qui est du *salut*, nous nous reposons sur ce qui est déjà accompli. « Par une *seule justice* accomplie, les conséquences de cette justice furent envers tous les hommes *en justification de vie* » (V, 18). Nous sommes amenés, en puissance de vie, dans la présence de Dieu par la résurrection. Nous sommes dans le Christ Jésus qui non-seulement est mort, mais qui, ayant passé par la mort, est entré là où il est entièrement en dehors de son atteinte, dans une position toute nou-

velle; et cette position est la nôtre, en Lui, dans la présence de Dieu. Il n'y a pas de condamnation là. L'état sur lequel le jugement portait a pris fin et n'existe plus, car la condamnation est tombée avec toute sa force sur Jésus. « Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort » (vers. 2). Nous apprenons ici le secret de la marche du chrétien : — « Qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit » (vers. 4); — et nous trouvons ce que nous n'avions pas rencontré à la fin du chapitre précédent, c'est-à-dire Christ et l'Esprit, et même nous trouvons plus de l'Esprit que de Christ et de son œuvre, car l'apôtre s'occupe du résultat de ce que Christ a fait. Nous trouvons donc ici la puissance vivante de l'Esprit dans le Christ Jésus, nous plaçant, comme associés à Christ, dans une position où nous sommes assis en dehors de la région de la condamnation, étant affranchis de la loi du péché et de la mort.

Remarquez maintenant le rapport qui existe entre les trois premiers versets de ce chapitre et l'enseignement des trois chapitres qui précèdent. Le premier verset nous reporte au chapitre V et déclare que nous sommes justifiés, parce que Christ est mort et ressuscité, et qu'il n'y a aucune condamnation, si nous sommes dans le Christ Jésus. Le second verset nous reporte au chapitre VI, et répond à la question : cette justification gratuite est-elle un principe de péché? Non, elle ne l'est pas; car de quelle manière avons nous été délivrés et placés devant Dieu en Christ? — Par la mort et la résurrection. Ainsi donc, nous avons la vie en Christ; et c'est là le principe même de la sainteté. La loi de

l'Esprit de vie nous a affranchis. — Le verset 3 se réfère au chapitre VII, et montre que ce que la loi ne pouvait faire, Dieu l'a fait, c'est-à-dire, qu'Il « a condamné le péché dans la chair, » qui nous troublait et nous obsédait si constamment, et qu'il l'a fait en envoyant Christ en ressemblance de chair de péché, et comme sacrifice pour le péché, nous retirant ainsi de dessous la domination du péché. La justice de la loi est maintenant accomplie en nous ; le principe en est implanté en nous, car « Celui qui aime, a accompli la loi » (XIII, 8). Ainsi nous arrivons au résultat pratique : il n'y a pas seulement « aucune condamnation ; » nous ne sommes pas seulement devant Dieu en Christ ; mais la justice de la loi est accomplie en nous. La loi ne pouvait jamais rien nous donner de pareil.

Je désire encore une fois appeler votre attention sur le premier verset de ce chapitre, qui est d'une force et d'une puissance extraordinaires. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation. » Ce n'est pas seulement que ceux qui croient en Christ ne sont pas condamnés ; le passage va beaucoup plus loin : — « Il n'y a *aucune* condamnation ! » — et l'âme a besoin de cette pleine assurance, car la conscience est d'autant plus délicate que nous sommes plus près de Dieu, et plus nous sommes près de Dieu, plus nous sommes misérables, si la moindre chose s'interpose entre notre âme et Lui. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus ! » Y a-t-il une condamnation quelconque pour Christ ? Lui, le Bien-aimé de Dieu, la substance et le principe même de l'être et de l'accomplissement de ce en quoi Dieu trouve ses délices ! Comment donc pourrait-il y avoir une condamnation quelle

qu'elle soit, pour celui qui est en Christ? C'est Lui qui nous fait notre position; c'est en Lui qu'est notre paix. Tous les péchés passés sont abolis, et il y a une paix et une sécurité parfaites dans la présence de Dieu, car nous sommes devant Lui « tel que Christ est » (comp. 1 Jean IV, 17-18).

Vers. 2. « Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. » Le chapitre VII nous a montré la puissance de la chair, qui subjuguait constamment l'homme, dont la volonté avait été renouvelée. Il y avait une loi qui agissait dans ses membres. Mais l'Esprit a une loi, — un principe d'action uniforme et constant, aussi bien que la chair. Il y a aussi de la puissance, une puissance de vie, en Christ. Nous ne sommes pas ici devant le législateur et le juge disant à un homme : Voici la loi, accomplis-la ! L'homme donnerait la première place à cet accomplissement de la loi et chercherait, sur ce principe, la délivrance de la condamnation; mais maintenant, nous sommes vivifiés par le second Adam, qui est un esprit vivifiant : et ainsi que nous l'avons vu, nous avons part à sa résurrection, afin que nous soyons délivrés de la condamnation. Christ ayant premièrement fait l'expiation, nous entrons dans la vie, quittes du péché. Mais l'homme voudrait mettre sa conscience à l'aise et en repos par les intentions et les actions de cette vie; il voudrait, quant au sentiment qu'il en a, pouvoir être satisfait de *lui-même*; mais cela est impossible. Il faut que nous nous soumettions à la condamnation; il faut que nous ayons le sentiment de notre impuissance, en sorte que Christ soit notre espérance; en d'autres termes, il faut que nous nous soumettions à la justice

de Dieu. Tant que la conscience n'est pas purifiée, nous ne pouvons avoir affaire avec Dieu comme avec un Dieu de puissance. Dieu ne nous donnera aucune puissance jusqu'à ce que nous ayons accepté la condamnation et que nous en soyons délivrés par Christ. Mais après que nous nous sommes soumis à la justice de Dieu, il y a en Christ une puissance de vie qui nous affranchit de la loi du péché et de la mort. Dans le chapitre VII, les désirs de la nouvelle vie sont bien là, mais agissant en rapport avec la loi ; et par suite il n'y a aucune puissance. Ici, au contraire, c'est la vie dans l'assujettissement à Christ.

Verset 3. « Car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair. » Ce n'est pas que la loi fût en défaut, seulement elle ne pouvait rien amener à la perfection à cause de la faiblesse de la chair. On ne peut faire quelque chose de parfait avec de mauvais matériaux. Un homme peut être un ouvrier très-habile ; cependant si vous lui fournissez des matériaux imparfaits, tout son talent ne lui servira de rien. Quelqu'un, par exemple, sculptera en marbre, et montrera un goût et une habileté merveilleuse, en sorte que chacun admirera son œuvre : mais le même homme s'il devait essayer de produire la même œuvre avec une pierre grossière et friable, son travail s'en irait en pièces sous sa main ; et tout son art serait inutile. Il en est ainsi de la loi ; lorsqu'elle veut agir sur la chair, elle ne fait que la briser. Les matériaux tombent en poussière. La loi n'a jamais donné la justice. Elle promet la vie à ceux qui l'accomplissent, mais elle ne donne jamais la vie. Christ seul donne la vie,

Ce que l'homme ne peut pas faire, Dieu le fait ; et

c'est là le secret de tout le chapitre, « car ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché en la chair » (verset 5). Comment le péché dans la chair peut-il être condamné? non pas seulement nos péchés, mais cette chose si terrible, *le péché dans la chair*? Dieu va s'occuper du péché : Dieu le condamne. Je comprends que Dieu doit le condamner, et cela m'épouvante. Mais de quelle manière Dieu l'a-t-il fait? « En envoyant son Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché. » C'est ainsi qu'il a condamné le péché dans la chair, et qu'il l'a ôté dans le sacrifice de Christ. Il l'a exécuté en Christ mourant pour nous. Toute la condamnation a été accomplie et épuisée sur Christ. Cette chose effrayante, dont je ne sais que faire, le péché dans la chair, Dieu l'a aboli entièrement, en dehors de nous, — en Christ. Christ est mort non-seulement pour *les péchés*, mais pour *le péché*. La rédemption est une rédemption véritable et complète. Si Dieu se met à l'œuvre pour délivrer, il le fait parfaitement. Il ne vous délivrerait pas de vos *péchés*, pour vous laisser sous *le péché*, pour que votre conscience en soit obsédée incessamment ; car il ne s'agit pas seulement ici de pardon, mais de délivrance, en sorte que nous soyons placés dans la liberté devant Dieu. C'est pourquoi, ce qu'il faut à un cœur vrai, c'est la domination sur le péché, avec lequel il est en lutte chaque jour, et une conscience réellement délivrée devant Dieu, pour que, si des péchés passés sont effacés, ils ne continuent pas d'agir en puissance comme une loi dans les membres, qui rend l'homme captif du péché. Toute-

fois il sait et il sent que la racine du péché est toujours là, mais et la racine et les branches ont été condamnées, lorsque Dieu a envoyé son propre Fils. Ce fut Dieu qui eut cette pensée : envoyer *son propre Fils* ! Et nous apprenons là l'étendue de sa grâce et son dessein arrêté d'accomplir pour nous cette œuvre de délivrance.

Verset 4. « Afin que la justice de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'Esprit. » L'apôtre s'occupe ici de la marche. La justice de la loi est accomplie *en* nous. Ce n'est pas une loi qui est donnée en dehors de nous, et qui doit agir par une chair qui ne reconnaît pas ses justes droits, et dont la volonté se révolte contre son autorité ; c'est une nouvelle vie en puissance, qui discerne sans doute et met en évidence les convoitises de la chair, mais qui nous fait marcher, non point selon la chair, mais selon l'Esprit. La chair n'est pas changée, c'est pourquoi je ne dois pas marcher selon la chair. La chair est là, mais ce n'est pas un motif pour l'écouter et pour marcher selon la chair ; car l'Esprit de Christ est en nous, et de plus : « Dieu ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons » (1 Cor. X, 13). La chair est toujours là et doit être jugée et tenue assujettie. Nous tous, comme croyants, nous avons la chair en nous, quoique nous ne soyons pas « dans la chair ; » mais cela ne rend pas nécessairement la conscience mauvaise ; — la présence de la chair n'empêche pas ma communion avec Dieu, si je ne permets pas à la chair d'agir en quelque manière. Je vais à Dieu, et je m'entretiens avec Lui à ce sujet. Je vais à Lui et je dis : « Père, aide-moi, ou je broncherai. » Si je permets à la chair d'agir, la conscience devient mau-

vaise, et je perds la communion ; et j'ai à aller à Dieu et à confesser mon péché, avant que la communion puisse être rétablie. Ainsi le simple fait de la présence du péché dans la chair, si nous marchons avec Dieu, est une occasion de communion (je ne dis pas la cause de la communion); — comme aussi, dès que je permets à la chair d'agir, elle devient un obstacle et interrompt la communion, quoique la grâce intervienne et restaure.

Verset 5. « Car ceux qui sont selon la chair ont leurs pensées aux choses de la chair ; mais ceux qui sont selon l'Esprit, aux choses de l'Esprit. » « *Selon l'Esprit* » : telle est la condition et la position de l'homme, considéré comme un homme spirituel. Chaque nature va avec certains objets, a ses affections propres : Une nature vile a ses affections, et ceux qui sont selon l'Esprit se plairont dans les choses qui sont selon la nature de l'Esprit. Ceux qui sont selon l'Esprit ont des objets qui les occupent et les satisfont, et vers lesquels tendent leurs désirs.

« Car la pensée de la chair est la mort » (vers. 6). La pensée de la chair, stérile de sa nature, gît sous la mort du vieil Adam, — la mort devient le sceau de sa condition. Mais « la pensée de l'Esprit est vie et paix, » au dedans de nous, dans la puissance du St-Esprit.

Il y a deux sortes de paix, il y a la paix dans la conscience et la paix dans le cœur. La première nous est acquise et donnée par le sang de Jésus ; la seconde, qui est celle dont parle le vers. 6, est une chose bien plus excellente encore : c'est la paix dans le cœur et dans les affections. Nous avons la paix dans nos cœurs, lorsque nos affections se reposent sans distraction dans

la jouissance et la poursuite d'un objet qui nous satisfait pleinement et dont notre conscience ne nous reprochera jamais la poursuite. Si nous trouvons notre plaisir dans le Seigneur, la paix régnera dans notre âme. Toutes les fois que nous sommes troublés, nous sommes occupés de nous-mêmes ; mais lorsque l'Esprit agit, il nous détourne de nous-mêmes vers Dieu. C'est en ceci que consiste la différence entre le livre de l'Ecclésiaste et le Cantique des Cantiques. Dans l'Ecclésiaste, Salomon est plein de lui-même : « Moi, Salomon, le roi, » célébrant l'homme et la femme, les jardins, la science et tout ce que le cœur peut désirer, « et que fera l'homme après le roi? » (Eccl. II, 12.) Mais les choses de la chair ne peuvent pas satisfaire le cœur : « Tout est vanité et rongement d'esprit ; » car laissez-le épuiser tout ce que le monde peut donner, la force du désir n'est jamais satisfaite ; et plus est grande l'énergie qu'on dépense pour découvrir les choses que le monde peut procurer, plus le cœur trouve que ce qui est dans le monde ne peut pas le satisfaire. Mais quand on a trouvé Christ, comme dans le Cantique des Cantiques, alors, au contraire, c'est la capacité de tout embrasser dont l'homme a besoin. Quelle paix et quelle joie on trouve dans la communion de Christ ! Mais quand le *moi* paraît, le repos est troublé.

Verset 7. « Parce que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu. » Ici nous apprenons quelque chose de plus profond encore, savoir que la chair a *une volonté* qui ne veut pas se soumettre à Dieu. Ce ne serait pas *une volonté*, si elle était assujettie. La chair a non-seulement des désirs qui sont contraires à Dieu, mais une volonté qui n'est pas soumise à la loi de Dieu. La

loi ne proclame pas seulement des choses justes ; mais elle proclame aussi l'autorité du Législateur, et quand l'autorité de Dieu intervient, elle met en évidence la rébellion de la chair, car la chair dit aussitôt : je veux, et je ne veux pas ! Ainsi si vous violez un seul des commandements, vous êtes coupable de tous, car votre méchante volonté qui refuse de se soumettre, est manifestée tout aussi bien dans votre violation d'un seul commandement, que si vous les violiez tous. Quand je dis à mon enfant de faire trois choses, et qu'il n'en fait que deux, qu'il aimé à faire, agissant comme il lui plaît quant à la troisième, il montre tout aussi bien l'insoumission de sa volonté en désobéissant en ce seul point, que s'il désobéissait en tout. « Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent point plaire à Dieu » (vers. 8). Les convoitises de la chair sont opposées à la nature de Dieu ; — la chair va contre la volonté et l'autorité de Dieu. La volonté de la chair est, par son existence, hostile à Dieu, — car notre position vis-à-vis de Dieu, c'est d'obéir. Avoir une volonté propre, n'est pas obéir.

« Or nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit » (vers. 9). Notre position devant Dieu n'est pas dans la chair ; — elle n'est pas dans le premier Adam et dans sa nature et sa volonté. Dieu nous considère comme vivants dans l'Esprit. La chair est là avec ses convoitises, mais nous sommes dans l'Esprit : la puissance vivante de Dieu étant intervenue, a formé le nouvel homme et agit en lui. Et ainsi, par la puissance de Dieu, il y a liberté — une sainte liberté. Tout ce en quoi l'Esprit prend plaisir, tout ce qu'il désire caractérise l'homme devant Dieu, car un homme, c'est

ce qu'est l'objet, la pensée, le sentiment de son esprit. Nous ne sommes pas dans la chair ; — l'apôtre ne dit pas que la chair n'est pas en nous : — il y a une autre vie, la vie de Christ ressuscité, qui est en nous, et dans laquelle nous vivons devant Dieu, quoique la chair puisse chercher à nous conduire ; si non nous ne marchons pas dans la puissance de l'Esprit.

« Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous » (vers. 9). Ce n'est pas seulement Dieu pour nous, mais Dieu est en nous, Dieu ne formant pas seulement une nouvelle nature, mais habitant en elle et agissant en elle. Car outre cette nouvelle nature, nous avons besoin de puissance.

Si nous n'avons que la nature nouvelle, nous avons de bons désirs ; mais nous ne les accomplissons pas, comme cela est le cas au chapitre VII de notre épître ; mais si l'Esprit de Dieu habite en nous, nous n'avons pas seulement de nouvelles pensées et de nouveaux désirs, mais une puissance vivante pour les mettre à exécution. Il est intéressant de voir comment l'apôtre introduit Dieu, comme la véritable délivrance pratique de l'homme qui était auparavant dans la chair ; car il ne dit pas : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, » *si vous êtes nés de l'Esprit*, quoique cela soit vrai ; mais il dit : « Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous ; » — montrant qu'il s'agit de Dieu Lui-même agissant en puissance, comme l'Esprit de Dieu. Tels sont la forme et le caractère de Dieu, quand il agit en puissance dans l'homme, en contraste avec la chair et avec l'homme.

Relativement au caractère pratique de la vie, l'Esprit est appelé *l'Esprit de Christ* dans l'homme, car là,

la vie de l'Esprit a été manifestée d'une manière parfaite.

Versets 10 et 11. « Mais si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice. Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » Finalement, quant à l'entier et complet accomplissement de la délivrance du corps du péché et de la mort, nous recevons l'assurance que, si l'Esprit de celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, habite en nous, celui qui a ressuscité Jésus vivifiera nos corps mortels par son Esprit qui habite en nous. L'Esprit, dans l'opération de sa puissance dans le chrétien, ne laisse pas le corps, avant que lui, aussi, n'ait été amené à participer au résultat complet de la puissance de la résurrection. En attendant nous réalisons ceci dans la puissance de l'Esprit et de la nouvelle vie. Je tiens le corps pour mort, car si sa volonté agit comme étant vivante, ses intentions et ses fruits ne sont rien que péché, et l'Esprit est ma seule vie, car ses fruits sont la justice. Comme ce témoignage, que la résurrection du chrétien aura lieu par la vertu de l'Esprit qui habite en nous, le sépare entièrement du monde ! Le monde ne ressuscitera pas en vertu de l'Esprit qui habite en lui, car il n'a pas l'Esprit. Mais nous, nous serons ressuscités par l'Esprit qui habite en nous. Les saints ressusciteront, parce qu'ils sont vitalemment unis à Christ. « Celui qui est uni au Seigneur, est un seul Esprit avec Lui » (1 Cor. VI, 17), et ceci nous apprend dans quelle position nous sommes placés.

L'Esprit se présente donc à nous sous trois caractères : Il est appelé l'*Esprit de Dieu* en contraste avec la chair; l'*Esprit de Christ*, comme caractéristique de notre marche dans le monde, et l'*Esprit de vie* en rapport avec notre résurrection.

La première partie du chapitre qui nous occupe, jusqu'à la fin du verset 11, nous fournit la réponse au verset 24 du chapitre VII : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » car nous trouvons ici une entière délivrance, non-seulement pour l'Esprit, mais aussi pour le corps. Le Saint-Esprit, dans l'opération de sa puissance dans le chrétien, ne laisse pas le corps avant qu'il ne l'ait rendu semblable au corps glorieux de Christ. Les affections sont là selon la nouvelle nature, — la liberté et la puissance, — dans l'Esprit et par son opération par une nouvelle vie communiquée, — et finalement la gloire. C'est l'opération de l'Esprit formant le nouvel homme, — la puissance, tandis que la chair est là résistant à l'opération de l'Esprit, — et à la fin, le corps rendu parfaitement conforme à la vie que nous possédons par l'Esprit. Cette communication de la vie, pour qu'elle devienne notre nature, et la présence du St-Esprit Lui-même, font que l'effet de cette présence est mentionnée de deux manières : l'Écriture parle du St-Esprit comme étant notre vie, et comme étant séparé de cette vie et agissant en elle. L'Esprit est donc à la fois nature et puissance. Il est la nature nouvelle qui nous est donnée, et il habite en nous; et à propos du fruit de son opération, nous lisons que « l'Esprit Lui-même intercède pour nous par des soupirs inexprimables » (vers. 26). Un soupir s'élève: il est possible que je ne com-

prenne pas moi-même mon soupir, mais l'Esprit qui est en moi le comprend. Je ne sais pas peut-être quelle est la réponse qu'il demande : mais Dieu trouve l'opération de l'Esprit, sensible à ce qui m'entoure, selon Dieu. « Celui qui sonde les cœurs, connaît quelle est la pensée de l'Esprit » (vers 27). C'est mon cœur, mais c'est aussi le St-Esprit qui a produit le soupir comme un sentiment réel dans mon cœur. C'est moi, car le soupir est produit en moi, et cependant ce n'est pas moi, si je regarde à sa puissance ; nous apprenons ainsi quelle est l'opération du St-Esprit en nous, et nous avons la consolation de savoir que c'est à la fois nous, et le St-Esprit ; car depuis le verset 14, la seconde face de cette vérité nous est présentée, c'est-à-dire le St-Esprit agissant personnellement en nous, comme étant Lui-même là en puissance et en sympathie. Il n'est pas seulement une source de vie en nous, mais il agit dans cette vie et sur cette vie ; il nous conduit et nous guide comme chrétiens. Il agit Lui-même en nous, quoiqu'ici ce soit comme en connexion avec cette vie.

« L'Esprit Lui-même rend témoignage avec notre esprit » (vers. 16). Lorsque Dieu veut nous montrer quelle est la source de puissance dans notre vie spirituelle, il indique le St-Esprit. « L'Esprit est vie » et il l'est en effet. Sans l'Esprit nous ne pouvons pas croire : « Ayant cru, vous avez été scellés du St-Esprit de la promesse » (Eph. I, 13) ; toutefois il est de la plus haute importance que nous nous souvenions qu'après que nous avons cru, le St-Esprit Lui-même est donné pour habiter en nous. « Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, criant :

Abba, Père » (Gal. IV, 6). L'habitation de l'Esprit est une chose différente du pouvoir vivifiant de l'Esprit. Les saints de l'Ancien Testament éprouvaient la puissance vivifiante de l'Esprit, mais le St-Esprit ne pouvait pas habiter dans les saints avant que Jésus eût été glorifié (Jean VII, 39). Le livre des Actes nous parle de cas où il y eut un intervalle entre ces deux choses, afin de nous faire remarquer la différence qui existe entre elles.

Nous lisons que : « ce qui est né de l'Esprit, est Esprit » (Jean III, 6), c'est-à-dire la nouvelle nature. Mais cette nouvelle nature a besoin de puissance ; elle n'a ni force ni puissance : les vrais traits caractéristiques de la nouvelle nature sont la dépendance et l'obéissance. Mais il faut de la *puissance*, — et cette puissance c'est le St-Esprit qui nous appartient en vertu de la rédemption et qui nous unit à Christ ; et ensuite il faut *la direction de l'Esprit*. Aussi, il est dit que « nous sommes conduits par l'Esprit. » Or, l'Esprit ne conduit pas la chair, mais le nouvel homme. Il m'apprend à tenir la chair pour morte, et si je la tiens pour morte, elle n'est pas *moi*. Mais si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, vous êtes les temples du St-Esprit qui est en vous et que vous avez *de Dieu*. Un temple est ce en quoi Dieu habite, et nos corps sont les temples du St-Esprit. Quel puissant motif de sainteté pour nous dans toute notre conduite ! Nous savons que le Seigneur a dit encore (Jean XIV) : « Il sera en vous, » comme « l'autre Consolateur. » Il n'était pas dans les croyants auparavant. Jésus s'en alla, et alors est venu ce nouveau Consolateur, qui n'est pas simplement avec nous comme Christ a été, mais qui est en

nous, et il demeure : il ne s'en va pas comme Christ s'en est allé. Nous n'avons par nous-mêmes aucune puissance pour saisir la vérité, ou pour marcher dans sa puissance ; mais le St-Esprit, non-seulement nous communique les choses de Christ, mais nous donne la capacité de les saisir, et, de plus, il nous rend capables d'en jouir et de marcher dans leur puissance.

Les vers. 12 à 15 du chapitre II de la 1^{re} épître aux Corinthiens nous présentent les trois choses suivantes à l'égard de l'Esprit : premièrement, un enseignement divin reçu par l'Esprit : « Nous avons reçu l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu » (vers. 12) ; deuxièmement, cet enseignement communiqué à d'autres par l'Esprit : « desquelles choses aussi nous parlons, en paroles qui sont enseignées par l'Esprit » (vers. 13) ; troisièmement, une capacité spirituelle pour discerner, par une puissance de vie qui est dans ceux qui sont enseignés : « Celui qui est spirituel discerne toutes choses » (vers. 14, 15). (Suite.)

PENSÉE.

Lorsque nous connaissons la pensée de Dieu d'après l'esprit, les grands principes et l'ensemble de la Parole, nous n'avons pas à demander des commandements plus précis. Le commencement de l'égarement de Balaam ne fut-il pas de rechercher, même auprès de l'Éternel, un ordre positif, pour SAVOIR s'il DEVAIT ALLEN maudire le peuple de Dieu ? N'y a-t-il rien à prendre pour nous, à cet endroit, dans ce grave reproche que Jehovah adressait à Israël : « A qui enseignerait-on la science, et à qui ferait-on entendre l'enseignement ? — Ils sont comme ceux que l'on vient de sevrer, et de retirer de la mamelle. Car il faut leur donner commandement après commandement ; commandement après commandement ; ligne après ligne ; ligne après ligne ; un peu ici, un peu là » (Esaïe XXVIII, 9-13) ?



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La vie dans l'Esprit, l'Esprit Saint en nous, et Dieu pour nous.

Romains VIII.

(Suite et fin de page 360.)

La grande et solennelle vérité, c'est que le Saint-Esprit a été réellement donné comme puissance qui habite en nous. « Ainsi donc, frères, nous sommes redevables non pas à la chair, pour vivre selon la chair » (vers. 12), car outre la vie, il y a ce pouvoir intérieur du Saint-Esprit. Le Consolateur ne pouvait pas être donné de cette manière, avant que Christ eût été glorifié, et que la rédemption fût entièrement accomplie, car par la descente du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, le sceau a été apposé sur la valeur de l'œuvre que Christ était venu achever. Dieu mit son sceau alors, non sur ce que nous avons fait, mais sur ce que *Christ a fait*. L'onction du Seigneur lui-même lors de son baptême, fut le sceau de sa perfection *personnelle*. C'est lui que Dieu le Père a scellé de son sceau, mais Dieu pouvait-il apposer son sceau *sur moi* en qui il y a du pé-

ché. Non ; c'est pourquoi il est dit : — « *Auquel* aussi ayant cru vous avez été scellés » (Eph. I, 13); et même, si je suis né de l'Esprit, la justice n'est pas accomplie en moi selon Dieu. C'est pourquoi Dieu n'a pas pu sceller de son sceau le résultat général. Le Saint-Esprit a été donné aussi pour témoigner de la gloire de Christ comme homme ressuscité. Ce n'est pas seulement que Jésus fût personnellement accepté, lorsqu'il monta dans les hauts lieux. — Il était là présent pour nous, et comme la Tête du corps, et il reçut du Père le Saint-Esprit. La venue du Saint-Esprit, selon la déclaration expresse des Ecritures, est dépendante de l'achèvement par Christ de l'œuvre que le Père lui a donnée à faire, et de son entrée dans le ciel pour y prendre sa place comme homme, le Chef du corps ; l'Esprit rend aussi témoignage à la gloire personnelle de Christ. L'effet de ceci ressort clairement de la différence que nous pouvons observer dans l'état d'âme et dans la conduite des apôtres avant et après la Pentecôte, avant et après le don de l'Esprit. Pierre était né de nouveau ; pourtant nous le voyons ignorant, stupide et craintif. Que trouvons-nous chez lui après la Pentecôte ? Ce même Pierre, qui avait renié Christ d'une manière plus coupable encore que les Juifs (car il était le compagnon de Christ), nous le voyons accusant les Juifs du péché qu'il avait commis lui-même. Avait-il peur ? Non ; sa conscience était purifiée, car Christ était mort dans l'intervalle et Pierre avait été rempli du Saint-Esprit. « Ils virent la hardiesse de Pierre et de Jean » (Act. IV, 13). Je ne parle pas ici des miracles, des signes puissants et des choses merveilleuses opérées par la puissance du Saint-Esprit, mais de la hardiesse avec laquelle les apôtres ont parlé

après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, ainsi que nous pouvons nous en assurer d'un bout à l'autre du livre des Actes. Ce n'était pas la hardiesse de la chair, mais le fruit de la présence du Saint-Esprit, produisant en eux l'énergie spirituelle et la puissance, en sorte que la conscience se trouvait dans une parfaite liberté devant Dieu, et que la crainte des hommes était dissipée, par l'opération d'un pouvoir qui rendait Dieu dans son amour présent à l'âme. Nous avons dans Aaron un beau type qui se rapporte à ceci (Lévit. VIII). Après avoir été lavé, il fut *oint sans du sang*, tandis que ses fils ne reçurent l'onction qu'après avoir été aspergés de sang. De la même manière Jésus a été oint ici-bas du Saint-Esprit et de puissance, comme sceau de sa perfection personnelle, *avant* que le sang ait été répandu ; tandis que nous ne sommes oints et scellés qu'après avoir été rendus parfaits par le sang de Christ (2 Cor. I). Christ envoie le Saint-Esprit, et celui-ci est en nous l'Esprit d'adoption, ce qui a pour effet de nous placer en communication directe avec la gloire et la position de Christ dans la présence du Père. Le caractère de notre marche découle de là. Nous avons à penser aux choses de l'Esprit. Est-ce que ceux qui sont selon l'Esprit sont préoccupés de la loi ? Non ; — ils l'accomplissent, parce qu'ils ne s'en occupent pas et qu'ils ne sont pas sous la loi. Ils pensent aux choses qui sont de l'Esprit. Et quelles sont ces choses ? Sont-ce des choses dans le monde ? Non ; — « il prendra du mien et vous l'annoncera » (Jean XVI, 14). L'Esprit nous donne la connaissance d'une rédemption accomplie dans le passé, d'une paix et d'une liberté *présentes*, et d'une gloire à *venir*. Il occupe l'âme de Christ, y apportant ainsi la joie, l'ac-

tion de grâce et la puissance. L'Esprit porte nos regards en arrière et nous montre *la gloire* de la croix, après que nous l'avons vue devant nous et que nous en avons connu le pouvoir rédempteur; et nous pouvons contempler cette gloire en paix, car nous sommes maintenant avec Dieu du côté de la croix qui est tourné vers lui. La croix nous présente tout ce qui est moralement glorieux : nous y voyons l'amour, l'obéissance, la sainteté, la justice, la loi; nous y voyons aussi tout ce qui est moralement mauvais : le péché, la condamnation et la mort. Dieu et le péché se sont rencontrés dans la personne de Christ sur la croix. Quand j'ai trouvé la paix je puis dire : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié; » non pas : « maintenant je suis sauvé, » quoique cela soit vrai, mais : « maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jean XIII, 31). Et il n'y a certainement pas de joie pareille à celle de savoir, que dans cet acte de la plus profonde souffrance pour notre salut, Dieu et Christ ont été glorifiés de la manière la plus parfaite. Si Christ a souffert toute cette terrible agonie pour mon péché, dans l'obéissance à la *volonté* de Dieu, il n'y a certainement jamais eu de moment où Dieu ait pu considérer son Fils avec une satisfaction plus profonde, et tout le résultat de cette œuvre m'appartient maintenant. Mon cœur est touché, et pénétré du sentiment de l'amour de Dieu, quand je pense à ce que je suis en Christ, et que je suis tel que Christ trouve sa satisfaction en moi, et le Père aussi. Je suis le fruit du travail de l'âme de Christ. La lumière de l'amour de Dieu repose sur Christ lui-même et nous sommes *en lui*. « En ce jour-là, » quand le Consolateur sera venu, « vous connaîtrez que je suis en mon Père,

et vous en moi et moi en vous » (Jean XIV, 20). Nous avons le bonheur d'être unis à lui maintenant, et il n'y a qu'une chose que nous puissions attendre encore, c'est d'être *avec* lui pour toujours. Le Consolateur nous rappelle constamment cette parole : « Et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess. IV, 17).

L'Eglise sera amenée à Christ comme Eliézer conduisit Rébecca à Isaac. Tout le long de la route, il l'entretenait de celui vers qui elle s'en allait. De la même manière, le Saint-Esprit nous conduit vers Christ — la croix est le point de départ du voyage, et caractérise la route dans toute sa longueur, tandis que le Saint-Esprit nous parle de la gloire de Christ et de la maison du Père. Sans doute on rencontrera des épreuves sur la route, mais que sont-elles pour le cœur dont les affections sont fixées sur Christ? Pauvre Rébecca ! si, au milieu du désert, sa pensée se reportait en arrière vers la maison de son père, quand tout devant elle paraissait obscur et incertain ; mais quand elle arrêtait sa pensée sur ce qui était devant elle, alors tout était joie, et son cœur était plein d'assurance et de certitude quant à l'avenir. La croix est le commencement de notre carrière, car elle nous sépare du monde ; et si nous connaissons la puissance de l'Esprit dans nos âmes, nous devons suivre (par le cœur) cet étroit sentier tout le long du voyage. Bien-aimés, vous avez à traverser le monde, mais ne faites pas du monde l'objet de votre cœur, comme Israël a fait. Vous pouvez désirer des biens terrestres, et les trouver peut-être, mais ils apporteront l'appauvrissement dans votre âme. Soyons plutôt comme Paul, faisant une chose, — courant vers la gloire de telle manière que nous oublions le monde

et tout ce qui est dans le monde, comme des choses qui sont derrière nous, et auxquelles nous avons tourné le dos.

Je n'ajoute plus que quelques mots sur la fin du chapitre. « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont fils de Dieu » (vers. 14). L'Esprit nous donnant l'assurance que nous sommes fils, nous n'avons plus désormais l'esprit de servitude pour être dans la crainte. « La crainte porte avec elle du tourment » (1 Jean III, 18). Notre relation avec Dieu a un tout autre caractère. Il m'a aimé ; il a effacé mes péchés ; il a fait de moi son enfant, et je suis maintenant dans cette relation avec lui. Je ne le connais plus autrement que comme un Père qui m'aime, et dont je suis le fils sauvé.

Mais alors je suis héritier : « Nous sommes héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ » (verset 17). Voilà ma joie et mon espérance par l'Esprit. Mais Christ, dans ce monde de douleur et de péché, a souffert : si je suis conduit par son Esprit j'aurai, moi aussi, à souffrir comme lui et avec lui ; mais ce chemin est le chemin de la gloire. Mais l'attente même de cette gloire par l'Esprit, nous rend sensibles, selon Dieu, à la douleur et à la souffrance de toute la création, qui « attend la révélation des fils de Dieu » (vers. 19) ; et ce n'est pas seulement la création qui soupire autour de nous, mais aussi, quant à nos corps qui en font partie, nous soupirons, étant chargés. Ce n'est pas que nous soyons dans l'incertitude quant à l'amour de Dieu, mais, connaissant notre part dans la gloire, nous sentons le contraste qu'il y a entre cette gloire et l'état dans lequel nous sommes, comme étant dans le corps, et par lui

participant ainsi à la première création. L'Esprit prend connaissance de toutes ces souffrances, non dans l'égoïsme qui craint la souffrance pour lui-même, mais dans la sympathie qui est selon Dieu, telle qu'elle a été manifestée en Christ lui-même. Il se peut que nous ne connaissions pas le remède, mais le soupir de notre cœur est le mouvement de l'Esprit, qui ressent la douleur et la misère qui sont autour de nous.

En outre, si « nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient, » nous savons que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (vers. 26 et 28). Ceci nous conduit à un autre point très-important, c'est-à-dire à ce que Dieu est, non pas ce qu'il est comme agissant en nous par l'Esprit, mais ce qu'il est *pour* nous. C'est pourquoi il n'est pas fait mention ici de la sanctification. Il a préconnu, prédestiné, appelé, justifié et glorifié : rien ne peut nous séparer de son amour.

Ainsi, après les trois premiers versets, le chapitre que nous venons de parcourir nous a occupés d'abord de l'Esprit de vie ; ensuite de l'Esprit agissant personnellement, comme présent avec nous, — et sous un double caractère : il nous donne la connaissance de notre adoption et de la joie de l'héritage, et il prend part à nos afflictions et à nos infirmités dans ce monde où nous sommes encore ; et enfin, nous y avons trouvé « Dieu *pour* nous, » de sorte que nul ne peut « intenter accusation contre les élus de Dieu, » ni rien « nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (vers. 33 et suiv.). Bienheureuse pensée ! Nous avons la vie dans l'Esprit, le Saint-Esprit en nous et Dieu toujours pour nous !



Méditation sur le chapitre IX de l'épître aux Romains ¹.

Je voudrais d'abord dire encore quelques mots sur le VIII^me chapitre que nous n'avons pas entièrement terminé la semaine passée. Nous avons considéré les trois sujets qu'il renferme : 1^o l'œuvre de vie opérée en nous, en rapport avec ce principe : « Il n'y a maintenant aucune condamnation ; » 2^o non pas simplement l'œuvre qui est opérée en nous par le Saint-Esprit, mais la présence du Saint-Esprit lui-même en nous, impliquant une distinction à faire entre ce qui est né de l'Esprit et l'habitation personnelle du Saint-Esprit ; 3^o non-seulement ce que Dieu a opéré *en nous*, mais ce que Dieu est *pour nous*, dans ses opérations extérieures.

C'est ce troisième point qui forme le sujet de la dernière partie du VIII^me chapitre. Là il n'est plus du tout question de l'œuvre en nous, mais il s'agit de ce qui nous donne une pleine sécurité, c'est-à-dire de ce que Dieu est *pour nous* ; il s'agit de la puissance souveraine de Dieu agissant en grâce pour nous : « ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés. » Dans ce passage, la sanctification et toute l'œuvre de l'Esprit

¹) Pour faire suite aux Remarques sur cette épître qui ont paru dans le *Messager évangélique*, nous donnons, sur ce chap. IX, une réimpression du N^o 10 des *Études scripturaires*, qui est épuisé ; cette méditation étant du même auteur que les précédentes, et que deux autres sur les chap. X et XI, que nous publierons bientôt, s'il plaît à Dieu, et qui compléteront des notes sur toute la partie doctrinale de cette précieuse épître.

(sujets traités à fond dans le commencement de ce même chapitre) sont passées sous silence ; l'apôtre traite de la préconnaissance de Dieu, et parle de ce que Dieu est et de ce qu'il fait pour ceux qu'il a préconnus. Et remarquez-le bien, la préconnaissance ici mentionnée est celle des *personnes* ; — il n'est pas dit : « ce qu'il a préconnu » *en eux*, mais : « *ceux* qu'il a préconnus. »

Au 29^m verset, nous est révélée une merveilleuse pensée de Dieu à notre égard : c'est qu'il veut que nous soyons conformes à l'image de son Fils. Il y a, même ici-bas, une conformité spirituelle dans les saints ; mais cela ne doit pas se borner à une conformité spirituelle, car le dessein arrêté de prédestination de Dieu, c'est de les rendre conformes à Christ lui-même. Dans ce merveilleux décret, Dieu a élevé l'Homme Christ Jésus, en qui il prenait tout son plaisir, en sa présence dans la gloire. Considérant donc Christ comme le second homme, nous voyons qu'il s'est sanctifié lui-même, qu'il s'est mis lui-même à part comme celui auquel nous devons être rendus conformes. Il est monté dans la gloire, et s'est assis à la droite de Dieu, avant que l'Eglise fût rassemblée ; et quoique nous ne voyions pas encore que toutes choses lui soient assujetties, nous voyons cependant l'Homme Jésus couronné de gloire et d'honneur. Or, « comme nous avons porté l'image du *terrestre*, nous porterons aussi l'image du *céleste* ; » car la pensée merveilleuse de Dieu à notre endroit, est, non-seulement de nous amener en sa présence, mais aussi de rendre nos corps eux-mêmes conformes au corps glorieux de son Fils bien-aimé, « afin qu'il soit le premier-né entre beaucoup de frères. » Ce n'est pas précisément l'Eglise, comme corps, qui est présentée

dans l'épître aux Romains, mais plutôt les relations individuelles des saints avec Dieu. En tant que frères du Seigneur Jésus, Dieu ne les a pas seulement préconnus, il n'a pas eu seulement des déterminations et des pensées à leur égard, mais Dieu les a appelés, et, par grâce, ils ont entendu. Dieu les a appelés — ils sont devenus participants de la bénédiction devant lui — non par des ordonnances, ni par leur naissance ou leur origine, mais par son appel ; et ici apparaît un nouveau trait du caractère de Dieu, savoir l'activité et les ressources de son amour pour appeler les âmes hors de ce présent siècle mauvais. « Ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; » car si Dieu les avait préconnus, s'il les a appelés, ce n'est pas pour les rejeter : il les a non-seulement appelés, mais lui-même les justifie. C'est là ce que Dieu lui-même a fait ; en d'autres termes, nous ne sommes pas seulement justifiés *devant* Dieu, mais encore c'est Dieu qui nous justifie. Il veut nous avoir en sa présence sans qu'il y ait un seul péché sur nous. C'est son œuvre à lui, de nous avoir auprès de lui-même, selon les conseils de son amour et la sainteté de sa nature. Si nous sommes justifiés à ses yeux, c'est Dieu qui nous justifie, selon la perfection avec laquelle il fait toutes choses. Il en parle comme d'un grand fait, et (l'œuvre intérieure étant ici passée sous silence) c'est une base bien étonnante que celle sur laquelle Dieu a placé cette justification, car elle repose sur ce que Dieu est, et sur son œuvre propre. Et l'on peut ajouter qu'il est bien remarquable de voir, tout le long de cette épître, que tout y est présenté comme s'appuyant sur ce que Dieu est. L'homme ayant été éprouvé de différentes manières, sans loi, sous la loi,

sous la grâce, il est manifesté et démontré qu'il ne vaut absolument rien ; alors Dieu apparaît et agit dans sa propre souveraineté, selon ce qu'IL EST. C'est ce qui fait qu'il est absolument impossible qu'une chose quelconque, soit le péché, soit Satan, intervienne désormais contre nous, — *Dieu est pour nous*. Voilà le grand résultat que l'âme découvre et dont le Saint-Esprit tire des conclusions. Le cœur peut dire : D'où vient donc que je rencontre tant de tribulations, si Dieu m'aime réellement ainsi — s'il est en effet pour moi ? Toutes choses dépendent de ce que Dieu est, de cette vérité fondamentale, prouvée par ses voies souveraines envers nous en tant que pécheurs, qui sont rappelées dans les versets précédents, et qui montrent ce que Dieu est pour nous ; et si Dieu est pour nous, qui peut être contre nous ? car qui peut se mettre en opposition à Dieu ? « N'est-ce pas ici un tison retiré du feu ? » Si vous demandez qu'on vous prouve que Dieu est pour nous, eh bien ! en voici la preuve : Il a donné son Fils. Si je m'approche de Dieu et que je dise : Que peut-il faire pour un misérable pécheur tel que je suis ? Voici, il a fait plus que le plus grand pécheur ne peut demander, plus que le plus grand saint ne pouvait imaginer, car il a donné son Fils pour moi ; en conséquence, non-seulement nous en avons fini avec tout ce qui était contre nous, — Satan, les accusateurs quelconques, mais encore le péché même, qui me faisait trembler, témoigne maintenant de l'étendue de l'amour de Celui qui est « pour nous. » Et j'ai appris cela du fait même que Dieu s'est montré pour moi en me justifiant. Mais si Dieu est ainsi pour nous relativement à nos péchés, nous avons certes bien lieu de compter sur lui pour

tout le reste. « Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il point aussi gratuitement toutes choses avec lui? »

L'Esprit argumente, non pas en partant de ce que *l'homme est*, mais en partant de ce qu'*est Dieu*, connu en grâce en Jésus-Christ. Ainsi Dieu étant pour nous, il est absolument impossible qu'aucune accusation soit portée efficacement contre nous, car « qui intentera accusation contre les élus de Dieu? *Dieu est celui qui justifie.* » Remarquez que ce n'est pas *les élus* simplement, mais *les élus de Dieu*. Eh bien! dira quelque âme, tout cela peut-être parfaitement vrai : mais combien de choses je trouve sur mon chemin, il y a la vie, ses besoins et toutes ses inquiétudes, — les épreuves de la part du monde, et la mort devant moi, comment concilier tout cela? Si Dieu est pour moi, comment se fait-il que j'aie toutes ces choses contre moi? — L'amour de Christ s'appliquant à toutes nos circonstances actuelles, voilà la réponse à toutes ces questions, à tous ces doutes. Ce n'est pas simplement l'immense vérité : « Dieu est pour nous, » que le Saint-Esprit nous propose ; il ajoute que Christ est pour nous, lui qui est descendu dans toutes ces épreuves, même jusqu'à la mort ; comme il est écrit : « Christ est celui qui mourut ; bien plus, qui ressuscita » : c'est pourquoi, « qui nous séparera de l'amour de Christ? » Non-seulement donc, l'apôtre dit que rien ne nous séparera de l'amour de Dieu, mais encore il applique cette vérité à *nos infirmités journalières*, en ajoutant : « A cause de toi, nous sommes mis à mort tous les jours, » afin que, dans toutes ces épreuves de chaque jour dans le monde,

nous soyons « plus que vainqueurs par celui *qui nous a aimés.* » Mais vous dites : Comment toutes ces tribulations peuvent-elles être *pour nous*? Eh ! quoi ! il n'est pas seulement vrai que nous remportons la victoire, que « nous sommes plus que vainqueurs, » mais encore nous avons, avec nous dans le combat, Christ qui nous a tant aimés que de mourir pour nous, et qui a vaincu la mort. Tout ce qui chercherait à nous séparer de cet amour ne fait que démontrer, en détail, l'intérêt que cet amour de Christ prend à nous. Si vous dites : Mais Christ est trop élevé pour venir m'assister ici-bas ; il est là-haut à la droite de Dieu. Oui, béni soit le Seigneur ! le même Jésus qui mourut est ressuscité, et il est à la droite de Dieu où *il intercède pour nous.* Parce qu'il vit, nous aussi nous vivrons. Et si vous demandez : La mort ne me séparera-t-elle pas de l'amour de Dieu ? *Non ;* Christ mourut et ressuscita. — « Les choses présentes » le peuvent-elles ? *Non ;* car dans ces épreuves journalières, nous apprenons à connaître son amour. — « Et les choses à venir ? » *Non ;* car Christ les a *toutes* surmontées ; en effet, s'agit-il des difficultés ici-bas ? Il a vaincu le monde : s'agit-il d'un autre monde ? les choses à venir ne seront que notre participation à sa gloire. — « Les principautés et les puissances » le peuvent-elles ? *Non ;* elles ne sont, au plus, que des créatures, et nul être *créé* ne peut être plus fort que Dieu. Dieu est la source et la puissance de la bénédiction ; et Celui qui s'est abaissé et assujéti à la puissance de la mort et de Satan, quoiqu'il ne pût pas être retenu par elle, est maintenant ressuscité et assis à la droite de Dieu dans les cieux, faisant intercession pour nous, et par la puissance du Saint-Esprit il apporte la bénédic-

tion dans tous les détails de notre vie de chaque jour. Ainsi Dieu nous a parfaitement *enfermés* dans la grâce, — précisément comme Noé était enfermé dans l'arche, et flottait au-dessus de toutes les peines : Noé entra dans l'arche, mais c'est *Dieu qui la ferma sur lui*.

Le grand secret dans cette épître, c'est que l'homme est réduit à l'état le plus bas possible, c'est-à-dire qu'il est mis à sa propre et vraie place ; il est montré et démontré comme étant tout ce qu'il y a de plus faible, de plus méchant et de plus complètement inutile. Alors Dieu intervient en grâce et dit : Voici ce que Dieu est pour vous ; et cela donne la paix du cœur et met la conscience en liberté, en vertu de la résurrection de Jésus ; cela met fin à toutes ses inquiétudes en montrant que ce sur quoi le cœur se repose est complètement *en dehors* de l'homme — basé sur la stabilité de Dieu lui-même, et manifesté dans l'œuvre et dans la personne de Christ, quoiqu'une œuvre réelle soit opérée en lui pour le rendre capable de jouir de cette grâce. Dieu est *en nous* et *pour nous* ; il fait, en Christ, concourir toutes choses à nos besoins journaliers ; nous ne pouvons qu'admirer et adorer ; et cependant cela cesse, en un sens, d'être merveilleux, quand nous considérons que c'est Dieu qui agit : nous savons qu'il doit faire quelque chose d'extraordinairement grand pour montrer la surabondante richesse de sa grâce. Ce qu'il fait remonte à lui *en adorations et en louanges* ; — néanmoins la Bonté, agissant dans sa propre souveraineté, doit faire quelque chose qui soit au-dessus de toute louange. Ainsi, dans le Psaume LXXXIV, nous avons cette double bénédiction : « Bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison ; ils te louent incessamment. »

Dans la maison — là où est Dieu — c'est la première et particulière bénédiction ; là il n'y a rien que louanges. Puis, « bienheureux est l'homme dont *la force est en Dieu* : » — la force nécessaire pour le chemin — « et ceux au cœur desquels sont les chemins » qui mènent à Dieu : car ayant appris la grâce ici-bas, nous apprendrons la gloire là-haut. Venons-en maintenant à notre chap. IX^m.

La première chose que fait l'apôtre dans l'épître aux Romains, c'est de réduire l'homme à son vrai niveau comme pécheur, soit sous la loi soit sans loi : — et c'est à quoi répond l'aspersion du sang dont il est parlé au chap. III^m. Puis le IV^m chapitre présente la foi en Dieu qui ressuscite les morts ; — non pas nos œuvres pour aller à Dieu, mais la foi en Dieu, qui est intervenu avec puissance, a ressuscité Celui qui s'était placé sous le pouvoir de la mort, et l'a fait asseoir à sa droite. Dans le V^m chapitre, nous avons cette *foi* appliquée à la justification, les résultats du fait, que Jésus a été livré pour nos offenses, puis ressuscité, sont rappelés ; — nous sommes sauvés ; puis, assurés de l'amour de Dieu, nous pouvons nous réjouir dans la tribulation, et, ce qu'il y a de plus grand, en Dieu lui-même. Dans le VI^m chapitre, nous sommes morts au péché. Dans le VII^m, morts à la loi ; et dans le VIII^m, nous avons le plein affranchissement du chrétien. Ce VIII^m chapitre étant le résumé de toute la position de l'enfant de Dieu, le résultat pour le croyant de l'œuvre de Dieu en grâce. Dieu, agissant dans la puissance de son amour, nous introduit en sa présence dans la personne de Christ ; — étant justifiés, nous avons la liberté, et Dieu, dans la puissance souveraine de sa grâce, nous

enferme dans l'arche — c'est-à-dire en Christ — dans la sécurité de sa propre grâce. Mais alors surgit une difficulté : sans parler de la loi transgressée, que deviennent les promesses spéciales faites aux Juifs, si les Juifs et les Gentils sont ainsi réduits au même niveau moral? Comment concilier cela avec les promesses inconditionnelles faites aux Juifs — telles que celles que reçut Abraham en Gen. XV, XVII, XVIII? Les chapitres IX, X et XI sont consacrés à résoudre cette difficulté.

Dans le IX^{me} chapitre, l'apôtre parle de la souveraineté absolue de Dieu. Le potier peut faire, de l'argile, ce qu'il lui plaît. La question traitée ici est, non pas ce que Dieu a fait, mais son droit de faire ce qu'il lui plaît. La fin des chapitres IX et X, rappelle que les propres prophètes des Juifs les avaient avertis de ce qui devait arriver. C'était une vérité connue par les Écritures, que la chute d'Israël et, par conséquent, sa réjection. Mais quoique Dieu veuille agir ainsi envers eux, il ne les abandonnera jamais, et nous voyons, au chapitre XI, qu'Israël est toujours le peuple *terrestre* bien-aimé de Dieu.

La souveraineté de Dieu, tout en étant maintenue, n'affecte pas l'amour de l'apôtre pour Israël; écoutons-le : « Je dis la vérité en Christ, je ne mens point, ma conscience me rendant aussi témoignage dans l'Esprit Saint; c'est que j'ai une grande tristesse et une douleur continuelle en mon cœur, car moi-même je désirais d'être exécution de la part de Christ pour mes frères, mes parents selon la chair. » Telle est la force du 3^{me} verset : au lieu de mépriser ses frères, comme les Juifs ne cessaient de l'en accuser, la vraie impulsion de son

cœur l'avait conduit, — non dans la froide réflexion, car la chose était impossible, mais dans l'ardeur de son amour pour eux, — à exprimer un sentiment qui, il est vrai, ne pouvait jamais se réaliser, quelque sérieux qu'il fût ; mais qui prouvait que Paul les aimait tout autant que Moïse les avait aimés, et qu'il était prêt, tant était grande son affection pour eux, à être, comme Christ, un *anathème* « pour ses frères, ses parents selon la chair. » Ici nous voyons la puissance de l'amour divin, qui est disposé à être et à faire absolument tout pour ceux qu'il voudrait servir. Il se plaît à chercher et à reconnaître tout le bien qu'il peut trouver dans son objet ; — l'affection doit agir ainsi, quoique la même affection puisse le faire en reproches sérieux. Précisément comme Paul disait aux Corinthiens, convaincus de tolérer un péché qu'on ne voyait pas même parmi les Gentils : « Je rends toujours grâces à mon Dieu à cause de vous,.... de ce qu'en toute chose vous avez été enrichis par lui, en toute parole et en toute connaissance, ... de sorte qu'il ne vous manque aucun don, à vous qui attendez la révélation de notre Seigneur Jésus-Christ. » Cependant, s'il les visite, il ne les épargnera point ; il ira avec la verge. Il cherche à atteindre leur conscience en ouvrant leurs cœurs à leurs privilèges ; puis il peut les reprendre, quand la *volonté* a été humiliée par le sentiment de *l'amour*. Vous êtes vous-mêmes habitués à dire : Comment des gens si favorisés peuvent-ils bien agir ainsi ? Et les Corinthiens devaient sentir que, si Paul n'eût pas été forcé de les réprimander, il ne les aurait jamais réprimandés du tout ; aussi ce qu'il leur dit arrivait à leur conscience avec d'autant plus de puissance et d'autorité. De même ici l'apôtre

accorde aux Juifs tout ce qu'il peut : « Ils sont Israélites ; à eux appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances etc. » Pouvez-vous supposer que je veuille déprécier vos promesses ? — Au contraire, je les maintiens toutes. Vous, Israélites, vous ne les appréciez pas comme vous le devriez, vous ne les connaissez pas ; vous ne savez pas que vous avez Dieu, au-dessus de toutes choses, béni éternellement, pour votre Messie. C'est de cette manière, je crois, que nous devrions nous y prendre avec les pauvres Juifs de nos jours. « Dieu n'a point rejeté son peuple qu'il a préconnu. » Pour un temps, il est vrai, ils sont mis de côté comme nation, et cela pour la réconciliation du monde ; et dans leur nature et leur état de pécheurs, ils sont considérés comme étant dans la même condition que les Gentils, l'apôtre ayant démontré, au III^me chapitre, qu'ils sont les uns et les autres, également sous le péché. Mais ici l'apôtre concilie le fait des promesses inconditionnelles faites aux Juifs, avec la doctrine de l'état de péché dans lequel ils sont aussi bien que les Gentils, et il prouve qu'ils auront les promesses d'une manière beaucoup plus élevée qu'ils n'auraient pu les avoir auparavant ; et tout en plaçant également soit Juif soit Grec sous le péché, il élève Dieu *au-dessus* de ses promesses (bien que, sans doute, il veuille les accomplir, malgré l'indignité des Israélites, qui y ont perdu tout droit, pour les avoir rejetées quand l'accomplissement leur en était offert en la personne de Jésus) ; et il montre aux Juifs, d'après leur propre histoire, qu'ils doivent laisser Dieu à sa souveraineté (sinon il faut qu'ils perdent leurs promesses), et ensuite, que, dans l'exercice

de cette souveraineté, il fera entrer les Gentils aussi bien que les Juifs. Ceux-ci voulaient obtenir les promesses en vertu de leur naissance, ce qui naturellement excluait les Gentils. Si vous, Israélites, dit Paul, vous voulez avoir l'objet de vos promesses en vertu de votre origine, nous allons voir ce qui en résulte. Vous dites : Nous sommes la postérité d'Abraham et nous avons droit aux promesses par notre descendance de lui, tandis que ces Gentils ne sont que des *chiens* et n'ont nullement le droit d'avoir part avec nous aux promesses de Dieu. Eh bien ! si Dieu est souverain, il fera en grâce entrer ces chiens *Gentils*. Mais maintenant je vous prouverai que vous ne pouvez pas obtenir les promesses en vertu de votre descendance. Car, en premier lieu, « tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas Israël ; » cependant, si c'est par descendance, vous devez embrasser toute la postérité d'Abraham. Et si vous prenez tous les enfants d'Abraham, alors vous devez recevoir Ismaël — donc les Arabes. Oh ! non, dites-vous, nous ne pouvons accorder cela ; — quoi ! des Ismaélites dans la congrégation d'Israël, et héritiers des promesses ! Oui, si c'est par descendance. Si vous ne les avez pas par descendance, il faut que vous les receviez par *grâce* ; et si c'est par grâce, Dieu ne veut pas que cette grâce soit restreinte à vous, mais il veut aussi l'exercer envers les Gentils.

En suivant encore votre histoire, vous avez ensuite Jacob et Esaü, et si c'est par descendance que vous entrez, vous devez laisser entrer les Edomites au même titre que vous-mêmes. Mais au 8^{me} et 9^{me} versets, il est dit : « Ce sont les enfants de la promesse qui sont

comptés pour postérité⁴ ; » en sorte que cela ne concerne que Isaac et Jacob, tandis que Ismaël et Esaü demeurent en dehors : ainsi donc que votre bouche soit fermée sur le sujet de la descendance, car elle est liée par cette parole de Dieu : « J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Esaü. » Dieu, agissant dans son droit souverain, a voulu vous bénir, et c'est de ce droit que dépend votre bénédiction ; votre propre histoire le montre, votre témoignage prophétique le prouve : vous ne pouvez pas y compter en vertu d'un simple droit de descendance. Mais y a-t-il donc de l'injustice en Dieu (telle est l'objection naturelle de la chair) ? Non : « Je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde. » Si nous commençons à demander : Y a-t-il de l'injustice en Dieu ? comme si réellement nous doutions de lui, nous cherchons à juger Dieu au lieu de laisser Dieu nous juger. Toutes les fois que la souveraineté de Dieu est mise en question, c'est l'homme qui dit, en effet : c'est à moi de juger Dieu, et ce n'est pas à Dieu de me juger. Mais en outre, voyez comme leur bouche est fermée, car quand est-ce que Dieu dit : « Je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde ? » Quand les Israélites, en corps, avaient perdu toute espèce de titre à tout ce que Dieu pouvait donner. Alors, si je puis employer cette expression, Dieu se retira dans sa propre souveraineté, afin de ne pas les retrancher.

(Suite.)

⁴) La vraie traduction du vers. 9 est : « Cette parole est de promesse : Vers cette saison.... Sara aura un fils. »

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

**Méditation sur le chapitre IX de l'épître
aux Romains.**

(Suite et fin de page 380.)

Israël prétendit pouvoir subsister devant Dieu sur le terrain de la justice, comme on le voit en Exode XIX, et qu'est-ce qui s'ensuivit? Le *Veau d'or* fut fait; — Dieu pouvait-il partager avec le veau la possession d'Israël comme peuple? Non, par là le tout premier anneau qui les liait, qui les tenait rapprochés de Dieu, fut rompu; par cet acte Israël avait forfait à tout; il avait rejeté les promesses, acceptées par eux à la condition de leur obéissance (Moïse eût pu les avoir pour lui), et le Dieu qui avait fait les promesses et qui seul pouvait les accomplir. Dieu pouvait-il laisser passer ce péché? Les Israélites avaient entrepris d'avoir l'effet des promesses par leur obéissance; si Dieu eût agi en justice avec eux, tous auraient dû être retranchés. Que pouvait faire Dieu, sinon, comme j'ai dit, se retirer dans sa propre souveraineté, vu que là il avait une res-

source en grâce? Car si quelqu'un d'eux devait être épargné, ce devait être selon ce principe : « Je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde. » L'homme est entièrement perdu ; aussi Dieu dit maintenant : J'agirai par moi-même. C'est en considérant une vérité dans sa connexion avec d'autres vérités, qu'on lui donne sa vraie et propre place et sa force divine. Revenons à Ex. XIX, XX, XXXII. Israël entreprend d'obtenir les promesses à la condition d'obéir à tout ce que Dieu commanderait. Dieu avait dit : « Si vous obéissez à ma voix ; » ils répondent : « Nous ferons tout ce que l'Eternel a dit. » Mais, avant que Moïse descendit de la montagne, Dieu lui dit : « Ils se sont bientôt détournés de la voie que je leur avais commandée ; ils se sont fait un *veau de fonte*, et se sont prosternés devant lui, et lui ont sacrifié. » Puis « l'Eternel dit encore à Moïse : J'ai regardé ce peuple, et voici, c'est un peuple de *col roide*. Or, maintenant laisse-moi, et ma colère s'embrasera contre eux, et je les consumerai » (Ex. XXXII, 8-10). Alors Moïse dit : « Pardonne-leur leur péché. » Ici le médiateur est introduit, figurant, sans doute, le vrai Médiateur. Moïse monte pour faire propitiation pour eux ; « peut-être, dit-il, je ferai propitiation ¹ pour votre péché. » Mais voyons l'effet de cette médiation.

¹) Quoique nous ayons ici une analogie d'intervention médiateuriale, remarquez la différence entre elle et celle dont elle était une ombre. Christ est monté, parce qu'il a fait une expiation parfaite, dont il présente l'efficacité en haut, de manière à assurer notre bénédiction, ce que naturellement Moïse ne pouvait pas faire. Il n'y a point de « Peut-être je serai » pour nous ; Christ avait tout fait, avant de monter vers Dieu pour comparaître devant lui pour nous.

D'abord, Dieu dit au chap. XXXIII, 3 : « Je ne monterai point au milieu de toi, parce que tu es un peuple de col roide, de peur que je ne te consume en chemin : » mais « j'enverrai un ange devant toi » (vers. 2). Puis, au vers. 7, « Moïse prit un pavillon et le tendit pour soi hors du camp, *l'éloignant du camp* ; » ensuite, au vers. 15, Moïse dit à Dieu : « Or maintenant je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais-moi connaître ton chemin, afin que je te connaisse, afin que je trouve grâce devant tes yeux ; *considère aussi que cette nation est ton peuple.* » Et Dieu répond : « Ma face ira, » — non avec le peuple, mais *avec le médiateur*. Puis Dieu proclame au médiateur le nom de l'Éternel, en même temps que ce principe : « Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et j'aurai compassion de qui j'aurai compassion. »

Quand Moïse plaide avec Dieu pour les Israélites, malgré toutes leurs rébellions contre le Seigneur, Moïse les identifie avec Dieu et dit ; « *Ton peuple que tu as retiré du pays d'Égypte,* » tandis que Dieu les appelle *le peuple du médiateur*. Observez ici, en passant, une chose bien digne d'être remarquée : Dieu, après avoir menacé de les consumer, en montant en un moment au milieu d'eux (XXXIII, 5), avait dit (vers. 3) : « Je ne monterai point au milieu de toi, parce que tu es un peuple de col roide. » Cependant au chapitre XXXIV, 9, Moïse dit : « O Seigneur ! je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, que le Seigneur marche maintenant au milieu de nous, car c'est un peuple de col roide. » Dans l'intervalle, la grâce était intervenue, la bonté de Dieu avait passé devant Moïse ; tout en était changé : et c'est précisément parce que le peuple est de col roide, que Moïse dit : Nous ne pouvons rien faire

sans Dieu. Ainsi, une fois le fondement de la grâce posé, Moïse fait — de l'état même du peuple, qui eût engagé Dieu à les consumer ou du moins à les abandonner à eux-mêmes, — le motif pour que Dieu monte au milieu d'eux. Il s'agit de savoir qui doit monter ; c'est pourquoi Moïse dit : O Dieu ! monte avec nous. La grâce était apparue, aussi il peut dire à Dieu : Viens avec nous ; et ainsi amener *Dieu pour nous*. Du moment où la grâce est introduite, même relativement au gouvernement, comme ici où il est question de gouvernement, nous sentons que notre culpabilité même est une raison pour que nous ne puissions nous passer de la présence de Dieu.

Revenons au sujet de la descendance. Nous avons vu Paul faisant ce raisonnement : Si vous, Juifs, voulez avoir les promesses par droit de naissance, alors vous devez laisser entrer aussi les Ismaélites et les Edomites ; et, d'un autre côté, si vous les réclamez selon la justice, vous savez que, si Dieu eût agi avec vous en justice, il n'y aurait pas un seul d'entre vous existant aujourd'hui. Demandez-vous donc (et vous, lecteur, posez-vous la même question) : consentiriez-vous volontiers à être traités selon la justice ? Non, vous ne le voudriez pas ; eh bien ! ne parlez donc pas de cette voie tant que par elle vous ne pouvez aller à Dieu. Mais, ajoute Paul à Israël, si vous dites encore : Nous aurons les promesses par justice ; le veau d'or a prouvé, dès le début même, que vous ne pouvez pas les avoir sur ee pied, et que votre bouche doit être à jamais fermée. Mais si vous êtes convaincus de péché, de manière à vous fermer la bouche au sujet de la justice, et ainsi à exclure tout sujet de vous glorifier, vous vous réjouirez

dans la « *miséricorde* » et dans la « *compassion* » de Dieu, qui se retire dans sa propre souveraineté, afin de pouvoir épargner ; parce que, dans cette souveraineté, il peut faire grâce. Si mon cœur me convainc de péché, je serai réjoui d'apprendre que la grâce est *toujours souveraine* : « Ainsi donc ce n'est ni de celui qui *veut*, ni de celui qui *court*, mais de Dieu qui fait *miséricorde*. » Dieu n'est pas lié à la justice ; il *peut* faire miséricorde, et « il endureit qui il veut. »

Ceci nous amène à Pharaon, dont l'Écriture dit : « C'est pour cela même que je t'ai suscité, afin de faire voir en toi ma puissance, et afin que mon nom fût publié dans toute la terre. » Ici, je dois le dire, je ne veux ni affaiblir ni éluder le sens clair et simple de ce passage, parce qu'on en a fait une question de doctrine controversée. Il y a un endurcissement de la part de Dieu dans certains cas. Il est impossible que Dieu puisse rendre quelqu'un méchant ou le tenter à être méchant, mais il peut endurcir le pécheur et, agissant en jugement envers lui, l'abandonner à l'aveuglement. Je désire parler avec tout le respect possible ; mais l'Écriture est très-claire à cet endroit. Remarquez les voies de Dieu, et où elles aboutissent — d'abord avec l'homme naturel. Voyez Rom. I : Après de longs détails sur la méchanceté des hommes, l'apôtre dit : « C'est pourquoi aussi Dieu *les a livrés*, dans les convoitises de leur cœur, à l'impureté. » Au verset 25 : « Ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et ont rendu honneur et culte à la créature au lieu du Créateur... C'est pourquoi Dieu *les a livrés* à des passions honteuses. » Et puis dans le 28^{me} verset : « Comme ils ne se sont pas souciés de retenir Dieu dans leur connaissance, *Dieu*

les a livrés à un entendement réprouvé. » Dans tout cela, il faut observer, que Dieu ne rend pas l'homme méchant, mais simplement qu'il *abandonne l'homme à ce qu'il est.* » Ainsi encore Dieu dit d'Israël : « Engraisse le cœur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes, et bouche ses yeux. » Il en sera de même de la chrétienté professante dans cette dernière économie de grâce : « Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés ; à cause de cela, Dieu leur enverra efficace d'erreur pour qu'ils croient le mensonge. » Ce serait un horrible blasphème de dire que Dieu les rend méchants. Mais à ceux qui n'ont pas reçu (ou accepté) l'amour de la vérité, est envoyée, en jugement, une efficace d'erreur. Et ici, observez qu'il n'est pas dit que Dieu ait disposé les vases de colère pour la perdition, mais : « *s'il supporta avec beaucoup de patience des vases de colère disposés pour la perdition ;* » c'est-à-dire, après une longue tolérance, Dieu donne un exemple de ce qui est un juste jugement ; comme il dit à Pharaon : « C'est pour cela même que je t'ai suscité, afin de faire voir en toi ma puissance. » Et, *en effet*, il dit : « Maintenant vous verrez qui est Jéhovah, » parce que Pharaon avait dit : « Qui est l'Eternel, pour que j'obéisse à sa voix ? » — « Tu me diras donc : Pourquoi se plaint-il encore ? qui a résisté à sa volonté ? » Ce n'est pas ton affaire de questionner et de disputer ; tu n'es qu'un homme et tu voudrais contester contre Dieu ! ferme la bouche, car Dieu ne rend pas compte de ses actes à l'homme. Le premier point de toute justice, c'est que Dieu doit avoir ses droits ; car si Dieu n'a pas ses droits, qui les aurait ! Il est d'une grande importance morale que tu te tiennes à ta place, et que tu

laisses à Dieu la sienne ; tu n'es qu'un *homme*, c'est pourquoi ce n'est pas ta place de contester contre Dieu ; tu n'as qu'à garder le silence quand Dieu parle.

Mais, de plus, il n'est pas dit que Dieu *ait* fait aucun vase à *déshonneur* ; mais : « le *potier* n'a-t-il pas *autorité* sur l'argile, pour faire de la même masse un vase à honneur et un autre vase à déshonneur ? » Naturellement le potier a *l'autorité* ou le droit de faire ce qu'il lui plaît ; mais si vous ne laissez pas Dieu avoir aussi son droit et la place qui lui appartient, qui est-ce qui remettra les choses en ordre quand le *péché* a tout désorganisé ? On reconnaît une âme droite, moralement droite, quand quelqu'un tient ce langage : Je suis un pécheur, méritant la perdition éternelle, et toute ma confiance est dans la souveraine bonté. La foi dit : J'attirais sur moi-même « *une prompte perdition*, » mais la grâce de Dieu m'a arrêté ; c'est là prendre ma vraie place devant Dieu. On voit toujours (même dans les systèmes qui diffèrent sur ce sujet), que *la foi individuelle* se sent et se reconnaît débitrice à la pure et souveraine miséricorde seule. Mais encore, « le potier n'a-t-il pas autorité sur l'argile, pour faire de la même masse un vase à honneur et un autre à déshonneur ? » Eh bien ! encore une fois, ce passage, quoique affirmant avec force le droit absolu de Dieu de faire ce qu'il lui plaît, ne dit pas qu'il fasse aucun vase à déshonneur. Il affirme simplement la prérogative de Dieu, son droit de faire de la même masse ce qu'il lui plaît, et cela pleinement et sans exception. Mais Dieu peut se comporter avec ces méchants, comme il le dit à Israël par la bouche du prophète Esaïe : « Tu m'as asservi par tes péchés, et tu m'as travaillé (*ou fatigué*) par tes iniqui-

tés » (XLIII, 24). Et ailleurs, par le prophète Amos : « Voici, je suis foulé sous vous, comme est foulé un chariot plein de gerbes » (II, 15 ; *Version anglaise*). Ainsi Dieu « tolère avec une grande patience les vases de colère disposés pour la perdition, » voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance. Mais quand il s'agit de miséricorde, l'apôtre introduit Dieu à l'instant même : « pour faire connaître la richesse de sa gloire, envers des vases de miséricorde, qu'il prépara d'avance pour la gloire. » Ici, nous avons une action morale, et non pas seulement une doctrine abstraite.

Remarquez encore qu'il n'est pas dit que ces vases de colère fussent *préparés d'avance* pour la perdition ; il n'est pas non plus dit simplement que les vases de miséricorde fussent disposés pour la gloire : Non, car les vases de miséricorde étaient *d'avance préparés* de Dieu pour la gloire, tandis que les vases de colère sont disposés pour la perdition par leurs iniquités venues à leur comble. Mais s'il y a quoi que ce soit de bon, cela doit venir de Dieu et de Dieu seul ; le mal, hélas ! est déjà en nous. Et si l'on demande encore : Pourquoi a-t-il ainsi supporté cette méchanceté, et attendu jusqu'à la fin pour manifester sa colère envers ces vases disposés pour la perdition ? on peut répondre que Dieu, après avoir éprouvé les voies des hommes et les avoir tous enfermés ensemble sous le jugement, apparaît alors en grâce, en grâce souveraine ; et c'est ainsi que l'apôtre applique cette vérité. — Dieu ne peut-il donc pas laisser entrer les Gentils ? car si c'est Dieu qui met à part des vases de miséricorde, il peut préparer un Gentil aussi bien qu'un Juif. Si, dans leur folie, les Juifs contestent contre la souveraineté de Dieu, eh bien ! dit l'a-

pôtre, qu'ils s'en tiennent à la justice, et alors que deviendront-ils? Ayant démontré que ni la loi, ni la descendance d'Abraham ne peuvent constituer un droit, il montre que, si les Juifs ne veulent pas laisser entrer les Gentils, il faut qu'ils soient eux-mêmes exclus; car s'ils ne veulent pas plier devant la souveraineté de Dieu, il ne leur reste que Sinaï, où ils ont perdu tout droit à toutes les promesses: ils sont donc ainsi nécessairement contraints de choisir entre Dieu faisant ce qu'il lui plaît ou le jugement. Dieu les force de reconnaître qu'il peut aussi appeler les Gentils, comme il dit en Osée: « Et il arrivera que, dans le LIEU où il leur fut dit: Vous n'êtes pas mon peuple, là ils seront appelés fils du Dieu vivant. » Le 25^{me} vers. de Rom. IX a rapport à l'appel des Juifs, et le 26^{me}, à l'appel des Gentils. Le 25^{me} verset appelle les Juifs de l'état de Lo-Ruhamah et de Lo-Hammi d'Israël (voir Osée I, 6. 9). Mais dans le 26^{me}, c'est l'appel des Gentils; le propre et spécial privilège des Gentils consistant, en effet, à être appelés les fils du Dieu vivant, mais non pas à être son peuple comme titre spécifique. Ainsi, dans le lieu même, où Lo-Hammi était universellement appliqué, le titre béni de fils du Dieu vivant — car c'était bien là l'effet d'une vie spirituelle — devenait le partage des appelés, selon Osée I, la fin du 10^{me} verset. Comparez encore 1 Pier. II, 10 et Rom. IX, 25, où Osée II, 55 est rappelé. Pierre, s'adressant aux *Juifs* croyants SEULEMENT, n'a en vue que ceux qui, ayant été Hammi (*mon peuple*), sont devenus Lo-Hammi (*pas mon peuple*), et qui, étant Ruhamah (*miséricorde*), sont devenus Lo-Ruhamah (*point de miséricorde*); mais qui, ayant obtenu *miséricorde*, sont redevenus *Hammi* et *Ruhamah*, ce qu'ils

seront encore pendant le millénium, après avoir été, comme nation, ramenés à Dieu. Tandis que Paul, parlant des Gentils aussi bien que des Juifs, cite, au 26^m verset de Rom. IX, la fin du 10^m verset d'Osée I : « Et il arrivera que dans le lieu » etc., en sorte que ces versets sont empruntés par Paul pour montrer toute la portée de l'argument relatif à la vocation des Juifs et des Gentils, ainsi qu'à la miséricorde spéciale envers Israël. Au verset 27, Esaïe est appelé en témoignage, montrant clairement la réjection actuelle du peuple comme corps par le jugement de Dieu, quelle que puisse être la miséricorde réservée au résidu de ce peuple.

Pour nous, tout cela est devenu familier à nos esprits, et par conséquent très-simple; mais pour eux, ce devait être une chose affreuse et inexplicable, que le peuple de Dieu fût mis de côté quant à l'administration actuelle du gouvernement de Dieu sur la terre. Tant que Dieu n'a point de *peuple terrestre*, il abandonne la terre, qui n'est plus sous un contrôle immédiat de sa part (tout en veillant, sans doute, par sa providence, sur les événements qui s'y passent); tandis que, lorsque Israël était le peuple de Dieu sur la terre, il y avait une intervention directe de Dieu dans le gouvernement exécutif sur la terre; mais maintenant Dieu n'agit pas envers son peuple sur la terre en vue de la terre, mais comme envers un peuple qui est céleste — c'est un mystère. La puissance de Dieu a été manifestée sur la terre, mais maintenant Dieu a abandonné le gouvernement d'un peuple sur la terre, et il s'est formé un peuple céleste, — un peuple « béni de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. »

Israël, pour un temps, est mis de côté ; et Christ, la seule porte par laquelle un homme quelconque puisse entrer et être sauvé, ayant été élevé au ciel, il en résulte que l'appel actuel est celui d'un peuple particulier, non pour la terre, mais pour le ciel ; et en conséquence Jésus dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » Aucun *Juif* n'eût pu concevoir l'idée d'un Christ ayant des membres sur la terre, tandis que lui, la Tête, est dans le ciel ; et avant que les Juifs reconnaissent cette vérité dans leur conscience, il faut qu'ils soient amenés à reconnaître d'abord, qu'ils ont été retranchés pour avoir rejeté leur Messie. Et la terre aussi est coupable, comme ayant rejeté le Fils de Dieu ; c'est pourquoi « le Seigneur consommera et abrégera l'affaire en justice, parce qu'il fera une *affaire abrégée sur la terre.* » Nous savons que cela n'arrivera qu'après que le dernier des élus de l'Eglise aura été recueilli ; que, « si nous gardons la parole de sa patience, » Jésus nous gardera hors de l'heure de la tentation, et que, dans ces entre-faites, il a mis devant nous une porte ouverte que personne ne peut fermer. Aux 52 et 55^m versets : « Israël, recherchant la loi de justice, n'est point parvenu à la loi de justice. Pourquoi ? parce que ce n'a pas été par la foi. » Israël n'avait point observé la loi ; et quand l'objet de la foi est venu, ils l'ont crucifié ; en sorte que, bien que les *promesses* eussent été données à Israël, nous avons vu comment elles avaient toutes été perdues par eux, ainsi que tout droit quelconque à ces promesses. Et ici est manifestée l'admirable sagesse de Dieu, qui amène à la fois Israël déchu et les pauvres Gentils, sur le même terrain de la *souveraine grâce.*

Les uns n'avaient point eu part à la promesse ; les autres l'avaient refusée quand elle leur avait été offerte en Christ ; en sorte que les uns comme les autres ne pouvaient plus être que des objets de pure miséricorde.

En principe , toutes ces grandes vérités sont pour nos propres âmes. L'histoire du monde est l'histoire d'une âme individuelle. Et Dieu a pris peine de nous expliquer cela ; nous pouvons le lire comme dans un miroir et voir que nous sommes enfermés ensemble dans la grâce et pour la grâce ; et étant arrivés là, rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu. Cette position dépend de la souveraine grâce ; c'est pourquoi je m'appuie sur ce que Dieu est pour moi , et non pas sur ce que je suis pour Dieu. Du moment où nos âmes sont amenées à Dieu, nous trouvons que Christ a plus que vaincu en amour, et qu'il a ôté tout le mal que nous avions découvert en nous-mêmes, en y appliquant son amour. Les voies, les desseins, les conseils et la puissance de Dieu envers l'homme ne peuvent jamais manquer.

Que le Seigneur nous donne l'intelligence de toutes ses voies ; et que nos pensées et nos affections ne soient pas entraînées dans le courant du monde, qui ne connaît pas Dieu, ni le mystère caché que Dieu révèle à ceux qui l'aiment ; mais que nos cœurs et nos âmes connaissent Dieu lui-même en toutes ces choses ! Elles sont précieuses, parce qu'elles sont les diverses parties dont l'ensemble constitue la gloire du Seigneur Jésus ; — précieuses donc, parce qu'elles le concernent.



Triple témoignage de la divinité de Jésus-Christ.

Il y a, dans la manière dont Jésus se présente à nous, un témoignage de sa divinité, qui, pour n'être pas une déclaration positive qu'il était Dieu, n'est pas moins remarquable et digne d'attention; il en est de même du contraste dans lequel, quoiqu'il soit vraiment et réellement un homme, il apparaît à l'égard de tous les autres hommes.

1° Pour qu'un homme soit moralement formé et béni, il faut qu'il ait devant lui un objet élevé, et si l'homme doit être délivré de lui-même, il faut que cet objet soit divin. Le ciel est ouvert à Etienne (Act. VII), comme il l'a été à Jésus, mais Etienne voit le Fils de l'homme dans le ciel et cet objet fixe ses regards et illumine son visage de la gloire qu'il voit. Jésus, au contraire, au lieu d'avoir un objet devant lui, est lui-même l'objet sur lequel le ciel s'ouvre, l'objet du ciel : les anges montent et descendent sur le Fils de l'homme et sont ses serviteurs (Luc II, 8-13; III, 21, 22; Jean I, 32). Jésus voit le ciel ouvert, et le Saint-Esprit descend sur lui, témoin qu'il est le Fils de Dieu; mais Jésus n'est pas transformé en une autre image quand l'Esprit vient sur lui; il n'a pas d'objet vers lequel il ait à regarder, mais les regards du ciel sont tournés vers lui, et la voix du Père déclare : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. »

2° Jésus rassemble autour de lui. Faire ainsi, s'il n'était pas Dieu, eût été le renversement de toute véri-

té, une destructive impossibilité ; c'eût été abandonner Dieu. Jésus accepte cette position ; tout ce qui est attiré par ce qui est bon, tourne autour de lui, et trouve en lui son centre parfait et tout satisfaisant. Tel est Dieu ! Nul autre que lui n'a jamais pu prendre, ni pris cette place, si ce n'est dans le péché ou la violence. L'Eglise peut dire : Venez et buvez, j'ai l'eau de la vie ; et elle l'a fait ; mais elle ne peut pas dire : Venez à moi ! car appeler à *elle*, c'est l'esprit d'apostasie. Le fleuve, Dieu en soit béni, coule dans l'Eglise ; mais elle n'est pas une fontaine à laquelle on puisse venir ; la fontaine doit être divine, ou elle est fausse (Matth. XI, 28 ; Jean VII, 37).

5° Jésus dit : « Suis-moi ! » (Jean XXI, 19, 22 ; XII, 26 ; VIII, 12.) C'est la même perfection, mais maintenant comme homme ; il y a un sentier pour traverser ce monde de péché. Il y en a un, et il y en a un seul, c'est de suivre Christ. Il ne peut y avoir de sentier pour l'homme, si ce n'est un chemin nouveau et divin, quoique nécessairement aussi humain ; il n'y a point de sentier pour l'homme comme tel, dans ce monde. Quand Adam était dans le paradis, il n'avait pas besoin d'un chemin ; il n'avait qu'à jouir de ce qui était bon, et à adorer, sans connaissance du mal, ayant le cœur rempli de bonheur et de vraie reconnaissance. Lorsque l'homme a été chassé du paradis, et que le monde a grandi loin de Dieu, loin de Dieu par sa nature et sa volonté, il n'a pu y avoir dans ce monde rebelle, dans ce système corrompu du péché, aucun chemin où marcher justement, comme dans le monde et du monde, quand l'état tout entier de ce monde est mauvais. Mais si ce qui est divin entre dans le monde comme

homme, ce qui a des motifs qui ne sont pas du monde, ni de la nature humaine, — quoique réellement homme ; si ce qui est divin ouvre un chemin dans lequel la nature divine se déploie en grâce et en sainteté, au milieu de ces circonstances, quoique toujours manifestant elle-même ce qu'elle est dans ces circonstances, alors il y a un chemin pour moi. Je le suis, lui, en toutes choses véritablement un homme ; — mais un homme manifestant des qualités divines dans les circonstances ordinaires de la vie humaine. Il dit : « Suis-moi ; » mais lorsqu'il a dit : « Vous n'êtes pas du monde, comme je ne suis pas du monde, » et qu'il s'en va dans la gloire, et se sanctifie lui-même, même extérieurement, dans son ascension, de la race humaine, afin que nous soyons sanctifiés par la vérité.



Deux choses que Dieu a jointes.

« En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend mes paroles, et croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24).

Il y a dans ce verset deux choses étroitement unies ; mais que l'homme cherche à séparer autant que possible. Relisez-le. Quelles sont ces deux choses ? C'est *croire* et *avoir*. Ainsi qu'il est écrit dans un autre endroit : « Celui qui *croit* en moi, a la vie éternelle. »

Quelqu'un dira avec angoisse : « Je crois au Seigneur Jésus-Christ. C'est en lui seul que j'espère. Je sais que je suis pécheur et perdu. Je crois pleinement que Jésus

est mort pour expier le péché et que Dieu l'a ressuscité des morts. Je sais que ce n'est que par son sang précieux que Dieu peut pardonner les péchés. Mais je n'arrive pas à savoir que *j'ai la vie éternelle.*»

Si c'est là votre état, mon cher lecteur, si vous avez entendu les paroles de Jésus, si vous mettez véritablement en lui seul votre confiance, alors il n'y a pas lieu à demander si vous avez la vie éternelle. Il n'y a pas d'autre question que celle-ci : Vous confiez-vous uniquement et réellement en l'œuvre accomplie de Jésus-Christ ? Si vous le faites, il n'y a pas lieu à douter que vous ayez la vie éternelle. Si l'une des deux choses est vraie en vous, la foi réelle en Christ, l'autre l'est aussi et vous avez la vie éternelle ; car Jésus a dit : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui croit en moi a la vie éternelle. » Jésus joint ces deux choses : CROIRE et AVOIR ! La révélation à l'âme de cette vérité donne une paix parfaite ; plus d'anxiété, plus d'incertitude. Plus le sentiment de votre indignité sera profond, plus aussi l'amour de Jésus-Christ, mourant pour vos péchés, vous paraîtra grand et étonnant. Le péché vous paraîtra toujours plus affreux et la gloire de la croix brillera pour vous d'un éclat toujours plus glorieux. Vous trouverez le monde plus léger que la vanité, parce que vous possédez une habitation dans les demeures de la lumière. Ainsi, quoique vous soyez en proie aux tentations dans un monde de péché, que vous soyez en lutte avec un subtil adversaire, et que vous gémissiez sous le poids de votre corruption innée, puisque votre confiance est en Jésus seul, vous avez la vie éternelle.

Il me semble vous entendre dire : « Cela serait-il

vrai de moi ? » Pécheur tremblant. Jésus-Christ l'a dit, ce ne peut donc être un mensonge. Dès cet instant, si vos oreilles ont été ouvertes pour entendre les paroles du Sauveur et pour croire de cœur en Dieu qui l'a envoyé, certainement *vous avez la vie éternelle*, oui, vous-même. Et combien il rend heureux ! comme il est parfait, le salut de Dieu ! Non-seulement vous avez la vie éternelle, mais vous ne viendrez point en jugement. Jésus l'a dit et il tient sa parole. Bien plus, vous êtes passé de la mort à la vie. Tout comme Israël traversa le Jourdain avec l'arche de Dieu, de même vous, cher frère en la foi, vous êtes passé avec Christ de la mort à la résurrection et, par conséquent, dans la vie éternelle. Ouvrez les yeux, car vous êtes ressuscité avec Christ. Aussi certainement que notre divin substitut a pris votre place dans la mort, aussi certainement Dieu vous a donné une place avec lui dans la gloire. Allez donc en paix et ne doutez plus.

Il y a encore deux autres choses qui sont unies l'une à l'autre. « Celui qui ne croit pas est déjà condamné. » Que tu ailles au cabaret ou à l'Eglise ; que tu vives ouvertement dans le péché, ou que tu te confies dans l'exactitude de ta vie religieuse, je t'avertis que si Jésus-Christ n'est pas ton seul espoir, tu es déjà condamné. Tu n'as à attendre que l'exécution de la colère divine parce que tu auras rejeté Christ. « Examinez les Ecritures pour savoir si ces choses sont ainsi. »



« Sois nettoyé. »

Marc I, 40-45.

Un lépreux est un être excessivement malheureux. Affligé d'une horrible maladie que personne ne saurait guérir, il est banni de la société comme trop repoussant pour paraître devant les yeux de ses semblables. Image triste, mais vraie, de la condition morale de l'homme. L'homme est déchu, complètement déchu et atteint jusqu'au fond du cœur de la hideuse maladie du péché. Toute sa nature est corrompue et incurable. Pécheur malheureux ! dans les mains duquel cette feuille pourrait se trouver ; si tu sens avec douleur que la misère est inséparable du péché : ta lèpre s'est manifestée. Essaies-tu de la cacher ? Dieu la voit, et toi, tu es misérable ! Il y a un fardeau sur ton cœur, et quel fardeau ! N'as-tu jamais dit : « Je voudrais n'être jamais né ? » et pourquoi ? Ah ! c'est que tu as essayé toutes sortes de médecins ; mais il n'y a point de guérison. Ta lèpre est toujours là, faisant du progrès et s'étendant. Tu as essayé de la tempérance, de la moralité, de la religion. Tu as fait beaucoup d'efforts pour t'améliorer ; tout a été inutile ; ton cas est trop désespéré pour de tels remèdes. Dieu connaît ton profond chagrin, tes gémissements désespérés.

Qui sont ces deux personnages, dont il est parlé en Marc I, 40-45 ? Un lépreux et le Fils de Dieu. Eh bien, considère ce lépreux, parlant à Jésus tel qu'il est. Il ne lui demande pas ce qu'il faut qu'il fasse pour se net-

toyer. Il vient à lui, « le suppliant, et se mettant à genoux devant lui et lui disant : Si tu veux, tu peux me rendre net. » Est-ce que Jésus lui répond : Va-t'en jusqu'à ce que tu sois mieux ? Non ; fais-y attention ! Jésus est ému de compassion, et bien que nul autre n'eût voulu toucher ce misérable lépreux, Jésus étend sa main, le touche et lui dit : « Je le veux, sois net. » Quel merveilleux changement ! Cet homme que personne ne pouvait guérir est nettoyé en un moment. Dès que Jésus eut prononcé la parole, sa lèpre se retira aussitôt, ET IL FUT NETTOYÉ.

Voici en quoi consiste votre erreur : Vous n'avez pas encore pleinement compris l'amour de Dieu pour les impies, manifesté dans la mort du Seigneur Jésus. Pauvre pécheur tremblant, regarde la face de Jésus-Christ ! vois-le ému de compassion à la vue de ta misère, plus grande encore que celle du lépreux. Vas ainsi à lui, tel que tu es. C'est Dieu qui l'a envoyé du ciel, afin que ta lèpre pût être nettoyée par son propre sang : et maintenant qu'il est ressuscité des morts, il te parle, à toi tel que tu es, te disant : « Je le veux, sois net. »

Jamais aucun pécheur, pauvre et misérable, s'approchant ainsi, tel qu'il était, de Jésus-Christ, ne s'en est retourné sans avoir entendu la voix de Dieu dans ces paroles du Sauveur, sans avoir réalisé la vérité de ces paroles bénies : « Et il fut nettoyé. »

Voudrais-tu dérober à Christ sa gloire ? dirais-tu qu'il te faut améliorer ton état avant que Jésus puisse te guérir ? Tu n'agirais pas ainsi avec un médecin terrestre. Dirais-tu donc du grand Médecin, qu'il ne reçoit et ne guérit que ceux qui sont en chemin de devenir meilleurs ? Jésus, notre bien-aimé Sauveur, ne rejetait

personne. Tu pourrais bien être, pour lui, un trop grand pharisien ; mais tu ne saurais être un trop grand pécheur.

Oh ! mon lecteur, si maintenant tes yeux ont été ouverts pour voir Jésus prêt à *te recevoir* tel que tu es, et que, renonçant à toute prétention de justice propre, tu croies en Jésus, alors *toi*, oui *toi*, tu es *nettoyé*, et nettoyé pour toujours, « car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. »



Fragment.

Si vous avez vu Jésus, si vous l'avez trouvé, nourrissez-vous de lui comme du seul objet en lequel votre âme puisse trouver son repos ; comme du modèle dans lequel vous vous réjouirez pendant une éternité entière. C'est là le moyen d'apprendre, au milieu d'un monde plongé dans le mal, ce qui est parfait aux yeux de Dieu. Prenez Jésus, et offrez-le à Dieu comme une chose très-sainte, — faites de lui vos délices. Etudiez-le dans les Évangiles, dans tout ce qu'il était, dans tout ce qu'il a dit, tel que le Saint-Esprit nous le représente, et alors vous apprendrez à régler les désirs de votre âme d'après les richesses de la grâce insondable de Christ, — qui s'offrit lui-même comme le sacrifice pour le péché, — sachant que vous le verrez, que vous lui serez rendu semblable, parce que vous le verrez tel qu'il est.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le trône et l'autel.*Esaïe VI, 1-8.*

Nous avons surtout à remarquer deux objets dans ce passage si sublime des Ecritures, savoir le trône et l'autel; et de plus nous apercevons l'action produite par ces deux objets sur l'âme du prophète. La scène tout entière est pleine d'intérêt et d'instruction. Puisse-nous la contempler et la comprendre comme il le faut.

«L'année de la mort du roi Hosias, je vis le Seigneur séant sur *un trône haut et élevé*, et les pans de sa robe remplissaient le temple. » — C'était là une vision solennelle et imposante. Pour un pécheur, c'est toujours une affaire sérieuse que de se trouver devant le trône de Dieu avec la conscience accablée du poids des exigences non-satisfaites de ce trône. Esaïe en fit l'expérience. La lumière du trône lui manifestait sa véritable condition. Or quelle était cette lumière? C'était la gloire morale du Christ, comme nous le lisons dans l'évangile

de Jean, au chap. XII, vers. 44 : « Esaïe dit ces choses, quand il vit sa gloire, et qu'il parla de lui. » Christ est le parfait modèle auquel tous doivent être comparés. Il importe peu de savoir ce que d'autres pensent de moi ou ce que j'en pense moi-même. La grande question est celle-ci : que suis-je, envisagé dans la présence de Christ ? La loi peut me dire ce que je devrais être, ma conscience peut me dire que je ne le suis pas, mais je ne puis me former une idée juste de ce que je suis, que lorsque les rayons de la gloire de Christ m'environnent de leur éclat. C'est alors que les replis intimes de mon cœur sont découverts, que les secrets mobiles de mes actions sont révélés et que le fond de mon âme est mis au grand jour.

Mon lecteur est peut-être disposé à me demander : Qu'entendez-vous par la gloire morale de Christ ? J'entends par là cette lumière qui de lui resplendissait sur toutes ses voies pendant sa carrière dans ce bas monde. C'était cette lumière-là qui sondait *l'homme* jusqu'au fond, qui manifestait ce qu'il était, qui mettait au jour tout ce qui était en lui. Impossible à qui que ce fût d'échapper à l'action de cette lumière. C'était comme un reflet de la pureté divine, à la vue de laquelle les Séraphins ne pouvaient que s'écrier : « Saint, saint, saint ! »

Avons-nous donc à nous étonner de ce que, quand Esaïe se vit dans la lumière de cette gloire, il s'écria : « Malheur à moi ! car c'est fait de moi. » Non, c'était là le cri naturel d'un cœur qui avait été pénétré jusqu'au fond par une lumière qui manifeste en plein toutes choses. Nous n'avons pas de raison de croire qu'Esaïe fût, sous aucun rapport, plus méchant que ses

semblables. Il ne nous est pas dit que la somme de ses péchés excédât celle des milliers d'hommes vivant autour de lui. Selon toute apparence humaine, il doit avoir été comme les autres. Mais souvenez-vous, je vous en prie, lecteur, où le prophète se trouvait quand il s'écria : « Malheur à moi ! » Il ne se tenait pas alors au pied de la montagne brûlante, où « le ministère de la condamnation et de la mort » avait été donné du milieu des tonnerres, des éclairs, de l'obscurité, du tourbillon et de la tempête ; où un Moïse même eut à dire : « Je suis épouvanté et tout tremblant. » Mais notre prophète était en présence de la gloire de Christ, le Seigneur Dieu d'Israël, quand il se vit lui-même souillé et perdu. Tel était son état dans cette lumière qui manifeste les hommes et les choses précisément comme ils sont.

« C'en est fait de moi. » Il ne dit pas « malheur à moi, car je ne suis pas ce que je devrais être. » Non, il voyait plus loin que cela. Il se voyait manifesté dans la puissance d'une lumière qui atteint jusqu'aux abîmes les plus profonds de l'âme, et qui dévoile « les pensées et les intentions du cœur. » Jamais encore Esaïe ne s'était vu dans une telle lumière, jamais il ne s'était mesuré à une telle règle, ni pesé dans une pareille balance. Il se voyait maintenant en présence du trône de Jéhovah, sans capacité quelconque de répondre aux exigences de ce trône. Il voyait Jéhovah « séant sur un trône *haut et élevé*, » et lui-même, pécheur ruiné, coupable et sans ressource, à une immense distance de ce trône et de celui qui était assis dessus. Il entendit le cri des Séraphins : « Saint, saint, saint, » et la seule réponse qui put sortir du fond de son cœur brisé fut : « Souillé, souillé, souillé. » Il découvrait un abîme de

souillure et de culpabilité qui le séparait de Jéhovah et qu'il lui était absolument impossible de franchir. Voilà où il en était dans ce moment solennel, lorsque ce cri s'échappa de son âme, vraiment convaincue de péché et de perdition : « Malheur à moi ? car c'est fait de moi. » Il était entièrement absorbé dans une seule pensée, sa ruine complète. Il sentait qu'il était *un homme perdu*. Il ne songeait pas à se comparer à d'autres ou à chercher autour de lui un pécheur plus méchant que lui. Ah ! non, une âme convaincue de péché par Dieu, ne pense jamais à de telles choses. Alors il n'y a qu'une seule pensée qui domine toutes les autres et cette pensée peut être formulée dans ces paroles : « Je suis perdu, » ou : « C'en est fait de moi. »

Il faut encore remarquer avec soin que le prophète ne s'occupe pas de ce qu'il a fait ou de ce qu'il a négligé de faire, quand il se trouve sous la lumière du trône qui lui donne la conviction de son péché. Non, ici, pour son âme, il ne s'agit pas seulement du mal qu'il a commis et du bien qu'il n'a pas fait. Il y a beaucoup plus que cela. En un mot, ce qui le préoccupait, c'était son *état* et non ses actes. Il dit : « *Je suis.* » — Mais quoi ? — Défectueux dans beaucoup de choses ? Très-négligent dans l'accomplissement de mes devoirs ? Déplorablement éloigné de ce que je devrais être ? Non. De telles confessions et des confessions analogues ne pourront jamais exprimer en entier l'expérience d'un cœur qui a été éclairé par les brillants rayons du trône de Jéhovah. Il n'est que trop vrai que nous avons fait ce que nous n'aurions pas dû faire et que nous n'avons pas fait ce que nous étions tenus de faire. Mais tout cela n'est que le résultat d'une nature radicalement corrom-

pue : et quand la lumière d'en haut nous illumine, elle nous conduit toujours jusqu'à la *racine*. Non-seulement de feuille en feuille et de branche en branche, mais descendant par le tronc elle mettra à découvert les racines cachées, et les plus petites fibres de cette nature que nous héritons de nos premiers parents, par la naissance, et nous fera voir que nous sommes ruinés sans ressource. C'est alors que nous sommes forcés de nous écrier : « Malheur à moi. » Non pas tant parce que ma conduite a été *défectueuse*, mais parce que ma *nature* est foncièrement corrompue.

C'est ainsi qu'Esaië se tenait devant le trône de Jéhovah. Oh ! quelle place pour un pécheur ! Là il n'y a pas d'excuses à présenter, pas de circonstances atténuantes ; là, il n'est pas question du blâme des hommes ou des choses. On ne voit qu'un seul objet là — dans sa culpabilité, sa misère et sa ruine, et cet objet, c'est le moi ; et quant à son histoire elle est bientôt racontée ; car elle se résume en ce mot des plus solennels et des plus graves : « PERDU. » — Oui, le moi est perdu. C'est tout ce que l'on en peut dire. Faites-en tout ce que vous voudrez, vous arriverez toujours au même résultat, savoir que le *moi* est perdu sans espérance ; et plus tôt vous serez entièrement persuadé de cette vérité, mieux cela vaudra. Il y a des personnes à qui il faut beaucoup de temps pour apprendre cette vérité fondamentale. Elles ne se sont jamais trouvées, pour ainsi dire, dans la pleine lumière du trône, et par conséquent, elles n'ont jamais été amenées à s'écrier, avec assez d'intensité et du fond de leur cœur : « C'en est fait de moi. » C'est la gloire, resplendissant du trône, qui arrache ce cri des profondeurs de l'âme. Tous ceux

qui se sont trouvés devant ce trône, ont donné essor à la même confession, et à proportion qu'on expérimentera les effets de la lumière du trône, on ressentira aussi ceux de la grâce de l'autel. Ces deux choses sont inséparables. En ce jour de grâce le trône et l'autel sont rapprochés. Mais au jour du *jugement*, « le grand trône blanc » sera vu sans autel. Alors il n'y aura point de grâce ; on ne verra alors que le châtiment sans pardon, la ruine sans remède ; quant au résultat, ce sera la perte éternelle. Effrayante réalité ! Lecteur, craignez d'avoir à vous présenter devant le trône resplendissant de lumière, n'ayant plus à votre portée les grâces de l'autel.

Nous voici arrivés tout naturellement à la seconde image de l'intéressant tableau qui nous est présenté, je veux parler de l'autel. Au moment même où Esaïe exprimait sa profonde conviction quant à l'état de son âme, il fut initié aux divins mystères de l'autel de Dieu : « Mais l'un des séraphins vola vers moi, ayant dans sa main un charbon vif qu'il avait pris de dessus l'autel avec des pincettes. Et il en toucha ma bouche, et me dit : « Voici, ceci a touché tes lèvres, c'est pourquoi ton iniquité est ôtée, et la propitiation est faite pour ton péché. »

Ce sont donc là les richesses infinies de l'autel de Jéhovah qui, rappelons-nous-le bien, nous est présenté en relation immédiate avec le trône de Jéhovah. Ces deux choses sont intimement unies dans l'histoire et dans l'expérience de toute âme convaincue et convertie. Le péché mis en évidence par le trône, est ôté par l'autel. Si, à la lumière du trône, nous voyons l'homme pécheur, coupable, perdu, à la lumière de l'autel nous

voyons le Christ précieux et parfait, qui suffit à tous nos besoins. Le remède est en rapport avec la ruine dans toute son étendue, et la lumière qui révèle l'un, révèle l'autre également. Voilà ce qui donne un repos assuré à la conscience. Dieu lui-même a préparé le remède pour tout le mal que la lumière de son trône a révélé : « Ceci a touché tes lèvres, c'est pourquoi ton iniquité est ôtée, et la propitiation est faite pour ton péché. » Esaïe fut mis en contact personnel avec le sacrifice, et le résultat immédiat en fut la parfaite rémission de toutes ses iniquités — la purification parfaite de tous ses péchés. Toutes ses taches furent enlevées jusqu'à la dernière. Il pouvait maintenant se tenir dans la lumière de ce trône qui venait d'exposer et de mettre en évidence sa souillure, et sans doute, il pouvait voir, à la faveur de cette même lumière, qu'aucune trace de souillure ne lui restait. La même lumière qui avait manifesté son péché, manifestait aussi l'efficacité purifiante du sang.

Tel est donc le beau et précieux lien qui unit le trône et l'autel, lien qu'on retrouve sans cesse dans les pages inspirées de l'Écriture, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, ou d'un bout à l'autre de l'histoire des rachetés de Dieu, depuis Adam jusqu'à nos jours. Tous ceux qui ont été réellement amenés à Jésus, se sont vus convaincus de péché à la lumière du trône et ont reçu la paix par la vertu de l'autel. Tous ont été rendus capables de sentir leur misère et de s'écrier : « C'en est fait de moi ; » et tous ont été amenés en contact immédiat avec le sacrifice, et ainsi purifiés de leurs péchés.

L'œuvre de Dieu est parfaite. Il convainc parfaitement et il purifie parfaitement. Aucune partie de l'œu-

vre ne saurait être superficielle quand c'est lui qui la fait. La conviction de péché pénètre comme une flèche jusque dans les profondeurs de l'âme, mais pour y être suivie de la divine application de ce sang qui ne laisse aucune souillure dans la conscience ; et plus nous sommes pénétrés par cette flèche, plus nous faisons l'expérience précieuse et bénie de l'efficacité du sang. Il est bon d'être d'abord sondés jusqu'au fond ; il est bon que tous les replis cachés du cœur soient exposés à l'action scrutatrice du trône ; car c'est alors que nous pouvons nous approprier avec d'autant plus d'assurance ce sang précieux qui parle de paix à tout cœur de croyant.

Lecteur, remarquez-vous le caractère particulier de l'œuvre divine dans le cas du prophète ? Nous savons tous combien le résultat d'une chose dépend de la manière dont elle est menée. Une personne peut me conférer une faveur, mais cela d'une façon qui en détruit toute la valeur. Or ici, nous voyons une insigne faveur conférée, et conférée d'une manière qui nous révèle tout le secret du cœur de Dieu. « Un des séraphins *vola* vers moi. » La rapidité du mouvement indique l'ardent désir de Dieu de tranquilliser la conscience réveillée, de bander la plaie du cœur brisé, de guérir l'âme blessée. L'énergie de l'amour divin hâte le vol du séraphin lorsqu'il quitte le trône de Jéhovah pour s'approcher du pécheur qui se reconnaît perdu. Quel tableau ! Un de ces mêmes séraphins qui, la face voilée, se tenait au-dessus du trône de Jéhovah, en criant : « Saint, saint, saint, » vole du trône à l'autel, et de l'autel au pauvre pécheur souillé, pour verser dans son âme le baume efficace du divin sacrifice. A peine la flèche, partie du

trône, a-t-elle percé le cœur, que le séraphin prend son vol depuis l'autel pour panser la plaie. A peine le trône a-t-il répandu un flot de lumière pour montrer au prophète la grandeur de ses péchés, qu'un flot d'amour, descendant de l'autel, vient emporter de cette âme convaincue jusqu'à la dernière trace de culpabilité. Tel est le mode dont Dieu aime les pécheurs. Qui n'aurait donc confiance en lui?

Cher lecteur, qui que vous soyez, je sens qu'un lien sacré nous unit; la force de ce lien, l'intérêt que je porte au salut de votre âme immortelle, me donnent le droit de vous demander, si vous avez éprouvé l'influence du trône et de l'autel? En avez-vous fini avec toute cette fausse lumière que l'ennemi de votre âme fait miroiter autour de vous, pour vous empêcher de parvenir à une vue claire de votre véritable état de péché et de totale ruine? Vous êtes-vous jamais écrié comme Esaïe : « Hélas ! c'est fait de moi ! » Avez-vous jamais, comme Job, fait cette confession : « J'ai péché ? » (Job XXXIII.) Si vous l'avez fait, vous avez le privilège d'entrer dès aujourd'hui dans la pleine jouissance de tout ce que Christ a accompli pour vous sur la croix. Vous n'avez pas besoin de visions. Il n'est pas besoin que vous voyiez un trône, un autel, un messager ailé. Vous avez la Parole de Dieu pour vous assurer que « Christ a souffert pour les péchés, lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu » (1 Pier. III, 18). Cette même Parole vous assure aussi que « quiconque croit est justifié par lui de toutes choses » (Act. XIII, 39). Une telle parole ne vaut-elle pas toutes les visions possibles? Esaïe crut que son iniquité était ôtée et son péché lavé, à la parole de l'ange. Et vous, ne

croirez-vous pas que Jésus est mort pour vous, quand la parole de Dieu vous le dit ?

Vous direz peut-être : « Comment puis-je savoir que Jésus est mort pour *moi* ? » Je vous répondrai : « Tout simplement par la Parole de Dieu. » C'est par elle seule que nous savons tout ce qui concerne Dieu et nos âmes. Vous répliquerez : « Je ne vois pas mon nom dans la Parole de Dieu. » Non, et lors même que votre nom s'y trouverait, vous ne seriez point satisfait encore, puisque des centaines de personnes peuvent porter ce même nom. Mais vous y voyez votre état, votre caractère, votre condition. Vous y voyez comme votre photographie, tracée avec une divine exactitude sur la page inspirée, par l'action de cette lumière suprême qui manifeste tout. Vous reconnaissez-vous comme un pécheur perdu ? En ce cas, la mort de Christ s'applique à vous aussi certainement que le « charbon ardent » s'appliqua aux lèvres d'Ésaïe, quand le séraphin lui dit : « Ceci a touché tes lèvres, » La Parole dit, que le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ; que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, et c'est là une chose certaine et digne d'être entièrement reçue (Luc XIX, 10 ; 1 Tim. I, 15). Dès l'instant donc que vous prenez la place qui vous convient, ou que vous dites : Je suis un pécheur : « C'en est fait de moi. » — « Je suis perdu ! » tout ce que Christ a fait, tout ce qu'il est devient votre part, votre part dès à présent, votre part éternelle. Il n'y a pas lieu, pour vous, à faire des efforts pour améliorer votre état. Quels que fussent ces efforts, ils ne pourraient jamais faire de vous autre chose qu'un homme perdu. Ils prouveraient seulement que vous n'avez point encore com-

pris l'étendue et l'incurabilité de votre mal. Vous êtes perdu, et comme tel, vous n'avez pas autre chose à faire qu'à vous tenir tranquilles et à voir le salut de Dieu, salut dont le fondement fut posé il y a plus de mil huit-cents ans ; salut révélé par le Saint-Esprit sur l'autorité de cette Parole, qui est établie à jamais dans les cieux, et que Dieu a magnifiée au-dessus même de son nom (Ps. CXXXVIII, 2). Que cet Esprit vous amène dès ce moment à mettre toute votre confiance dans le nom de Jésus, de telle sorte que, avant d'être arrivé au terme de ces pages, vous sachiez que « votre iniquité est ôtée, et que la propitiation a été faite pour votre péché. » Vous pourrez alors suivre et comprendre les quelques mots que je vais ajouter pour conclure, et dans lesquels je cherche à développer le résultat pratique des vérités qui nous ont occupés.

Nous avons vu la *ruine* complète du pécheur, et sa guérison *complète* en Christ. Remarquons maintenant le *résultat*, tel qu'il se montre dans la consécration d'un cœur tout entier au service de Dieu. Esaïe n'eut rien à faire pour obtenir le salut, mais il eut beaucoup à faire pour son Sauveur ; rien pour la purification de ses péchés, mais beaucoup pour celui qui l'en avait purifié. Maintenant, il est prêt à agir pour Dieu, et en donne la preuve irrécusable quand, apprenant que Dieu demande un messenger, il s'écrie : « Me voici, envoie moi. » Cela met les œuvres à la place qu'elles doivent occuper. L'ordre se trouve établi avec une admirable perfection. Personne ne peut accomplir de bonnes œuvres à moins d'avoir éprouvé, à un degré quelconque, l'influence du « trône et de l'autel. » La lumière du trône doit l'éclairer sur sa condition morale ; les ressources que pré-

sente l'autel doivent lui faire connaître ce qu'est le Christ, avant qu'il puisse dire : « Me voici, envoie-moi. » C'est là une vérité formelle, constante, établie clairement dans toutes les parties de l'Écriture, et illustrée dans la biographie des saints de Dieu et des serviteurs de Jésus-Christ, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances. Tous ont été conduits à voir leur *ruine* morale à la lumière du trône ; à voir le *remède* à cette ruine dans les provisions de l'autel, avant d'en pouvoir manifester le *résultat* par une vie de dévouement pratique. Tout cela vient de Dieu le Père, par le moyen du Fils, par l'efficace du Saint-Esprit, auquel soit toute gloire aux siècles des siècles ! Amen, amen !



Quelle est la bonne nouvelle

pour un homme qui sent qu'il est perdu ?

Je reçus, il y a quelques jours, une lettre d'une personne éloignée, et je fus profondément impressionné par une phrase de cette lettre, conçue en ces termes : « L'Évangile, tel qu'il est quelquefois annoncé de nos jours, est inutile à un homme qui sent qu'il est perdu. »

Quand un homme, ayant violé les lois de son pays, se trouve condamné et sous une sentence de mort, il est là, allant et venant dans sa lugubre cellule, regardant par les barreaux de sa grille de fer et pensant à l'épouvantable lendemain. Il éprouve, quant à ce monde, ce que c'est que d'être perdu. Descendons près de

lui, en pensée, par le sombre passage qui y conduit et parlons-lui au travers du guichet. Ecoutez, comme il gémit. Que lui direz-vous? Un discours sur la morale lui conviendrait-il? L'exhorterez-vous à être un brave homme, à respecter les lois de son pays? Ne vous répondrait-il pas, que vous ne comprenez rien à son cas; que tous les raisonnements de cette espèce ne peuvent lui servir de rien; que sa vie est condamnée, attendu qu'il est sous une sentence de mort? Quand vous vous engageriez à observer à sa place les lois de son pays, cela pourrait-il sauver ce pauvre homme perdu? Nullement. La loi exige qu'il meure et le jour du supplice est fixé. Le seul moyen d'obéir pour lui à la loi, serait de mourir à sa place, et la seule bonne nouvelle, vraiment appropriée à ses circonstances, serait le pardon gratuit du Souverain.

Telle est la position d'un pécheur réveillé qui sent qu'IL EST PERDU. Ce monde est pour lui la cellule d'un condamné. Le Diable rugit dans sa conscience ces paroles : Tu es COUPABLE ! COUPABLE ! Il a cherché à paraître innocent ; il a essayé de se justifier en se disant « moins coupable que ses voisins ; » il a essayé de s'amender, de garder la loi de Dieu, mais il l'a de plus en plus transgressée. Et maintenant il tremble de peur dans le sentiment de sa culpabilité. Le remords, ce geôlier de Satan, a tourné sur lui le verrou de la grille de fer du désespoir. C'est ainsi que, tôt ou tard, tout pécheur, avant d'être sauvé, est amené à désespérer complètement de lui-même, ou de toute œuvre propre. Or, quelle sera la bonne nouvelle qui répondra aux besoins de celui qui en est ainsi venu à connaître la vérité quant à son état moral, et qui se sent perdu? Sera-ce de lui

dire qu'il faut qu'il change de vie, qu'il aime Dieu, qu'il garde ses commandements? Ne vous répondrait-il pas, que vous n'entendez rien à son état; que s'il était capable de faire cela, il ne serait pas *perdu*; mais qu'il *est* perdu, qu'il *est* souillé, qu'il *est* condamné; qu'il a fait banqueroute de sa vie, du ciel, de toutes choses!

Lecteur, es-tu cet homme-là? Est-ce ta condition que je viens de décrire? es-tu de ceux qui se sentent *perdus*? Dans ce cas, écoute: je veux te parler de Celui qui est venu chercher et SAUVER CE QUI ÉTAIT PERDU. Je ne viens pas devant ta grille de fer pour te dire ce qu'il te faut faire, car rien de tout ce que tu pourrais faire ne saurait te sortir de la sombre prison à laquelle tu es condamné, ni te délivrer du sort terrible qui t'attend. Je puis te dire que, si l'Esprit de Dieu t'a fait sentir de la sorte que tu es perdu, j'ai une bonne nouvelle venue du ciel à t'annoncer. Jésus est là, *assis* à la droite de la Majesté dans les lieux hauts; c'est lui, le Bien-aimé, qui descendit en grâce dans cette cellule de condamnation, qui prit la place du pécheur et qui mourut, le Juste pour les injustes. Tu t'es perdu; il s'est livré lui-même à la mort, à la mort même de la croix. Tu as perdu le ciel. Il l'a quitté pour devenir un homme de douleurs. Pense à la gloire de ce puissant Sauveur! Il savait que rien, si ce n'est sa vie et son sang, ne pouvait répondre à ton état de culpabilité et de condamnation, et il a donné volontairement sa vie et répandu son sang. Quelle abondance de rédemption dans ce sang précieux! Tu as péché contre Dieu, et Dieu est satisfait, justifié et glorifié par ce précieux sacrifice. Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, « et c'est en son nom que la rémission des péchés est annoncée; » rémission

gratuite, parfaite, éternelle ; en son nom, non point par tes œuvres. C'est par lui, non par aucune œuvre, que toi et tous ceux qui croient sont justifiés de toutes les choses dont nous ne pouvions pas être justifiés par la loi de Moïse.

La porte de ta prison est ouverte ; sors-en et réjouis-toi dans la seule bonne nouvelle qui réponde aux besoins de quiconque sent *qu'il est perdu*.



Si tu connaissais le don de Dieu.

Jean IV, 10.

Un homme fatigué est assis sur le puits de Jacob ; il vient de quitter le pays des Pharisiens. C'est Jésus. Il est venu plein d'amour chez les siens, pour les sauver de leurs péchés ; mais ils ne l'ont pas reçu. Assis sur le puits de Jacob à la sixième heure du jour, il est las et son cœur aimant est attristé.

Une femme arrive au puits avec sa cruche. C'est une créature à laquelle les orgueilleux Pharisiens auraient dédaigné d'adresser la parole. C'est une Samaritaine méprisée ; mais ce n'est pas tout : cette misérable femme vit ouvertement dans le péché. Elle ne se doute guère qu'elle va se rencontrer avec celui qui connaît *tout* ce qu'elle a fait. Elle arrive près du puits et s'étonne que Jésus, un Juif, lui demande à boire. « Jésus lui répond et lui dit : Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé et il t'eût donné de l'eau vive. »

Il ne lui dit pas : « Si tu n'étais pas une si grande pécheresse, ou si tu voulais changer de conduite et devenir une sainte femme, alors je te donnerais de l'eau vive. » Oh ! non, non, non. Il lui fait comprendre qu'il connaît *tout* ce qu'elle a fait ; mais il y a dans sa figure, dans son regard, une telle profondeur de pitié, de grâce et de compassion ; il y a tant de tendre charité pour la pécheresse dans ces paroles du Christ, qu'il gagne le cœur et convertit l'âme de cette pauvre femme. Christ lui est révélé ; et elle, laissant sa cruche, s'en va à la ville, tellement remplie de Christ que, oubliant sa propre honte, elle dit aux gens de la ville : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait : celui-ci n'est-il point le Christ ? »

Cher lecteur, pouvez-vous rencontrer le regard de celui qui connaît toutes les pensées de votre cœur, depuis votre plus tendre enfance ? de celui aux yeux duquel tout ce que vous avez fait est nu et entièrement à découvert, et dire que vous n'êtes pas un pécheur ? Comment se fait-il, pensez-vous, qu'il n'y eût rien en Jésus qui repoussât cette misérable pécheresse ? et que pensez-vous que signifient ces paroles : « Si tu connaissais le don de Dieu ? » Est-ce là la seule grande chose, dont tout pauvre pécheur a besoin ? Oui, c'est cela, sans aucun doute, car Jésus le dit. De quelque nation que vous soyez ; quels que soient les péchés que vous ayez commis, la première chose dont vous avez besoin, ce n'est pas l'eau du Gange, ou l'intercession des saints, ou des œuvres d'amendement ; non, ce dont vous avez besoin, c'est de connaître le don de Dieu.

Quel est ce don de Dieu, demanderez-vous ? C'est celui que rencontra la pauvre Samaritaine : c'est Jésus,

le Fils de Dieu ; comme il est écrit : « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » « LE DON DE DIEU, c'est la vie éternelle. » « Celui qui a le Fils, a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie. »

Cher lecteur, c'est un *don*, un *don*, oui, un don. Oh ! si tu le connaissais ! Tu ne peux ni l'acheter, ni le gagner par tes mérites. Celui qui connaît tout ce que tu as fait, tout ce que tu es, place devant toi Jésus le crucifié, Jésus le ressuscité, Jésus le glorifié. Le connais-tu ce don par excellence ?

Mais, dis-tu peut-être : « Le fardeau de mes péchés est si lourd, si accablant, que dois-je faire ? » Si tu connaissais le don de Dieu ! Oui, lors même que tu aurais commis tous les péchés qui jamais ont souillé ce monde de ténèbres, le don de Dieu, « la rédemption par son sang, » abonderait par-dessus tout cela. « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » Son affaire était, elle est précisément de sauver des pécheurs tels que toi, travaillés, fatigués, chargés. Béni soit son saint nom, son œuvre est accomplie. Que Dieu révèle à ton âme le Seigneur Jésus, cher lecteur. Une vie nouvelle, une vie de sainteté en sera la conséquence. Mais la première chose, c'est le *don de Dieu*.



A qui la faute ?

Représentons-nous un vaisseau sur la mer, prêt à sombrer ; on sait qu'il est extrêmement délabré, qu'il fait eau de toutes parts, enfin qu'il doit sous peu couler

à fond. A bord, on fait tous les efforts possibles pour sauver l'équipage; un bateau de sauvetage, qui peut contenir tous les passagers, est lancé à la mer; les marins le maintiennent côte à côte du vaisseau en danger: du canot de sauvetage, le capitaine invite toutes les personnes qui sont sur le pont, à abandonner le vieux et mauvais vaisseau et à se confier à lui sur son bateau, en leur donnant l'assurance qu'il les conduira sains et saufs, à la côte. Les passagers repoussent résolument cette invitation; l'un répond: « Notre vieux vaisseau n'est pas si mauvais, il a seulement besoin d'être reverni. » Un autre ajoute: « Allez-vous-en avec votre bateau! nous avons un charpentier à nous, c'est son affaire de réparer le vieux vaisseau. Vous imaginez-vous que quelqu'un de nous voulût quitter ce beau vieux navire pour se confier à votre bateau de misérable apparence? » Enfin le vaisseau se remplit et sombre.

Maintenant si tous les passagers, qui ont si obstinément méprisé les offres du capitaine, périssent, à qui la faute? je vous le demande. Il est clair qu'ils ne peuvent l'attribuer qu'à eux-mêmes. *Le bateau de sauvetage leur a été envoyé et ils l'ont refusé.*

Ce vaisseau gâté, vermoulu, c'est l'homme déchu, ruiné par le péché, comblant de plus en plus la mesure de ses iniquités, jusqu'à ce qu'il enfonce dans la perdition. Jésus-Christ est le bateau de sauvetage que, dans son amour pour ce pauvre monde ruiné et prêt à périr, Dieu a envoyé, « afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » C'est ainsi que Dieu a aimé le monde; mais le monde a-t-il cru Dieu? Hélas! non. Il a rejeté jusqu'à cet amour et ce grand salut. Ils ont mis à mort le Fils de Dieu. La mort

de Jésus était l'offrande de lui-même, le sacrifice de propitiation pour les péchés, et Dieu l'a ressuscité des morts. Ainsi, le CHRIST RESSUSCITÉ est le *bateau de sauvetage* pour toute âme qui se confie en lui.

Permettez-moi, mon cher lecteur, de vous adresser une question : « Où êtes-vous ? dans le bateau de sauvetage ou dans le vieux vaisseau ? Êtes-vous en Christ, ou vous confiez-vous en la propre justice de votre vieille nature ? *Êtes-vous du nombre des rachetés ?* Pouvez-vous dire que « vous avez la rédemption par son sang, savoir la rémission des péchés » (Col. I, 14) ? ou bien êtes-vous encore dans le monde et de ce monde, coupable d'avoir rejeté et mis à mort le Fils de Dieu ?

Vous ne vous inquiétez peut-être pas de ces choses, remplissant la mesure de vos iniquités. Mais vous savez que le vieux vaisseau, une fois rempli, coule à fond. Ainsi quand votre dernier péché sera consommé sur la terre, vous enfoncerez dans la perdition éternelle ; alors, vous comprendrez à *qui est la faute !*

Vous confiez-vous dans des formes et des cérémonies extérieures de religion ? A quoi peut vous servir, je vous le demande, ce pauvre vernis ? Le vaisseau va sombrer et si vous ne le quittez pas, vous sombrerez aussi avec lui, le pinceau à la main. Non, cher lecteur, ni les baptêmes, ni les sacrements, ni les ordonnances que l'homme peut observer, n'empêcheront jamais un seul pécheur perdu d'enfoncer dans l'enfer. Malheur à votre âme, si vous mettez votre confiance en ces choses !

Il y a tant d'opinions diverses, dites-vous peut-être, comment puis-je savoir qui a raison ? Quiconque vous montre Christ, le bateau de sauvetage, a raison ; et

quiconque vous retient dans le vieux vaisseau, a tort. Ne le voyez-vous pas vous-même ?

Que si vous essayez, n'importe par quel moyen, de *raccommoder le vieux vaisseau*, c'est-à-dire d'améliorer ou, pour mieux dire, de rendre bonne votre nature déchue, appelée dans l'Écriture « la chair, » vous pouvez être sûr que, tôt ou tard, si vous persistez dans cette voie, *vous enfoncerez* comme le vieux vaisseau. Et où ? pensez-y bien, dans le puits de l'abîme sans fond, et à *qui sera la faute ?*

Je vous en prie, renoncez à la vaine tentative de raccommoder le vieux vaisseau. Reconnaissez et confessez que vous êtes un pécheur perdu, sans ressources, complètement ruiné. Croyez en la grâce de ce Dieu qui a envoyé Christ, comme un bateau de sauvetage, pour vous sauver. Confiez-vous en lui de tout votre cœur ; confessez-le de vos lèvres et par votre vie. Vous ne pouvez être aux deux places à la fois. Si vous êtes dans le vieux bâtiment de n'importe quelle justice propre, vous enfoncez rapidement ; il n'y a pas un moment à perdre. C'est, en vérité, une grande présomption chez ceux qui sont à bord du vieux navire, que d'oser dire : « Nous savons que nous sommes en sûreté. » Mais si vous êtes en Christ, le bateau de sauvetage, il est impossible que vous vous croyiez trop en sûreté. Jamais il n'a perdu, ni ne perdra personne de ceux que le Père lui a donnés. A lui, bien mieux encore qu'à son apôtre Paul, on peut appliquer ces paroles de l'ange : « Dieu t'a donné tous ceux qui naviguent avec toi. » Aussi, quelle que soit la tempête, « ayez bon courage, car nul de vous ne perdra la vie, et le navire seul périra » (Act. XXVII, 22-24).



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Notes sur les sacrifices.

(Suite de la page 313.)

DU SACRIFICE DE PROSPÉRITÉ.

Lévit. III, et VII, 11 et suiv.

Le premier chapitre du Lévitique nous a présenté, sous la figure de l'holocauste, Christ se donnant lui-même pour faire toute la volonté de Dieu, Christ obéissant jusqu'à la mort, éprouvé au feu du jugement de Dieu, s'offrant lui-même à Dieu sans tache, Christ glorifiant Dieu sur la terre et ouvrant ainsi au pécheur, par le sacrifice de lui-même, un libre accès auprès de Dieu : et la bonne odeur du sacrifice monte continuellement vers Dieu à qui il est offert tout entier (Lévit. I; VI, 8-13; Ex. XXIX, 38-46).

Au chap. II, nous avons vu, dans l'offrande du gâteau, toute la perfection de l'homme Christ Jésus, dans sa nature et sa vie de dévouement parfait à Dieu, — une offrande de fine farine, pétrie à l'huile et ointe d'huile, sans levain ni miel, salée de sel, et dont le mémorial, avec tout l'encens, était offert à Dieu sur

l'autel en bonne odeur : le restant était pour la nourriture de ceux qui avaient accès dans le sanctuaire (Lévit. II ; VI, 14-25 ; VII, 12-15 ; XXIII, 10-22).

Le chap. III traite du sacrifice de prospérité, et en particulier de la portion de ce sacrifice qui était offerte à Dieu : ce qui advient du corps de la victime est développé au chap. VII, vers. 11 et suiv.

Le sacrifice de prospérité a le même caractère général que les deux précédents : il est un sacrifice volontaire fait par feu en bonne odeur à Jéhovah. Il a ceci de particulier, qu'il est ce dont le Seigneur lui-même se nourrit : ce n'est pas seulement un sacrifice, mais « une viande de sacrifice » (vers. 11, 16) ; et ce que Dieu a préparé pour la nourriture des siens, afin qu'ils aient communion avec lui.

Le premier acte consistait à présenter la victime, soit mâle, soit femelle ⁴, sans tare, devant l'Éternel, en posant la main sur sa tête pour s'identifier avec elle, à la tuer à la porte du tabernacle d'assignation et à faire aspersion de son sang sur l'autel tout à l'entour (vers. 1, 2), ce qui était la base de toute offrande de

⁴) Dans l'holocauste, il fallait que la victime fût « un mâle sans tare, » tandis qu'ici elle pouvait être « soit mâle, soit femelle, » également « sans tare. » La nature de Christ, soit que nous l'envisagions comme objet de la satisfaction de Dieu seul (comp. Matth. XI, 27), ou bien de celle de l'adorateur en communion avec Dieu (comp. 1 Jean I, 1-4 ; 1 Pierre II, 4-7), est toujours la même, et ne peut pas changer. Mais Dieu permettait d'offrir « une femelle » dans le sacrifice de prospérité, uniquement parce qu'ici il était question de la capacité de l'adorateur à jouir de celui qui, en lui-même, est « le même hier, aujourd'hui et éternellement (Hébr. XIII. 8).

bétail. Puis toute la graisse, surtout celle des entrailles, était brûlée sur l'autel des holocaustes, par-dessus l'holocauste, devant le Seigneur (vers. 5-5).

Le sang et la graisse plus particulièrement sont « la viande du sacrifice » (vers. 11, 16) : l'un et l'autre étaient également défendus à Israël et réservés exclusivement à Dieu (vers. 16, 17 ; Lévit. VII, 22-27 ; XVII). Le « *sang*, » c'est la vie (Gen. IX, 4 ; Lévit. XVII, 11, 14) ; et toute vie vient de Dieu et appartient à Dieu : c'est ce qu'Abel comprit et ce qui fit que Dieu accepta son sacrifice. La « *graisse* » représente la richesse et l'énergie de la nature, la force de la volonté, l'intérieur d'un cœur d'homme. « Ils seront rassasiés de la graisse de ta maison. » « Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse. » « Les yeux leur sortent dehors à force de graisse. » « Jeshurum s'est engraisé et a regimbé » (Ps. XXXVI, 8 ; LXVIII, 5 ; CXIX, 70 ; LXXIII, 7 ; Deut. XXXII, 45 ; voy. aussi Ps. LXV, 10 ; XVII, 10). C'est pourquoi aussi, quand le Seigneur veut exprimer son entière mortification, il dit qu'on pourrait compter tous ses os et que ses os sont attachés à sa chair à cause de la voix de son gémissement (Ps. XXII, 17 ; CII, 5). Or « toute graisse appartient à Jéhovah » (vers. 16) ; elle était brûlée en offrande à Dieu et ne devait pas être mangée.

Dans le Seigneur Jésus toute la riche énergie de la force de sa nature, toutes « ses entrailles, » si on peut dire ainsi, « l'homme intérieur du cœur, » étaient un holocauste à Dieu, entièrement sacrifié et offert à l'Éternel comme oblation de bonne odeur. C'était là « la viande de Dieu » dans l'offrande, « la viande de l'offrande faite par feu à l'Éternel » (vers. 16 — comp.

Lévit. XXI, 6, 8, 17). Dieu y prit plaisir ; son âme s'y reposa, car c'était « très-bon, » bon au milieu du mal, bon par l'énergie du dévouement. L'œil de Dieu parcourant la terre, comme le pigeon de Noé, ne pouvait, jusqu'à ce que Jésus y parût, trouver aucun lieu où se reposer avec satisfaction. Sur Jésus les regards du Père peuvent s'arrêter avec bienveillance. Quels que fussent, dans le ciel, les conseils de Dieu, le ciel demeurait comme fermé sur la terre, jusqu'à ce que Jésus, l'homme nouveau et parfait, le *Saint*, parût ici-bas où il venait s'offrir à Dieu pour faire sa volonté. Au moment où Jésus se présenta pour commencer son service, le ciel s'ouvrit, le Saint-Esprit descendit sur lui, comme sur l'unique lieu de son repos, et la voix du Père que rien ne pouvait arrêter, fit entendre cette déclaration : « C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon plaisir » (Luc III, 22). Cet objet de l'amour du Père, trop excellent pour que le silence du ciel continuât, devait-il perdre de sa perfection et de sa valeur, au milieu d'un monde de péché ? C'est là au contraire que son excellence fut éprouvée et démontrée. S'il apprit l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (Héb. V, 8), il était vrai de lui que chaque mouvement de son cœur était consacré à Dieu. Il marchait dans la communion de Dieu ; l'honorant dans sa vie et dans sa mort. L'Éternel trouva constamment en lui ses délices : c'était là « la viande de l'offrande ! »

Les graisses, et particulièrement celles des entrailles, étaient ainsi offertes à Dieu en bonne odeur : comme Jésus l'a été, elles étaient éprouvées par le feu de la sainteté de celui qui est « un feu consumant, » qui ne peut supporter le mal, ni rien de ce qui est incompati-

ble avec sa nature (Héb. XII, 29 ; comp. aussi 1 Jean I, 5 ; Es. VI, 4-7) ; et elles étaient acceptées et reconnues comme étant un aliment pour Dieu lui-même.

Tel est le grand principe développé dans le sacrifice de prospérité : mais il y a aussi la communion de nos âmes avec ce qui fait la nourriture de Dieu lui-même. Dans l'holocauste tout était brûlé pour Dieu ; ici, le sang était aussi répandu d'abord sur l'autel et tout à l'entour, et la graisse était brûlée comme un holocauste, en signe que la consécration à Dieu était entière et parfaitement agréée par lui, mais la grâce avait réservé une part pour l'homme. La poitrine de la victime était pour Aaron et ses fils, types de l'Eglise tout entière ; l'épaule droite pour le sacrificateur qui faisait l'aspersion du sang, type plus spécial de Christ sacrificateur qui offre le sang dans le ciel, et le reste pour celui qui offrait le sacrifice et ceux qu'il invitait. Le sacrifice de prospérité est donc pour nous un type de la communion des saints, selon l'efficacité du sacrifice, avec Dieu, avec le sacrificateur qui l'offre pour eux, et avec tout le corps de l'Eglise.

Nous apprenons, par cette ordonnance, comment il se fait que chez les Juifs, les festins s'alliaient tellement à un sacrifice, qu'au désert, là où cela était faisable, personne ne devait manger de la chair d'un animal, à moins de l'avoir présenté d'abord en offrande devant le tabernacle. Les païens aussi avaient cette coutume, ou bien l'imitèrent : celui qui offrait le sacrifice en avait sa part ; et Dieu, parlant de la cène en rapport avec ce type et cette coutume, déclare que « ceux qui mangent des sacrifices ont communion avec l'autel, » et il ne veut pas que les chrétiens participent à la table du

Seigneur et à la table des démons. Plus loin encore, lorsqu'il permet aux Corinthiens de manger tout ce qui était mis devant eux, sans qu'ils eussent à s'enquérir si l'animal avait été ou non sacrifié aux idoles, il revient sur le même sujet, disant : « Mais si quelqu'un vous dit : ceci est sacrifié aux idoles, n'en mangez pas, car celui qui mange a communion avec l'autel. » Le sang de la victime était répandu sur l'autel, et puis le sacrifice était mangé, par conséquent ceux qui en prenaient leur part avec connaissance de cause, étaient regardés comme participant à l'autel, car c'était de cette manière qu'il y avait communication, soit avec une idole, soit entre un fidèle et Dieu.

Le sacrifice de prospérité se liait, dans l'application, à l'offrande du gâteau (chap. VII, 11-15) : il ne fait pas seulement les délices de Dieu, mais il est ce à quoi nous pouvons participer ensemble avec lui ; il est l'élément constitutif de la communion. « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi je vis à cause du Père, celui qui me mangera, vivra aussi à cause de moi » (Jean VI, 57). La communion a lieu entre l'adorateur, le sacrificateur et Dieu ; et nous n'avons pas seulement le privilège de savoir que le sacrifice offert à Dieu, nous ouvre l'accès jusqu'à lui (comme dans l'holocauste par exemple), mais Dieu, ayant agréé le sacrifice, prend plaisir à se mettre en communication avec nous à son sujet, et à nous donner une part dans ce qui fait l'objet de ses délices. Jésus, comme celui qui a été immolé, devient l'aliment dont nous devons faire notre nourriture. « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éter-

nelle » (Jean VI, 51, 54). Lorsque nous arrivons à la connaissance de Christ, nous nous nourrissons de lui qui a été ainsi immolé et dont le sang a été, pour ainsi dire, séparé du corps. « Ma chair est en vérité un aliment et mon sang est en vérité un breuvage » (Jean VI, 55). « Sans effusion de sang, il ne se fait pas de rémission » (Hébr. IX, 22). Nous nous nourrissons de Jésus comme de la vie qui a été donnée, non pas de sa vie comme vie, mais de sa vie comme donnée jusqu'à la mort ; nous nous nourrissons de lui, non-seulement comme de Dieu venu en chair, mais comme de celui qui a donné sa chair pour être mangée, et son sang pour être bu, étant aussi parfaits et sans tache que la vie qui fut répandue. En présence du Seigneur, à sa table, pour ainsi dire, les sacrificeurs s'approchent en vertu de ce parfait sacrifice, ils s'en nourrissent comme de ce qui fait les délices de Dieu et ils ont part à sa joie. Dieu lui-même se réjouit de l'excellence de l'œuvre de la rédemption accomplie par Christ, et les adorateurs ont communion avec Dieu dans cette joie. Comme des parents se réjouissent d'une joie commune dans leurs enfants, d'une joie qui est augmentée par l'intérêt mutuel qu'ils y prennent, ainsi les adorateurs, remplis de l'Esprit et rachetés par Christ, ont un même sentiment avec Dieu au sujet de Christ : ils se réjouissent avec Dieu de l'excellence de ce parfait sacrifice.

Mais il y avait à cette joie une condition : il fallait que celui qui mangeait du sacrifice de prospérité, fût *net*. Si quelqu'un mangeait du sacrifice, étant souillé, il devait être retranché du milieu du peuple (chap. VII, 10-21). Nous savons que la purification morale a pris la place de celle qui n'était que cérémonielle : « Vous

êtes nets, à cause de la parole que je vous ai dite » (Jean XV, 5); « Dieu n'a pas fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi » (Act. XV, 9). C'étaient donc les Israélites qui avaient part aux sacrifices de prospérité, mais si un Israélite était souillé par quoi que ce soit qui souillât, selon la loi, il ne pouvait pas manger du sacrifice, tant que durait cette souillure. Ce ne sont non plus que les chrétiens, dont les cœurs sont purifiés par la foi, parce qu'ils ont reçu avec joie la Parole, qui peuvent en réalité adorer Dieu et avoir part à la communion des saints : si le cœur est souillé, cette communion est interrompue. C'était tout autre chose de ne pas être Israélite ou de n'être pas net; celui qui n'était pas Israélite n'avait jamais part aux sacrifices de prospérité; il ne pouvait pas même s'approcher du tabernacle. N'être pas net ne prouvait pas qu'on n'était pas Israélite; au contraire, l'exclusion que Dieu ordonnait ne s'exerçait qu'à l'égard de ceux qui étaient Israélites; mais la souillure rendait l'individu incapable de participer aux privilèges de la communion avec ceux qui étaient nets, car quoique les adorateurs en fussent participants, ces sacrifices de prospérité « appartenaient au Seigneur » (chap. VII, 20, 21). On ne peut s'approcher de l'autel que si on est net : ce n'est qu'autant que nous sommes purifiés et acceptés, que nous pouvons jouir ensemble du Seigneur Jésus, donné pour être un objet commun de jouissance et de communion entre Dieu et nous.

Nous ne nous approchons pas ici de Dieu, seulement pour nous enquérir au sujet de notre acceptation, mais nous venons à lui comme ayant été déjà reçus, pour nous réjouir avec lui au sujet du sacrifice, en connais-

sant les fruits. Le sacrifice de prospérité était un sacrifice d'action de grâce. Tout découlait de l'assurance que toute satisfaction avait déjà été précédemment donnée. Souvent notre culte n'a pas ce caractère : nous communiquons avec Dieu au sujet de nos craintes, de nos manquements, de notre mauvaise condition ; mais si nous en restons là, nous demeurons bien en deçà des privilèges qui nous appartiennent. Notre religion ne doit pas être une religion toute de regrets, car nous sommes bien plutôt appelés à la joie, à nous réjouir par l'Esprit de la perfection de tout ce que Christ a fait. Nous pouvons nous réjouir, non-seulement de ce que la colère a été détournée, mais parce qu'il y a en Jésus ce qui fait procéder constamment du Père, et l'amour et la satisfaction, et que nous aussi, nous sommes introduits là où nous avons communion avec le Père à son sujet. Si donc nous avons part ensemble à ce culte, nous y avons part comme étant nets, car aucune personne souillée ne peut y participer. « Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » (Jean IV, 25).

Un détail que nous trouvons au vers. 43 du chap. VII, paraît au premier abord contredire ce principe, mais ne fait au fond que l'éclaircir davantage. Il était ordonné d'offrir du « pain levé » avec les offrandes qui accompagnaient le sacrifice de prospérité, parce que, quoique ce qui est souillé, ce qui peut être reconnu comme souillé, doit être exclu, il y a cependant toujours un mélange de mal dans notre culte même. Le levain est là, car l'homme ne peut être sans levain ; quand l'Esprit n'est pas contristé, il y en a peut être

peu qui soit en évidence, mais cependant il y en a toujours là où l'homme se trouve. — Il y avait aussi là « le pain sans levain, » parce que Christ est là et que l'Esprit de Christ est en nous, en qui le levain se trouve, parce que l'homme est là ⁴.

Les adorateurs se réjouissent donc avec Dieu de ce qui fait sa propre joie en Christ et dans la rédemption qu'il a accomplie. Mais le sacrificateur qui a offert le sacrifice, a sa part aussi dans cette joie. Le sacrificateur qui avait répandu le sang, avait sa part du sacrifice et des offrandes qui l'accompagnaient; il était là une figure de Christ qui est celui qui a répandu le sang. Jésus, comme sacrificateur, se réjouit de la joie de la communion qu'il a lui-même procurée entre Dieu et les adorateurs, et dont il est lui-même l'objet; car en quoi consiste la joie d'un Rédempteur, sinon dans le bonheur, la communion et la joie de ses rachetés? Comme chrétiens, nous sommes *un* avec Christ, et nous sommes si parfaitement agréés de Dieu pour jouir de son amour direct et immédiat, que Jésus dit: « Je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous, car le Père lui-même vous aime parce que vous m'avez aimés; » et ailleurs: « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean XVI, 26; XX, 47). Si nous regardons à Dieu comme *Père*, nous jouissons de la joie de sa face comme *fil*s. En même temps, nous savons que, étant encore dans ce corps de péché et de mort, nous avons besoin

⁴) Il est intéressant de remarquer que la personne qui devait recevoir le « pain levé, » c'était le sacrificateur qui avait répandu le sang (chap. VII, 44).

d'un sacrificateur par lequel nous puissions nous approcher de lui, nous avons un besoin continuel de l'exercice de la sacrificature de Jésus, et même dans la communion nous ne pouvons jamais nous en passer, car elle implique nécessairement la joie de la connaissance du sacrificateur qui a répandu le sang. Le sacrificateur ne peut jamais être exclu de notre joie : la communion est une chose commune entre nous. Dieu se réjouit, nous nous réjouissons, et Jésus se réjouit avec nous. Merveilleuse pensée ; le sacrificateur, après avoir répandu le sang, revient pour prendre part lui-même à notre joie secrète dans le lieu saint (Nombr. XVIII, 8-44).

Il est très-important que nous comprenions bien qu'il n'y a point de vraie joie dont la source et l'origine ne soient pas Jésus. Dieu est si parfaitement satisfait, et nous si parfaitement lavés, que nous pouvons venir ainsi pour jouir de la communion qui résulte de ce que Jésus a fait ; et comme le sacrificateur, il fait la fête avec nous maintenant dans le lieu saint. Là où deux ou trois sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux (Matth. XVIII, 20), comme celui qui fait l'aspersion du sang, et pour faire la fête déjà maintenant, pendant que nous attendons le jour où, en personne, il sera présent au milieu de nous pour manger et boire dans le royaume du Père (Matth. XXVI, 29). Il a dit une fois : « J'ai fort désiré de manger cette pâque *avec vous*, avant que je souffre » (Luc XXII, 15) : il n'était pas content sans ce dernier mémorial de l'unité des siens avec lui ; et tandis qu'il était occupé du temps où il boirait de ce fruit de la vigne nouveau avec eux dans le royaume de Dieu, il voulait que ses disciples eussent un mémorial

continuel de cette dernière entrevue avec lui : « Faites ceci, toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi » (1 Cor. XI, 25).

La chair du sacrifice de prospérité devait être mangée le jour même du sacrifice ou le jour suivant, au plus tard ⁴, « on n'en laissera rien jusqu'au matin » (chap. VII, 45). La purification de l'adorateur était identifiée avec l'acte d'offrir la graisse à Dieu, ainsi il est impossible de séparer le culte spirituel et vrai, — la vraie communion, — d'avec Christ s'offrant sans tache à Dieu. Dès le moment que nous le perdons de vue et que notre culte se sépare de Jésus, de l'efficacité de son sacrifice et du sentiment de ce qu'il est pour nous auprès du Père qui trouve en lui tout son bon plaisir, ce culte devient charnel, un vain formalisme en la satisfaction de la chair; il devient positivement mauvais et celui qui le rend porte son iniquité (chap. VII, 48). La chair tend toujours à intervenir : nous pouvons même devenir orgueilleux de notre bonheur, et ceci ouvre immédiatement la porte à toute la folie

⁴) Dans le cas d'un vœu, on pouvait manger du sacrifice le lendemain, et dans le cas d'un sacrifice d'actions de grâces, on ne pouvait en manger que le jour même où il était offert. Il y a en cela la différence de l'énergie spirituelle. En effet, lorsque notre culte est le fruit d'un dévouement simple et sincère, étant rempli de l'Esprit, il peut se soutenir plus longtemps dans la réalité de la communion; ... lorsqu'au contraire ce culte est la conséquence naturelle d'une bénédiction déjà reçue, il est agréable à Dieu; — il lui est dû, mais l'énergie de la communion n'est pas la même : on est en communion avec le Seigneur en lui offrant le sacrifice d'actions de grâces; mais une fois qu'il a été offert, cette communion passe.

et la légèreté de notre nature corrompue. Après que Paul eût été élevé au troisième ciel, en sorte qu'il ne savait pas si ce fut en corps ou hors du corps, nous trouvons qu'il était en danger de s'enorgueillir : et quel fut le remède ? Est-ce que la chair fut en quelque manière corrigée ? Non, mais un ange de Satan fut envoyé pour le souffleter (voyez 2 Cor. XII, 1-10).

Ce n'est que par l'Esprit que nous pouvons avoir communion avec Dieu : si la chair intervient, tout est gâté : elle doit être brûlée au feu. L'adorateur doit manger sa portion du sacrifice en communication avec le sacrifice lui-même et avec la portion du sacrificateur : autrement la distance du sacrifice fait perdre à cette portion la vertu que les autres lui communiquaient ; la joie dans le Seigneur dégénère en une joie charnelle, et c'est « une abomination » devant Dieu. La vraie pierre de touche de notre joie en même temps que la vraie puissance, c'est la relation avec le sacrifice qui a été offert. Quand le Saint-Esprit nous fait entrer dans le vrai culte spirituel, il nous fait entrer en communion avec Dieu en la présence de Dieu, et alors tout ce que le sacrifice de Christ est à ses yeux, est nécessairement présent à notre esprit. Christ est l'offrande agréée, et nous lui sommes associés : le sentiment du bon plaisir que Dieu prend à cette offrande, forme une partie intégrante et indispensable de notre culte, car si nous sommes agréés de Dieu, si nous jouissons de sa communion, c'est à cause de l'offrande de Christ. En dehors de là, notre culte dégénère et devient charnel, lors même qu'il aurait commencé par l'Esprit, nos prières ne sont plus qu'une forme qu'on appelle quelquefois un don de prière et qui est souvent une fort triste chose, c'est-à-dire

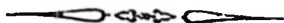
une répétition, un flux de vérités et de principes reconnus, à la place de la vraie communion et de l'expression de nos besoins dans l'onction du Saint-Esprit. Nos chants aussi ne sont plus qu'une jouissance pour l'oreille ou l'expression de quelques idées auxquelles nous sympathisons. Tout cela est un mal ; l'Esprit de Dieu ne reconnaît pas un tel culte ; il n'est pas offert « en esprit et en vérité ; » c'est un vrai péché.

Il est bon que nous nous souvenions toujours que « la chair du sacrifice de prospérité » « appartient à l'Éternel » (chap. VII, 21). Le culte, — ou ce qui se passe dans nos cœurs, dans le culte, — n'est pas à nous, mais à Dieu. Le Seigneur l'a mis là pour notre joie, afin que nous eussions part à l'offrande de Christ, à sa joie en Christ ; mais dès que nous voulons nous approprier ce culte, nous le profanons. C'est pourquoi ce qui restait du sacrifice était « brûlé au feu » (chap. VII, 47) ; et ceux qui étaient souillés ne pouvaient en manger (chap. VII, 20, 21). C'est pour la même raison qu'il était nécessaire de l'associer avec la graisse brûlée à l'Éternel, afin que ce fût réellement Christ en nous, et par conséquent la communion véritable, la présentation faite par nos âmes, à Dieu, de Christ dont nous nous nourrissons. Tout notre culte appartient à Dieu ; il est l'expression de l'excellence de Christ en nous ; et de cette manière, il devient notre joie avec Dieu, comme par un seul Esprit. « Je suis en mon Père ; vous êtes en moi, et moi en vous, » dit le Seigneur. C'est là l'union merveilleuse qui existe dans la grâce comme dans la gloire. Notre culte, c'est la jouissance de cette union dans le cœur par Christ. De même quand le Seigneur exerce le ministère de ce culte, il dit encore :

« J'annoncerai ton nom à mes frères ; je te louerai au milieu de l'assemblée » (Ps. XXII) !

Puissions-nous accompagner de nos voix et de nos cœurs notre céleste chantre : ainsi nos chants seront bien conduits et nos sacrifices de louanges seront assurément agréables au Père ! Ses oreilles seront attentives, lorsqu'il entendra cette voix qui nous conduit. Celui qui, dans l'œuvre de la rédemption, fit tout selon le cœur du Père, a dû avoir une expérience profonde de ce qui lui était agréable. Le cœur de Jésus est l'expression de tout ce qui est agréable au Père, et nous sommes enseignés par lui dans ces choses, quoique la connaissance que nous en avons soit faible et imparfaite. Nous avons toutefois « la pensée de Christ, » et le « fruit de nos lèvres » est l'expression du même Esprit par lequel nous offrons nos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, éprouvant en cela quelle est cette volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite.

Tel est notre culte, tel est notre service ; car, dans un certain sens, notre service doit être notre culte !



Lettre sur Jean XVI, 33.

Il est bien doux et bien consolant de considérer ce qu'est le cœur de Jésus pour les siens, tel qu'il se révèle dans les chapitres XIII à XVIII de Jean ; de voir comme, en effet, Jésus est occupé à les placer dans la même position que *lui-même*, soit dans le ciel, soit

dans le monde. — Jésus veut ancrer nos cœurs dans le sien.

Au XIII^me chap., il leur déclare son amour pour eux ; en pensant qu'il va passer de ce monde au Père, et les laisser ; remarquez cette expression : « Ayant aimé *les siens qui étaient dans le monde.* » — Jésus sait ce que c'est que d'être dans ce monde avec la vie du ciel. Mais qu'il est précieux de voir que, tout en prévoyant que nous allons nous y salir les pieds (après que nous avons été *tout lavés*), il veut que nous sachions qu'il s'occupera auprès du Père à nous maintenir nets et capables de marcher dans ce chemin de témoignage que *lui* a frayé.

Nous voyons qu'il apprécie les *siens* d'après la position qu'il leur fait, et d'après les soins qu'il va prendre d'eux ; c'est pourquoi il les avertit de tout ce qu'ils vont rencontrer sur le chemin, même de leurs chutes, et il termine en disant : « Je vous ai dit *ces choses* (ch. XIII à XVII), afin qu'en moi vous ayez la paix. »

Remarquez qu'il venait de leur dire : « L'heure vient et elle est déjà venue, que vous serez dispersés chacun de son côté, et vous me laisserez seul. » Il avait dit à Pierre qui se croyait fort pour le suivre : « Le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois ; » et ailleurs : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. » Oui, Jésus pouvait ajouter : « Je te dis ces choses, afin qu'en moi tu aies la paix. » Oh ! quel cœur que celui de Jésus ; il ne s'occupe pas du chagrin que va lui causer le reniement de Pierre (et il a dû être grand), non, Jésus s'occupe de sortir le pauvre Pierre de l'angoisse que lui procurera la découverte qu'il va faire de lui-même ; Jésus ne veut pas que Pierre soit

conduit au désespoir comme Judas, c'est pourquoi il prie pour sa restauration avant que Pierre ne tombe. — Consolante pensée. — Jésus ne demande pas que cette triste expérience soit épargnée à Pierre, non, elle lui était nécessaire; mais Jésus prend soin que Pierre puisse s'appuyer sur ce cœur qui avait dit : « Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. » Jésus passait-il légèrement sur ce reniement? Oh! certes non, sa sainteté en éprouvait toute l'horreur; mais Jésus savait qu'il allait monter sur la croix pour en porter la peine. — Quel amour!

Quand on pense que c'est ce même Pierre qui avait dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, » et encore : « A qui nous en irions-nous? tu as les paroles de la vie éternelle, » — c'est ce même Pierre qui, interrogé par une servante (Matth. XXVI, 74), fait des imprécations, et dit : « Je ne connais pas *cet homme*, » qui appelle le Christ, le Fils du Dieu vivant, *cet homme!* Eh bien, à ce moment même, le cœur de Jésus s'occupe de Pierre. Le coq chante, et Jésus se tournant regarde Pierre (Luc XXII, 61). Remarquez, Jésus ne s'occupe pas de lui-même, et pourtant il était aux prises avec les instruments de Satan qui déployaient leur rage contre lui. Mais, c'est clair, c'est pour Pierre que Jésus était là; — précieuse pensée. Alors Pierre sort pour pleurer *amèrement*; nous pouvons concevoir son angoisse, il a les yeux ouverts sur lui-même, le regard de Jésus a été en même temps une lumière et une épée dans son cœur et dans sa conscience, et il doit sentir l'horreur de son péché. Mais pendant ce temps que fait Jésus? Il va à la croix pour en porter la peine — quel

amour! — Mais aussi, le matin de la résurrection, nous trouvons Pierre qui court au sépulcre avec Jean.

Ce qui est encore précieux à remarquer, c'est que Jésus, qui s'occupe toujours de Pierre, lui apparaît, en particulier, en sortant du tombeau où il vient de laisser le péché de son pauvre apôtre. Les disciples assemblés (Luc XXIV, 54) disent : « Le Seigneur est vraiment ressuscité *et il est apparu à Simon.* » Paul, en 1 Cor. XV, 5, dit que le Seigneur ressuscité *a été vu de Céphas*, puis des douze. — Oui, Jésus savait que Pierre avait besoin de le voir, il ne l'avait pas revu depuis ce *regard* qui l'avait fait sortir pour pleurer *amèrement*. Quelle dut être douce cette entrevue! comme Jésus est précieux pour Pierre, maintenant que tout est réglé, que son reniement est expié. Pierre le sait, mais, de plus, il se connaît *lui-même*, mais il sait aussi ce que Jésus a fait et ce que Jésus est pour lui; il vient de lire dans ce cœur qui avait prié pour lui, afin que sa foi ne défailloit pas. Maintenant il comprend ce que Jésus lui disait (Jean XIII, 7) : « Tu ne sais pas *maintenant* ce que je fais, *mais tu le sauras dans la suite.* » Oui, à présent, Pierre sait ce que c'est que ce lavage des pieds, et en Jésus il *a la paix*. C'est pourquoi aussi quand Jésus lui demande, en présence des autres : « M'aimes-tu? » Pierre peut répondre : « Tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime. » — Si nous savons que Pierre est notre portrait, nous sommes heureux de savoir que le Sauveur de Pierre, c'est le nôtre. C'est lui qui nous aime, croyons-le.

Il nous connaissait parfaitement avant d'entreprendre l'œuvre de notre salut, il en avait calculé la dépense; tout le mal que nous découvrons en nous, nos mauvais

penchants, il a connu tout cela, et il a été à la croix pour expier le tout. Quelle assurance cela nous donne pour aller confesser à Dieu nos manquements, tout en les jugeant comme lui. — Oh ! puissions-nous connaître tout ce que Jésus a voulu être pour nous, afin *qu'en lui*, nous ayons *la paix*; même en gardant le souvenir de nos chutes, et tout en en subissant les conséquences extérieures, nous savons que Jésus a été sur la croix pour les expier. La conscience de ce qu'est la grâce, donne de la force à l'âme. David devait subir les conséquences de son péché (2 Sam. XII). L'épée ne devait pas sortir de sa maison, chaque coup lui rappelait ce qu'il avait fait ; mais pour traverser cela, David possédait cette grâce qui lui avait dit : « *L'Eternel a fait passer ton péché* ; » aussi il peut nous dire avec connaissance de cause : « Bienheureux est l'homme à qui l'Eternel n'impute point son iniquité » (Ps. XXXII).

Puissions-nous nous fier pleinement à cette grâce qui nous a apporté le salut, et puissions-nous connaître mieux la personne de ce Jésus qui est tout ce qu'il faut pour tout ce que nous sommes.

Il veut de notre faiblesse,
De tous nos maux s'enquérir ;
Qu'il est bon, il veut sans cesse
Nous pardonner, nous guérir.



Pensées.

Je ne regarde pas la Cène du Seigneur comme une affaire de commandement : c'est un privilège précieux que de se souvenir ainsi de Christ, et l'amour me rend obéissant à sa volonté. Ce n'est pas parce que cela m'est commandé, que je prie, quoiqu'il y ait un commandement à ce sujet. C'est une pauvre chose que de prier seulement parce qu'il nous est commandé de le faire.

Il est fort important de se souvenir que, lorsque la gloire de Dieu est en question, on peut et même parfois on doit agir sans commandement. C'est ce que fit Moïse quand il dressa une tente hors du camp, parce que Israël avait érigé le veau d'or dans le camp. Dans ces cas, on peut, sans commandement positif, déduire la pensée de Dieu, de sa Parole.



Fragment.

Dieu seul se suffit à lui-même; Il peut, dans l'exercice et la manifestation de son amour, se créer des objets, mais il n'a besoin de rien en dehors de lui-même. Une créature, au contraire, est toujours formée moralement par des objets : pour elle ce qui est extérieur, est toujours la source de son état intérieur. L'homme n'a pas de ressources intrinsèques au dedans de lui, qu'il soit dans un état de chute ou non, n'importe; les anges non plus. Otez Dieu, et ils ne seront plus rien, ou bien des démons.



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Exode, chapitre XIV.

« Ceux qui descendent sur la mer dans des navires, faisant commerce parmi les grandes eaux, ceux-là voient les œuvres de l'Éternel, et ses merveilles dans les lieux profonds » (Ps. CVII, 23, 24). Combien cela est vrai ! Et néanmoins comme nos cœurs lâches reculent devant ces « grandes eaux ! » Nous préférons les hauts-fonds, et par conséquent nous sommes privés de voir les œuvres et les merveilles de notre Dieu ; car elles ne se voient et ne sont connues que « dans les lieux profonds. »

C'est au jour de l'épreuve et des difficultés que l'âme fait quelque expérience du grand et indicible bonheur qu'il y a à pouvoir compter sur Dieu. Si tout cheminait facilement, il n'en serait pas ainsi. Ce n'est pas quand on glisse sur la surface d'un lac tranquille, que la réalité de la présence du Maître est sentie ; mais on en fait l'expérience quand la tempête mugit et que les flots couvrent la nacelle. Le Seigneur ne nous offre

pas la perspective d'un chemin exempt d'épreuves et de tribulations ; bien au contraire, il nous dit que nous rencontrerons les unes et les autres ; mais il nous promet d'être avec nous au milieu de ces choses , et cela vaut infiniment mieux que d'en être exempts. Il vaut bien mieux jouir de la présence de Dieu *dans* l'épreuve, que d'être exempt *de* l'épreuve sans faire cette précieuse expérience. Eprouver que le cœur de Dieu sympathise *avec nous* est bien plus doux que d'éprouver la puissance de sa main *pour nous*. La présence du Maître au milieu de ses fidèles serviteurs, pendant qu'ils passaient par la fournaise, était bien meilleure, que n'aurait été la manifestation de sa puissance pour les en préserver (Dan. III). Souvent nous voudrions qu'il nous fût accordé de cheminer en avant sans épreuve, mais nous y perdrons beaucoup. Jamais la présence du Seigneur n'est aussi douce que dans les moments de grande difficulté.

C'est ce qu'éprouvèrent les Israélites dans les circonstances qui sont rapportées dans ce chapitre. Ils sont là dans une difficulté accablante , insurmontable. Ils sont appelés à « faire commerce parmi les grandes eaux » : « toute leur sagesse leur manque » (Ps. CVII, 27). Pharaon , se repentant de les avoir laissés sortir de son pays, se décide à faire un effort désespéré pour les y ramener. « Alors il fit atteler son chariot, et il prit son peuple avec lui. Il prit donc six cents chariots d'élite, et tous les chariots d'Égypte, et il y avait des capitaines sur tout cela. — Et lorsque Pharaon se fut approché, les enfants d'Israël levèrent leurs yeux, et voici, les Egyptiens marchaient après eux ; et les enfants d'Israël eurent une fort grande peur, et crièrent

à l'Éternel » (vers. 6-10). C'était une scène qui mettait à l'épreuve profondément ; une scène au milieu de laquelle tout effort humain devenait inutile. Les Israélites auraient pu, tout aussi bien, tenter de faire reculer le puissant flux de l'Océan avec un brin de paille, que de tenter de se tirer d'affaire eux-mêmes par un effort quelconque. La mer était devant eux ; derrière eux, les armées de Pharaon, et autour d'eux les montagnes ; et tout ceci était permis et ordonné de Dieu ! Dieu avait choisi le terrain où Israël devait camper « devant Pihahiroth, entre Migdol et la mer vis-à-vis de Bahal-Tséphon. » De plus c'est lui qui permit que Pharaon les atteignît. Pourquoi cela ? Précisément pour se manifester lui-même dans le salut de son peuple, et dans la défaite complète des ennemis de ce peuple. « Il a fendu la mer Rouge en deux, parce que sa bonté demeure à toujours ; et a fait passer Israël par le milieu d'elle, parce que sa bonté demeure à toujours ; et a renversé Pharaon et son armée dans la mer Rouge, parce que sa bonté demeure à toujours » (Ps. CXXXVI).

Il n'y a pas, dans toutes « les traites » des rachetés de Dieu dans le désert, une seule position dont les limites n'aient été soigneusement tracées par la main de la toute sagesse et de l'amour infini. La portée spéciale et l'influence particulière de chacune de ces positions, sont calculées avec soin. Les Pihahiroth et les Migdol sont tous disposés d'une manière qui est en rapport immédiat avec la condition morale de ceux que Dieu conduit à travers les détours et les labyrinthes du désert, et de façon aussi à manifester le vrai caractère de Dieu. Si l'incrédulité suggère souvent cette question : pourquoi en est-il ainsi ? — Dieu le sait ; et

sans aucun doute, il révélera le pourquoi, toutes les fois que cette révélation pourra contribuer à sa gloire et au bien de son peuple. Ne nous demandons-nous pas bien souvent pourquoi et dans quel but nous sommes placés dans telle ou telle circonstance? Ne nous tourmentons-nous pas souvent pour savoir la raison pour laquelle nous sommes exposés à telle ou telle épreuve? Combien ne ferions-nous pas mieux de courber la tête dans une humble soumission, et de dire : « tout va bien, » et : « tout ira bien ! » Quand c'est Dieu qui fixe notre position, nous pouvons être sûrs qu'elle est choisie avec sagesse et qu'elle est salutaire ; et même, quand nous l'avons follement et volontairement choisie nous-mêmes, Dieu, dans sa miséricorde, domine notre folie, et fait que la puissance des circonstances, dans lesquelles nous nous sommes placés, travaille à notre bien spirituel.

C'est quand les enfants de Dieu se trouvent dans les plus grands embarras et les plus grandes difficultés, qu'ils ont le privilège de voir les plus belles manifestations du caractère et de l'activité de Dieu ; et pour cette raison, il les place souvent dans l'épreuve, afin de se manifester lui-même d'une manière d'autant plus signalée. Il aurait pu conduire Israël par la mer Rouge, et le faire arriver bien au delà des atteintes des armées de Pharaon, avant même que celui-ci eût quitté l'Égypte ; mais cette voie n'aurait pas glorifié aussi pleinement son nom, ni confondu, d'une manière aussi complète, l'ennemi dans lequel il voulait « se glorifier » (vers. 17). Nous perdons trop fréquemment de vue cette grande vérité, et la conséquence en est, qu'au temps de l'épreuve, le cœur nous manque.

Si nous pouvions n'envisager une crise difficile, que comme une occasion pour Dieu de faire paraître, en notre faveur, la pleine suffisance de la grâce divine, nos âmes conserveraient leur équilibre, et nous pourrions glorifier Dieu, même au milieu des plus profondes eaux.

Le langage des Israélites, dans l'occasion qui nous occupe, peut nous étonner, et nous sembler difficile à expliquer; mais plus nous connaissons nos mauvais cœurs incrédules, plus aussi nous verrons combien est grande la ressemblance qu'il y a entre nous et ce peuple. Il semble qu'ils avaient oublié la manifestation récente de la puissance divine en leur faveur. Ils avaient vu les dieux de l'Égypte jugés, et la puissance de l'Égypte abattue sous la verge de Jéhovah. Ils avaient vu la même main rompre la chaîne de fer de l'esclavage égyptien et éteindre la fournaise. Ils ont vu toutes ces choses, et néanmoins, dès qu'un nuage obscur apparut sur leur horizon, leur confiance se perd, le cœur leur manque; et ils donnent libre cours à leurs murmures incrédules, disant: « Est-ce qu'il n'y avait pas de sépulcres en Égypte, que tu nous aies emmenés pour mourir au désert? Qu'est-ce que tu nous as fait, de nous avoir fait sortir d'Égypte? — Il vaut mieux que nous les servions que si nous mourions au désert » (vers. 11, 12). L'aveugle incrédulité ne peut qu'errer toujours, et que scruter en vain les voies de Dieu. Cette incrédulité est la même dans tous les temps; c'est elle qui conduisit David, dans un mauvais jour, à dire: « Certes, je périrai un jour par les mains de Saül, ne vaut-il pas mieux que je me sauve au pays des Philistins? » (1 Sam. XXVII, 1.) Et comment les

choses tournèrent-elles? Saül fut tué en la montagne de Guilboah, et le trône de David fut établi pour toujours. C'est l'incrédulité encore qui, dans un moment d'abattement profond, porta Elie le Thisbite à s'enfuir, pour sauver sa vie, de devant les menaces furieuses de Jésabel. Et qu'arriva-t-il? Jésabel fut brisée sur le pavé, et Elie fut enlevé au ciel dans un chariot de feu.

Il en fut de même des enfants d'Israël au tout premier moment de l'épreuve. Ils crurent véritablement que Jéhovah n'avait pris tant de peine pour les délivrer de l'Égypte, que dans le but de les faire mourir au désert. Ils s'imaginaient que s'ils avaient été préservés de la mort par le sang de l'agneau pascal, c'était afin qu'ils fussent ensevelis dans le désert. Ainsi raisonne toujours l'incrédulité. Elle nous porte à interpréter Dieu en présence de la difficulté, au lieu d'interpréter la difficulté en présence de Dieu. La foi se place au delà de la difficulté, et là, elle trouve Dieu dans toute sa fidélité, son amour et sa puissance. Le croyant a le privilège d'être toujours dans la présence de Dieu. Il y a été introduit par le sang du Seigneur Jésus, et il ne devrait rien souffrir de ce qui pourrait l'ôter de là. La place même qui lui a été faite dans la présence de Dieu, il ne peut jamais la perdre, attendu que Christ, son Chef et son Représentant, l'occupe pour lui. Mais, bien qu'il ne puisse pas perdre la chose elle-même, il peut en perdre la jouissance, l'expérience et la puissance. Toutes les fois que les difficultés se placent entre son cœur et le Seigneur, il ne jouit évidemment pas de la présence du Seigneur; mais il souffre en face de ces difficultés, tout comme quand un nuage se place entre

nous et le soleil, il nous prive pour un moment de la jouissance de ses rayons. Le nuage n'empêche pas le soleil de luire, il ne fait que nous empêcher d'en jouir. Ainsi en est-il exactement, quand nous souffrons que les épreuves, les peines et les difficultés de la vie dérobent à nos âmes les brillants rayons de la face de notre Père, qui reluit d'un invariable éclat, en la personne de Jésus-Christ. Il n'y a point de difficulté trop grande pour notre Dieu ; bien plus, plus la difficulté est grande, plus il a occasion d'intervenir, selon son propre caractère, comme le Dieu tout bon et tout puissant. Sans doute, la position d'Israël, telle qu'elle est décrite dans les premiers versets de ce chapitre, était une position qui mettait profondément à l'épreuve, et qui devait accabler la chair et le sang ; mais aussi, le Maître du ciel et de la terre était là, et les enfants d'Israël n'avaient qu'à se reposer sur lui.

Cependant, comme nous défailions promptement, cher lecteur, quand arrive l'épreuve. Les sentiments dont nous parlons ont un son agréable pour l'oreille, et paraissent très-beaux sur le papier, et, que Dieu en soit béni ! ils sont divinement vrais ; mais la chose importante, c'est de les mettre en pratique, quand vient l'occasion. C'est en les pratiquant qu'on en éprouve réellement et la puissance et la félicité. « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu » (Jean VII, 17).

« Et Moïse dit au peuple : Ne craignez point, arrêtez-vous et voyez la délivrance de l'Éternel, laquelle il vous donnera aujourd'hui ; car pour les Egyptiens que vous avez vus aujourd'hui, vous ne les verrez plus. L'Éternel combattra pour vous, et vous demeurerez

tranquilles » (vers. 13, 14). « *Demeurer tranquilles!* » c'est là le premier acte de la foi en présence de l'épreuve. Pour la chair et le sang c'est chose impossible. Tous ceux qui connaissent, en quelque mesure, l'agitation du cœur humain dans les épreuves et les difficultés qu'on anticipe, pourront se faire quelque idée de ce qu'implique le fait de « demeurer tranquille. » La nature veut *faire* quelque chose. Elle courra ici et là. Elle voudrait avoir une part dans l'œuvre. Et, bien qu'elle essaie de justifier et de sanctifier ses actes, en leur donnant le titre pompeux et trop usité de « emploi légitime des moyens, » ce qu'elle fait n'est néanmoins que le fruit direct et positif de l'incrédulité, qui toujours exclut Dieu, et ne voit rien que le sombre nuage de sa propre création. L'incrédulité crée ou grandit les difficultés, et puis fait appel pour les enlever à nos propres efforts et à notre remuante et infructueuse activité, qui ne font en réalité que soulever autour de nous une poussière, qui nous empêche de voir le salut de Dieu.

La foi, au contraire, élève l'âme au-dessus des difficultés, pour lui faire regarder directement à Dieu lui-même, et elle nous rend ainsi capables de « demeurer tranquilles. » Nous ne gagnons rien par nos efforts et notre inquiète agitation. « Tu ne peux faire un cheveu blanc ou noir, ni ajouter une coudée à ta taille » (Matth. V, 36 ; VI, 27). Qu'est-ce qu'Israël aurait pu faire devant la mer Rouge ? Pouvaient-ils la mettre à sec ? Pouvaient-ils aplanir les montagnes ? Pouvaient-ils anéantir les armées de l'Égypte ? Ils étaient là, environnés d'un mur impénétrable de difficultés, à la vue duquel la nature ne pouvait que trembler et sentir son

entière impuissance ! Mais c'était là précisément, pour Dieu, le moment d'agir. Quand l'incrédulité est chassée, alors Dieu peut entrer sur la scène ; et pour avoir une vue juste de ses actions, il faut « demeurer tranquilles. » Chaque mouvement de la nature, en raison égale de la portée qu'il a, est un empêchement positif, à ce que nous apercevions l'intervention divine en notre faveur, et à ce que nous en jouissions.

Il en est ainsi pour nous dans chacune des phases de notre histoire. Il en est ainsi pour nous, comme pécheurs, alors que, sous le sentiment de malaise que donne le péché pesant sur la conscience, nous sommes tentés d'avoir recours à nos propres actes, pour obtenir du soulagement. C'est alors que, réellement, nous devons « demeurer tranquilles, » afin de voir « la délivrance de Dieu. » Car, qu'aurions-nous pu faire dans l'œuvre de l'expiation pour le péché ? Aurions-nous pu être avec le Fils de Dieu sur la croix ? Aurions-nous pu descendre avec lui dans « le puits bruyant et le borbier fangeux ? » (Ps. XL, 2.) Aurions-nous pu nous frayer un passage, jusque sur ce roc éternel, sur lequel il a pris place dans la résurrection ? Tout esprit droit dira que cette pensée serait un audacieux blasphème. Dieu est *seul* dans la rédemption ; et quant à nous, nous n'avons qu'à « demeurer tranquilles, » et à « voir la délivrance de Dieu. » Le fait même que c'est la délivrance de Dieu, prouve que l'homme n'a rien à y faire.

Le principe n'est pas différent une fois que nous sommes entrés dans la carrière chrétienne. Dans chaque nouvelle difficulté, qu'elle soit grande ou petite, notre sagesse est de « demeurer tranquilles, » de renoncer à nos propres œuvres, et de chercher notre repos dans

la délivrance de Dieu. Nous ne devons pas non plus faire de distinctions entre les difficultés : nous ne pouvons pas dire qu'il y en ait de légères, auxquelles nous puissions faire face nous-mêmes, tandis que, dans d'autres, la main de Dieu seule est efficace. Non, elles dépassent toutes également nos forces. Nous sommes tout aussi incapables de changer la couleur d'un cheveu, que de transporter une montagne ; de créer un brin d'herbe, que de créer un monde. Toutes ces choses sont semblables pour nous, et elles sont toutes semblables pour Dieu. Nous n'avons donc qu'à nous abandonner, avec une foi confiante, aux mains de Celui qui « s'abaisse (également) pour regarder les choses qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre » (Ps. CXIII, 6). Nous nous trouvons quelquefois portés d'une manière triomphante, à travers les plus grandes épreuves, tandis que d'autres fois nous perdons courage, nous tremblons, nous défailions, sous les dispensations les plus ordinaires. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que, dans les grandes épreuves, nous sommes contraints de rejeter notre fardeau sur le Seigneur, tandis que, dans les difficultés moins grandes, nous essayons follement de le porter nous-mêmes.

« L'Éternel combattra pour vous, et vous demeurerez tranquilles » (vers. 14). Précieuse assurance ! Combien n'est-elle pas propre à tranquilliser l'esprit en présence des difficultés les plus sérieuses et des dangers les plus grands ! Le Seigneur se place non-seulement entre nous et nos péchés, mais encore entre nous et les circonstances au milieu desquelles nous nous trouvons. Dans le premier cas, il nous donne la paix de la conscience ; dans le second, il nous donne la paix du

cœur. Ce sont deux choses parfaitement distinctes, comme le sait tout chrétien expérimenté. Beaucoup de chrétiens ont la paix de la conscience, sans avoir la paix du cœur. Ils ont vu, par la grâce et par la foi, Christ, dans la divine efficacité de son sang, entre eux et tous leurs péchés; mais ils ne savent pas avec la même simplicité envisager Christ, comme étant, dans sa divine sagesse, son amour et son pouvoir, entre eux et les circonstances au milieu desquelles ils sont placés. Il en résulte une différence essentielle dans la condition pratique de leur âme, aussi bien que dans le caractère de leur témoignage. Rien ne contribue plus à glorifier le nom de Jésus, que ce repos tranquille de l'esprit, qui découle de ce que nous avons Jésus entre nous et tout ce qui pourrait être un sujet d'inquiétude pour nos cœurs. « Au cœur affermi tu conserves la vraie paix, parce qu'il se confie en toi » (Esaïe XXVI, 5).

« Mais, » demandera-t-on, « ne devons-nous rien faire? » Une autre question pourra servir de réponse, savoir : « Que pouvons-nous faire? » Tous ceux qui se connaissent réellement, répondront : rien ! Si donc, nous ne pouvons rien faire, ne faisons-nous pas mieux de « demeurer tranquilles? » Si le Seigneur agit pour nous, ne faisons-nous pas mieux de nous tenir en arrière? Courrons-nous donc devant lui? Irons-nous nous ingérer dans sa sphère d'action, et entrer dans son chemin? Il est absolument inutile que deux agissent, quand un seul est parfaitement capable de tout faire. Qui songerait à apporter une chandelle allumée pour ajouter de l'éclat à la lumière du soleil en plein midi? et pourtant celui qui ferait ainsi pourrait passer pour sage en

comparaison de celui qui prétend aider Dieu par son activité mal entendue.

Cependant quand Dieu, dans sa grande miséricorde, ouvre un chemin, la foi peut y marcher ; elle laisse la voie de l'homme pour suivre celle de Dieu. « Or, l'Éternel avait dit à Moïse : que cries-tu à moi ? Parle aux enfants d'Israël : qu'ils marchent » (vers. 15). Ce n'est que quand nous avons appris à « demeurer tranquilles, » que nous pouvons marcher effectivement en avant ; autrement tous nos efforts n'auront d'autre résultat, que de manifester notre folie et notre faiblesse. La vraie sagesse consiste donc à « demeurer tranquilles, » quelle que soit la difficulté ou la perplexité dans laquelle on se trouve, à s'attendre uniquement à Dieu, qui certainement nous ouvrira un chemin ; et alors nous pourrons « marcher » paisiblement et heureusement. Il n'y a pas d'incertitude quand c'est Dieu qui nous ouvre un chemin ; mais tout chemin de notre propre invention, est un chemin de doute et d'hésitation. L'homme irrégénéré peut aller en avant avec une apparence de fermeté et de décision, dans sa propre voie ; mais l'un des éléments les plus distinctifs, dans la nouvelle création, c'est la défiance de soi-même, avec la confiance en Dieu qui y répond. C'est quand nos yeux ont vu la délivrance de Dieu, que nous pouvons marcher dans cette voie ; mais nous ne pouvons jamais la voir distinctement, avant que d'avoir été convaincus de l'inutilité de nos propres misérables efforts.

Il y a une force et une beauté particulières dans l'expression : « Voyez la délivrance de l'Éternel ! » Le fait même que nous sommes appelés à « voir » la délivrance de l'Éternel, prouve que la délivrance est une déli-

vrance complète. Il nous apprend que le salut est une œuvre que Dieu a opérée et révélée pour que nous la voyions et que nous en jouissions. Le salut n'est pas en partie l'œuvre de Dieu, et en partie celle de l'homme ; car dans ce cas, il ne pourrait pas être appelé le salut *de Dieu* (comp. Luc III, 6 ; Act. XXVIII, 28). Pour être le salut de Dieu, il faut qu'il soit dépouillé de tout ce qui est de l'homme ; et le seul résultat possible des efforts de l'homme, est d'obscurcir la vue du salut de Dieu.

« Parle aux enfants d'Israël : qu'ils marchent. » Moïse lui-même semble avoir été amené à ne pas savoir que faire ; car l'Eternel lui demande : « Que cries-tu à moi ? » — Moïse pouvait dire au peuple : « Arrêtez-vous et voyez la délivrance de l'Eternel, » tandis qu'il présentait à Dieu les requêtes de son âme en détresse, en criant à lui. Toutefois, il est inutile de crier lorsque nous devrions agir, tout comme il est inutile d'agir quand nous devrions attendre ; et cependant nous faisons toujours ainsi : nous essayons de marcher quand nous devrions nous arrêter, et nous nous arrêtons quand nous devrions marcher. Les Israélites pouvaient bien se demander : « Où devons-nous aller ? » Une insurmontable barrière semblait mettre obstacle à tout mouvement en avant. Comment traverser la mer ? Là était la difficulté. Jamais la nature n'aurait pu résoudre cette question ; mais nous pouvons être assurés que Dieu ne donne jamais un commandement, sans communiquer en même temps le pouvoir d'obéir. L'état réel du cœur peut être mis à l'épreuve par le commandement, mais l'âme qui, par la grâce, est disposée à obéir, reçoit d'en haut le pouvoir de le faire. L'homme, auquel Christ

commanda d'étendre sa main sèche, aurait pu naturellement demander : « Comment puis-je étendre une main sèche ? » — mais il ne fit aucune question, car avec le commandement, et de la même source, vint le pouvoir pour obéir (comparez Luc V, 25, 24 ; Jean V, 8, 9 etc.).

Ainsi aussi, pour Israël, avec le commandement de marcher, vint l'ouverture du chemin. « Et toi, élève ta verge, et étends ta main sur la mer, et la fends ; et que les enfants d'Israël entrent au milieu de la mer à sec » (vers. 16). Là était le chemin de la foi. La main de Dieu ouvre la voie, pour que nous puissions y faire le premier pas, et la foi ne demande pas autre chose. Dieu ne donne jamais de direction pour deux pas à la fois. Il faut que nous fassions un pas ; puis nous recevrons de la lumière pour faire un autre pas, et notre cœur sera gardé ainsi dans une dépendance continuelle de Dieu. « Par la foi, ils traversèrent la mer Rouge comme à sec » (Hébr. XI, 29). Sans doute, la mer ne fut pas partagée, dans toute son étendue, tout d'un coup : Dieu voulait conduire son peuple par la « foi, » non par la « vue. » On n'a pas besoin de foi, pour commencer un voyage dont on voit le chemin dans toute son étendue ; mais il faut de la foi pour se mettre en route quand on ne voit que le premier pas. La mer s'ouvrait à mesure qu'Israël marchait en avant, en sorte que pour chaque nouveau pas, ils dépendaient de Dieu. Tel était le chemin dans lequel les rachetés de Jéhovah s'avançaient, sous sa conduite. Ils passaient au travers des sombres eaux de la mort, et il se trouva que « les eaux leur servirent de mur à droite et à gauche » et qu'ils passèrent « à sec » (vers. 22).

Les Egyptiens ne pouvaient pas marcher dans ce chemin-là. Ils y entrèrent parce qu'ils virent le chemin ouvert devant eux : pour eux c'était la vue et non la foi. « Ce que les Egyptiens ayant essayé, ils furent engloutis » (Hébr. XI, 29). Quand on essaie de faire ce que la foi peut seule accomplir, on ne rencontre que défaite et confusion. Le chemin, dans lequel Dieu appelle son peuple à marcher, est un sol que la nature ne peut pas fouler. « La chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu » (1 Cor. XV, 50) ; ils ne peuvent pas non plus marcher dans les voies de Dieu. La foi est le grand principe caractéristique du royaume de Dieu, et elle seule nous rend capables de marcher dans les voies de Dieu. « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu » (Hébr. XI, 6). Dieu est hautement glorifié, quand nous marchons avec lui, avec les yeux bandés pour ainsi dire, car c'est la preuve que nous avons plus de confiance dans sa vue, que dans la nôtre. Si je sais que Dieu regarde pour moi, je puis bien fermer les yeux, et cheminer tranquillement dans une sainte assurance. Dans les affaires de la vie humaine, nous savons que, quand une sentinelle ou une garde est à son poste, les autres peuvent dormir paisiblement. Combien plus pouvons-nous nous reposer en toute sécurité, quand nous savons que Celui qui ne sommeille point et ne s'endort point, a l'œil arrêté sur nous, et nous environne de ses bras ! (Ps. CXXI, 4.)

« Et l'ange de Dieu, qui allait devant le camp d'Israël, partit, et s'en alla derrière eux, et la colonne de nuée partit de devant eux, et se tint derrière eux, et elle vint entre le camp des Egyptiens et le camp d'Israël : et elle était aux uns une nuée et une obscurité, et pour

les autres, elle les éclairait la nuit : et l'un des camps n'approcha point de l'autre durant toute la nuit » (vers. 19, 20), Jéhovah se plaça exactement entre Israël et l'ennemi ; il fut leur protection. Avant que Pharaon pût toucher à un seul cheveu d'Israël, il aurait fallu qu'il traversât le pavillon même du Tout-Puissant, bien plus, le Tout-Puissant lui-même. Dieu se place toujours entre son peuple et tout ennemi, en sorte que « nulles armes forgées contre lui ne prospéreront » (Esaïe LIV, 17). Il s'est placé entre nous et nos péchés, et c'est notre privilège de le voir entre nous et toute personne et toute chose, qui pourraient être contre nous ; et ainsi seulement nous trouvons à la fois la paix du cœur et la paix de la conscience. Le croyant peut se mettre diligemment et anxieusement à la recherche de ses péchés, mais il ne les trouvera plus : pourquoi ? Parce que Dieu est entre lui et eux. « Il a jeté tous nos péchés derrière son dos » (Esaïe XXXVIII, 17), et il fait en même temps luire sur nous, qu'il a réconciliés, la lumière de sa face.

De la même manière, le croyant peut chercher ses difficultés et ne les point trouver, parce que Dieu est entre lui et elles. Si donc, au lieu de nous arrêter sur nos péchés et nos peines, notre œil pouvait s'arrêter sur Christ, plus d'une coupe amère en serait adoucie, plus d'une heure obscure en serait éclairée. Mais nous faisons sans cesse l'expérience que le plus grand nombre de nos épreuves et de nos chagrins, se compose de maux anticipés et de chagrins imaginaires, qui n'existent que dans notre propre esprit malade, parce qu'il est incrédule. Puisse mon lecteur connaître la paix solide de la conscience et du cœur, qui résulte de ce

qu'on a Christ, dans toute sa plénitude, entre soi et *tous* ses péchés et *toutes* ses peines.

Il est à la fois solennel et intéressant, de remarquer le double aspect de la « colonne, » dans ce chapitre. « Elle était une nuée et une obscurité, » pour les Egyptiens, mais pour Israël, « elle les éclairait de nuit. » Quelle ressemblance avec la croix de notre Seigneur Jésus-Christ ! Cette croix a assurément aussi un double aspect. Elle constitue le fondement de la paix du croyant, et elle scelle en même temps la condamnation d'un monde coupable. Le même sang qui purifie la conscience du croyant, et lui donne une parfaite paix, souille cette terre et en consomme le péché. La mission même du Fils de Dieu qui dépouille le monde de son manteau, et le laisse entièrement sans excuse, revêt l'Eglise d'un glorieux manteau de justice, et remplit sa bouche de louanges continuelles. Le même Agneau, qui remplira de terreur, par la grandeur de son courroux, toutes les tribus et tous les peuples de la terre, conduira doucement de sa main, dans les verts pâturages et le long des eaux tranquilles, à toujours, le troupeau qu'il a racheté par son sang (comp. Apoc. VI, 15-17, avec VII, 13-17).

La fin de ce chapitre nous montre Israël triomphant sur le bord de la mer Rouge, et les armées de Pharaon submergées dans ses eaux. L'événement prouva donc, que les craintes des Israélites, et les discours orgueilleux des Egyptiens, étaient également dépourvus de fondement. L'œuvre glorieuse de Jéhovah avait anéanti et les uns et les autres. Les mêmes eaux qui servaient de mur aux rachetés de Jéhovah servirent de tombeau à Pharaon : ceux qui marchent par la foi trouvent un

chemin pour y marcher, tandis que ceux qui essaient d'y marcher, y trouvent un tombeau. C'est une vérité solennelle, que n'affaiblit en aucune manière le fait, que Pharaon agissait en opposition ouverte et positive à la volonté de Dieu, alors qu'il « essaya » de passer la mer Rouge : il sera toujours vrai que ceux qui veulent imiter les actes de la foi, seront confondus. Heureux ceux qui peuvent, quelque faiblement que ce soit, marcher par la foi ! Ils, suivent un sentier de bénédictions indicibles, un sentier qui, bien qu'il puisse être marqué par des fautes et des infirmités, a néanmoins été commencé en Dieu, se poursuit en Dieu, et se terminera en lui. Puissions-nous tous entrer davantage dans la divine réalité, la tranquille élévation, et la sainte indépendance de cette voie.

Nous ne quitterons pas cette riche portion du livre de l'Exode, sans rappeler un passage dans lequel l'apôtre Paul fait allusion à « la nuée et à la mer. » « Car, frères, je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères ont tous été sous la nuée, et qu'ils ont tous passé par la mer, et qu'ils ont tous été baptisés par Moïse dans la nuée et dans la mer » (1 Cor. X, 1, 2). Ce passage renferme un enseignement profond et précieux pour le chrétien ; car l'apôtre continue en disant : « Or, ces choses furent des types pour nous » (vers. 6), nous apprenant ainsi, d'autorité divine, à interpréter le baptême d'Israël « dans la nuée et dans la mer, » d'une manière typique ; et rien assurément ne peut avoir une signification plus profonde et plus pratique. Ce fut comme peuple baptisé de cette manière, que les Israélites commencèrent leur pèlerinage à travers le désert, pour lequel Celui qui est amour avait fait provision

de « viande spirituelle » et de « breuvage spirituel. » En d'autres termes, ils étaient, typiquement, un peuple mort à l'Égypte, et à tout ce qui en faisait partie. La nuée et la mer étaient pour eux, ce que sont pour nous la croix et la tombe de Christ. La nuée les mettait à l'abri de leurs ennemis, la mer les séparait de l'Égypte; pareillement la croix nous met à l'abri de tout ce qui pourrait être contre nous, et nous sommes placés de l'autre côté de la tombe de Jésus : c'est de ce point que nous commençons notre voyage à travers le désert; ici, que nous commençons à goûter la manne céleste, et à boire de l'eau qui découle du « rocher spirituel, » tandis que, peuple voyageur, nous cheminons vers cette terre du repos dont Dieu nous a parlé.

J'ajouterai ici, que mon lecteur devrait chercher à comprendre la différence qu'il y a entre la mer Rouge et le Jourdain. L'un et l'autre de ces événements ont leur antitype dans la mort de Christ. Mais tandis que dans le premier, nous voyons la séparation d'avec l'Égypte, dans le dernier nous voyons l'introduction dans la terre de Canaan. Les croyants ne sont pas seulement séparés de ce présent siècle mauvais par la croix de Christ, mais Dieu les a fait sortir vivifiés de la tombe de Christ, « ressuscités ensemble et assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Eph. II, 6, 7). Ainsi, bien qu'environnés des choses de l'Égypte, ils sont, quant à leur expérience actuelle, dans le désert, et en même temps ils sont portés, par l'énergie de la foi, au lieu où Jésus est assis à la droite de Dieu. Le croyant n'a pas seulement reçu le « pardon de tous ses péchés, » mais encore, il est, de fait, *associé à un Christ ressuscité dans les cieux*. Il n'est pas seulement sauvé

par Christ, mais uni à lui pour toujours. Rien moins que cela n'aurait pu satisfaire les affections de Dieu, ou effectuer ses desseins à l'égard de l'Eglise.

Lecteur, comprenez-vous ces choses? Les croyez-vous? Les réalisez-vous? En manifestez-vous la puissance? Bénie soit la grâce qui les a fait être invariablement vraies pour chacun des membres du corps de Christ, qu'il soit un œil ou une oreille, une main ou un pied. La vérité de ces choses ne dépend donc pas de leur manifestation par nous, ou de ce que nous les réalisons ou les comprenions, mais du « PRÉCIEUX SANG DE CHRIST, » qui a effacé tous nos péchés, et posé le fondement de l'accomplissement de tous les conseils de Dieu à notre égard. C'est en cela qu'est le vrai repos pour tout cœur brisé et pour toute conscience chargée ⁴⁾).

⁴⁾ Extrait d'un volume intitulé : « Notes sur l'Exode, » traduit de l'anglais de C.-H. Macintosh, et faisant suite aux « Notes sur la Genèse » du même auteur. Ce volume — broché ou relié en toile anglaise, est en vente chez P. Recordon, relieur à Vevey, aux mêmes prix que les « Notes sur la Genèse, » quoique ayant 50 pages de plus.



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Pensées sur une nouvelle année.

« Je marcherai par la force du Seigneur-
Eternel ; je rappellerai ta justice, la
tienne seule » Ps. LXXI, 16.

Encore une station de notre court voyage passée ; et si nous en faisons la revue, combien n'y trouverions-nous pas de choses propres à exciter en nous des émotions mêlées de reconnaissance et de douleur ! Quand nous jetons un regard en arrière sur *tout le chemin*, dans lequel le Seigneur nous a conduits, les innombrables miséricordes de notre Dieu devraient, en effet, remplir nos cœurs de gratitude et nos lèvres de louanges ; tandis que le souvenir de nos propres infidélités devrait produire en nous une profonde contrition et la confusion de face. La vie chrétienne consiste :

1° A ne pas vivre pour nous-mêmes.

2° A vivre pour celui qui est mort et ressuscité pour nous (2 Cor. V, 15).

Le seul motif qui peut nous rendre capables de vivre de cette manière, c'est l'amour de Christ nous étrei-

gnant. Puissions-nous connaître toujours plus l'amour du Seigneur Jésus, afin que désormais nous ayons moins affaire avec la puissance de l'égoïsme et que nous considérions comme notre plus grand bonheur de rendre cette obéissance absolue et ce service sans réserve, demandés par Celui qui « nous a aimés et qui s'est donné Lui-même pour nous ! » Que le Seigneur nous donne de sonder et d'éprouver nos voies et de découvrir toutes les « racines d'amertume, par lesquelles il a été jusqu'ici déshonoré. »

« *Quelque chose que vous fassiez, en paroles ou en œuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus,* » (Col. III, 17). Quand nous méditons sur l'amour merveilleux dont Jésus nous a aimés, en nous rachetant de toute iniquité, et en nous procurant l'adoption et l'héritage d'enfants de Dieu, pouvons-nous être un seul instant dans le doute pour savoir si nous nous donnerons entièrement à Lui ! Cher lecteur, puissiez-vous connaître toujours mieux l'heureuse liberté de *vivre pour celui qui mourut pour nous* ; puissiez-vous donc commencer une nouvelle année en nouveauté de vie. Et comme vous n'êtes pas à vous-mêmes, mais que vous avez été achetés à prix, glorifiez donc Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui appartiennent à Dieu » (1 Cor. VI, 19, 20).

Confessez Christ devant les hommes.

1° En portant l'opprobre de Christ et en prenant chaque jour votre croix. Rendez, par paroles et par œuvres, témoignage au monde que ses œuvres sont mauvaises et que sa fin est la perdition. « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les. Ne vous conformez pas à ce

siècle. Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les infidèles. » Si dans ces choses vous suivez réellement Christ, *il faut* que vous portiez la croix, car « tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés. » La lumière de l'Eglise est obscurcie par la conformité extérieure de ses membres au monde. Le corps de Christ (l'Eglise) devrait être une représentation fidèle de sa glorieuse Tête. Ce n'est qu'autant que les croyants manifestent le caractère de Christ, que leur lumière luit devant les hommes et que leur Père céleste est glorifié. C'est pourquoi *montrez clairement* par votre marche que vous n'êtes pas du monde, de même que Jésus n'était pas du monde (Jean XVII, 16).

2° En manifestant un esprit d'amour et de sainte communion avec tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus et qui marchent dans la vérité, sans permettre que les divergences peu importantes puissent empêcher une réalisation de votre unité en Christ. Autant qu'il est en vous travaillez à avancer l'union des frères sur le principe scripturaire de l'unité, cette union pour laquelle le Rédempteur a prié, *afin que le monde croie* que c'est le Père qui l'a envoyé (Jean XVII, 21).

3° En ne négligeant aucune occasion de parler aux inconvertis sur le salut de leurs âmes. Rappelons-nous « que celui qui aura ramené un pécheur de l'égarement de son chemin, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés. » C'est pourquoi « enseignez avec douceur les opposants, disant *la vérité dans l'amour.* »

Le renoncement chrétien doit également être maintenu en continuel exercice, en

RACHETANT LE TEMPS.

1° Relativement à nos *pensées*. Efforcez-vous de garder vos pensées en sujétion, et de bannir les pensées vaines et vagabondes. Priez Dieu d'ôter de vos cœurs toute imagination ambitieuse et toute orgueilleuse opinion, cherchez sincèrement à amener toute pensée captive à l'obéissance du Christ. La confession du Seigneur Jésus s'étend non-seulement à nos paroles et à nos actions, mais encore à toute notre marche intérieure, à tout ce qui se passe sous l'œil de Dieu. Ce ne sont pas toujours ceux qui sont le plus activement occupés à des devoirs extérieurs, qui rendent le plus gloire à Dieu, ce sont plutôt ceux qui marchent dans la lumière en secret avec le Seigneur, ceux dont « la communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. » « Nous avons été faits un spectacle *pour les anges et pour les hommes* » (1 Cor. IV, 9). — Ces témoins invisibles ont sans aucun doute plus d'accès dans nos esprits que nos semblables ; et c'est probablement par là aussi qu'est « donnée à connaître, par le moyen de l'assemblée, aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, la sagesse de Dieu, si diversifiée dans ses formes » (Eph. III, 10). Purifiez donc ces « *chambres couvertes de peintures,* » afin que le courant ordinaire et favori de vos pensées puisse être sanctifié par la connaissance de Christ, et que votre vie cachée rende témoignage à « la vérité telle qu'elle est en Jésus. »

2° Rachetez le temps relativement aux conversations sans profit, « Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce assaisonnée de sel, afin qu'elle communique la grâce à ceux qui l'entendent. » Quand

des chrétiens se réunissent ensemble, Satan y vient aussi avec eux (Job I, 6), pour les porter à des discussions sans objet ou à de vaines paroles, et pour entraver ainsi leur édification spirituelle. Prenez bien garde à ses machinations. « Parlez souvent l'un à l'autre » (Mal. III, 16), dans la crainte du Seigneur ; vous exhortant l'un l'autre, et cela d'autant plus que vous voyez *le jour approcher*.

3° Rachetez le temps relativement aux occupations sans utilité. Quelques chrétiens, on peut le craindre, vivent systématiquement pour eux-mêmes pendant certaines portions de leurs journées, tout en essayant de vivre pour le Seigneur pendant les autres heures, mais le renoncement chrétien s'étend à *tout l'ensemble* de notre marche et de notre manière de vivre. Appliquez ce précepte si général à chacune de vos occupations : « Quelque chose que vous fassiez, faites *tout* à la gloire de Dieu. » L'Esprit de vérité vous rendra capables de discerner ce qui est réellement à la gloire de Dieu, et alors « tout ce que tu auras moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir. »

Exercez le renoncement à vous-mêmes relativement à vos dépenses personnelles. Souvenez-vous des membres affligés du corps de Christ, et si vous ne pouvez pas remplir votre bourse de vœux, ne la videz pas pour des vanités. Puisse la nouvelle année commencer pour vous par des désirs sincères de consacrer, comme de fidèles administrateurs, vos biens au Seigneur, qui mesure l'étendue de vos dons, non d'après la valeur de ce que vous donnez à autrui, mais d'après celle que vous reprenez pour vous-mêmes. Votre Sauveur mesure également votre amour pour lui, d'après votre amour

pour ceux qui lui appartiennent : « En tant que vous n'avez pas fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, vous ne me les avez pas faites non plus. »

Plusieurs d'entre nous ne connaissent guère ce qu'est le vrai renoncement à soi-même. Comme un homme pieux le disait sur son lit de mort : Nous ne sommes qu'à moitié réveillés. Même les vierges sages « s'endormirent et s'endormirent. » Ce ne fut que lorsque le cri se fit entendre : « Voici, l'époux vient ! » qu'elles se levèrent et préparèrent leurs lampes. » Chaque année successivement semble répéter, avec une force croissante, cette recommandation du Sauveur : « *Trafiquez jusqu'à-ce que je vienne !* » « Le temps est court désormais, » court quant aux saints pour travailler et quant aux pécheurs pour être sauvés.

Chers et bien-aimés dans le Seigneur, puisse l'année nouvelle être pour nous tous un an de grâce et de riches bénédictions spirituelles.

Puissions-nous « connaître davantage l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance, » et abonder en amour envers tous les hommes à cause de lui ! Mais « qui est suffisant pour ces choses ? » Béni soit Dieu, la Parole de sa grâce nous donne la réponse à cette question : « Notre capacité vient de Dieu. Ma grâce te suffit. » Puissent *vos cœurs* être « affermis par la *grâce !* » Toute vraie paix, toute force pour le service ne peut provenir que d'une intelligence claire de l'œuvre accomplie de Christ pour vous ; œuvre par laquelle « tous ceux qui croient sont justifiés de toutes choses et ont la paix avec Dieu. » Une vue claire de cette œuvre dans toute son étendue donnera toujours *beaucoup de paix* ; une vue incomplète ou indistincte ne

procure que *peu de paix*. Si vous désirez ardemment de jouir plus habituellement et plus pleinement de cette paix, et de devenir plus conformes à l'image de votre Sauveur, ne regardez pas, dans un esprit de constant découragement, à votre méchant cœur, mais regardez à Jésus ; et en considérant sa grâce et son amour infinis, « en contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, vous serez journellement transformés à la même image de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur » (2 Cor. III, 18).

« *Veillez pour prier.* » Que les tentations vous trouvent veillant et priant. Cultivez une communion continuelle avec Dieu en Christ, de même que l'habitude de prières courtes et fréquentes. Autant que cela vous sera possible, mettez à part quelques moments, le matin, pour prier et lire les Ecritures. Recherchez des frères dans le but de prier avec eux, en vous appuyant sur cette miséricordieuse promesse : « Si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle leur sera faite par mon Père qui est aux cieux. »

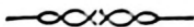
Ne vous laissez pas agiter et inquiéter par beaucoup de choses. Faites en sorte que votre renoncement ne se manifeste pas par un air sombre ou austère, car Dieu aime celui qui donne *gaiement*. « Servez le Seigneur Christ. » Rejetez sur lui tout votre souci. Il n'est pas un Maître dur et sévère qui « moissonne ce qu'il n'a pas semé. » « Il donne une plus grande grâce. » Conservez un œil simple, dirigé sur le Seigneur, vous rappelant combien il importe peu d'être jugé d'un jugement d'homme.

L'année que nous terminons a apporté à tous sa por-

tion de peine, d'épreuves ou de jugements, tout en ayant été riche en témoignages de la bonté de Dieu. Que chacun de nous se demande si nous avons méprisé « la discipline du Seigneur ; » et si nous avons été reconnaissants de ses gratuités ; si nous sentons vivement toute notre responsabilité, si nous sommes fidèles à nos convictions, humiliés de nos péchés passés, et désireux de recevoir de nouvelles forces pour agir comme de bons serviteurs de Christ !

Les signes des temps et la lumière de la prophétie nous avertissent que « la venue du Seigneur est proche. » « Ce n'est pas à nous de connaître les temps et les saisons, » mais c'est à nous « d'être attentifs à la parole prophétique, rendue plus ferme, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur » (2 Pier. 1, 19). Les nuages qui s'amoncellent sur le monde peuvent être les avant-coureurs du dernier et redoutable conflit entre les puissances de la lumière et celles des ténèbres. Avant qu'une autre courte année n'ait fini son cours, les saints peuvent être « enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air » (1 Thess. IV, 17).

Bien-aimés, « que vos reins soient ceints et vos lampes allumées. Demeurez en Christ, afin que quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte de par Lui, à sa venue » (1 Jean II, 28).



La foi opérante par l'amour.*Galates V, 6.*

Le monde a repoussé le Fils de Dieu, alors même que celui-ci, dans son amour tendre et empressé, recherchait, pour les soulager, tous les besoins et toutes les souffrances qui étaient autour de lui. C'est à cause de son amour même que les hommes devinrent ses ennemis. Ils prirent aussi occasion de l'humiliation de Jésus-Christ (humiliation qu'il acceptait volontairement) afin de sauver les pécheurs), pour l'accabler d'outrages et d'indignités. Quand il vint pour réconcilier, pour déployer toute la tendresse de son amour sympathique, les hommes n'eurent point de repos qu'ils ne se fussent débarrassés de Dieu. Quand il descendit au milieu même des misères et des souffrances d'un monde gisant dans le mal, ils ne voulurent rien de lui. Son humiliation leur servit de prétexte à le couvrir de mépris et d'infamie.

S'il en fut ainsi des fils des hommes, si ce fut là ce que le Seigneur de la vie et de la gloire eut à trouver dans le monde, la foi (œuvre de l'Esprit de Dieu), la foi qui saisissait Jésus était des plus réjouissantes pour son cœur. Nous avons de bonnes raisons pour savoir qu'il en était ainsi, béni soit son nom. Non-seulement il soulageait les misères qui lui étaient présentées, mais encore il prenait plaisir à la foi qui les présentait. Cette foi, cependant, se montrait de différentes manières. Elle agissait par différents mobiles de l'âme. Elle opérait parfois, comme par un esprit de *révérence*, parfois comme par un esprit de *liberté*. Cela ne veut pas dire

seulement que le Seigneur rencontrait des cas de foi forte ou de foi faible, mais qu'il avait affaire avec la foi présentant des traits fort différents dans son approche et ses appels à Christ.

Par exemple, elle était très-*libre* chez les quatre hommes qui lui amenèrent leur ami paralysé ; elle était *réservée* dans la femme qui le toucha par derrière au milieu de la foule. En Bartimée, elle était signalée par une intelligence, ferme et sans réserve, de la *grâce* ; dans le centenier, elle agissait par une conception, pleine d'adoration, de la gloire personnelle du Sauveur. Bartimée reconnut en lui la grâce du Fils de David, qui devait faire marcher les boiteux et rendre la vue aux aveugles : ce qui l'encourageait à crier toujours plus fort en dépit de la multitude, jusqu'à ce que la connaissance de sa misère arrivât aux oreilles de Jésus-Christ. D'un autre côté, le centenier se juge indigne d'approcher de lui et sa maison indigne de le recevoir ; c'est à peine s'il osait se permettre de parler de sa douleur au delà de ce qui était strictement nécessaire.

Il y avait assurément là une différence. L'un avait une grande assurance, parce qu'il connaissait la grâce de Christ, l'autre montrait surtout du respect et de la retenue, parce qu'il connaissait la gloire personnelle du Seigneur. Néanmoins nous ne saurions dire lequel des deux fut le mieux accueilli. Chacun d'eux, aussi sûrement et aussi promptement l'un que l'autre, reçoit la bénédiction dont il avait besoin, et il est évident, d'après tout l'ensemble des deux récits, que Jésus fut réjoui par la foi de chacun d'eux, quoiqu'elle vint et recourût à lui dans un esprit si différent.

Cette diversité, nous la découvrons aussi chez les

saints de nos jours ; chez quelques-uns, c'est l'esprit de respect, ressemblant à la réserve du centenier, qui prévaut ; chez d'autres, c'est l'esprit de liberté, ressemblant à la sainte hardiesse de Bartimée. Nous pouvons, par infirmité, ne pas comprendre de telles différences ou les mal juger ; mais il est heureux de voir que le Seigneur, selon sa manière à lui, peut apprécier chacun et tous.

Mais si la foi opérait ainsi en la présence du Christ, quand il était sur la terre, elle avait opéré par d'autres mouvements de l'âme avant sa venue. Par la foi, Noé, saisi de *crainte*, prépara une arche pour la conservation de sa maison. La parole que Noé avait entendue et reçue, était bien propre à exciter en lui de la crainte. La foi en cette parole opérait par la *crainte*, elle apportait à son oreille l'annonce d'événements des plus redoutables ; aussi la crainte de Dieu et de sa parole était le fruit de la foi.

Rahab dit aux espions de Josué, que ce que sa nation avait appris des exploits du Dieu d'Israël en faveur de son peuple, avait causé une panique générale ; quant à elle, ayant cru ce qui était raconté, elle reçut les espions en paix. C'était là un autre exemple de la foi opérant par la *crainte* ⁴.

Ainsi donc, un esprit de révérence, un esprit de liberté, de crainte, ou d'autre sentiment peut être la forme de cette puissance dans l'âme, par laquelle la foi

⁴) La loi opérait de cette manière. La *crainte* en était le terme, comme Moïse le dit au peuple : « Dieu est venu pour vous éprouver, et afin que sa crainte soit devant vous » (Exode XX). Moïse lui-même disait : Je suis épouvanté et tout tremblant » (Hébr. XII, 21).

opère. Mais l'apôtre nous parle de l'amour, comme étant la vraie puissance par laquelle la foi opère *maintenant*. Comme il le dit : « Dans le Christ Jésus, ni circoncision, ni incirconcision, n'ont d'efficace, mais la foi opérante par l'amour. »

Si, *de nos jours*, la foi conduit à la crainte, elle ne fait que saisir son moindre instrument. Le Seigneur peut soutenir et consoler les faibles, il peut répondre aux tremblements et aux incertitudes du cœur ; mais confessons qu'ils sont indignes de sa grâce en Christ Jésus. Le Seigneur ternirait l'éclat de ses voies, s'il pouvait admettre que la foi en Lui pût opérer par la crainte. La contemplation de Dieu, maintenant que sa gloire resplendit en la face de Jésus-Christ, doit inspirer la confiance et la liberté, et c'est là la foi opérant par l'amour. L'épître aux Galates nous montre le droit de la foi à opérer de cette manière. Le Fils de Dieu a porté la malédiction de la loi, afin que nous reçussions la bénédiction de Dieu ; le Fils de Dieu est né sous la loi, afin qu'il nous rachetât et nous amenât à l'adoption et à la liberté d'enfants. Confiance, affranchissement, la conscience et le cœur au large, l'amour répondant à l'amour, tels doivent être les fruits de la foi en des faits tels que ceux-là. Aussi la seule conclusion de tout cela, consiste à répéter avec l'apôtre : « Dans le Christ Jésus, ni circoncision, ni incirconcision, n'ont d'efficace, mais la foi opérante par l'amour. »

Cependant j'ajouterai quelques mots sur l'effet, soit sur l'âme, soit sur la vie, de ce beau principe, de cette « foi qui opère par l'amour. » Et d'abord, quelle différence entre le *bonheur* et la *religiosité* ! Les Galates étaient passés du premier à la seconde ; triste, honteux

passage ! Dans leur premier état, ils se fussent arraché les yeux pour Paul, le témoin et le ministre du Christ parmi eux. Précisément, parce qu'ils étaient si heureux en Christ. Dans leur second état, Paul est en perplexité à leur sujet, il craint qu'en se mordant et en se déchirant les uns les autres, ils ne finissent par être consumés l'un par l'autre. Ils étaient devenus beaucoup plus *religieux* que quand il était avec eux précédemment ; mais ils avaient perdu leur *bonheur*. Ils observaient les jours, et les mois, et les temps, et les années, mais qu'était devenue leur disposition à s'arracher les yeux pour autrui ?

Quelle différence ! Et il en est de même de nos jours. Nous connaissons des âmes qui jouissent avec délices de Christ, et qui par là parviennent à un état de force et de victoire, tandis que, d'un autre côté, tout ce qui nous entoure ne nous montre que trop avec quelle facilité s'opère l'alliage si naturel de la religion et de la mondanité, de l'observation d'ordonnances, en même temps que d'un complet assujettissement au train du présent siècle mauvais.

Or, « la foi opérante par l'amour » est la source ou la compagne de cet état de « bonheur, » dont nous parlons, et que l'apôtre décrit ainsi, en Gal. IV, 15 : « Quel était donc le *bonheur* dont vous vous vantiez ? car je vous rends témoignage que, s'il eût été possible, vous eussiez arraché vos yeux et vous me les eussiez donnés. »

L'apôtre lui-même, la même épître nous le montre, avait fait l'expérience de ce même bonheur. Quand il eut reçu l'évangile, il descendit en Arabie ; car il n'avait besoin ni de Jérusalem, ni des apôtres, ni de quoi

que ce soit, pour faire quelque chose pour lui ou lui donner quelque chose ; il avait son trésor avec lui, le Fils avait été révélé en lui. Aussi plus tard, à Antioche, il ne craignit pas de résister à Pierre : l'homme, quelque honoré ou au-dessus de lui qu'il fût à quelques égards, ne lui imposait pas ; son esprit heureux se nourrissait de l'amour du Fils de Dieu (Voir les chap. I et II).

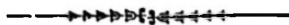
Ce sont là des traits de l'esprit de l'apôtre, indiquant bien cet état de « bonheur » qui accompagne la « foi opérante par l'amour. »

Les saints hébreux nous donnent un autre exemple du même genre. Dans les jours qui avaient suivi leur illumination ou leur vivification, ils avaient accepté avec joie l'enlèvement de leurs biens, et ils s'étaient associés volontairement à ceux qui souffraient et qui étaient dans l'opprobre pour l'amour du Christ. En Actes II, l'église à Jérusalem nous montre le même bonheur. Là tous les croyants étaient ensemble, et ils avaient toutes choses communes. Nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui. Ils prenaient leur nourriture avec joie, louant Dieu. De même encore l'eunuque éthiopien, en Actes VIII, qui continua son chemin tout joyeux, quoiqu'il vint de perdre Philippe, parce qu'il avait trouvé Christ. Assurément tous ceux-là connaissaient « le bonheur » de la « foi opérante par l'amour. » Mais le temps nous manquerait si nous voulions parler de tous les cas semblables, soit dans ces anciens temps, soit maintenant de nos jours. — Que Dieu en soit béni !



Réflexions sur Exode III, 14.

Quand Dieu parle de Lui-même relativement à son peuple d'Israël, Il se nomme : JE SUIS. Il ne dit pas : Je suis leur lumière, leur vie, leur guide, leur force ou leur retraite ; mais seulement : JE suis. Il ne met, pour ainsi dire, que le commencement de sa signature, avec un blanc que son peuple peut remplir comme il lui plaît, pourvu que ce soit pour son bien. C'est comme si Dieu disait : Etes-vous faibles ? JE suis la Force. Etes-vous affligés ? JE suis la Consolation. Etes-vous pauvres ? JE suis la Richesse. Etes-vous malades ? JE suis la Santé. Etes-vous mourant ? JE suis la Vie. N'avez-vous rien ? JE suis Tout. JE suis Justice et Miséricorde ; JE suis Grâce et Bonté ; JE suis la Gloire, la Beauté, la Sainteté, la Perfection, l'Eternité, JÉHOVAH ; — JE suis Tout ce qui est convenable à votre nature, Tout ce qui peut répondre à vos diverses positions. Tout ce qui est bon et nécessaire pour vous rendre heureux, — JE LE SUIS. Ainsi, en un mot, Dieu se présente ici à nous, comme l'ensemble de tous les biens et il nous laisse le soin de nous en faire l'application, selon nos divers besoins, nos capacités, nos désirs, en se nommant seulement d'une manière générale : JE SUIS.



Fragments.

Bernard Gilpin, l'un des premiers catholiques anglais qui furent convertis au seizième siècle, était en chemin pour se rendre à Londres, où il devait être jugé

par l'implacable tribunal papiste, lorsque, à la suite d'une chute, il se cassa la jambe, ce qui le força de s'arrêter quelque temps en route. Celui qui le gardait en prit occasion de lui rétorquer une observation qu'il faisait fréquemment, savoir : Qu'il n'arrive rien aux enfants de Dieu que ce qui est destiné à leur bien, — puis il lui demanda, s'il pensait qu'il en fût ainsi de sa jambe cassée. Gilpin répondit avec douceur qu'il n'en doutait pas. Et les faits démontrèrent bientôt qu'il avait raison ; car avant qu'il fût en état de se remettre en route, la reine, Marie la sanguinaire, mourut. Ayant été ainsi providentiellement délivré, ce fidèle serviteur de Christ retourna chez lui, à travers des foules de peuple, qui exprimaient la plus grande joie et bénissaient Dieu pour sa délivrance.

Après tout, le grand secret pour rendre heureux nos alentours, c'est d'être heureux nous-mêmes. Si l'amour de Dieu est abondamment répandu en moi, l'amour de Dieu découlera de moi. Il est parfaitement vrai que si j'ai faim et soif, Dieu me rassasiera. Mais la faim et la soif d'une grâce n'en est pas le rayonnement sur d'autres. En outre, si je ne jouis pas d'une paix bien fondée dans ma conscience, ce rayonnement ne peut pas avoir lieu, car il n'y a rien de bon en moi.

~~~~~

### Pensée.

Je ne me suis jamais confié en Dieu, que je ne l'aie trouvé fidèle ; ni à mon propre cœur, que je ne l'aie trouvé trompeur.